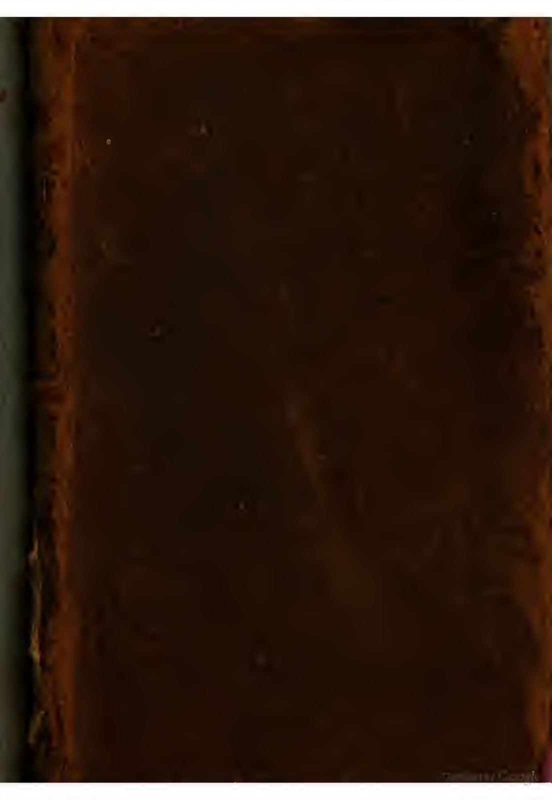
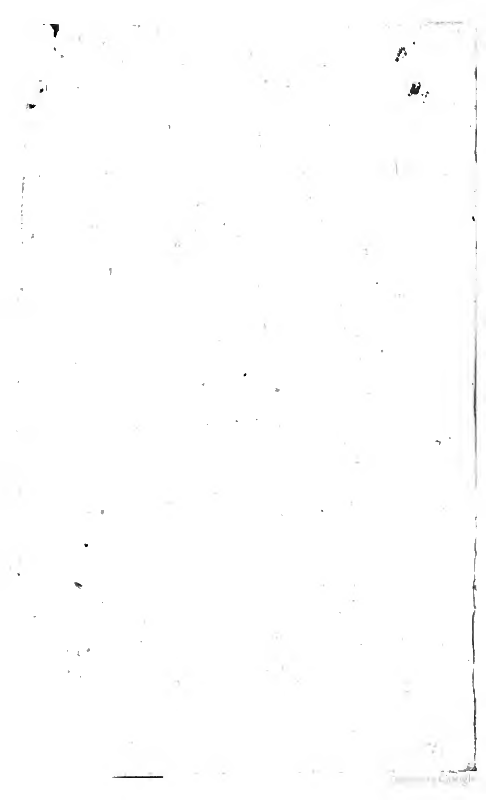


7463

Palat. XXXVII-6

Digitized by Google



Digitized by Google

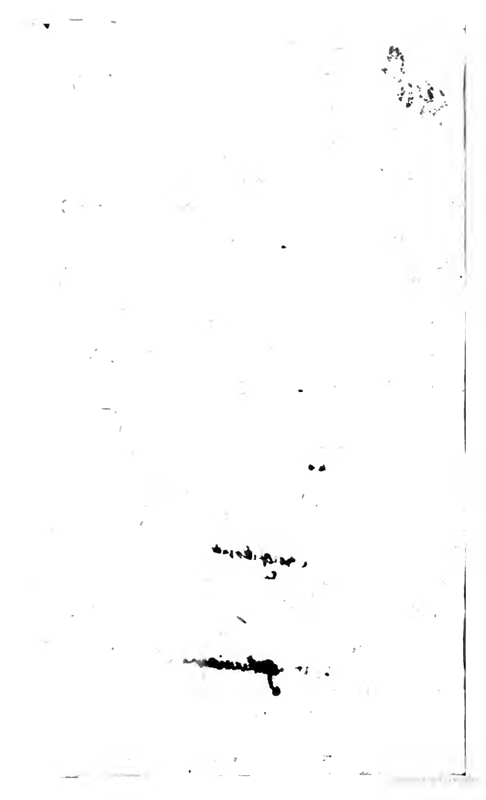
SERMONS
DU PERE
BOURDALOUE,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS,
POUR LES DIMANCHES.
TOME QUATRIEME.

NOUVELLE EDITION.


Biblioteca Nazionale Napoli
FONDO PALATINO

A LYON,
Chez JEAN-MARIE BRUYSET, rue
Merciere, au Soleil.

M. DCC. LVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.



SERMON



SERMON

POUR LE SEIZIEME DIMANCHE APRE'S LA PENTECÔTE.

Sur l'Ambition.

Dicebat autem & ad invitatos parabolam, intendens quomodo primos accubitus eligerent.

Il adressa ensuite aux conviés une parabole, prenant garde comment ils choisissoient les premieres places. En Saint Luc, chap. 14.

C'Est ainsi que le Sauveur du monde profitoit de toute occasion, & ne négligoit rien de tout ce qui s'offroit à ses yeux, pour en tirer de salutaires enseignements & pour expliquer sa divine morale. Dans un repas où il avoit été convié, & où se trouvoit avec lui une nombreuse assemblée de

pharisiens, il eſt témoin de leur orgueil & remarque leur affectation à s'attribuer tous les honneurs & à ſe placer eux-mêmes aux premiers rangs. Car ce fut toujours l'eſprit de ces faux docteurs de la loi, de vouloir par-tout ſe diſtinguer, par-tout dominer, & d'être ſouverainement jaloux d'une vaine ſupériorité dont ils ſe flattoient & dont ſe repaiſſoit leur ambition. Mais pour rabattre ces hautes idées & cette enflure de cœur, que fait le Fils de Dieu ? dans un exemple particulier il leur trace une leçon générale, & dans la parabole de ce feſtin de noces où il veut qu'une modeſtie humble & retenue leur faſſe chercher les dernieres places, il comprend tous les états, tous les temps, toutes les conjonctures de la vie où l'humilité doit réprimer nos deſirs ambitieux, & nous inſpirer une réſerve ſage & chrétienne. *Cùm invitatus fueris ad nuptias, recumbe in noviſſimo loco.* Maxime qui ne dut guere être du goût de ces hommes ſuperbes & orgueilleux, que Jeſus-Chriſt ſe propoſoit d'inſtruire ; & maxime qui de nos jours n'eſt guere mieux ſuivie dans le Chriſtianiſme ni mieux pratiquée. Depuis les grands juſqu'aux petits, & depuis le trône juſqu'à la plus vile condition, il n'y a perſonne ou preſque perſonne qui plus ou moins, ſelon ſon état, n'ait en vue de s'élever, & qui ne diſe comme cet Ange qui s'évanouit dans ſes penſées, je monterai,

Aſcendam. Or qui pourroit exprimer de quels déſordres cette damnable paſſion a été juſqu'à préſent le principe, & quels maux elle produit encore tous les jours dans la ſociété humaine ? C'eſt donc ce qui m'engage à la combattre, & c'eſt pour la déraciner de vos cœurs & la détruire que je dois employer toute la force de la parole de Dieu. Vierge ſainte, vous qui par votre humilité conçutes dans vos chaſtes flancs le Verbe même de Dieu, vous m'accorderez votre ſecours, & j'obtiendrai par votre puiſſante médiation les graces qui me ſont néceſſaires, & que je demande, en vous diſant : *Ave.*

POur bien connoître la paſſion que j'attaque, & pour en concevoir la juſte horreur qui lui eſt due, il en faut conſidérer les caracteres, que je réduis à trois, ſçavoir, l'aveuglement, la préſomption, & l'envie qu'elle excite ou la haine publique qu'elle nous attire. Trois choſes que je trouve marquées dans l'Evangile de ce jour, & dont je vais faire d'abord le partage de ce diſcours. Car cet homme, qui dans un feſtin de noces, ſans examiner ſi quelque autre plus digne & d'un ordre ſupérieur y a été convié, va ſe mettre à la premiere place, nous repréſente tout à la fois l'aveuglement & la préſomption de l'ambitieux ;

& l'affront qu'il reçoit du maître qui le fait retirer, eſt une image naturelle d l'indignation avec laquelle nous regardons communément l'ambitieux, & de la jalouſie dont nous nous ſentons intérieurement piqués contre lui. Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, & à parler de l'ambition en général, j'y découvre trois grands déſordres, ſelon trois rapports ſous leſquels je l'enviſage. Elle eſt aveugle dans ſes recherches, elle eſt préſomptueuſe dans ſes ſentiments, & elle eſt odieuſe dans ſes ſuites : mais à cela quel remede ? point d'autre que cette ſainte humilité qui nous eſt aujourd'hui ſi fortement recommandée, & qui ſeule eſt le correctif des pernicieux effets d'un deſir déréglé de paroître & de s'agrandir. Car ſi l'ambition par un premier caractere eſt aveugle dans ſes recherches, c'eſt l'humilité qui en doit rectifier les vues fauſſes & trompeuſes; ſi l'ambition par un ſecond caractere eſt préſomptueuſe dans ſes ſentiments, c'eſt l'humilité qui doit rabaiſſer cette haute eſtime de nous-mêmes & de nos prétendues qualités ; enfin ſi l'ambition par un dernier caractere eſt odieuſe dans ſes ſuites, c'eſt l'humilité qui les doit prévenir, & c'eſt-elle, à quelque état que nous ſoyons élevés, qui nous tiendra toujours unis de cœur avec le prochain. Voilà en trois mots tout le ſujet de votre attention.

IL n'y a point de passion qui n'aveugle l'homme, & qui ne lui fasse voir les choses dans un faux jour, où elles lui paroissent tout ce qu'elles ne sont pas, & ne lui paroissent rien de ce qu'elles sont. Mais on peut dire, Chrétiens, & il est vrai, que ce caractere convient particuliérement à l'ambition : comme la science du bien & du mal fut le premier fruit que l'homme rechercha, & qu'il osa se promettre quand il se laissa emporter à la vanité de ses desirs ; aussi l'ignorance & l'erreur est la premiere peine qu'il éprouva & à quoi Dieu le condamna pour punir son orgueil & pour le confondre ; il voulut en s'élevant au dessus de lui-même connoître les choses comme Dieu : *Eritis sicut Dii, scientes bonum & malum.* Et Dieu l'humilia, en lui ôtant même les connoissances salutaires qu'il avoit comme homme. Livré à son ambition, il devint dans sa prétendue sagesse moins sage qu'un enfant dépourvu de sens & de conduite, & il sembla que toutes les lumieres de sa raison s'étoient éclipsées dès qu'il conçut le dessein de monter à un degré plus haut que celui où Dieu l'avoit placé. Voilà, mes chers Auditeurs, le point de morale que notre religion nous propose comme un point de foi, & qui est si incontestable, que les philosophes païens l'ont reconnu. Quelque ambi-

I. PART.

Genes. c. 3.

tieux qu'aient été ces sages du monde ; ils ont confessé qu'en cela même ils étoient aveugles, & jamais ils n'ont paru ni plus judicieux ni plus éloquents que quand ils se sont appliqués, ainsi que nous le voyons dans leurs ouvrages, à développer les ténebres sensibles que l'ambition a coutume de répandre dans un esprit : c'étoit le sujet ordinaire où ils triomphoient.

En effet, à considérer la chose en elle-même, & sans examiner ce qu'en a pensé la philosophie humaine, quel aveuglement pour un homme qui dans son origine est la bassesse même, de vouloir à toute force se faire grand ; ou dans le désespoir de l'être, de le vouloir au moins paroître & d'en affecter les dehors & la figure ? Quel aveuglement de desirer toujours ce qu'il n'a pas, & de ne se contenter jamais de ce qu'il a ; de faire consister sa félicité à être ce qu'il n'est pas encore, & souvent ce qu'il ne sera jamais, & de vivre dans un perpétuel dégoût pour ce qu'il est ; de chercher toute sa vie ce qu'il ne trouve point & ce qu'il est incapable de trouver, sçavoir le repos & la paix du cœur, puisqu'autant qu'il est essentiel à un ambitieux d'aspirer à être content, autant est-il certain que jamais il n'y parviendra ; de prendre plaisir à se charger de soins, de peines, de fatigues, & à

s'en charger jusqu'à s'accabler s'il pouvoit, & à se faire une gloire de cet accablement, ce qui est la grande folie où aboutit l'ambition & le terme où elle vise? Ce n'est pas assez. Quel aveuglement & même quelle espece d'enchantement de s'engager en tant de miseres, pour un phantôme d'honneur qui n'a rien de solide, qui ne donne point le mérite, ni communément ne le suppose point, qui plutôt contribue à le faire perdre, qui ne subsiste que dans l'idée de quelques hommes trompés, qui devient le jouet du caprice & de l'inconstance, & qui tout au plus ne peut s'étendre qu'à une vie courte pour disparoître bien-tôt à la mort & pour s'évanouir comme une fumée?

C'est ainsi qu'en a parlé Salomon le plus éclairé de tous les Rois, & c'est ainsi qu'il l'avoit connu par son expérience propre. Voilà ce qu'il nous a si bien représenté & ce qu'il a compris en deux paroles, lorsque déplorant ses erreurs passées, j'ai voulu, dit-il, me satisfaire & je n'y ai rien épargné; j'ai bâti de superbes palais, j'ai entassé trésors sur trésors, j'ai fait éclater la puissance & la magnificence de mon regne, j'ai tout employé à relever ma grandeur, mais sous de si belles apparences, je n'ai trouvé qu'affliction d'esprit & que vanité: *Et ecce universa vanitas & afflictio spiritus.* *Eccles. c. 2.*

Prenez garde, Chrétiens : affliction d'esprit & vanité, c'est à quoi se réduisent toutes les recherches de l'ambition, & ce qui en fait le double aveuglement. Car pour reprendre plus en détail ce que je vous ai seulement marqué d'abord en général, & pour vous en donner une intelligence plus parfaite, je dis que l'ambition est doublement aveugle dans ses recherches, & voici comment. En premier lieu, parce qu'elle s'y propose un prétendu bonheur, & qu'elle n'y trouve que des chagrins, des croix, tout ce que nous appellons affliction d'esprit, *afflictio spiritûs*. En second lieu, parce qu'elle s'y propose une véritable grandeur, & qu'elle n'y trouve qu'une grandeur vaine, & souvent même que sa honte & son humiliation, *universa vanitas*. Or n'est-ce pas le dernier aveuglement, d'agir par des principes si chimériques, & d'être conduit par des idées si contraires à la vérité ? Ecoutez-moi & détrompez-vous.

C'étoit pour Saint Bernard un sujet d'étonnement dont il avoit peine à revenir, lorsque repassant d'une part en lui-même, & considérant tout ce que l'ambition attire d'inquiétudes, d'alarmes, de troubles, d'agitations, de douleurs intérieures & de désespoirs, il voyoit néanmoins d'ailleurs tant d'ambitieux, & le monde rempli de

gens possédés d'une passion si cruelle à ceux-mêmes qui l'entretiennent & qui la nourrissent dans leur sein. O ambition, s'écrioit ce Pere, par quel charme arrive-t-il, qu'étant le supplice d'un cœur où tu as pris naissance, & où tu exerces ton empire, il n'y a personne toutefois à qui tu ne plaises, & qui ne se laisse surprendre à l'attrait flatteur que tu lui présentes? *O ambitio, quomodo omnes torquens omnibus places?* Bern. N'en cherchons point d'autre cause que l'aveuglement où elle jette l'ambitieux. Elle lui montre pour terme de ses poursuites un état florissant où il n'aura plus rien à desirer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui, & dont il est le plus sensiblement touché, sçavoir de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires & le dispensateur des graces, de briller dans un ministere, dans une dignité éclatante, d'y recevoir l'encens du public & ses soumissions, de s'y faire craindre, honorer, respecter. Tout cela rassemblé dans un point de vue, lui trace l'idée la plus agréable, & peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur. Mais dans le fond ce n'est qu'une peinture, ce n'est qu'une idée, & voici ce qu'il y a de réel. C'est que pour atteindre jusques-là, il y a une route à tenir pleine d'épines & de difficultés:

mais de quelles épines & de quelles difficultés ? Comprenez-le.

C'eſt que pour parvenir à cet état où l'ambition ſe figure tant d'agréments, il faut prendre mille meſures toutes également gênantes & toutes contraires à ſes inclinations ; qu'il faut ſe miner de réflexions & d'étude, rouler penſées ſur penſées, deſſeins ſur deſſeins, compter toutes ſes paroles, compoſer toutes ſes démarches, avoir une attention perpétuelle & ſans relâche, ſoit ſur ſoi-même, ſoit ſur les autres. C'eſt que pour contenter une ſeule paſſion, qui eſt de s'élever à cet état, il faut s'expoſer à devenir la proie de toutes les paſſions : car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne ſuſcite contre nous ? & n'eſt-ce pas elle qui, ſelon les différentes conjonctures & les divers ſentiments dont elle eſt émue, tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes coleres, tantôt nous accable des plus profondes triſteſſes, tantôt nous deſſeche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalouſies ; qui fait ſouffrir à une ame comme une eſpece d'enfer, & qui la déchire par mille bourreaux intérieurs & domeſtiques ? C'eſt que pour ſe pouſſer à cet état, & pour ſe faire jour au

travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs, qui y prétendent aussi bien que nous, qui nous éclairent dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies ; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron, & pour cela s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvements, n'être plus à soi & vivre dans le tumulte & la confusion. C'est que dans l'attente de cet état, où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut supporter des retardements capables, non-seulement d'exercer, mais d'épuiser toute la patience ; que durant de longues années il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flottant entre l'espérance & la crainte, & souvent après des délais presque infinis ayant encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer, & ne remportant pour récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur & la honte devant les hommes. Je dis plus : c'est que cet état, si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer, bien-loin de mettre des bornes à l'ambition & d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à la piquer davantage & qu'à l'allumer ; que d'un degré on

tend bien-tôt à un autre : tellement qu'il n'y a rien où l'on ne se porte, ni rien où l'on se fixe ; rien que l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouisse ; que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vues, de desirs, d'entreprises, & par une suite nécessaire qu'un perpétuel tourment. C'est que pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance & le sujet le plus léger, qu'un esprit ambitieux grossit & dont il se fait un monstre : car tel est le caractere de l'ambition, de rendre un homme sensible à l'excès, & délicat sur tout, & se défiant de tout. Voyez Aman : que lui manquoit-il ? c'étoit le favori du prince, c'étoit de toute la cour d'Assuérus le plus opulent & le plus puissant : mais Mardochée à la porte du palais ne le salue pas, & par le ressentiment qu'il en conçoit, il devient malheureux au milieu de tout ce qui peut faire la félicité humaine. C'est qu'autant qu'il en a coûté pour s'établir dans cet état, autant en doit-il coûter pour s'y maintenir. Combien de pieges à éviter ? combien d'artifices, de trahisons, de mauvais coups à prévenir ? combien de revers à craindre ? Je vais encore plus loin, & j'ajoute : c'est que cet état, au lieu d'être par lui-même un état de repos, est un engagement au travail, est une charge, est un fardeau, & un

fardeau très-pesant si l'on en veut remplir les devoirs, qui sont d'autant plus étendus & plus onéreux que l'état est plus honorable ; un fardeau auquel on ne peut quelquefois suffire, & sous lequel on succombe : d'où viennent tant des plaintes qu'on a à soutenir, tant de murmures, de reproches, de mépris. Voilà, dis-je, en cet état où l'ambitieux croyoit trouver un bonheur imaginaire, ce qu'il y a de vrai, ce qu'il y a de certain, ce qu'il y a d'inévitable.

Or c'est ce que son ambition lui cache ou à quoi elle l'empêche de penser ; du moins s'il y pense, c'est ce que son ambition lui déguise, comme si tout cela n'étoit rien en comparaison du bien où il aspire. *Que je meure*, disoit cette mere ambitieuse à qui l'on annonçoit que son fils posséderoit l'empire, mais que placé sur le trône il se tourneroit contre elle & lui donneroit la mort, *que je meure pourvu qu'il regne* : parce qu'on ne regarde encore les choses que de loin, & sans en être venu à l'épreuve, on n'est touché que de ce qu'il y a de spécieux & de brillant dans ce rang d'honneur & dans cette prééminence. Mais la pratique & l'usage ne découvre que trop évidemment l'erreur, & n'est-ce pas de quoi tant de mondains sont forcés de convenir ? Ne sont-ils pas les premiers à déplorer leur

Agrippine.

folie, lorsqu'ils se sont laissés infatuer d'un phantôme qui les trompoit? *Nos insensati.* Ne sont-ils pas les premiers à se plaindre qu'ils ont marché par des voies bien difficiles, pour arriver à un terme qui ne les a pas mis dans une situation moins laborieuse ni plus tranquille? *Ambulavimus vias difficiles.* Ne les entendons-nous pas regreter le calme & la paix d'une condition médiocre & privée, où l'on a tout ce qu'on souhaite, parce qu'on sçait se contenter de ce que l'on a, & qu'on ne souhaite rien davantage? En quelles amertumes les voyons-nous plongés; & si l'on étoit témoin de tout ce qui se passe dans le secret de leur vie & de tout ce qu'ils ressentent dans le fond de leur cœur, quelle que soit leur fortune, qui la demanderoit à ce prix & qui la voudroit acheter?

Sap. c. 5.

Ibid.

Sur-tout si l'on y ajoute une seconde considération, & que l'on vienne à bien comprendre un autre aveuglement de l'ambitieux; c'est qu'il se propose pour fruit de ses recherches une véritable grandeur, & que toute cette grandeur n'est que vanité, *Universa vanitas.* Comment cela? appliquez-vous toujours: vanité par elle-même & en elle-même. Car qu'est-ce que cette grandeur dont on est idolâtre, & en quoi la fait-on consister? Du moins si c'étoit dans un mérite réel, si c'étoit dans une vigilance plus éclairée, dans un travail plus

constant, dans l'accompliſſement de toutes ſes obligations, peut-être y auroit-il là quelque choſe de ſolide. Mais on eſt grand par la prédilection du Prince & la faveur où l'on ſe trouve auprès de lui, par les reſpects & les honneurs qu'on reçoit du public, par l'autorité qu'on exerce & dont on abuſe, par les privileges & la ſupériorité du poſte qu'on occupe & qu'on ne remplit pas, par l'étendue de ſes domaines, par la profuſion de ſes dépenſes, par un faſte immodéré & un luxe ſans meſure; c'eſt-à-dire, qu'on eſt grand par tout ce qui ne vient pas de nous & qui eſt hors de nous, & qu'on ne l'eſt ni dans ſa perſonne ni par ſa perſonne. Vanité dans les moyens qu'on eſt obligé d'employer à ce faux agrandiſſement, ſoit pour y réuſſir d'abord, ſoit enſuite pour s'y affermir. Examinons bien ſur quels fondements ſont appuyées les plus hautes fortunes, & nous verrons qu'elles n'ont point eu d'autres principes & qu'elles n'ont point encore d'autre ſoutien que les flatteries les plus baſſes, que les complaiſances les plus ſerviles, que l'eſclavage & la dépendance. Tellement qu'un homme n'eſt jamais plus petit que lorſqu'il paroît plus grand, & qu'il a, par exemple, dans une cour, autant de maîtres dont il dépend, qu'il y a de gens de toute condition, dont il eſpere d'être ſecondé ou dont il craint d'être deſſervi. Vanité dans la durée

de cette grandeur mortelle & passagere. Il a fallu bien des années & presque des siecles pour bâtir ce superbe édifice, mais pour le détruire de fond en comble, que faut-il un moment, & rien de plus. Moment inévitable, puisque c'est celui de la mort, à quoi toute la grandeur ne peut parer : moment d'autant plus prochain, qu'il s'est plus écoulé de temps avant qu'on ait pu venir à bout de ses desseins ambitieux : moment qui bien-tôt efface, non-seulement tout l'éclat de la grandeur, mais jusqu'à la mémoire du grand, & l'ensevelit dans un éternel oubli. Enfin, vanité par les changements & les tristes révolutions où dès la vie même & sans attendre la mort, cette grandeur est sujette. Combien de grands ont survêcu & survivent en quelque sorte à eux-mêmes en survivant à leur grandeur ? Combien ont entendu cette parole de notre Evangile si désolante pour une ame ambitieuse : *Da huic locum ;* donnez la place à cet autre, & retirez-vous ? De quel œil alors ont-ils regardé toute la fortune du siecle, & combien de fois devenus sages, mais trop tard & à leurs propres dépens, se sont-ils écriés : *Et ecce universa vanitas !* Il est vrai que ces décadences ne sont pas universelles : mais elles ont été assez fréquentes & assez surprenantes pour ne pouvoir être là-dessus en assurance ; & qu'est-ce

Luc. c. 24.

que de vivre dans une pareille incertitude, toujours exposé aux caprices de l'un ou aux intrigues de l'autre ; & toujours sur le penchant d'une ruine affreuse ?

Or l'aveuglement de l'ambitieux est encore de ne faire à tout cela nulle attention, ou de n'en tenir nul compte, pourvu qu'il espere fournir la carriere qu'il s'est tracée, & aller jusqu'au but qu'il a en vue. En vain le monde lui offre-t-il mille exemples de ce que je dis ; en vain lui vient-il à l'esprit mille réflexions sur ce qui se passe devant lui & autour de lui ; en vain entend-il parler & raisonner les plus sensés : il n'écoute que son ambition, qui l'étourdit à force de lui crier sans cesse, mais dans un autre sens que celui de l'Evangile : *Ascende superiùs*, fais ton chemin & ne demeure pas. Telle place est-elle vacante par un accident qui devroit l'instruire & le refroidir ? c'est ce qui l'aveugle plus que jamais, & ce qui l'anime d'une ardeur toute nouvelle. L'expérience de celui-ci, ni le malheur de celui-là, ne sont point une regle pour lui : il semble qu'il ait des gages certains de la destinée, & qu'il doive être privilégié ; du moins il en veut faire l'épreuve, il n'y a rien qu'il ne soit en disposition de tenter. Laissons-le donc à son gré courir dans la route où il s'engage, & s'y égarer.

Luc. c. 14.

Pour nous, mes chers Auditeurs, suivant les lumieres de la raison, & plus encore de la religion, profitons du divin enseignement que nous donne notre
Matth. c. 11. adorable maître : *Discite à me quia mitis sum & humilis corde.* Voilà ce que nous devons apprendre de lui : à être humbles, & humbles de cœur. L'humilité rectifiera toutes nos idées ; elle nous fera chercher le repos où il est, je veux dire dans le mépris de tous les honneurs du siecle & dans une sainte
Ibid. retraite : *Et invenietis requiem animabus vestris ;* elle nous établira dans une grandeur solide, en nous élevant par un renoncement chrétien, au dessus de toute grandeur périssable : ainsi elle corrigera l'aveuglement de notre esprit, & nous préservera encore d'un autre désordre de l'ambition, qui est d'être présomptueuse dans ses sentiments. Renouvellez votre attention pour cette seconde Partie.

II. PART. JE trouve la réflexion de Saint Ambroise très-solide & pleine d'un grand sens, quand il dit qu'un homme ambitieux & qui agit par le mouvement de cette passion dont il est dominé, doit être nécessairement ou bien injuste, ou bien présomptueux. Bien injuste s'il recherche des honneurs & des emplois dont il se reconnoît lui-même indigne ;

ou bien préſomptueux, s'il ſe les procure dans la perſuaſion qu'il en eſt digne. Or il arrive très-peu, ajoute ce ſaint Docteur, que nous nous rendions ſincérement à nous-mêmes cette juſtice, d'être perſuadés & de convenir avec nous-mêmes de notre propre indignité; d'où il conclut que le grand principe ſur lequel roule l'ambition de la plupart des hommes, eſt communément la préſomption ou l'idée ſecrette qu'ils ſe forment de leur capacité ; & de là, Chrétiens, je tire la preuve de la ſeconde propoſition que j'ai avancée : car remarquez, s'il vous plaît, toutes les conſéquences qui s'enſuivent de ce raiſonnement & que je vais développer. L'ambitieux aſpire à tout & prétend à tout, donc il ſeroit capable de tout ; il ne met point de bornes à ſa fortune & à ſes deſirs ; il n'en met donc point à l'opinion qu'il a de ſon mérite & de ſa perſonne. Je m'explique : qu'eſt-ce qu'un ambitieux ? c'eſt un homme, répond Saint Chryſoſtome, rempli de lui-même, qui ſe flatte de pouvoir ſoutenir tout ce qu'il croit le pouvoir élever : qui ſelon les différents états où il eſt engagé, préſume avoir aſſez de force pour ſe charger des ſoins les plus importants, aſſez de lumiere pour conduire les affaires les plus délicates, aſſez d'intégrité pour juger des intérêts publics, aſſez de

zele & de perfection pour gouverner l'Eglise, assez de génie & de politique pour entrer, s'il y étoit appellé, dans le conseil des Rois; qui ne voit point de fonction au dessus de lui, point de récompense qui ne lui soit due, point de faveur qu'il ne méritât, en un mot, qui ne renonce à rien ni ne s'exclut de rien.

Demandez-lui si dans cette charge dont l'éclat l'éblouit, il pourra s'acquitter de tous les devoirs qui y sont attachés; s'il aura toute la pénétration d'esprit, toute la droiture de cœur, toute l'assiduité nécessaire, c'est-à-dire, s'il sera assez éclairé pour faire le juste discernement du bon droit & de l'innocence; s'il sera assez inflexible pour ne rien accorder au crédit contre l'équité & la justice; s'il sera assez laborieux pour fournir à tous les soins & à toutes les affaires qui se présenteront; s'il aura l'ame assez grande pour s'élever au dessus du respect humain, au dessus de la flatterie, au dessus de la louange & de la censure, faisant ce qu'il verra devoir être blâmé, & ne faisant pas ce qu'il verra devoir être approuvé, quand sa conscience lui dictera d'en user de la sorte: si après s'être défendu des autres, il pourra se défendre de soi-même, n'ayant point d'égard à ses avantages particuliers, ne profanant point sa dignité par des intérêts sordides &

mercénaires, n'employant point d'autorité comme un bien dont il est le maître, mais la ménageant comme un dépôt dont il est responsable, & n'envisageant ce qu'il peut que pour satisfaire à ce qu'il doit. Proposez-lui tout cela, & après lui en avoir fait comprendre la difficulté extrême, interrogez-le pour sçavoir s'il pourra tout cela & s'il le voudra : comme il se promet tout de lui-même, il vous répondra sans hésiter, ainsi que ces deux enfants de Zebedée dont il est parlé dans l'Evangile de Saint Matthieu, *possumus*, oui; *Matth. c. 20.* je le puis & je le ferai. Mais moi, Chrétiens, je conclus de là même qu'il ne le fera pas, pourquoi ? parce que sa seule présomption est un obstacle à le faire, & encore plus à le bien faire. En effet, nous voyons ces hommes si sûrs de leur devoir hors de l'occasion, être les premiers à se laisser corrompre quand ils sont exposés à la tentation. A qui faut-il se confier, demande Saint Augustin ? à celui qui se défie de soi-même ; car la défiance qu'il a de soi-même est ce qui m'assure de lui : or cette défiance est essentiellement opposée à la conduite & aux sentiments d'une ame ambitieuse.

Ajoutez à cela que les sujets du monde les plus incapables sont ordinairement ceux en qui cet esprit de présomption abonde le plus ; & par une suite

naturelle, ceux qui deviennent les plus ardents à se pousser & à s'élever. Car à peine entendrez-vous jamais un homme sensé & d'un mérite solide se rendre à soi-même ce témoignage avantageux : je puis ceci, j'ai droit à cela, cet emploi n'excede point mes forces, j'ai les qualités qu'il faut pour remplir cette place ; ce langage ne convient qu'à un esprit léger & frivole. De là vient que la modestie, qui, comme l'a fort bien remarqué le philosophe, devroit être naturellement la vertu des imparfaits, est au contraire celle des parfaits, & que les plus présomptueux selon Dieu & selon le monde ont toujours été ceux qui devoient moins l'être ; & parce que l'avancement des hommes dans les conditions & dans les rangs d'honneur, dépend au moins en partie de ce que chacun y contribue pour soi, & des démarches qu'on fait pour s'insinuer & pour s'établir, de là vient encore par un funeste renversement, que les premiers postes sont souvent occupés par les plus indignes, par les plus ignorants, par les plus vicieux, pendant que les sages, que les intelligents, que les gens de bien demeurent dans l'obscurité & dans l'oubli ; car il n'est rien de plus hardi que l'ignorance & que le vice, pour prendre avec impunité l'ascendant par-tout. C'est ce qui faisoit autrefois gémir Saint Bernard, & ce scandale seroit encore maintenant

plus univerſel, s'il n'y avoit un certain jugement public & incorruptible, qui s'oppoſe aux entrepriſes de ces eſprits vains, juſqu'à ce que le jugement de Dieu en puniſſe les excès, dont il n'eſt pas poſſible que ſa providence ne ſoit offenſée.

De plus, n'eſt-il pas étrange qu'un ambitieux ſe croie capable des plus grandes choſes ſans s'être auparavant éprouvé, & ſans avoir fait aucun eſſai de ſon eſprit, de ſes talents, de ſon naturel ? Or il n'eſt rien de plus commun que ce déſordre. Car où trouver aujourd'hui de ces prétendants aux honneurs du ſiecle, qui avant que de faire les recherches où les engage leur ambition, aient ſoin de rentrer en eux-mêmes pour ſe connoître, & qui dans la vue de leur condition future ſe forment de bonne heure à ce qu'ils doivent être un jour ou à ce qu'ils veulent devenir ? C'eſt aſſez qu'on ait de quoi acheter cette charge, pour croire qu'on eſt en état de la poſſéder & de l'exercer ; c'eſt aſſez qu'il ſoit de l'intérêt d'une famille de tenir un tel rang, pour ne pas douter que l'on n'y ſoit propre. Cet intérêt de famille, ce bien, tiennent lieu de toutes les qualités imaginables, & ſuffiſent pour autoriſer toutes les pourſuites. Si les loix preſcrivent quelque choſe de plus, c'eſt-à-

Digitized by Google

dire, si elles éxigent quelques épreuves pour la connoissance des sujets, on subit ces épreuves par cérémonie, & par la comparaison que l'on fait de soi-même avec tant d'autres qui y ont passé, on s'estime encore trop fort pour en sortir avec honneur ; si ceux à qui il appartient de corriger cet abus, font des ordonnances pour les régler, on regarde ces ordonnances comme des vexations. On peut tout sans s'être jamais disposé à rien, sauf à faire ensuite des expériences aux dépens d'autrui & aux dépens de son emploi même, & à s'instruire des choses par les ignorances & les fautes infinies qu'on y commettra. Saint Paul ne vouloit pas qu'un Néophyte fût tout d'un coup élevé à certaines distinctions, & jugeoit qu'il y avoit des degrés où l'humilité devoit conduire les mérites les plus solides & les plus éclatants ; mais ces regles de Saint Paul ne sont pas faites pour l'ambitieux : du plus bas rang, si l'on s'en rapporte à lui & selon ce qu'il croit valoir, il peut monter au plus haut, & sans passer par aucun milieu, il a de quoi parvenir au faîte. L'ordre de la providence est que les dignités soient partagées, & il y en a même qui sont formellement incompatibles ; mais l'ambitieux est au dessus de cet ordre, & ce qui est incompatible pour les autres ne l'est pas pour lui ; ce que ne feroient pas plusieurs

plusieurs autres plus habiles que lui, il le fera seul : il peut tout & tout à la fois ; & parce que pour tant de fonctions réunies il faudroit être au même temps en divers lieux, par un miracle dont il est redevable à son ambition, il peut être tout ensemble ici & là, ou, sans sortir d'une place, faire ici ce qui ne se doit faire que là.

Le croiriez-vous, Chrétiens, si je ne vous le faisois remarquer & si à force de le voir, vous n'étiez pas accoutumés à ne vous en étonner plus ; le croiriez-vous, que l'ambition des hommes eût dû les porter jusqu'à chercher des honneurs pour lesquels, selon le témoignage du Saint-Esprit même, la premiere condition requise est d'être irrépréhensible ? Voilà néanmoins ce qu'a produit l'esprit du monde dans le christianisme & dans l'Eglise de Dieu. Il faut donc, conclut Saint Gregoire Pape, ou que l'ambitieux se juge en effet irrépréhensible, ou qu'il ne se mette pas en peine de contredire visiblement au Saint-Esprit. Or tant s'en faut qu'il considere son procédé comme un péché contre le Saint-Esprit, qu'il ne s'en fait pas même un scrupule : marque évidente, que c'est donc la présomption qui le fait agir, & que dans l'opinion qu'il a de lui-même, il ne craint pas de se compter parmi les irrépréhensibles & les parfaits ; car la témérité des ambitieux du

ſiecle va juſques là, quand elle n'eſt pas réprimée par la conſcience ni gouvernée par la religion.

Mais enfin, diſent-ils, & cela & tout le reſte, nous le pouvons auſſi-bien que d'autres. Et je leur réponds avec Saint Bernard : quelle conſéquence tirez-vous de là ? Si mille autres ſans mérite & ſans les conditions convenables ſe ſont élevés à tel miniſtere, en êtes-vous plus capables, parce qu'ils n'en ſont pas plus dignes que vous ? Le pouvoir ſoutenir comme d'autres qui ne l'ont pas pu, n'eſt-ce pas même la conviction de votre inſuffiſance ? Mais ſi chacun ſe jugeoit dans cette ſévérité, qui rempliroit donc les charges & les emplois ? Ah ! Chrétiens, ne nous inquiétons point de ce qui arriveroit ; penſons à nous-mêmes, & laiſſons à Dieu le ſoin de conduire le monde : le monde, pour le gouverner, ne manquera jamais de ſujets, que Dieu par ſa providence y a deſtinés. Si l'on ſe jugeoit dans cette rigueur, dès-là pluſieurs qui ne ſont pas dignes des places qu'ils occupent, commenceroient à le devenir ; & ſi pluſieurs qui en ſont indignes, ſe faiſoient la juſtice de s'en éloigner, dès-là le mérite y auroit un libre & facile accès, & quelque rare qu'il ſoit, on en trouveroit toujours aſſez pour ce qu'il y auroit d'emplois & d'honneurs vacans.

Or ces principes ſuppoſés, quel parti

y auroit-il donc à prendre pour un chrétien, je dis pour un chrétien engagé à vivre dans le monde par profeſſion & par état ? Quel parti, mes chers Auditeurs ? point d'autre que celui où la prudence chrétienne, qui eſt l'unique & véritable ſageſſe, le réduira toujours, ſçavoir de préſumer peu de ſoi, ou plutôt de n'en point préſumer du tout ; de n'être point ſi perſuadé ni ſi aiſé à perſuader des qualités avantageuſes de ſa perſonne ; de tenir ſur cela bien des témoignages pour ſuſpects, & preſque toutes les louanges des hommes pour vaines, d'en rabatre toujours beaucoup, & de faire état qu'on s'en attribuera encore trop, de ne point deſirer l'honneur, & de ne ſe le point attirer ; d'attendre pour cela la vocation du ciel ſans la prévenir, de la ſuivre avec crainte & tremblement quand elle eſt évidente, & pour peu qu'elle ſoit douteuſe, de s'en défier ; de n'accepter point les emplois honorables pour leſquels on auroit reçu de Dieu quelques talents, que l'on ne voie de bonne foi qu'on y eſt contraint ; & ſi l'on eſt convaincu de ſon incapacité, de ne céder pas même à cette contrainte. Car c'eſt ainſi que s'en explique Saint Gregoire Pape : *Ut virtutibus pollens, invitus ad regimen veniat, virtutibus vacuus, ne coactus quidem accedat.* Et ce grand homme avoit droit ſans doute de parler de la *Greg.*

ſorte, après les efforts héroïques que ſon humilité avoit faits pour refuſer la premiere dignité de l'Egliſe. Je ſçais que tout cela eſt bien opposé aux idées & à la pratique du monde; mais je ne ſuis pas ici, Chrétiens, pour vous inſtruire ſelon les idées & la pratique du monde; j'y ſuis pour vous propoſer les idées de l'Evangile, & pour vous convaincre au moins de leur ſolidité & de leur néceſſité. Si le monde ſe conduiſoit ſelon ces maximes évangéliques, l'ambition en ſeroit bannie & l'humilité y regneroit: avec cette humilité on deviendroit raiſonnable, on ſe ſanctifieroit devant Dieu, & ſouvent même on réuſſiroit mieux auprès des hommes, parce qu'on en auroit l'eſtime & la confiance. Mais ſans cette humilité, outre que l'ambition eſt aveugle dans ſes recherches, & préſomptueuſe dans ſes deſſeins, elle eſt encore odieuſe dans ſes ſuites, & c'eſt ce qui va faire le ſujet de la troiſieme Partie.

III. PART. COmme il y a deux ſortes de grandeurs, les unes que Dieu a établies dans le monde, & les autres qui s'y érigent, pour ainſi dire, d'elles-mêmes; celles-là qui ſont les ouvrages de la providence, & celles-ci qui ſont comme les productions de l'ambition

humaine, il ne faut pas s'étonner, Chrétiens, qu'elles causent des effets si contraires, non-seulement dans ceux qui les possedent, mais dans ceux même qui n'y ont aucune part & qui les envisagent avec un œil désintéressé & exempt de passion. Une grandeur légitime & naturelle qui est de l'ordre de Dieu, porte en elle-même un certain caractere qui, outre le respect & la vénération, lui attire encore la bienveillance & le cœur des peuples. C'est par ce principe que nous aimons nos Rois : bien loin que leur élévation ait rien qui nous choque, nous la regardons avec un sentiment de joie que l'inclination nous inspire aussi bien que le devoir ; nous avons du zele pour la maintenir ; nous nous en faisons un intérêt ; pourquoi ? parce qu'elle vient de Dieu & qu'elle doit contribuer au bien commun. Au-contraire ces grandeurs irrégulieres qui n'ont d'autre fondement que l'ambition & la cupidité des hommes ; ces grandeurs où l'on ne parvient que par artifice, que par ruse, que par intrigue, & dont les politiques du siecle s'applaudissent dans l'Ecriture en disant : *Manus nostra excelsa, & non Dominus fecit hæc omnia ;* c'est notre crédit, c'est notre industrie, & non le Seigneur qui nous a fait ce que nous sommes : ces grandeurs que Dieu n'autorise pas, parce qu'il n'en est pas *Deut. c. 32.*

l'auteur, quelque éclatantes qu'elles soient à nos yeux, ont je ne sçais quoi qui nous pique & qui nous révolte, parce qu'elles nous paroissent comme autant d'usurpations & autant d'excès, qui vont au renversement de cette équité publique, pour laquelle naturellement nous sommes zélés; or ce caractere d'injustice qui leur est essentiel, est ce qui nous les rend odieuses. Ainsi quand Pierre fut élevé à la plus haute dignité dont un homme soit capable, qui est celle de chef de l'Eglise, les Apôtres ne s'en plaignirent point ni n'en conçurent nulle peine; mais lorsque Jacques & Jean vinrent demander au Fils de Dieu les premieres places de son Royaume tous les assistants en furent scandalisés, & témoignerent de l'indignation contre ces deux freres: *Et audientes decem indignati sunt de duobus discipulis.* Pourquoi cette différence? ah! dit Saint Chrysostome, il est bien aisé d'en apporter la raison. La prééminence de Pierre ne les choqua point, parce qu'ils sçavoient bien que Pierre ne l'avoit pas recherchée, & qu'elle venoit immédiatement de Jesus-Christ; mais ils ne purent voir sans murmurer, celle des deux enfants de Zebedée, parce qu'il paroissoit évidemment que c'étoit euxmêmes qui l'affectoient & qui l'ambitionnoient: or il n'y a rien de plus odieux que ces ambitieuses prétentions,

Matth. c. 20.

& ce seul exemple pourroit suffire pour justifier ma derniere proposition.

Mais il est important, Chrétiens, de lui donner quelque étendue, & d'en reconnoître la vérité dans le détail, pour en être encore plus fortement persuadés. Je considere donc l'ambition dans les deux états où elle a coutume de dérégler & de pervertir l'esprit de l'homme ; je veux dire dans la poursuite de la grandeur, lorsqu'elle n'y est pas encore parvenue, & dans le terme de la grandeur même, quand elle y est enfin arrivée. Or dans l'un & l'autre état, je dis qu'elle n'a rien en soi qui n'excite l'envie, qui ne soit un objet d'aversion, & qui par les autres passions qu'elle fait naitre, par les divisions & les partialités qu'elle entretient, par les querelles qu'elle suscite, n'aille à la destruction & à la ruine de la charité. Ne consultez que votre expérience, bien plus capable ici de vous instruire & de vous convaincre que toutes les raisons : quelle idée vous formez-vous d'un ambitieux préoccupé du desir de se faire grand ? Si je vous disois que c'est un homme ennemi par profession de tous les autres hommes, j'entends de tous ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt, un homme à qui la prospérité d'autrui est un supplice, qui ne peut voir le mérite en quelque sujet qu'il se rencontre,

ſans le haïr & ſans le combattre; qui n'a ni foi ni ſincérité ; toujours prêt dans la concurrence à trahir l'un, à ſupplanter l'autre, a décrier celui - ci, à perdre celui-là, pour peu qu'il eſpere d'en profiter; qui de ſa grandeur prétendue & de ſa fortune ſe fait une divinité, à laquelle il n'y a ni amitié, ni reconnoiſſance, ni conſidération, ni devoir qu'il ne ſacrifie, ne manquant pas de tours & de déguiſements ſpécieux pour le faire même honnêtement ſelon le monde; en un mot, qui n'aime perſonne & que perſonne ne peut aimer : ſi je vous la figurois de la ſorte, ne diriez-vous pas que c'eſt un monſtre dans la ſociété, dont je vous aurois fait la peinture? & cependant pour peu que vous faſſiez de réflexion ſur ce qui ſe paſſe tous les jours au milieu de vous, n'avouerez - vous pas que ce ſont là les véritables traits de l'ambition, tandis qu'elle eſt encore aſpirante, & dans la pourſuite d'une fin qu'elle ſe propoſe ?

Ah ! mes Freres, diſoit Saint Auguſtin (remarquez, Chrétiens, ce ſentiment) quand l'ambition ſeroit auſſi modérée & auſſi équitable envers le prochain qu'elle eſt injuſte & emportée, la jalouſie ſeule qu'elle produiroit encore infailliblement par la ſimple recherche d'une élévation qu'elle ſe procureroit elle-même, devroit en détacher

votre cœur. Et puisque cette jalousie est une foiblesse dont les ames les plus fortes, & souvent même les plus vertueuses, ont peine à se défendre, & qui néanmoins ne laisse pas d'altérer la charité chrétienne, si nous avions à cœur cette charité pour laquelle Dieu nous ordonne de renoncer à tout le reste, nous n'aurions garde de lui faire une plaie si dangereuse dans le cœur des autres, en témoignant une ardeur si vive de nous élever : cela seul nous tiendroit dans les bornes d'une prudente modestie, & il n'en faudroit pas davantage pour réprimer dans nous la passion de nous agrandir. Mais quand nous y ajoutons cent autres désordres, qui n'en sont, il est vrai, que les accidents ; mais les accidents presqu'inséparables, & pires que la substance de la chose, c'est-à-dire, quand pour soutenir cette passion, ou plutôt pour la satisfaire, nous y joignons la malignité, l'iniquité, l'infidélité ; que par une avidité de tout avoir & de l'emporter sur tout le monde, nous ne pouvons souffrir que l'on rende justice à personne ; que de nos proches même & de nos amis nous nous faisons des rivaux, & ensuite des ennemis secrets ; que par des perfidies cachées nous traversons leurs desseins pour faire réussir les nôtres ; que nous usurpons par des violences autorisées du seul crédit,

ce qui leur feroit dû légitimement ; que nous envifageons la difgrace & la ruine d'autrui, comme un avantage pour nous, & que par de mauvais offices nous y travaillons en effet ; que pour cela nous remuons tous les refforts d'une malheureufe politique, diffimulant ce qui eft, fuppofant ce qui n'eft pas, exagérant le mal, diminuant le bien ; & au défaut de tout le refte, ayant recours au menfonge & à la calomnie, pour anéantir, s'il eft poffible, ceux qui, fans même le vouloir, font des obftacles à notre ambition, parce qu'ils ont un mérite dont ils ne peuvent fe défaire, & qui eft l'unique fujet qui nous irrite : qu'en même temps que nous en ufons ainfi à l'égard des autres, pour empêcher qu'ils ne s'élevent au-deffus de nous, il nous paroît infupportable que les autres aient feulement la moindre penfée de s'oppofer aux vues que nous avons de prendre l'afcendant fur eux ; que pour peu qu'ils le faffent, nous concevons contre eux des reffentiments mortels & des haines irréconliables : (car tout cela arrive, Chrétiens, & il me faudroit des difcours entiers pour vous repréfenter tout ce que fait l'ambition & tous les ftratagemes dont elle fe fert, au préjudice de la charité & de l'union fraternelle, pour parvenir à fes fins ; voilà ce que l'efprit du monde lui infpire :)

quand, dis-je, nous y procédons de la sorte, ah! mes chers Auditeurs, n'est-pas une conséquence nécessaire, qu'en suivant des maximes aussi détestables que celles-là, nous devenions l'objet de l'indignation de Dieu & des hommes ?

Mais que seroit-ce si maintenant je voulois m'étendre sur l'autre point que je me suis proposé, & si je venois à vous mettre devant les yeux les excès de l'ambition, quand une fois elle est parvenue au terme de ses espérances, & qu'elle se trouve en possession de ce qu'elle prétendoit ? Quel usage alors, ou plutôt quel abus & quelle profanation de la grandeur! vous le voyez. Quelle arrogance & quelle fierté de l'ambitieux, qui se prévaut de sa fortune pour ne plus garder de ménagements avec personne, pour traiter avec mépris quiconque est au-dessous de lui, pour en attendre des respects & des adorations, pour vouloir que tout plie sous son pouvoir, & seul décider de tout & régler tout, pour affecter des airs d'autorité & d'indépendance ! Quelle dureté à faire valoir ses droits, & à exiger impérieusement ce qu'il se croit dû, à emporter de hauteur ce qui ne lui appartient pas, à poursuivre ses vengeances, à opprimer les petits, à humilier les grands & à leur insulter ! Quelle ingratitude envers ceux mêmes qui lui ont

rendu les services les plus essentiels, & à qui peut-être il doit tout ce qu'il est, dédaignant de s'abaisser désormais jusqu'à eux & les oubliant ! Une heure de prospérité fera méconnoître à un favori une amitié de trente années. Quel faste & quelle splendeur pour éblouir le public, pour en attirer sur soi les regards, pour répandre sur son origine un éclat qui en releve la bassesse & qui en efface l'obscurité !

Et c'est ici, Chrétiens, que je dois encore vous faire observer la différence de ces deux especes de grandeur que j'ai déjà distinguées, & dont je vous ai parlé à l'entrée de cette troisiéme partie; je veux dire, de la grandeur naturelle & légitime qui est établie de Dieu, & de cette grandeur, si j'ose ainsi m'exprimer, artificielle, qui n'a pour appui que l'industrie & l'ambition des hommes. Car la premiere, qui est celle des Princes & de tous ceux qui tirent de leur naissance & de leur sang leur supériorité, cette grandeur, dis-je, est communément civile, affable, douce, indulgente & bienfaisante, parce qu'elle tient de la nature même de celle de Dieu: comme elle est sûre d'elle-même, & qu'elle n'a point à craindre d'être contestée, elle ne cherche point tant à se faire sentir; elle n'est point si jalouse d'une domination qui lui est toute acquise; & bien loin de s'enfler & de

groſſir ſes avantages, elle les oublie en quelque maniere, parce qu'elle ſçait aſſez qu'on ne les oubliera jamais. Mais l'autre au contraire eſt une grandeur farouche, une grandeur rebutante & inacceſſible, délicate ſur ſes privileges, aigre, bruſque, mépriſante : ne pouvant ſe cacher à elle-même la ſource d'où elle eſt ſortie ; & craignant que le monde n'en perde point aſſez le ſouvenir, elle tâche à y ſuppléer par une pompe orgueilleuſe, par un empire tyrannique, par une inflexible ſévérité ſur ſes prérogatives ; & de là faut-il être ſurpris qu'elle ſoit expoſée aux envies, aux murmures, aux inimitiés ? On l'honore en apparence, mais dans le fond on la hait ; on lui rend certains hommages parce qu'on la redoute, mais ce ne ſont que des hommages forcés ; on voudroit qu'elle fût anéantie, & au moindre échec qu'elle reçoit, on s'en fait une joie & comme un triomphe : ſi l'on ne peut l'attaquer ouvertement, on la déchire en ſecret, & ſi l'occaſion ſe préſente d'éclater enfin & de l'abattre, y a-t-il extrémités où l'on ne ſe porte, & quels exemples tragiques en a-t-on vus ?

Bienheureux les humbles, qui contents de leur condition, ſçavent s'y contenir & y borner leurs deſirs ; ils poſſedent tout à la fois & le cœur de Dieu & le cœur des hommes : ce n'eſt pas qu'ils

ne puissent monter aux plus hauts rangs ; car l'humilité ne demeure pas toujours dans ses ténebres, & Jesus-Christ aujourd'hui nous fait entendre que souvent dès cette vie même elle sera exaltée : *Qui se humiliat, exaltabitur.* Mais parce que ce n'est point elle qui cherche à s'avancer & à paroître ; parce que de son choix & suivant le conseil du Fils de Dieu, elle ne demande ni ne prend que la derniere place, *Recumbe in novissimo loco* ; parce que pour la résoudre à en occuper une autre, il faut l'appeller, il faut la presser, il faut lui faire une espece de violence, *Amice, ascende superiùs* ; parce qu'en changeant d'état, elle ne change ni de sentiments ni de conduite ; que pour être élevée elle n'en est ni moins soumise à Dieu, ni moins charitable envers le prochain, ni moins détachée d'elle-même ; que les honneurs bien loin de la flatter, lui font à charge, & qu'au lieu d'en tirer une fausse gloire, elle les tourne à sa confusion ; qu'elle n'emploie jamais plus volontiers le pouvoir dont elle est revêtue, que lorsqu'il s'agit d'obliger, de soulager, de faire du bien ; fût-elle au comble de la grandeur, non-seulement on l'y voit sans peine, mais il n'est personne qui ne lui applaudisse, qui ne lui donne son suffrage, qui ne la révere & ne la canonise. Ce seroit peu néanmoins pour elle

Luc. c. 14.

Ibid.

Ibid.

que ces éloges du monde, & que cette voix des peuples en sa faveur, si Dieu n'y ajoûtoit ses récompenses éternelles : mais comme il résiste aux ambitieux & aux superbes, c'est aux humbles qu'il communique sa grace sur la terre, & qu'il prépare une couronne immortelle dans le ciel, où nous conduise, &c.



SERMON

POUR LE DIX-SEPTIEME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le caractere du Chrétien.

Congregatis autem Pharisæis, interrogavit eos Jesus dicens : quid vobis videtur de Christo ?

Les Pharisiens étant assemblés, Jesus leur fit cette question : que pensez-vous du Christ ? En Saint Matthieu, chap. 22.

SI la passion n'eût point aveuglé ces faux docteurs de la loi, ils pouvoient aisément répondre à la demande que leur fait le Fils de Dieu, & découvrir dans sa personne tous les traits de ce Christ ou de ce Messie qu'ils attendoient depuis si long-temps, & qu'ils avoient actuellement devant les yeux. Témoins de tant de miracles qu'il opéroit, commandant aux

flots de la mer, chassant les démons; guérissant les malades, ressuscitant les morts, ne devoient-ils pas sans hésiter le reconnoître & lui dire : le Christ dont vous nous parlez, c'est vous-même? Pour nous, mes chers Auditeurs, nous n'en reconnoissons point d'autre : mais du reste, quelque importante & quelque nécessaire que nous puisse être la connoissance de cet Homme-Dieu, c'est un sujet, dit Saint Chrysostome, que les ministres de l'Evangile ne doivent guere dans leurs prédications entreprendre d'approfondir, parce qu'il est impénétrable & infiniment au dessus de toutes nos pensées & de toutes nos expressions. Cependant, mes Freres, il nous est assez connu pour nous servir de modele, & même, selon Saint Jerôme & Saint Augustin, il y a entre Jesus-Christ & le chrétien un tel rapport, qu'il faut en quelque maniere les confondre ensemble, & qu'on ne peut bien définir l'un que par l'autre; de sorte que si Jesus-Christ n'est pas substantiellement dans le chrétien, il y est par ressemblance, & que si le chrétien n'est pas réellement & dans le fond de son être un autre Jesus-Christ, il l'est au moins par une conformité aussi parfaite qu'il peut l'avoir avec cet excellent & divin exemplaire. Suivant ce principe, sans examiner aujourd'hui ce que c'est que le Christ, examinons ce que c'est que le

chrétien, qui en doit être le fidele imitateur; *Quid vobis videtur?* Cette matiere sera beaucoup plus morale, plus utile & plus sensible; vous y apprendrez ce que vous étes, ou plutôt ce que vous devez être & ce que vous n'êtes pas. Pour en profiter, implorons le secours du ciel, & adressons-nous à Marie, en lui disant: *Ave.*

DE quelle maniere que l'ait entendu Saint Jerôme, je trouve sa proposition bien judicieuse & bien juste, quand il dit que ce qu'il y a de grand dans la profession du christianisme, n'est pas

Hieron. de paroître chrétien, mais de l'être: *Esse christianum magnum est, non videri.* Et l'une des raisons qu'il en apporte, c'est, dit-il, que le christianisme étant une profession d'humilité, & l'humilité ne cherchant point à se montrer ni à briller, il s'ensuit que la vraie grandeur du chrétien est d'être ce qu'il est, & non point de le paroître, puisqu'une partie de sa perfection consiste souvent à ne le paroître pas. C'est par cette pensée que j'entre dans mon dessein; & pour vous donner l'idée d'un véritable chrétien, je la tire de son principe & de son modéle, qui est Jesus-Christ même; j'entends Jesus-Christ selon deux caracteres particuliers qu'il s'est lui-même attribués, lorsque parlant aux Juifs pour se faire

connoître à eux, il leur disoit, *Ego non* Joan.
sum de hoc mundo ; je ne suis point de ce c. 8.
monde ; & qu'il ajoûtoit, *Ego de su-* Ibid.
pernis sum, je suis venu du ciel & je
demeure immuablement attaché à Dieu
mon Pere. Divins caracteres que j'ai
à vous représenter dans le chrétien,
& qui vous en traceront l'image la
plus complette. Qu'est-ce qu'un chré-
tien : *Quid vobis videtur ?* Un homme
par état séparé du monde, c'est la pre-
miere qualité, & un homme [illegible]
consacré à Dieu, c'est la sec[illegible]
& l'autre pleines de gloire [illegible]
en elles-mêmes, quoique [illegible] éclat
aux yeux du monde. [illegible] de
moins éclatant dans le monde que d'être
séparé du monde, & qu'y a-t-il de plus
intérieur & de plus caché que d'être
consacré à Dieu ? mais ce mystere ca-
ché est ce que j'entreprends de vous dé-
velopper. Séparation du monde, qui
éleve le chrétien au-dessus du monde,
ce sera la premiere Partie. Consécration
à Dieu, qui éleve le chrétien jusqu'à
Dieu même, ce sera la seconde Partie ;
& voilà tout le plan & le partage de
ce discours.

POur vous faire entendre d'abord I.
ma pensée, & pour raisonner dans PART.
les principes de la théologie sur le sujet
que je me suis proposé, deux choses,

ſelon Saint Thomas, ſont eſſentiellement requiſes pour faire un chrétien : la grace ou la vocation du côté de Dieu, & une fidelle correſpondance à cette vocation ou à cette grace du côté de l'homme. Or l'une & l'autre bien conſidérées n'ont point de caractere qui leur ſoit plus propre que celui de la ſéparation du monde : d'où je conclus qu'être véritablement ſéparé du monde, c'eſt être véritablement chrétien. Voilà tout le fond de cette premiere Partie.

Qu'eſt-ce que la grace, je dis la premiere de toutes les graces, qui eſt la vocation au chriſtianiſme ? Les Théologiens & les Peres ſe ſont efforcés de nous en donner de hautes idées ; mais je n'en trouve point de plus exacte ni de plus ſolide que celle de Saint Auguſtin, quand il dit en un mot que c'eſt une grace de ſéparation : *Qui autem congruenter ſunt vocati, hi electi, & Dei altiore judicio gratiæ prædeſtinatione diſcreti.* Voulez-vous ſçavoir, mes Freres, dit ce ſaint Docteur, qui ſont ces élus, appellés comme l'Apôtre, ſelon le décret, mais le décret favorable de Dieu ? ce ſont ceux dont Dieu a fait le diſcernement, qu'il a tirés de la maſſe corrompue du monde, & qu'il en a ſéparés en vertu de la grace de leur vocation : c'eſt donc en effet dans la ſéparation du monde que conſiſte l'attrait, le mouve-

Aug.

ment & l'impression particuliere de cette grace. De là vient que Saint Paul, pour exprimer le don de grace qu'il avoit reçu dans cette vocation miraculeuse & pleine de prodiges dont sa conversion fut suivie, ne se servoit point d'autre terme que de celui-ci : *Qui me segregavit ex utero, & vocavit per gratiam suam.* Galat. c. 1. Tout ce que je suis, je le suis par la miséricorde de mon Dieu, qui m'a appellé : & comment m'a-t-il appellé ? en me séparant dès le ventre de ma mere ; c'est-à-dire, selon l'explication de Saint Ambroise, en me choisissant, pour vivre séparé de la corruption du monde. De là vient que quand l'esprit de Dieu répandoit sur les premiers disciples ces graces visibles & abondantes qui les élevoient aux plus saints ministeres, ainsi qu'il est rapporté au livre des Actes, c'étoit toujours en ordonnant que ceux qu'il avoit choisis pour cela fussent séparés du reste même des fideles. *Segregate mihi Saulum & Barnabam ;* séparez-moi Saul & Barnabé pour Act. c. 13. l'œuvre importante à laquelle je les ai appellés : comme si cette séparation, ajoûte Saint Chrysostome, eût été une espece de Sacrement par lequel la grace de la vocation divine leur dût être communiquée. De là vient que le Sauveur du monde, pour signifier qu'il étoit venu appeller les hommes à la perfection évangélique, disoit haute-

ment qu'il étoit venu ſéparer le pere d'avec ſon fils, & la fille d'avec ſa mere, Matth. c. 10. *Veni ſeparare hominem adversùs patrem ſuum, & filiam adversùs matrem ſuam;* réduiſant toute la grace de cette perfection à cet eſprit de ſéparation. De là vient que le grand Apôtre voulant nous faire comprendre la grace ſuréminente & infinie de la ſainteté de Jeſus-Chriſt, en a renfermé tout le myſtere dans ce Hebr. c. 7. ſeul mot, *Segregatus à peccatoribus*: c'eſt un pontife qui nous a été donné de Dieu, mais un pontife qui par l'onction céleſte dont il étoit rempli, a été parfaitement ſéparé des pécheurs. Or vous ſçavez que la ſainteté de Jeſus-Chriſt eſt l'exemplaire de la nôtre, & que la nôtre, pour être agréée de Dieu, doit être conforme à la ſienne. Puiſqu'il eſt donc vrai que cet Homme-Dieu a été ſanctifié par une grace qui l'a pleinement ſéparé du monde, il faut par proportion que la grace qui nous ſanctifie, produiſe en nous un ſemblable effet, & qu'en conſéquence de cette grace, Dieu nous puiſſe dire ce qu'il diſoit aux Iſraélites : vous êtes mon peuple, & c'eſt en cette qualité que je vous regarde ; mais pourquoi & comment l'êtes-vous ? parce que je vous ai ſéparés de tous les autres peuples de la terre, qui vivent dans l'idolâtrie & dans les ténebres de l'infidélité. Voilà encore une fois le caractere eſſentiel

de la vocation ou de la grace du christianisme.

Or c'est de là que je tire la preuve de ma premiere proposition, & que mesurant, selon la regle de Saint Bernard, par l'action de Dieu en nous notre obligation envers Dieu, j'entre dans la plus édifiante moralité que ce sujet me puisse fournir. Car voici comment je raisonne : la vocation chrétienne, en tant qu'elle procede & qu'elle est inspirée de Dieu, est une grace de séparation ; donc la correspondance qui lui est due & qui fait proprement le devoir du chrétien, doit être une correspondance de séparation du côté de l'homme. Pourquoi cela ? Ah ! mes chers Auditeurs, le voici : parce que la correspondance à la grace, doit nécessairement se rapporter à la fin & au terme de la grace même. Car comme il y a diversité de graces & d'inspirations, *Divisiones gratiarum sunt* ; 1. Cor. c. 12. aussi faut-il reconnoître qu'il y a diversité d'opérations dans l'homme & de devoirs, *Et divisiones operationum sunt* ; Ibid. c'est-à-dire que toutes sortes de devoirs ne répondent pas à toutes sortes de graces. Je m'explique : Dieu me donne une grace de résistance & de défense contre la passion qui me porte au péché ; je ne puis correspondre à cette grace qu'en résistant à ma passion & en la combattant. Au contraire, Dieu

me donne une grace d'éloignement & de fuite dans l'occasion du péché, je ne puis être fidele à cette grace, qu'en fuyant & en m'éloignant, & ainsi des autres, parce que c'est à nous, dit Saint Prosper, de suivre le mouvement de la grace, & non pas à la grace de suivre le mien. Comme il est donc vrai que la grace par laquelle Dieu m'appelle au christianisme ou à la perfection du christianisme, est une grace de séparation du monde, quoi que je fasse, je n'accomplirai jamais le devoir du christianisme si je ne me sépare du monde, & si je ne fais avec Dieu ce que Dieu fait le premier dans moi.

Car en vain Dieu me sépare-t-il du monde, en me prédestinant pour être chrétien, si je ne m'en sépare moi-même en exécutant ce décret, & en coopérant à cette grace qui me fait chrétien. Il faut, s'il m'est permis de parler de la sorte, que ces deux séparations concourent ensemble, & que la mienne seconde celle de Dieu, de même que celle de Dieu est le principe de la mienne. Concevez-vous cette vérité ? Voilà en substance toute la théologie nécessaire au chrétien, & sur laquelle un chrétien doit faire fond : car de là s'ensuivent quelques conséquences, que chacun de nous peut & doit aujourd'hui s'appliquer, comme autant de regles pour se connoître

devant

devant Dieu & pour se juger soi-même. Ne perdez rien de ceci, s'il vous plaît.

Premiere conséquence : il suffit précisément d'être chrétien, pour être obligé de vivre dans cet esprit de séparation du monde. Qu'est-ce à dire du monde ? c'est-à-dire, des faux plaisirs du monde, des joies profanes du monde, des vaines intrigues du monde, du luxe du monde, des amusements, des folies, des coutumes, ou plutôt des abus du monde ; en un mot, de tout ce qui entretient la corruption & la dissolution du monde ; c'est-à-dire, de tout ce qu'entendoit le disciple bien-aimé, quand il nous défendoit de nous attacher au monde & à tout ce qui est dans le monde : *Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt ;* c'est-à-dire, de ce qu'il prenoit soin lui-même de nous expliquer en détail, quand il ajoutoit que tout ce qu'il y a dans le monde, est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vitæ ;* c'est-à-dire, de ce qu'il nous ordonnoit de détester & de fuir, lorsqu'il concluoit que le monde n'est que désordre & qu'iniquité : *Mundus totus in maligno positus est.* Il suffit, dis-je, pour être obligé par profession & par état de s'en séparer, d'être chrétien, & il n'est point nécessaire pour cela

1. Joan. c. 2.

Ibid.

1. Joan. c. 5.

d'être quelque chose de plus que chrétien : pourquoi ? parce que la grace seule du christianisme nous sépare de tout cela, & parce qu'au moment que nous avons été régénérés par cette grace, nous nous en sommes séparés nous-mêmes. Vous le sçavez, mes chers Auditeurs, & à moins de désavouer ce que l'Eglise a fait solemnellement en votre nom, & ce que vous avez mille fois ratifié depuis, vous n'en pouvez disconvenir. Et en effet quand les Peres vouloient autrefois détourner les fideles de certains divertissements qui ont été de tout temps la passion du monde, & par lesquels les hommes du monde se sont de tout temps distingués, ils ne leur en apportoient point d'autre raison, sinon qu'ils étoient chrétiens & séparés du monde, & cette raison seule les persuadoit. *A theatro separamur, quod est quasi consisterium impudicitiæ*, disoit l'un d'entre-eux : le théatre qui est comme une scene ouverte à l'impureté, fait une séparation entre les païens & nous ; car les païens y courent, & nous l'abhorrons, & cette différence n'est qu'une suite de leur religion & de la nôtre. De même quand Tertullien recommandoit aux Dames chrétiennes la modestie & la simplicité dans l'extérieur de leurs personnes, ce que l'on peut dire être à leur égard un commencement de séparation du monde ; comment est-ce qu'il leur

Tertull.

parloit ? Vous êtes chrétiennes, leur disoit-il, & par conséquent séparées de toutes les choses où cette vanité pourroit avoir lieu : vous avez renoncé aux spectacles, vous n'êtes plus de ces assemblées où l'on ne va que pour voir & pour être vu ; ces cercles où l'orgueil, où le faste, où la licence, où l'incontinence entretient tant de commerces criminels ne sont plus pour vous ; en qualité de chrétiennes, vous ne paroissez plus dans le monde que pour les exercices de la charité ou de la piété, que pour visiter les pauvres qui sont vos freres, pour assister au sacrifice de votre Dieu, pour venir entendre sa parole : or tout cela est directement opposé à cette mondanité qui est le charme de votre amour propre. Devez-vous traiter avec les femmes infidelles ? à la bonne heure : mais pour cela même vous êtes indignes du nom que vous portez, si leur donnant par votre exemple l'idée de ce que vous êtes, vous n'avez encore plus de soin de paroître toujours revêtu es des véritables ornements de votre sexe, qui sont la retenue & la pudeur. Voilà le raisonnement dont se servoit Tertullien, fondé sur la profession simple du christianisme : raisonnement qui convainquoit les fideles de ce temps-là ; & malheur à nous, si nous n'en sommes pas convaincus comme eux.

C'eſt donc une erreur non ſeulement groſſière, mais pernicieuſe, de dire : je ſuis du monde, & je ne puis me diſpenſer de vivre ſelon le monde ni de me conformer au monde ; car c'eſt ce qui vous perd, & ce qui eſt la ſource de tous vos égarements. Or vous me permettrez bien de vous dire que de parler ainſi c'eſt une eſpece de blaſphême : car le Fils de Dieu vous a déclaré expreſſément dans l'Evangile, que vous nêtes plus du monde, & vous ſuppoſez que vous en êtes encore, & ce qui eſt bien plus étrange, vous prétendez en être encore dans le même ſens qu'il a voulu vous faire entendre que vous n'en étiez plus. Il faut donc renverſer la propoſition, & dire : je ne ſuis plus du monde parce que je ſuis chrétienne ; donc il ne m'eſt plus permis de vivre ſelon le monde, ni de me conformer aux loix du monde. Alors vous parlerez ſelon l'eſprit & ſelon la grace de votre vocation.

Mais cela eſt trop général. Seconde conſéquence : plus un homme dans le chriſtianiſme a ſoin de ſe ſéparer du monde, plus il eſt chrétien ; & plus il a d'engagement & de liaiſon avec le monde, je dis de liaiſon hors de ſon devoir, & d'engagement hors de la néceſſité & de ſa condition, moins il eſt chrétien ; pourquoi ? parce que ſelon la meſure de ces deux états, il participe plus ou moins

à cette grace de séparation qui fait le chrétien. Chose si avérée, c'est la remarque du saint Evêque de Geneve François de Sales, que quand la grace du christianisme a paru agir sur les hommes dans toute sa plénitude, elle les a portés à des séparations qui, de l'aveu du monde même, ont été jusqu'à l'héroïque. Ainsi un Arsene est en crédit dans la cour des Empereurs; cette grace l'en arrache pour le transporter au désert. Une Melanie vit dans la pompe & l'affluence des délices de Rome; cette grace l'en détache pour lui faire chercher d'autres délices dans la retraite de Bethléem. Jamais tant d'illustres solitaires, c'est-à-dire, tant d'illustres séparés, que dans ces premiers siecles de l'Eglise, parce qu'il n'y eut jamais tant de parfaits chrétiens. Et pourquoi pensons-nous que les monasteres aient été de tout temps regardés comme des asyles de sainteté, sinon parce qu'on y est dans une entiere séparation du monde? Qu'est-ce qu'une religion fervente & réglée? Ecoutez Saint Bernard, & souffrez que je rende ce témoignage à la vérité connue: qu'est-ce qu'une religion fervente & réglée, telle que nous en voyons encore aujourd'hui? c'est une idée subsistante du christianisme. C'est un christianisme particulier, dit Saint Bernard, qui dans le débris du christianisme universel, s'est sauvé, pour ainsi

dire, du naufrage, & que la Providence a conservé comme au commencement de ce premier christianisme révéré par les païens même. Car voilà, mes chers Auditeurs, ce qui me rend la religion vénérable : au contraire l'expérience m'apprend que plus un chrétien s'ingere dans le commerce & les intrigues du monde, moins il est chrétien, & qu'autant qu'il fait de pas & de démarches pour y entrer, autant l'esprit chrétien s'altere-t-il ou se corrompt-il dans lui; jusques-là, que quand les Peres de l'Eglise ont parlé ou de ces recherches empressées du monde, ou de ces vanités & de ces plaisirs qui marquent l'attachement au monde, ils n'ont point fait difficulté de dire qu'il y avoit eu en tout cela une apostasie secrette : pourquoi ? parce que la grace de la foi étant un principe de séparation à l'égard de toutes ces choses, ne pas renoncer à ces choses, c'étoit renoncer en quelque maniere à la grace de la foi.

Mais je vais plus loin. Troisieme conséquence : il est impossible à une ame chrétienne de se convertir & de retourner véritablement à Dieu, à moins qu'elle ne soit résolue de faire un certain divorce avec le monde, qu'elle n'a pas encore fait; & il y a de la contradiction à vouloir être autant du monde & aussi engagé dans le monde qu'auparavant, & néanmoins à prétendre marcher

dans la voie d'une pénitence ſincere qui produiſe le ſalut. Car le moyen, mon cher Auditeur, de concilier ces deux choſes ? Vous avouez vous-même que c'eſt le monde qui vous a fait perdre l'eſprit de votre religion & l'eſprit de Dieu; il faut donc que pour retrouver cet eſprit vous vous ſépariez du monde, & qu'au lieu de perſiſter à vous figurer en vain cet eſprit où il n'eſt pas, vous l'alliez chercher où il eſt. Or il eſt évident que l'eſprit de Dieu n'eſt point dans cette eſpece de monde dont nous parlons, puiſque bien-loin d'y être pour vous, c'eſt là que vous l'avez perdu. Et c'eſt ici où je ne puis m'empêcher d'être touché de la plus tendre compaſſion, en voyant certaines ames, dont on peut dire que le monde eſt plein, & qui pour ne ſe pas réſoudre une bonne fois à cette ſéparation du monde, déliberent éternellement ſur leur converſion, & ne ſe convertiſſent jamais. Dieu les preſſe, la grace agit en elles, elles conçoivent mille deſirs ardents de leur ſalut; vous diriez qu'elles ſont toutes changées & que le charme eſt levé; mais quand il en faut venir à ce point de rompre avec le monde & de ſe ſéparer du monde, ah! Chrétiens, c'eſt une concluſion qui leur paroît plus affligeante que la mort, & qu'elles éloignent toujours. Voilà pourquoi elles ſont ſi ingénieuſes à trouver des raiſons & des

prétextes pour faire valoir les engagements qui les retiennent dans le monde ; voilà pourquoi elles sont si éloquentes dans les apologies qu'elles font du monde. Hé quoi, disent-elles, ne peut-on pas être du monde & se sauver ? Dieu n'est-il pas l'auteur de ces conditions que l'on réprouve sous le nom de monde ; & n'y a-t-il pas une perfection pour les gens du monde comme pour les religieux. Mais quand on leur répond qu'il n'est pas question du monde en général ; qu'il s'agit d'un certain monde particulier qui n'est point l'ouvrage de Dieu ; d'un monde qui les pervertit & qui les pervertira toujours, parce que c'est un monde où regne le péché, parce que c'est un monde où le libertinage passe pour agréable & pour honnête, parce que c'est un monde dont la médisance fait tous les entretiens, parce que c'est un monde où toutes les passions se trouvent comme dans leur centre & dans leur élément, parce que c'est un monde où l'on ne peut éviter mille écueils auxquels la conscience ne manque pas d'échouer ; que c'est ce monde-là dont il faut qu'elles se séparent si elles veulent être à Dieu ; qu'il n'y a point sur cela de tempérament à prendre, ni de ménagement à observer ; que leur conversion est attachée à ce divorce : quand on leur parle ainsi, c'est encore une fois

l'obstacle éternel que la grace trouve à surmonter dans ces ames mondaines, & qu'elle ne surmonte presque jamais, parce que les séparer d'un tel monde, c'est les séparer d'elles-mêmes, ce qu'elles ne veulent jamais tout de bon, quoiqu'elles le veulent toujours imparfaitement.

Est-il possible, dit-on, que je puisse vivre sans voir le monde ? Que ferai-je quand je me serai déclarée n'être plus du monde ? quelle ressource aurai-je contre l'ennui qui m'accablera dans cette séparation du monde ? quel jugement fera-t-on de moi dans le monde ? Car voilà les difficultés que l'esprit du monde a coutume de former dans une ame qui traite avec Dieu de sa conversion. Et moi je dis, ames chrétiennes, que si vous aviez tant soit peu de foi, ou plutôt si vous écoutiez tant soit peu votre foi, vous rougiriez de ces sentiments. Non, non, Seigneur, diriez-vous à Dieu, ce n'est point de-là que doit dépendre ma résolution, & je raisonne en infidele, lorsque je parle de la sorte. Que cette séparation du monde me soit difficile ou aisée, qu'elle me cause de la tristesse ou de la joie, que le monde l'approuve ou qu'il la condamne, puisqu'elle m'est nécessaire, c'est assez pour m'y soumettre. S'il m'est pénible d'être séparé du monde, j'accepterai cette peine comme une satisfac-

tion de tous les attachements criminels que j'ai eu au monde. Et combien de fois, ô mon Dieu ! le monde même m'a-t-il causé de mortels ennuis ? est-ce un grand effort que je ferai, quand je serai prête à en souffrir autant pour vous ? le monde me condamnera ; & que m'importe d'être louée ou condamnée du monde, puisque je veux sincérement m'en séparer ? Je cherche quelles seront alors mes occupations, & n'en aurai-je pas trop pourvu que je m'attache aux devoirs de ma religion & aux devoirs de mon état ? ces occupations ne sont-elles pas plus dignes de moi que celles que je me faisois dans le monde, qui dissipoient mon esprit sans le remplir, & qui corrompoient mon cœur sans le satisfaire ?

Cependant, Chrétiens, vous me demandez quelle doit être cette séparation du monde, & c'est le grand point de pratique qui me reste à vous expliquer. Je ne parle point des qualités vicieuses & mauvaises que cette séparation peut avoir, c'est une matiere qui me fourniroit mille réflexions très-solides, mais qui ne seroient peut-être pas universellement goûtées. Or mon dessein est de tâcher à entrer dans vos cœurs pour les gagner à Dieu : il y a des séparations du monde fausses, & il y en a des vraies ; je suppose que celle que nous embrassons sera telle qu'elle

doit être, qu'elle sera sincere, désintéressée, & qu'elle aura Dieu pour motif. Mais cela posé, je dis, & voici les regles qui nous regardent, je dis qu'il y a deux sortes de séparations du monde, l'une corporelle & extérieure, l'autre de cœur & d'esprit : je dis que pour vivre en véritable chrétien toutes deux sont nécessaires, parce que la séparation extérieure du monde n'est qu'un phantôme si elle n'est soutenue & animée de celle de l'esprit, & que celle de l'esprit ne peut se soutenir ni subsister si elle n'est aidée de l'extérieure ; c'est la maxime de Saint Bernard & de tous les Peres. Il faut une séparation du cœur & de l'esprit : car en vain suis-je séparé du monde d'habit, d'état, de demeure, de fonction & de conversation, si mon esprit & mon cœur y sont attachés ; c'est par le cœur qu'il faut que je commence à m'en séparer. Or vous qui m'écoutez, Chrétiens, au milieu des embarras de la vie du siecle, vous pouvez avoir cette séparation de cœur, & vous pouvez l'avoir, si vous le voulez, aussi parfaitement que les solitaires & les religieux même, parce que votre cœur est entre vos mains & que vous en pouvez disposer.

Mais ce n'est pas tout ; il faut que la séparation du cœur soit accompagnée, ou, pour mieux dire, soûtenue de la

séparation extérieure & corporelle : par quelle raison ? parce que, dit Saint Gregoire Pape, la contagion du siecle est telle que les hommes les plus purs, les plus saints & les plus dégagés de l'amour du monde, ne laissent pas d'en ressentir les atteintes. Il faut donc de temps en temps les affoiblir & en diminuer l'impression, en se retirant & se séparant extérieurement du monde, & faire comme ces Consuls & ces Princes de la terre dont Job a parlé, qui jusques dans leurs palais se bâtissoient des solitudes, où ils sont au milieu du monde comme s'ils n'y étoient pas : *Cum regibus & consulibus terræ, qui ædificant sibi solitudines.*

Job. c. 3.

C'est de-là qu'est venu l'usage de ces saintes retraites qui se pratiquent aujourd'hui dans le christianisme, & qui produisent des effets de grace si merveilleux. Que fait-on dans ces retraites ? on écoute Dieu parler, on converse familiérement & paisiblement avec lui, on reçoit ses communications les plus intimes, & on y répond. Ah ! mes Freres, les jours que vous passerez dans ces pieux & salutaires exercices, seront proprement vos jours, & l'on peut dire que sans ceux-là, presque tous les autres sont perdus pour vous : ce qu'il y a de bien déplorable, c'est que nous ne les voyons pratiquer ordinairement qu'à ceux qui en ont moins besoin : car à qui est-ce que ces retraites sont plus nécessaires ?

Ce n'eſt pas à cet eccléſiaſtique ni à ce religieux, qui menent une vie réglée dans leur profeſſion : c'eſt à cet homme d'affaires dont la conſcience eſt chargée de mille injuſtices qu'il ne verra jamais bien que dans une retraite; c'eſt à cet homme de cour qui ne penſera jamais ſérieuſement à ſon ſalut ſi une retraite ne l'y fait penſer; c'eſt à cette femme du monde, laquelle ſe trouve dans un abyme de corruption, dont il n'y a qu'une retraite qui ſoit capable de la tirer; c'eſt à ces perſonnes qu'il faut des retraites. Aux autres elles ſont de conſeil, mais à ceux-ci elles peuvent être & ſont très-ſouvent d'obligation, parce que dans l'ordre naturel des graces & dans la voie commune de la Providence, elles leur deviennent un moyen unique pour ſe ſauver.

Voilà, mes chers Auditeurs, la premiere idée du chryſtianiſme : ſéparons-nous du monde, avant que le monde ſe ſépare de nous ; car il faut de deux choſes l'une, ou que nous nous en ſéparions nous-mêmes par choix & par vertu, ou que nous en ſoyons ſéparés par force & par néceſſité. Or ne vaut-il pas bien mieux que cette ſéparation ſe faſſe en nous par l'attrait de la grace, que d'attendre qu'elle ſe faſſe malgré nous par la violence de la mort ? Séparons-nous du monde tandis que nous pouvons devant Dieu nous rendre le

témoignage que nous nous en séparons pour lui : car quel honneur faisons-nous à Dieu quand nous nous convertissons à lui, parce que nous ne sommes plus en état de goûter le monde, ou plutôt parce que le monde commence à ne nous plus goûter ? Quelle obligation Dieu, pour ainsi parler, nous peut-il avoir quand nous lui donnons le reste du monde ? Quelle gloire tire-t-il de nous quand nous nous mettons dans l'ordre, non pas par un effort que nous fassions en quittant la créature, mais par un secret désespoir de ce que la créature nous a quittés. Séparons-nous du monde de la maniere dont nous en voulons être séparés dans le jugement de Dieu ; & puisque, selon Saint Augustin, le jugement de Dieu à l'égard du juste ne sera point une punition, mais une sépara-
August. tion, *Non punitio, sed discretio*, anticipons dès cette vie l'effet de ce jugement, faisons dès maintenant ce que Dieu fera alors, paroissons sur la terre dans le même rang où il faudra que nous paroissions, c'est-à-dire séparés des impies & des réprouvés; & sans différer jusqu'à la venue de Jesus-Christ, faisons ensorte que trouvant en nous cette séparation déja faite, il n'ait qu'à la ratifier quand il viendra pour nous juger : séparons-nous du monde, afin que dans ce jour terrible Dieu ne nous sépare pas de ses élus. Car comme il y a, selon

l'Ecriture, une séparation de miséricorde & de grace, aussi y en a-t-il une de rigueur & de justice ; & la plus forte imprécation que faisoit David contre ses ennemis, qui furent toujours les ennemis de Dieu, étoit de dire à Dieu : *Domine, à paucis divide eos*, séparez-les, Seigneur, de ce petit nombre d'élus que vous avez chosis. Sur-tout, Chrétiens, n'appréhendez point la séparation du monde comme un état triste & affreux; quand elle seroit telle, vous étant d'ailleurs aussi salutaire & aussi nécessaire qu'elle l'est, vous devriez l'aimer. Mais j'ose bien dire que si vous y êtes fideles à Dieu, Dieu vous y fera trouver des douceurs préférables à toutes les joies & à tous les plaisirs des sens. En effet, il n'y en a point de plus heureux dans le monde que ceux qui sont parfaitement séparés du monde, c'est ce que nous avouons tous les jours; & il est bien étrange que reconnoissant dans les autres ce qui doit faire notre bonheur, nous le craignions pour nous-mêmes. Cependant, mes chers Auditeurs, tel est l'enchantement de nos esprits & le désordre où nous vivons; toujours persuadés du néant du monde & toujours possédés de l'amour du monde, nous dégoûtant sans cesse du monde, & ne nous en détachant jamais. Quoi qu'il en soit, mes Freres, voilà le premier caractere de l'homme chrétien, d'être

ſéparé du monde. Mais il n'en faut pas demeurer là, & le ſecond eſt d'être conſacré à Dieu, comme je vais vous le montrer dans la ſeconde Partie.

II. PART. IL eſt de la ſainteté de Dieu d'être ſervi par des Saints, comme il eſt de la grandeur des Rois d'être ſervis par des grands; & la même raiſon qui fait que ceux-ci en qualité de ſouverains & de monarques, veulent avoir des princes pour officiers de leur maiſon, eſt celle pourquoi Dieu, en qualité de Saint des Saints, ſe fait un honneur de recevoir le culte qui lui eſt dû, par des hommes ſanctifiés & qui portent dans eux un caractere de conſécration. Tous les hommes, dit Saint Grégoire Pape, ſont eſſentiellement ſujets à l'empire de Dieu; mais tous les hommes ne ſont pas pour cela conſacrés à Dieu : cette conſécration eſt l'effet d'une grace ſpéciale, & je dis que c'eſt la grace propre du chriſtianiſme. Pour approfondir cette vérité, concevez bien, s'il vous plaît, trois choſes dignes de toute votre réflexion, & capables de remplir vos cœurs des plus nobles ſentiments de la foi : Premiérement, l'excellence de ce que j'appelle la conſécration du chrétien : en ſecond lieu, l'obligation indiſpenſable de ſainteté que cette conſécration impoſe à l'homme chrétien; & enfin la

tache particuliere, qui par une malheureuse nécessité & en conséquence de cette consécration, se répand sur tous les péchés du chrétien : si je vous fais bien comprendre ces trois articles, il n'y a rien, mes chers Auditeurs, que je ne doive espérer de vous.

Qu'est-ce que l'onction du Baptême en vertu de laquelle nous sommes chrétiens ? c'est, dit Saint Cyprien, une consécration solemnelle, qui se fait de nos personnes, mais une consécration dans laquelle il semble que Dieu a pris plaisir de rassembler toutes les richesses de sa grace pour nous la rendre plus précieuse. Car le baptême, ajoute ce Pere, nous consacre en je ne sçais combien de manieres, qui doivent toutes nous inspirer un certain respect pour nous-mêmes : il nous consacre comme rois, il nous consacre comme prêtres, il nous consacre comme temples de Dieu, il nous consacre comme enfants de Dieu, il nous consacre comme membres de Dieu. Ah ! mes chers Auditeurs, apprenons aujourd'hui ce que nous sommes, & confondons-nous si nous ne sommes pas ce que tant de motifs nous excitent à devenir.

Je dis que le baptême nous consacre comme rois & comme prêtres ; ainsi l'Apôtre Saint Pierre le déclare-t-il, lorsque parlant aux chrétiens dans sa premiere épître canonique, il leur donne

tout à la fois ces deux qualités en les
1. Petr. c. 2. appellant sacerdoce royal, *Regale sacerdotium.* Et ainsi le disciple bien-aimé, dans l'Apocalypse, fait-il consister en partie le bienfait de la rédemption, en ce que Jesus-Christ, qui est le souverain Rédempteur, nous a établis rois & prêtres de Dieu son pere : *Et fecisti nos Deo*
Apoc. c. 5. *nostro regnum & sacerdotes.* En effet, comme Chrétiens nous ne sommes destinés à rien de moins qu'à régner, & ce n'est point une exaggération ni une figure de dire que dans le baptême nous sommes sacrés pour posséder un royaume, qui est le ciel; que nous y recevons l'investiture d'une couronne, qui est la couronne du ciel, & qu'en même temps que la grace de ce sacrement nous est conférée, nous avons un droit légitime de prétendre à l'un des thrônes que le Fils de Dieu nous a préparés dans le ciel. Comme Chrétiens, nous sommes encore consacrés prêtres du Dieu vivant : comment cela ? parce que l'onction baptismale, non-seulement donne pouvoir au chrétien, mais lui impose l'obligation d'offrir à Dieu des sacrifices continuels; le sacrifice de son esprit par la foi, le sacrifice de son corps par la pénitence, le sacrifice de ses biens par l'aumône, le sacrifice de sa vengeance par la charité, le sacrifice de son ambition par l'humilité; toutes hosties, dit Saint Paul, par lesquelles on se rend

Dieu favorable, & ſans leſquelles le chriſtianiſme n'eſt qu'une ombre de religion : *Talibus enim hoſtiis promeretur Deus.* Je dis plus : parce qu'en qualité de Chrétiens nous pouvons offrir tous les jours le plus grand de tous les ſacrifices, qui eſt celui du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt. Car tout laïques, mes Freres, que vous êtes, vous offrez réellement & conjointement avec le miniſtre du Seigneur, ce divin ſacrifice ; & de là Saint Leon conclut que vous devez donc vous regarder comme les aſſociés des Prêtres : *Agnoſcant ſe & regii generis, & officii ſacerdotalis eſſe conſortes ;* or vous ne pouvez offrir ce ſacrifice avec les Prêtres, ſans être dans un ſens Prêtres vous-mêmes ; d'où il s'enſuit que le caractere de chrétien répand ſur vous une partie de l'onction ſacerdotale.

Hebr. c. 13.

Leo.

J'ajoute qu'en vertu de ce même caractere vous êtes conſacrés à Dieu comme ſes temples ; rien de plus commun dans la doctrine de Saint Paul. Non, mes Freres, diſoit ce grand Apôtre, ce n'eſt point dans des temples bâtis par les hommes que notre Dieu fait ſa demeure, mais dans ceux qu'il a bâtis lui-même, c'eſt-à-dire dans nous-mêmes ; car vous êtes vous-mêmes les temples du Dieu tout-puiſſant. Or prenez garde, mes chers Auditeurs, cette qualité que nous poſſédons de temples

de Dieu, eſt, à parler dans la rigueur, uniquement attachée à la grace du baptême ; & toute autre grace que celle du baptême, fût-elle auſſi éminente que celle des Anges, ne nous communique point cette qualité. Ecoutez la raiſon qu'en donne Guillaume de Paris : c'eſt qu'à parler dans la rigueur, nous ne ſommes proprement les temples de Dieu qu'entant que nous ſommes capables de recevoir le Fils de Dieu par la participation de ſon corps adorable, lorſque ce Dieu de bonté & de majeſté vient habiter dans nous & fait de nos cœurs autant de ſanctuaires & de tabernacles où il réſide. Or par où ſommes-nous capables de le recevoir ainſi cet Homme-Dieu ? par le baptême : car quand j'aurois toute la ſainteté des eſprits bienheureux, ſi je n'avois le caractere du baptême, je ne pourrois ni me préſenter à la table de Jeſus-Chriſt, ni participer à ſon ſacrement. C'eſt donc le baptême qui fait en nous comme la premiere conſécration du temple de Dieu, ou plutôt c'eſt par le baptême & par le caractere du chrétien que le baptême nous confere, que nous devenons les temples de Dieu.

Mais qu'eſt-ce que toutes ces qualités en comparaiſon des titres glorieux d'enfants de Dieu & de membres de Dieu ? car ce ſont là les termes formels & les expreſſions de l'Ecriture. C'eſt de nous

que saint Jean a dit, que tous ceux qui ont été unis à Jesus-Christ dans le baptême & par le baptême, que tous ceux qui ont cru en lui & en son saint nom, ont dès-lors acquis un droit incontestable d'être appellés enfans de Dieu, comme en effet ils le sont devenus: *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus.* C'est aux chrétiens que saint Paul disoit: vous êtes le corps de Jesus-Christ, vous êtes ses membres: *Vos estis corpus Christi, & membra de membro.* De vouloir relever ici l'excellence de tous ces dons descendus du Pere céleste, communiqués à l'ame chrétienne, ce seroit mes chers Auditeurs, une matiere infinie, & des discours entiers n'y pourroient suffire. Passons à l'obligation de sainteté que nous imposent de si saintes qualités, & tirons de là le juste sujet de notre confusion, pour le faire en même temps servir à notre édification.

Joan. c. 1.

1. Cor. c. 12.

Voilà, dis-je encore une fois, mes Freres, ce que nous sommes, & voilà les augustes caracteres que la grace, à proportion de vos états, imprime dans vous. Mais aussi quelles conséquences suivent de ces principes? Voyez quelle ferveur de charité la charité d'un Dieu pour nous doit allumer dans nos cœurs; voyez à quel retour de zele elle nous engage, par quelle intégrité de

mœurs nous devons soûtenir ce degré de gloire où la grace nous a fait monter. Est-ce trop exiger de nous, que de nous obliger à être parfaits, pour remplir non pas l'étendue, mais en quelque sorte l'immensité de ce devoir? Enfin, tout ce que la loi chrétienne nous commande, quelque héroïque qu'il puisse être, est-il trop relevé pour des enfans de Dieu? Ah! Seigneur, s'écrioit saint Ambroise, méritons-nous de porter ce beau nom, si par une lâche conduite nous venions à dégénérer, & à déchoir des hauts sentiments de l'esprit chrétien dans les bassesses infinies de l'esprit du monde? & ne faut-il pas que nous renoncions pour jamais à l'honneur de vous appartenir, si nous prétendions nous borner à des vertus médiocres? C'est ainsi, mes chers Auditeurs, que le concevoient les Peres de l'Eglise, & c'est le fond de moralité sur lequel saint Paul établissoit les plus fortes remontrances qu'il faisoit aux Chrétiens. Il ne les appelloit point autrement que du nom de saints; & quand il écrivoit aux Eglises dont le soin lui étoit commis, son Epître portoit pour inscription, aux saints de l'Eglise de Corinthe, aux saints qui sont à
1. Cor. Ephese: *Ecclesiæ Dei quæ est Corinthi,*
c. 1. *vocatis sanctis:* pourquoi? parce qu'il supposoit que l'on ne pouvoit être l'un sans l'autre, & que l'essence du Chré-

tien étant d'être consacré à Dieu, être chrétien par profession c'étoit être saint. De là vient qu'il n'employoit guere d'autre motif que celui-là pour porter les Chrétiens à cette inviolable pureté du corps & de l'esprit, par où il vouloit qu'ils fussent distingués dans le monde. Ne sçavez-vous pas, mes Freres, leur disoit-il, que par le baptême vous êtes devenus le temple de Dieu, *Nescitis quia templum Dei estis ?* Or le temple de Dieu doit être saint, & quiconque profane ce temple, Dieu le perdra. 1. Cor. c. 3.

Sur quoi Zenon de Veronne fait une remarque aussi solide qu'ingénieuse : Si ce temple de Dieu, dit-il, étoit dans nous parfait & achevé, comme il l'est dans les bienheureux qui sont au ciel, nous n'aurions plus besoin de travailler à notre sanctification ; mais la structure de ce temple, pendant que nous vivons sur la terre, devant toujours croître : & ne se terminant jamais, c'est à nous, pour répondre aux vues de Dieu qui en est le premier architecte, de l'édifier continuellement. Vérité que saint Paul a si bien exprimée par ces paroles : *In quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino.* Car il ne dit pas que Jesus-Christ est le fondement sur lequel nous sommes bâtis & édifiés, mais sur lequel nous bâtissons & nous édifions pour être un temple Ephes. c. 2.

consacré au Seigneur. Or ce temple encore une fois ne peut être édifié dans nous que par la sainteté de notre vie : d'où vient qu'une vie sainte est communément appellée vie édifiante. Et la merveille en ceci, reprend Zenon de Veronne, est de voir qu'en effet si nous sommes justes, le temple de Dieu se bâtit à tous moments & se consacre dans nos personnes : *O res miranda, quotidiè ædificatur in nobis & consecratur domus Dei.* Il est vrai, ajoutoit ailleurs le grand Apôtre, comme chrétiens vous participez au sacerdoce de Jesus-Christ & au ministere des Prêtres ; mais c'est pour cela même que je vous conjure de présenter à Dieu vos corps comme autant d'hosties saintes, vivantes & agréables à ses yeux. Car si les Prêtres de l'ancienne loi devoient être saints, parce qu'ils étoient députés pour offrir des pains & de l'encens ; vous qui en vertu de votre vocation, offrez à Dieu des victimes incomparablement plus nobles, vous qui lui offrez tous les jours l'Agneau sans tache dans le sacrifice de l'autel ; vous qui lui devez offrir des cœurs, des volontés & des esprits, que devez-vous être si le raisonnement de l'Ecriture est juste ? *Incensum & panes offerunt, & ideò sancti erunt Deo suo.* A quoi par rapport à vous, ce raisonnement

Zen. Ver.

ne

ne s'étend-il pas, & quelle néceſſité ne vous impoſe-t-il pas de mener une vie pure & dégagée de la corruption du ſiecle ?

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui doit aujourd'hui vous animer, & ſi vous n'êtes pas touchés de ce que je dis, voilà ce qui doit vous faire trembler. Car un troiſieme & dernier article par où je finis, c'eſt que les péchés des chrétiens contractent une malice particuliere, qui eſt celle même du ſacrilege, & qui les rend plus abominables devant Dieu. En effet, qu'eſt-ce que le ſacrilege ? c'eſt, diſent les Théologiens, l'abus, la profanation d'une choſe conſacrée à Dieu. Or tout ce qu'il y a dans moi eſt conſacré à Dieu par le baptême, & tous les péchés que je commets, ſont autant d'abus criminels que je fais de moi-même : par conſéquent tous mes péchés renferment une eſpece de ſacrilege dont je ſuis coupable. Mais encore de quelle nature eſt ce ſacrilege ? ce n'eſt pas ſeulement la profanation d'une choſe conſacrée à Dieu, mais unie à Dieu, mais incorporée avec Dieu, ainſi que l'eſt un chrétien en conſéquence du Baptême & ſelon les principes de notre foi. Ah ! mes Freres, écrivoit ſaint Paul aux Corinthiens, juſtement indigné d'un pareil abus, ſeroit-il poſſible que j'en vinſſe à cette extrémité ? Quoi j'arracherois les membres

de Jesus-Christ, pour en faire les membres d'une prostituée ! ce sont les propres expressions de l'Apôtre : *Tollens ergò membra Christi, faciam membra meretricis !* Quoi ! je corromprois un cœur qui doit être la demeure de mon Dieu, je l'infecterois du poison le plus mortel, je le souillerois de toutes les iniquités !

1. Cor. c. 6.

C'est cependant, mes chers Auditeurs, ce que nous faisons en nous abandonnant au péché : jusques-là que quelques Théologiens, portant trop loin le sens & la force des paroles de l'Apôtre, ont douté si l'on ne pouvoit pas dire que Jesus-Christ, tout impeccable qu'il est en lui-même, devenoit pécheur dans les chrétiens, & cela autant de fois qu'ils commettoient de péchés. Je sçais que l'Eglise a rejeté cette manière de parler si injurieuse à la sainteté d'un Homme-Dieu, & qu'elle l'a même traitée d'hérésie : mais cette hérésie & cette manière de parler ne laisse pas d'être fondée sur une vérité certaine, sçavoir que toutes les fois que nous péchons, ce sont les freres & les membres de Jesus-Christ qui péchent. *Tollens ergò membra Christi, faciam membra meretricis.*

Ce ne sont point là des exaggérations de la chaire, ni ce n'en est point une d'ajoûter en déplorant la triste décadence du christianisme, que rien néan-

moins n'y est plus ordinaire que le péché. Quand Dieu dans les premiers âges du monde vit la corruption générale où toute la terre étoit tombée, il se repentit, selon le langage de l'Ecriture, d'avoir créé l'homme : *Pœnitet me fecisse eos.* La vue de tant de désordres qu'il découvrit, lui fit regarder avec horreur son propre ouvrage, & l'excita à le détruire : *Delebo hominem quem creavi.* Car il ne put souffrir qu'une créature formée à sa ressemblance, & enrichie de ses dons, défigurât ainsi son image par de honteux excès & par ses débordements : *Omnis quippe caro corruperat viam suam.* *Genes. c. 6.* *Ibid.* *Ibid.*

Hé, mes Freres, ces premiers hommes étoient-ils plus vicieux que nous, & dans leurs vices étoient-ils aussi criminels ? Prenez garde : étoient-ils engagés en de plus mortelles habitudes, étoient-ils dominés par de plus sensuelles passions, étoient-ils sujets à de plus grossières & de plus sales voluptés ? voyoit-on parmi eux plus d'injustices, plus d'inimitiés, plus de vengeances, plus de perfidies, plus de déréglements & plus de débauches ? Mais en tout cela & en toute autre chose étoient-ils d'ailleurs aussi criminels que nous ? avoient-ils avec Jesus-Christ la même liaison ? s'étoit-il montré à leur yeux sous la même chair ? avoit-il contracté avec eux la même union par la même grace & les mêmes sacrements ? en un mot, étoit-

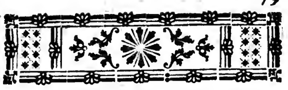
ce des chrétiens comme nous ? & n'eſt-ce pas une concluſion bien ſolide & bien vraie que celle de Tertullien & de tous les Peres après lui, que dans la loi nouvelle, dans cette loi qui nous lie ſi étroitement à Dieu, qui nous dévoue ſi ſpécialement à Dieu, qui nous donne avec Dieu une communication ſi intime, & nous fait en quelque ſorte participer à la nature même de Dieu, ſi nous ſommes pécheurs, notre péché nous rend beaucoup plus condamnables au tribunal de Dieu & plus redevables à ſa juſtice ?

Qu'avons-nous donc à craindre ? plaiſe au ciel de détourner l'effet d'une ſi terrible menace, & puiſſions-nous le prévenir ! c'eſt que Dieu, ſelon les mêmes termes de l'Ecriture, ne vienne à ſe repentir de ce qu'il a fait pour nous, en nous honorant d'un ſi ſaint & ſi glorieux caractere : *Pœnitet me feciſſe ;* c'eſt qu'il ne détruiſe enfin cette Egliſe qu'il a rachetée de ſon ſang & animée de ſon eſprit : *Delebo de terra.* Que dis-je, mes chers Auditeurs ? il ne la détruira jamais, & cette Egliſe ſubſiſtera toujours, parce qu'elle eſt bâtie ſur la pierre ferme : mais Dieu content de ſe réſerver quelques ames fidelles, détruira tant d'indignes ſujets qui la déſolent, au lieu de l'édifier : il les retranchera de ſon Royaume comme autant de ſcandales, & il le tranſportera à

des nations étrangeres. Il conſervera le chriſtianiſme, mais il réprouvera des millions de chrétiens; il permettra que le flambeau de la foi s'éteigne parmi nous : hélas ! n'a-t-il pas déja commencé à le permettre ? & tandis que la lumiere de l'Evangile ſe répand ſur des peuples enſevelis dans les ombres de la mort, ne voyons-nous pas tous les jours des eſprits s'obſcurcir & tomber peu à peu dans les plus épaiſſes ténebres de l'incrédulité ? Car voilà l'affreux châtiment qu'ils s'attirent de la part de Dieu; & le moyen qu'une foi toute ſainte & toute ſanctifiante pût ſe maintenir dans la licence du ſiecle, & compatir avec des mœurs toutes perverties? *Omnis quippè caro corruperat viam ſuam.* Que nous reſte-t-il autre choſe, ô mon Dieu, que d'avoir recours à votre infinie miſéricorde, & de vous fléchir par un retour prompt & ſincere dans les voies d'une foi pure & agiſſante ? Tout coupables que nous ſommes, ce ſont toujours vos enfants qui vous réclament comme leur pere, ce ſont toujours les membres de votre Fils adorable, puiſque ce ſont toujours des chrétiens. Si nous n'avons plus qu'une foible lueur pour guider nos pas, elle peut croître avec l'aſſiſtance de votre grace & ſe fortifier : ne ſouffrez pas, Seigneur, que cette derniere reſſource nous ſoit enlevée ; toute

autre vengeance qu'il vous plaira d'exercer ſur nous, nous l'avons méritée & nous l'acceptons. Mais, mon Dieu, ſoutenez notre foi, augmentez notre foi, vivifiez notre foi, pour la couronner dans l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.





SERMON

POUR LE DIX-HUITIEME DIMANCHE APRE'S LA PENTECÔTE.

Sur la Rechute dans le péché.

Et videns Jesus fidem illorum, dixit paralytico, confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.

Jesus voyant leur foi, dit au paralytique: mon fils, prenez confiance, vos péchés vous sont remis. En Saint Matthieu, chap. 9.

IL n'est point de mal plus pernicieux à l'homme que le péché, & si ce fut une grace que le Sauveur du monde fit à ce malade de notre Evangile, de lui donner la santé du corps & de le guérir de sa paralysie, ce fut encore une faveur tout autrement précieuse & mille fois plus estimable, de lui donner la santé de l'ame & de lui accorder la rémission

de ſes péchés. Tel eſt, mes chers Auditeurs, l'avantage que nous recevons nous-mêmes dans le ſacrement de la pénitence, & que nous ne pouvons conſerver avec trop de ſoin: en vain le paralytique perclus de tous ſes membres ſe fût-il trouvé tout-à-coup par un miracle de la vertu divine en état d'agir; en vain eût-il entendu de la bouche de Jeſus-Chriſt cette parole toute-puiſſante,
Matth. c. 7. *Surge & ambula*, levez-vous & marchez, ſi par une rechute auſſi prompte que l'avoit été ſa guériſon, il eût perdu tout de nouveau le mouvement & qu'il fût retombé dans ſa premiere infirmité. Diſons mieux, Chrétiens, & ne ſortons point de notre ſujet: en vain ſes péchés lui euſſent-ils été pardonnés, ſi la paſſion, reprenant bientôt un nouvel empire ſur ſon cœur, l'eût rengagé dans ſes mêmes habitudes; & en vain eût-il été réconcilié dans un moment avec Dieu, s'il fût au bout de quelques jours rentré dans ſes voies criminelles, & qu'il ſe fût rendu plus que jamais ennemi de Dieu. C'eſt pour cela que le Sauveur, après avoir guéri auprès de la piſcine cet autre paralytique dont il eſt parlé dans l'Evangile de Saint Jean, l'avertit expreſſément de ne pécher plus & de ne pas retourner à ſes déſordres paſſés, de peur qu'il ne s'attirât de la part du ciel un châtiment encore plus rigoureux que celui qu'il avoit déja reſ-

ſenti. *Ecce ſanus factus es : jam noli pec- care , ne deterius tibi aliquid contingat.* Joan. c. 5. Souffrez donc , mes chers Auditeurs, que je vous faſſe aujourd'hui la même leçon : & comme le Concile de Trente, parmi les caracteres de la vraie pénitence, par où nous obtenons le pardon de nos péchés , nous marque la fermeté & la perſévérance du pécheur pénitent, permettez-moi de vous entretenir d'une matiere que je n'ai point encore traitée juſqu'à préſent dans cette chaire , & qui demande tout mon zele & toute votre attention : c'eſt la rechute dans le péché. Je veux vous faire voir ce qu'on doit penſer de ces converſions ſuivies de rechutes ordinaires & habituelles. Le ſujet eſt terrible ; & s'il eſt vrai, dans le ſentiment de Saint Auguſtin, qu'on ne doit pas ſe réjouir, ni même entendre parler des graces que Dieu nous fait, ſans avoir en même temps le cœur rempli d'une crainte ſalutaire, ſelon le mot du Prophete , *Exultate ei cum tremore :* Pſal. 2. à combien plus forte raiſon devons-nous trembler au récit des triſtes malheurs que j'ai à vous repréſenter dans ce diſcours, après que nous aurons imploré l'aſſiſtance du Saint-Eſprit par l'interceſſion de Marie, *Ave, Maria.*

LEs Théologiens distinguent divers états de péché & de grace; mais de tous ces états, il n'y en a que deux plus communs en cette vie présente où nous sommes : l'un est de se relever de la chute du péché par la grace de pénitence, & l'autre de déchoir de la grace de la pénitence par la rechute dans le péché. Or le premier état, dit Saint Gregoire, fait sur la terre notre véritable bonheur, & nous donne quelque communication de tous les autres états de sainteté : car la pénitence nous remet absolument dans l'état de la grace pour pouvoir ne plus pécher; elle nous rétablit dans les plus beaux droits de la grace, comme si nous n'avions jamais péché; elle nous tient lieu, tant qu'elle subsiste en nous, d'une grace confirmée, pour nous préserver du péché, & elle nous fait mériter l'état de la gloire, où nous ne pourrons plus pécher. De-là il s'ensuit par un raisonnement tout contraire que le second état, qui est celui de la rechute dans le péché, doit être pour l'homme le plus grand de tous les malheurs; puisqu'il détruit tous ces avantages de la pénitence, que nous pouvons encore réduire sur-tout à deux : sçavoir, par rapport au passé, d'effacer les péchés commis, & par rapport à l'avenir, de

nous fortifier pour ne les plus commettre. Car remarquez bien, s'il vous plaît deux propositions que j'avance : je dis que la rechute ordinaire & habituelle dans le péché rend la pénitence passée infiniment suspecte, & j'ajoute que la même rechute dans le péché rend la pénitence à venir non-seulement difficile, mais selon le langage de l'Ecriture & des Peres de l'Eglise, moralement impossible. Que fait donc le pécheur de rechute ? deux choses : il nous donne lieu de douter si sa pénitence passée a été sincere & véritable, c'est la premiere partie ; & il se jette dans une extrême difficulté, pour ne pas dire dans une espece d'impossibilité de retourner jamais à Dieu par une nouvelle & solide pénitence, c'est la seconde partie. De sorte qu'il ne peut raisonnablement, ni s'assurer du passé, ni compter sur l'avenir : en deux mots, rechute dans le péché, marque d'une fausse pénitence à l'égard du passé, obstacle à la vraie pénitence dans l'avenir ; voilà de quoi je vais vous convaincre, si vous voulez m'écouter avec attention.

QUelque rigoureuse que nous paroisse l'exactitude de la loi, quand il s'agit du renoncement au péché, que demande la véritable pénitence, je n'ai garde, Chrétiens, de condamner absolument I. PART.

ni universellement la pénitence, quoique douteuse, d'un pécheur qui se rend à soi-même le témoignage de la faire ou de l'avoir faite de bonne foi. C'est à Dieu seul qu'il appartient d'en porter un semblable jugement : comme il n'est pas, dit Saint Augustin, au pouvoir des ministres de Jesus-Christ, de donner aux pécheurs qu'ils réconcilient & dont ils délient les consciences, une entiere sûreté, (car c'est ainsi que parloit ce
Aug. saint Docteur, *Pœnitentiam damus, securitatem dare non possumus*) aussi ne peuvent-ils ôter aux pécheurs réconciliés & absous par leur ministere, la confiance qu'ils ont, bien ou mal fondée, que leurs péchés leur sont remis, & que leur pénitence a trouvé grace devant Dieu. Car le Prêtre, quoique lieutenant de Dieu & dispensateur du sacrement de la pénitence, ne peut répondre avec certitude, ni de sa validité, ni de sa nullité. Il n'y a que Dieu qui sçache infailliblement si notre pénitence a eu la juste mesure qu'elle a dû avoir pour être légitime & recevable ; comme après Dieu il n'y a que nous-mêmes qui puissions être sûrs qu'elle ne l'a pas eue. Et la raison de cette différence est que pour sçavoir si la pénitence a été parfaite & solide, il en faut juger par les deux principes dont elle dépend, qui sont la grace & la volonté de l'homme. Or l'un &

l'autre ensemble n'est connu que de Dieu ; au lieu que pour connoître si elle a été vaine & défectueuse, il suffit que le pécheur soit convaincu de sa propre indisposition & de son infidélité. Or il en peut être convaincu aussi-bien que Dieu : mais hors Dieu & le pécheur même, nul n'a droit de conclure positivement que la pénitence faite par un homme du monde, quelque indigne qu'elle ait été en apparence, le soit en effet : pourquoi ? parce que nul n'en peut avoir des preuves évidentes & incontestables. Il est vrai, Chrétiens : mais au défaut de l'évidence, du moins on peut en avoir des conjectures; & ces conjectures peuvent être si fortes, qu'elles donnent lieu à une raisonnable présomption ; & cette présomption peut aller jusqu'à autoriser le jugement que le Prêtre, ministre de Dieu, porte de la pénitence de certains pécheurs, la tenant pour suspecte, & la rejetant comme telle, quand il est obligé par son ministere d'en faire le discernement. Car c'est ce qui se pratique tous les jours selon l'esprit & selon les loix de la discipline de l'Eglise : or entre toutes les conjectures qui peuvent & qui doivent faire douter de la pénitence d'un pécheur, celle qui paroît la moins équivoque & à laquelle je m'arrête, comme étant la plus convaincante & en même temps la plus

ſenſible, c'eſt la prompte rechute dans le péché, dont la pénitence de certains hommes du ſiecle a coutume d'être ſuivie; & voici, mes chers Auditeurs, la démonſtration que je vous en donne, raiſonnant ainſi avec vous-mêmes.

Vous vous êtes acquitté, dites-vous; (je parle à un pécheur de ce caractere dont le concevoit l'Apôtre Saint Jacques, lequel ayant le cœur partagé entre Dieu & le monde, devient inconſtant dans ſes voies, c'eſt-à-dire inconſtant dans ſa pénitence & ſa converſion;
Jacob. c. 1. *Vir duplex animo, inconſtans eſt in viis ſuis*) vous vous êtes acquitté du devoir de votre religion, & le miniſtre du Seigneur comptant ſur vos diſpoſitions intérieures, vous a dit comme Jeſus-Chriſt dit à Magdelaine: vos péchés vous ſont pardonnés; allez en paix. Voilà ſur quoi vous avez fondé le prétendu repos de votre conſcience; & à Dieu ne plaiſe qu'indiſcrettement aujourd'hui j'entreprenne de le troubler: mais prenez garde, s'il vous plaît, à ce qui en doit être l'épreuve, & par où vous devez vous en aſſurer. Si votre pénitence eſt telle que vous la ſuppoſez, deux choſes ſe ſont paſſées entre Dieu & vous, je dis deux choſes inſéparables du ſacrement de pénitence; l'une de votre part, & c'eſt que vous vous êtes engagé à Dieu par une proteſtation ſincere de ne plus retomber dans le péché qui vous avoit attiré ſa

disgrace ; l'autre de la part de Dieu, qui s'est engagé à vous réciproquement & vous a promis des secours de graces pour vous fortifier contre la rechute dans le péché. Ainsi le Concile de Trente le déclare-t-il : car c'est une vérité même de la foi, que tout sacrement qui opére sans obstacle, outre la vertu qu'il a de sanctifier les ames, leur communique encore des graces spéciales pour la fin qui lui est propre. Or le sacrement de la pénitence n'a point de fin qui lui soit plus propre que celle de préserver l'homme de la rechute dans le péché : il est donc question de sçavoir, si lorsqu'un chrétien, sans faire paroître aucun amendement de vie, retombe aisément, promptement & communément dans les mêmes désordres, on peut croire avec raison qu'il ait reçu ces graces particulieres, & qu'il ait eu cette volonté sincere & efficace de renoncer à son péché. Or je prétends que ni l'un ni l'autre n'est vraisemblable : & parce que de ces deux choses, l'une est néanmoins la partie la plus essentielle du sacrement de pénitence, sçavoir le propos de persévérer & de ne plus retomber ; & que l'autre en est le fruit principal, sçavoir l'augmentation de certains secours auxquels l'amre justifiée acquiert même une espece de droit, n'en voyant aucune marque dans un pécheur sujet à ces promptes rechutes, j'ai lieu d'entrer

en doute que ſa pénitence ait eu les qualités requiſes pour le juſtifier devant Dieu, ou plutôt j'ai lieu de craindre que ſa pénitence n'ait été fauſſe & réprouvée de Dieu. Voilà le fondement & la preuve de ma premiere propoſition: permettez-moi de vous la développer; & pour cela, ſans parler de ces graces auxiliaires que Dieu, en conſéquence du ſacrement, ne manqueroit pas d'accorder à l'homme, ſi l'homme véritablement converti ſe mettoit en état de les recevoir; (la conviction du point que j'établis, en ſeroit encore plus forte, mais peut-être ſeroit-elle pour vous moins ſenſible & moins capable de vous toucher) arrêtons-nous à la ſeule volonté du pécheur, que tous les Théologiens conviennent être la ſubſtance même & le fonds de la pénitence. En vérité, mes chers Auditeurs, eſt-il croyable qu'un homme ait eu une volonté déterminée & abſolue de renoncer à ſon péché, & qu'immédiatement après, lâchement & ſans réſiſtance, le péché ſe repréſentant à lui, il y ſuccombe tout de nouveau? Ah! diſoit Saint Bernard, il n'eſt rien de plus fort que notre volonté, dès qu'elle eſt bien d'accord avec elle-même. Tout lui cede, & tout lui obéit: il n'y a point de difficulté qu'elle n'applaniſſe, ni d'oppoſition qu'elle ne ſurmonte; & ce qui paroîtroit d'ailleurs impoſſible, lui

devient aisé quand elle l'entreprend de bonne foi. Or cela est vrai particuliérement au regard du péché : car quelque corruption qu'il y ait en nous, après tout nous ne péchons que parce que nous le voulons, & si nous ne le voulons pas, il est constant & indubitable que nous ne péchons pas; de sorte que notre volonté conserve, encore à cet égard une espece de souveraineté sur elle-même, & participe en quelque façon à la toute-puissance de Dieu, puisqu'en matiere de péché elle ne fait absolument que ce qu'elle veut faire, & qu'elle n'a qu'à ne le vouloir pas faire, pour pouvoir ne le pas faire. J'ai donc tout sujet de penser qu'en effet elle n'a pas voulu résister au péché & y renoncer, quand je vois dans la suite qu'elle n'y résiste nullement & n'y renonce point du tout. C'est le raisonnement de Saint Bernard, bien éloigné du Pélagianisme, puisqu'il suppose toujours la grace de Jesus-Christ, & très-facile à concilier avec ce que Saint Paul disoit de lui-même, quand il se plaignoit de faire souvent le mal qu'il ne vouloit pas, *Sed quod nolo malum, hoc ago*; parce que Saint Paul entendoit par-là les mouvements involontaires du cœur, au lieu que Saint Bernard parle des consentements libres donnés au péché. *Rom. c. 7.*

De même, remarque Tertullien, où il s'agit d'exécuter des choses pro-

mises à Dieu en se convertissant à lui ; c'est un abus de dire, je le voulois, mais Tertull. je ne l'ai pas fait, *Vaniloquium est dicere, volui, nec tamen feci :* car ou vous ne l'avez voulu qu'à demi, répond ce grand homme, & cette demi-volonté ne suffisoit pas pour la pénitence, ou vous l'avez voulu pleinement & efficacement ; & alors il étoit naturel que vous en Idem. vinssiez à l'exécution. *Alioquin aut perficere debebas, quod voluisti, aut non velle quod non perfecisti.* En effet, mon Frere, ajoutoit-il, s'il étoit vrai que vous l'eussiez bien voulu, pourquoi cette volonté si agissante en toute autre chose n'auroit-elle rien produit dans un sujet si important ? pourquoi en vue d'une rechute aussi mortelle que l'étoit celle que vous aviez à craindre, n'auriez-vous fait aucun effort ni remporté aucune victoire ? pourquoi n'auriez-vous pas fui le danger ? pourquoi ne vous seriez-vous pas interdit cette société, cet entretien, ces divertissements que vous sçaviez devoir être pour vous des occasions prochaines ? Vous n'avez rien fait de tout cela, & dès le premier piege que le démon vous a tendu, après quelques légers remords que votre conscience a étouffés, vous avez suivi l'attrait & le charme de la tentation ; & vous voulez que je croie que vous avez eu ce propos sincere & véritable de la pénitence ?

Mais moi j'aime mieux pour l'honneur de la pénitence & pour l'intérêt de Dieu & de ſa grace préſumer que vous vous trompez & que vous ne vous êtes pas bien connu vous-même : c'eſt la concluſion de Tertullien qui me paroît très-juſte & très-ſolide.

A cela, Chrétiens, on peut oppoſer trois choſes, auxquelles il eſt important que je réponde, parce qu'en vous détrompant d'autant d'erreurs, elles ſerviront à vous confirmer dans la vérité que je vous prêche. Car on me dira, ne peut-il pas arriver que, ſans avoir menti au Saint-Eſprit, j'aie été inconſtant & fragile ; & que ma volonté ayant eu dans le moment qu'elle a ſuivi l'impreſſion de la grace, tout ce qui étoit néceſſaire pour une parfaite converſion, par un retour malheureux elle ſe ſoit enſuite pervertie, juſqu'à commettre le péché qu'elle venoit ſincérement de déteſter ? Oui, j'avoue avec Saint Thomas, que ce changement eſt poſſible & qu'il peut arriver ; mais en même temps je dis que quand les rechutes dans le péché ſont ſubites & fréquentes, il n'y a nulle vraiſemblance que ce changement arrive en effet : pourquoi ? en voici la raiſon qui eſt ſans replique ; parce que dans tout le reſte de votre conduite, quelque foible que vous vous ſuppoſiez, on ne voit point de ces

légéretés ni de ces inconſtances ſi ſurprenantes : au contraire, lorſqu'en d'autres matieres que celle-ci vous formez des réſolutions, pour peu qu'il y entre de votre intérêt, vous les ſoutenez avec fermeté, & vous les pourſuivez avec ardeur; ſi c'eſt une entrepriſe où votre honneur ſoit engagé & dont dépende votre fortune, vous ne ſçavez ce que c'eſt que d'en déſiſter, & l'on ne s'apperçoit point de cette pitoyable facilité à vous relâcher dans l'accompliſſement de ce qui a une fois piqué votre ambition & votre convoitiſe. Or pourquoi voudriez-vous que dans le ſeul point qui touche la pénitence, on vous crût léger & changeant, & que l'on vous fît ce tort à vous-même, de s'imaginer qu'ayant pour tous les autres intérêts du monde une conduite égale & uniforme, vous n'euſſiez ces inégalités d'eſprit que quand il s'agit d'être fidele à Dieu? N'eſt-il pas bien plus court de dire que ce n'eſt point inégalités, & qu'il n'y a point eu de changement dans vous; c'eſt-à-dire que votre volonté a toujours été la même, toujours inefficace pour le bien, toujours ſecrettement attachée au mal, & par conſéquent toujours vaine & inutile pour la pénitence? Voilà le ſentiment que j'en ai, & ſi vous vous faites juſtice, il eſt difficile que ce ne ſoit pas le vôtre.

Et ce qui me le perſuade encore davantage, c'eſt que bien ſouvent vous retombez dans votre péché, ſans qu'aucun prétexte nouveau puiſſe au moins colorer votre rechute ; je veux dire, ſans que les occaſions aient été plus dangereuſes & les tentations plus violentes. Or il n'eſt pas naturel que la ſituation de la volonté change tandis que l'état des choſes ne change point ; ſur-tout quand il s'agit d'une volonté ſérieuſe, prudente, éclairée, telle qu'auroit dû être la vôtre, ſi votre pénitence eût été du caractere que Dieu l'exige, pour la rémiſſion du péché & la juſtification du pécheur.

Autre difficulté. Nous ſommes foibles, & cette volonté, quoique ſincere, de la vraie pénitence, eſt combattue dans nous par de puiſſants ennemis qui ſont nos paſſions. Je le ſçais, Chrétiens, & ſi vous voulez, je conviens même de toute la violence du combat : mais je ſçais auſſi que l'un des artifices de notre amour propre eſt de nous figurer ces ennemis bien plus puiſſants qu'ils ne le ſont, pour avoir droit de s'en laiſſer vaincre avec moins de honte : ou plutôt, je ſçais que l'un des effets de la corruption de notre volonté eſt d'être elle-même d'intelligence avec ces prétendus ennemis, parce que dans le fond nous ne les regardons pas comme ennemis & que nous vou-

lons bien en être vaincus. Car voilà notre désordre, mes Freres, disoit saint Jerôme : bien loin de nous confondre de notre foiblesse, nous en tirons avantage contre Dieu même ; c'est-à-dire, que bien loin de nous en humilier, nous la faisons servir de voile aux vaines & frivoles excuses que nous cherchons dans nos péchés, & ce qui est en nous lâcheté, malice, infidélité, nous l'imputons à une fausse & chimérique nécessité. *Omnes vitiis nostris favemus, & quod propriâ fecimus voluntate, hoc ad naturæ referimus necessitatem.* Reproche que Tertullien se faisoit encore à soi-même. Nous avons, disoit-il, une chair terrestre & animale qui nous porte au péché ; mais nous avons en récompense une ame toute spirituelle & toute céleste qui nous éléve à Dieu. Pourquoi donc nous excuser toujours par ce qu'il y a dans nous de fragile, sans considérer jamais les forces de la nature & de la grace, de la raison & de la loi, de la conscience & de la religion, dont nous avons été pourvûs ? *Cur ergò ad excusationem proniores, quæ in nobis infirma sunt, opponimus ; & quæ fortia sunt, non memoramus ?* Mais je veux que ces passions dont nous avons à soutenir les attaques, soient pour nous d'aussi véritables & d'aussi formidables ennemis que nous le pensons ? ce que je sçais de plus, c'est que si la

Hieron.

Tertull.

promesse que nous avons faite à Dieu de persévérer dans l'obéissance de sa loi, étoit sincere, elle a dû être plus forte que ces prétendus ennemis ; que sa plus essentielle propriété a été de les pouvoir surmonter, & que si d'elle-même elle n'a pas eu cette vertu, dès-là ce n'étoit plus une vraie pénitence que la nôtre. Or comment me persuadera-t-on qu'elle a eu cette vertu, tandis qu'il ne m'en paroît rien, & que je vois un pécheur après sa pénitence, aussi esclave de sa passion, aussi déréglé dans sa vie, aussi licentieux dans ses paroles, aussi emporté dans ses actions qu'il l'étoit auparavant ? C'est ce que j'aurai toujours peine à comprendre. Car pour vous en expliquer tout le mystere, ce que j'appelle le propos de la pénitence, n'est point de ces simples desirs dont parle l'Ecriture, que l'ame conçoit, mais qu'elle n'a pas la force de mettre au jour : c'est une volonté surnaturelle, mais d'un ordre si supérieur à toutes celles dont l'homme est capable, qu'il n'y en a aucune avec laquelle elle puisse être mise en comparaison ; une volonté qui doit avoir Dieu pour objet, qui nous doit faire haïr le péché souverainement, & dont le moindre des motifs dans les principes de la théologie, est la crainte de cette justice éternelle si terrible pour les ennemis de Dieu. Voilà ses qualités,

ſans leſquelles la foi nous apprend que la pénitence eſt non ſeulement imparfaite, mais abſolument nulle. Or peut-on juger que ce propos ait eu dans nous toutes ces qualités, lorſqu'au préjudice du pacte que nous avons fait avec Dieu en retournant à lui, & nous obligeant à demeurer ferme dans l'état de la grace, nous venons tout à coup à l'abandonner, & que la vue de la créature nous fait oublier nos plus fortes réſolutions & nos plus indiſpenſables devoirs.

Permettez-moi de juger de vous par vous-mêmes, & pour vous faire toucher au doigt la plus déciſive de toutes les vérités, voyons de quelle maniere vous en uſez tous les jours dans des ſujets bien moindres que celui-ci; mais où l'on ne peut douter que vous ne vouliez efficacement les choſes. Vous ſortez d'une maladie, & vous craignez une rechute; que ne faites-vous point pour la prévenir ? à quoi ne vous réduiſez-vous point ? de quoi ne vous abſtenez-vous point ? Quelle obéiſſance ne rendez-vous point à un homme qui vous traite ? quel aſſujettiſſement au régime qu'il lui plaît de vous preſcrire ? cela paſſe l'exactitude, & va juſqu'à la ſuperſtition : vous jeûnez, vous vous mortifiez, vous gardez le ſilence & la retraite, vous vous retranchez ce qu'il y a pour vous de plus agréable

agréable & de plus délicieux dans la vie. Les compagnies, les jeux, les ſpectacles, tout cela ne vous eſt plus rien ; pourquoi ? parce que votre ſanté qu'il faut rétablir vous eſt plus chere que tout cela, & qu'à quelque prix que ce ſoit, vous avez réſolu de la conſerver. De vous dire qu'il eſt indigne que vous en faſſiez moins pour éviter la rechute dans un péché qui cauſe la mort à votre ame, c'eſt ce que l'on vous a dit cent fois. Mais je vous dis aujourd'hui quelque choſe de plus, & quoi ? admirable principe de religion ! C'eſt que ſi le propos que vous avez fait d'éviter la rechute dans votre péché, n'eſt encore plus efficace que ce deſir naturel de conſerver votre ſanté (je ne dis pas plus vif ni plus ſenſible , mais plus ſolide & plus fort) il eſt de la foi que votre pénitence n'eſt de nul prix : & pourquoi ? Ah ! mes chers Auditeurs , appliquez-vous à ceci. Parce qu'il eſt de la foi que le propos de la pénitence doit l'emporter ſur tous les deſirs & toutes les craintes dont la volonté peut être naturellement touchée, & que s'il y avoit dans notre cœur une ſeule crainte & un ſeul deſir, qui égalât ou qui ſurpaſſât ce propos, ce ne feroit plus le propos de cette pénitence ſalutaire qui doit ſauver le pécheur. Voilà une grande vérité , & la raiſon qu'en donnent les Peres, eſt que la pénitence qui

nous justifie, doit nous faire haïr le péché aussi parfaitement que nous aimons Dieu & que nous le craignons. Or pour satisfaire en rigueur à l'obligation de la loi, il ne suffit pas d'aimer Dieu & de le craindre, il faut l'aimer & le craindre souverainement, c'est-à-dire par dessus toutes choses. De même pour remplir la mesure de la contrition, il ne suffit pas de haïr & de détester le péché, il faut le haïr & le détester par dessus tous les maux du monde, & si la haine que nous en concevons ne va jusques-là, en vain prétendons-nous que Dieu l'agrée & qu'il s'en tienne satisfait. Or suivant cette regle, vous, Chrétiens, dont la pénitence n'est suivie que d'inconstance & d'infidélité, oseriez-vous dire que dans ce moment où vous avez confessé à Dieu votre péché, vous étiez plus résolus de ne le plus commettre, que vous ne le seriez aujourd'hui de vous préserver d'une maladie qui vous conduiroit à la mort ? & si par la connoissance que vous avez de vous-mêmes, vous n'oseriez vous rendre ce témoignage, puis-je espérer que votre pénitence ait trouvé grace devant Dieu ? Voilà ce qui me fait trembler pour vous. Vous dites que la passion qui vous domine & qui vous entraîne dans le péché est une passion bien plus violente que toutes celles qui s'opposeroient au desir naturel de la conservation de votre

vie. Abus, Chrétiens : nous nous flattons encore ſur cela. Car pour vous montrer que ce n'eſt point là le principe de vos rechutes, c'eſt qu'avec des motifs purement humains & par conſéquent bien inférieurs à celui de la pénitence, il m'eſt évident que vous renonceriez à cette paſſion, & que vous en ſeriez le maître. En effet, ſuppoſez de tous les péchés celui dont l'habitude vous paroît plus inſurmontable, & je vous fournirai cent raiſons d'intérêt, d'honneur, pour leſquelles vous la ſurmonterez. Par exemple, mon cher Auditeur, ſi vous étiez ſûr que la rechute dans ce péché ſera la ruine de votre fortune, qu'il vous en coûtera la diſgrace de votre Prince, & qu'il n'y aura plus de reſſource pour vous ni de retour ; ſi vous, Femme mondaine, étiez convaincue que le déſordre de votre conduite deviendra public, que vous en eſſuierez toute la honte, que celui auquel vous affectez tant de le cacher, le connoîtra, & que vous ſerez expoſée aux fureurs de ſa jalouſie & aux emportements de ſa vengeance, quelque fragile que vous ſoyez, il n'en faudroit pas davantage pour vous tenir dans le devoir. Ce motif ſuffiroit donc pour arrêter le cours de votre paſſion ; & vous dites que malgré le motif de la pénitence, le torrent de cette paſſion vous emporte. Que dois-je inférer

de là ? Dois-je conclure que le motif de la pénitence est de soi moins puissant que celui d'un respect humain ? non, car ce seroit une erreur injurieuse à Dieu : ce que je dois conclure, c'est que vraisemblablement vous n'avez point senti la vertu du motif de la pénitence, & qu'il n'a point agi sur votre cœur ; je veux dire que vous n'avez point détesté le péché dans la vue d'un Dieu, ou souverainement aimable, ou souverainement redoutable, & par une suite nécessaire que votre pénitence a été du nombre de celles que Dieu rejette. Voilà ce que je conclus, & cette conséquence est conforme aux maximes les plus incontestables de la Religion.

Troisieme & derniere objection que j'ai à résoudre. Ces pécheurs sujets aux rechutes ne laissent pas de s'humilier devant Dieu, d'être touchés du sentiment de leur misere, d'en former des regrets & des répentirs, de gémir & de verser des larmes. Or qu'est-ce que tout cela, sinon autant d'actes de pénitence ? Faux principe, répond le Chancelier Gerson traitant cette matiere ; tout cela n'est point nécessairement ce que nous appellons actes de pénitence. Et quoi donc ? des graces de pénitence, si vous voulez, & des desirs ; mais rarement des fruits & des actes. Car il faut bien distinguer ici

quatre choses : les graces de la pénitence, les desirs de la pénitence, les actes de la pénitence, & les fruits de la pénitence. Les graces de la pénitence sont les dispositions saintes par où Dieu nous sollicite de renoncer au péché, les desirs de la pénitence sont comme les premiers essais que fait notre cœur pour se dégager du péché ; les actes de la pénitence sont le renoncement effectif & actuel au péché, & les fruits de la pénitence sont les satisfactions que nous offrons à Dieu pour le péché. Un pécheur de rechute peut bien avoir eu les graces & les desirs de la pénitence, mais il n'est guere croyable qu'il ait eu les fruits & les actes de la pénitence, tandis qu'il persévere dans ses déréglements ; je m'explique : Il a eu des graces de la pénitence, quand il a versé des larmes de douleur; car cette douleur étoit une grace intérieure que Dieu produisoit en lui ; mais qui pour cela ne détruisoit pas encore dans son ame la volonté du péché : pourquoi ? parce que, comme dit Saint Gregoire Pape, souvent les pécheurs sont inutilement touchés de l'amour du bien, de même que les justes sont innocemment émus des tentations du mal : *Quia sic plerumque mali inutiliter compunguntur ad justitiam, sicut innocenter justi tentantur ad culpam.* Gregor.
Et comme la simple tentation ne rend

pas la volonté du juſte criminelle, auſſi la ſeule grace de la pénitence ne ſanctifie-t-elle pas la volonté du pécheur. Mais que fait le pécheur ? Voici ce qui le ſéduit : il confond les graces de la pénitence avec les effets de la pénitence, & il s'attribue ce que Dieu fait pour lui, comme ſi c'étoit lui-même qui le fît pour Dieu. Aveuglement le plus pernicieux, dit Saint Bernard, lorſque par une eſpece d'uſurpation, ce qui eſt de Dieu dans nous, nous nous l'imputons à nous-mêmes, prenant ſes lumieres pour nos penſées, & ſes opérations divines pour nos coopérations.
Bern. *Quando quod Dei eſt in nobis, damus nobis, putantes illius viſitationem eſſe noſtram cogitationem.* Or c'eſt ce que font ordinairement les pécheurs eſclaves de la concupiſcence & du démon; & quelle preuve en ai-je ? point d'autre que celle que j'ai apportée de Saint Gregoire. Car ſi je vois, dit ce grand Pape, un chrétien agité de tentations fâcheuſes, ne commettre jamais le mal auquel il ſe ſent porté, je puis préſumer en ſa faveur qu'il n'en a eu que les premiers ſentiments, ſans y donner nul conſentement : & par la même regle, quand je vois un pécheur, quoiqu'en apparence, pénétré de componction, n'en être pas moins fragile dans ſes rechutes, je me crois bien autoriſé à dire qu'il n'a eu de la pénitence que

les ſimples affections, & non les réſolutions ; ou s'il les a eues, ce ſont, Chrétiens, de ces réſolutions imparfaites, de ces bons deſirs dont l'enfer eſt plein, de ces demi-volontés, telles que les ont les démons mêmes, qui tout démons qu'ils ſont, abhorrent le péché comme la ſource de leur malheur, quoiqu'ils ne le quittent jamais par un effet de leur endurciſſement. Ce ſont de ces répentirs ſemblables à ceux des Iſraélites, qui du culte de Dieu paſſant auſſi légérement à l'idolâtrie que de l'idolâtrie au culte de Dieu, ne faiſoient, dit l'Ecriture, qu'aigrir davantage le Seigneur & que l'irriter; ce ſont de ces proteſtations d'Antiochus, dont la juſtice divine n'eſt point fléchie, & qui ne pénétrent pas juſqu'au trône de la miſéricorde ; ce ſont de ces larmes d'Eſaü, qui, quoiqu'accompagnées de cris & de rugiſſements, ne ſont point bénies du ciel. J'accorderai, dis-je, tout cela à un pécheur dont les rechutes ſont habituelles, parce que tout cela ne répugne point à l'idée que je me forme d'une pénitence ſuſpecte ; au contraire, ſi elle eſt ſuſpecte, c'eſt parce qu'elle fait l'alliage de tout cela, joignant les apparences de la contrition du péché avec les rechutes dans le péché, & l'infidélité d'action avec la confeſſion de bouche. Mais que je faſſe jamais aucun fond ſolide ſur la pénitence d'un

chrétien, tandis qu'il eſt dans la diſpoſition de retomber de la maniere que je viens de vous le faire entendre, c'eſt ce que je ne puis ſans contrevenir à toutes les regles de la religion.

Ainſi Jeſus-Chriſt même en jugeoit-il, & ſon exemple, quand il s'agit du diſcernement des cœurs, comme de tout le reſte, peut bien être notre modele. En effet, dit Saint Jean au chapitre ſecond de ſon Evangile, pluſieurs d'entre les Juiſs croyoient en Jeſus-Chriſt, voyant les miracles qu'il faiſoit; mais Jeſus-Chriſt ne ſe fioit pas à eux, parce qu'il les connoiſſoit tous: *Multi crediderunt in eum; ipſe autem non credebat ſemetipſum eis, eò quòd ipſe noſſet omnes.* (*Joan. c. 2.*) Ces paroles ſont dignes de remarque: ils croyoient en lui, ſurpris du changement de l'eau en vin qu'il avoit fait aux noces de Cana, & dont ils avoient été témoins; mais il ne ſe fioit pas à eux, parce qu'il ne découvroit en eux qu'une foi ſuperficielle excitée par la vue de ce prodige, qui devoit être bien-tôt effacé de leur eſprit par les malignes impreſſions de leur incrédulité: *Ipſe autem non credebat ſemetipſum eis.* Voilà, Chrétiens, comment Dieu ſe comporte à notre égard, quand nous nous approchons du tribunal de la pénitence, pour reprendre immédiatement après notre même vie: nous lui faiſons dans ce moment-là, ou

plutôt nous croyons lui faire une ouverture entiere de nos ames ; nous nous assurons de lui, & nous lui répondons de nous, & par ces ferveurs apparentes nous imposons même souvent à ses ministres. Car il est aisé de les tromper, dit Tertullien, & si la grace de la rémission du péché étoit aussi absolument en leur pouvoir que les paroles qui la signifient, elle seroit tous les jours exposée aux artifices & aux surprises de la fausse pénitence. Mais que fait Dieu alors ? nous voyant si mal d'accord avec nous-mêmes, parce que nous voulons tout à la fois & ne voulons pas renoncer à notre péché, connoissant par les lumieres de son adorable prescience, qu'après un prétendu retour vers lui nous allons dans peu par des liens plus forts & plus étroits nous attacher tout de nouveau au monde, il pourvoit lui-même à son trésor, qui est la grace de son sacrement, & ne souffre pas que des sujets indignes comme nous, par une pénitence subreptice, aient l'avantage de la recevoir. *Thesauro suo providet, nec sinit accipere indignos.* *Tertul.*

Ah ! Chrétiens, que cette premiere vérité est terrible pour un homme du siecle emporté par le libertinage de sa passion, mais qui néanmoins a encore de la religion : de dire que la pénitence, qui est pour les autres,

après le péché commis, un sujet de confiance lui devienne en conséquence de ses rechutes un sujet de crainte & d'effroi ! Ce qui devroit être la source de son repos, est la cause de ses plus mortelles inquiétudes ; & non-seulement il doit être troublé du péché passé, mais même de la contrition & de la pénitence passée. Voilà, mes chers Auditeurs, ce que le Saint-Esprit nous veut faire comprendre, quand il nous avertit dans l'Ecclésiastique de trembler même pour les péchés pardonnés : *De propitiato peccato noli esse sine metu.* Nous n'entendions pas le mystere de cette parole, & elle nous paroissoit renfermer une espece de contradiction : car si le péché est pardonné, disions-nous, pourquoi en avoir encore de la crainte ; & s'il est encore un sujet de crainte, pourquoi le réputer comme pardonné ? Mais je conçois maintenant, ô mon Dieu ! ce que vous avez voulu par-là nous marquer : c'est pour m'apprendre que toute sorte de pénitence n'est pas une caution sûre auprès de vous, & que très-souvent ce que je compte pour pardonné, est ce qui me rend plus que jamais enfant de colere ; que tout péché me peut perdre, mais qu'il y a une pénitence plus capable de me damner que mon péché même, parce qu'elle l'entretient sous ombre de le guérir : or

Ecclef. c. 5.

il m'est évident que s'il y en a quelqu'une de ce caractere, c'est celle qui ne paroît suivie d'aucune réformation de mœurs, & qui ne me garantit point de mes malheureuses rechutes. Mais où mettrai-je donc, Seigneur, ma confiance & ma sûreté, si vous me défendez de la mettre dans une pénitence ? M'avez-vous enseigné une autre voie que celle-là ; & vos écritures qui me tiennent lieu d'oracles, m'ont-elles jamais parlé d'un autre asyle ? Encore une fois, Chrétiens, telle est la déplorable destinée du pécheur abandonné à l'instabilité de ses desirs, & dont la vie n'est qu'une alternative continuelle de pénitence & de rechutes dans le péché. Je sçais que cette morale peut causer du trouble à quelques consciences : mais plût à Dieu que je fusse aujourd'hui assez heureux pour produire un effet si salutaire ! Car je parle à ces consciences criminelles que de fréquentes rechutes ont confirmées dans l'iniquité. Or l'unique ressource pour elles, est qu'elles soient troublées par la parole de Dieu : ce qui les perd, c'est cette paix trompeuse que le démon leur fait quelquefois trouver dans le péché, & il n'y a que le trouble qui les puisse faire sortir de la léthargie & de l'assoupissement funeste où elles sont : ainsi bien loin de craindre de les troubler, mon unique crainte seroit de ne

les troubler pas ou de ne les troubler qu'à demi : & comme autrefois Saint Paul se réjouissoit d'avoir attristé les Corinthiens, parce que leur tristesse les avoit portés à la pénitence :
2. Cor. c. 7. *Gaudeo, non quia contristati estis, sed quia contristati estis ad pœnitentiam ;* aussi bénirois-je Dieu d'avoir troublé tant de pécheurs, parce qu'en les troublant, au lieu de l'ombre & du phantôme de la pénitence, je les aurois réduits à en avoir la pratique solide. Mais cela les pourroit désespérer. Hé bien, quel mal de les désespérer pour un temps, afin de rétablir en eux l'espérance pour jamais ! Quel danger de les désespérer du côté d'eux-mêmes, pour leur apprendre à bien espérer du côté de Dieu ! C'est après Saint Gregoire que je parle, & c'est dans le même sens que ce Pere : il sçavoit mieux que nous le juste tempérament de l'espérance & de la crainte chrétienne. Or une de ses maximes étoit celle-ci, de désespérer quelquefois ceux qui par la continuation de leurs rechutes s'endurcissoient
Greg. dans le crime : *Plerumque sine desperatione desperandi sunt, & sine dedignatione dedignandi.* Non, non, mon cher Auditeur, n'appréhendez point de tomber dans un semblable désespoir ; il ne vous peut être, selon ma pensée, qu'avantageux & utile. Désesperez de tant de fausses pénitences que vous avez

faites, & espérez dans la véritable pénitence à laquelle je vous exhorte : depuis que vous êtes dans l'habitude de ce péché, peut-être y avez-vous ajouté cent confessions indignes & sacrileges ; désespérez de tout cela : car tout cela bien-loin d'appuyer votre espérance auprès de Dieu, est ce qui l'anéantit & qui la ruine. Mais que faut-il donc faire ? Ah ! Chrétiens, est-il rien de plus raisonnable que ce qu'on exige de vous ? on veut que vous agissiez avec Dieu de bonne foi, comme vous voudriez qu'on agît avec vous-mêmes. Si l'on vous avoit manqué plus d'une fois de parole, vous vous feriez une sagesse de rejetter toutes les assurances qu'on vous donneroit d'un nouvel engagement, pourquoi voulez-vous que Dieu ait plus d'égard aux vôtres ? Faut-il que vous soyez moins religieux envers lui que vous ne l'êtes envers les hommes ! Vous vous piquez d'être fideles en traitant avec les hommes, & vous auriez honte de ne l'être pas : n'y aura-t-il que Dieu avec qui vous ne garderez nulle regle de fidélité ? Faisons donc, mes chers Auditeurs, faisons enfin saintement & utilement ce que peut-être nous avons fait tant de fois sans fruit & à notre condamnation. Imitons ces saints pénitents de l'Eglise, qui toute leur vie se sont tenus inviolablement

attachés à Dieu, après être rentrés dans sa grace; demeurons fermes dans nos résolutions, & par une persévérance inébranlable mettons le sceau à notre pénitence. Autrement nous avons tout sujet de craindre, non-seulement pour les pénitences passées, mais pour les pénitences à venir: car comme la rechute dans le péché rend la pénitence passée très-suspecte, elle rend la pénitence à venir très-difficile & presque impossible; c'est la seconde Partie.

II. PART. QUand je considere les termes dont s'est servi l'Ecriture, en parlant de la pénitence qui suit la rechute dans le péché, je ne m'étonne pas, Chrétiens, qu'il y ait eu autrefois des hérétiques qui sur ce point se soient portés à une rigueur extrême, & n'aient gardé nulle mesure dans la sévérité de leur morale: peut-être n'y eut-il jamais d'erreur mieux fondée en apparence, je dis en apparence, sur l'autorité de la parole de Dieu, que celle des Novatiens, qui après le baptême excluoient absolument & généralement tous les pécheurs de la grace de la pénitence. Et quand Tertullien raisonnant selon ses préjugés, n'accordoit cette grace de la pénitence que pour une fois seulement & sans espérance de retour, il prétendoit parler si conformément aux divins oracles.

qu'il ne comprenoit pas qu'il y eût des fideles dans un sentiment contraire. En effet, que peut-on dire, ce semble, de plus exprès que ce qu'a dit Saint Paul dans l'Epître aux Hébreux? Il est impossible, mes Freres, (ce sont ses paroles que vous avez cent fois entendues, mais dont j'entreprends aujourd'hui de vous donner une intelligence exacte) il est impossible, disoit ce grand Apôtre, que ceux qui ont été éclairés des lumieres du salut, qui ont goûté le don de Dieu, qui ont eu la participation du Saint-Esprit, qui se sont nourris des vérités célestes & de l'espérance des grandeurs du siecle futur, & qui sont après cela tombés, se renouvellent par la pénitence, parce qu'autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu & l'exposent à l'ignominie. C'est ainsi, dis-je, que s'expliquoit Saint Paul : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati & prolapsi sunt, renovari ad pœnitentiam : rursùm crucifigentes Filium Dei, & ostentui habentes.* *Hebr. c. 6.* En falloit-il davantage pour servir de prétextes à ces hérétiques dans le dessein qu'ils avoient d'abolir l'exercice & le ministere de la pénitence? L'Eglise les a condamnés, & nous les condamnons avec elle. Saint Jerôme & Saint Augustin ont interprété ce passage, de l'impossibilité de revenir jamais à la grace baptismale quand on en est une fois

déchu, parce que le baptême que l'on nommoit alors la premiere pénitence, est un facrement qui ne se peut réitérer ; & cette explication que j'estime la plus littérale, corrige, si j'ose parler ainsi, toute la dureté de l'expression de l'Apôtre. Saint Thomas & Hugues de saint Victor l'ont pris plus simplement & l'ont entendu de la pénitence ordinaire que nous appellons le sacrement de réconciliation; tâchant d'ailleurs d'accorder la possibilité de la conversion pour les pécheurs même relaps, avec cette parole redoutable, *Impossibile est renovari ad pœnitentiam.*

Quoi qu'il en soit, Chrétiens, notre grande regle est de nous contenir sur cela dans les bornes que l'Eglise s'est prescrites, en réprouvant le pernicieux dogme de Novatus. Or par la censure qu'elle en a faite, nous sçavons & il est de la foi, qu'après la rechute dans le péché Dieu veut encore la vie du pécheur & non pas sa mort ; qu'il l'invite encore à la pénitence, ou plutôt qu'il la lui commande & l'y oblige ; & par conséquent que, malgré toutes les rechûtes, la pénitence est encore possible & la grace encore prête pour l'accomplir. Voilà ce que l'Eglise a décidé : mais elle en est demeurée-là ; ayant laissé du reste aux paroles de Saint Paul toute l'étendue & toute la force qu'elle peuvent avoir : & parce que ce terme d'impossible,

dans le langage commun des hommes, convient même aux choses qui se peuvent absolument, mais dont l'exécution est difficile & accompagnée de grands obstacles, de là vient qu'elle a toujours autorisé la pensée des Peres, qui surtout en certains pécheurs sujets à des rechutes plus criminelles, ainsi que je vous ferai voir, reconnoissent une espece d'impossibilité morale, c'est-à-dire une difficulté extrême de renoncer à leur péché & de se convertir à Dieu. Si nous raisonnions en chrétiens, cette vérité toute seule ne devroit-elle pas nous suffire pour marcher avec crainte & tremblement dans les voies du salut éternel ?

Mais attachons-nous à la bien pénétrer, & pour en tirer tout le fruit qu'elle est capable de produire, que chacun de nous s'en fasse l'application particuliere. Vous me demandez pourquoi la rechute dans le péché nous rend la pénitence si difficile : & moi je vous réponds avec Saint Bernard, que c'est parce qu'elle éloigne Dieu de nous, parce qu'elle fortifie l'inclination que nous avons au mal, parce qu'elle affoiblit en nous toute la vertu de la grace, & parce qu'elle a de sa nature une essentielle opposition à celle qui nous réconcilie avec Dieu ; quatre articles dont chacun séparément peut nous tenir lieu de démonstration. Oui,

mes chers Auditeurs, le premier malheur que nous attire la rechute, c'est d'éloigner Dieu de nous, & d'épuiser en quelque sorte sa miséricorde, qui toute infinie qu'elle est en elle-même, ne laisse pas d'être bornée par rapport à nous & à la distribution qu'elle fait de ces graces spéciales & de ces secours extraordinaires dont notre conversion dépend : *Super tribus sceleribus Damasci, & super quatuor non convertam eum.* Pour les trois premiers crimes de Damas, disoit Dieu par un de ses Prophetes, je les ai soufferts, & j'ai bien voulu les oublier, mais pour le quatrieme je laisserai agir ma justice & ma colere : comment cela ? en m'éloignant de ces impies qui m'ont irrité par leurs infidélités. Or du moment, Chrétiens, que Dieu s'éloigne de nous, il ne faut plus s'étonner si la pénitence devient difficile, & si cette difficulté croît à proportion de cet éloignement, pourquoi ? parce qu'il n'y a que Dieu, remplissant notre cœur de sa présence, & y répandant l'onction de son esprit, qui puisse nous faciliter la pénitence & nous la faire aimer. En pouvons-nous voir une plus belle figure que dans cet homme si fameux de l'ancien Testament, l'invincible Samson ? Une passion l'avoit aveuglé ; mais l'aveuglement où il étoit tombé, n'étoit pas allé d'abord jusqu'à lui ôter les

Amos c. 1.

forces dont Dieu l'avoit ſinguliérement & miraculeuſement pourvu. L'étrangere à qui il s'étoit attaché, par une perfidie inſigne, l'avoit déjà lié pluſieurs fois pour le livrer aux Philiſtins ſes plus déclarés ennemis; mais il avoit toujours trouvé moyen de rompre ſes liens & de ſe mettre en liberté. De là il ſe flattoit que, quoi qu'elle fît dans la ſuite, il ſçauroit toujours bien ſe dégager, & il ſe diſoit à lui-même, *Egrediar ſicut antè*. Enfin cette femme artificieuſe emploie ſi adroitement ſes ruſes, qu'elle le ſéduit, qu'elle le dompte, qu'elle lui coupe cette chevelure fatale où, par un ſecret myſtere, ſa vertu étoit renfermée. La nouvelle en eſt bien-tôt portée aux Philiſtins : ils le ſurprennent, ils ſe jettent en foule ſur lui : il veut ſe relever comme autrefois; mais il ne ſçavoit pas, ajoute le Texte ſacré, que Dieu s'étoit retiré de lui : *Neſciens quod receſſiſſet ab eo Dominus*. Voilà, mon cher Auditeur, le tableau de votre ame, dans l'état malheureux où je la conçois, qui eſt celui de la rechute dans le péché. Vous dites, en vous réveillant quelquefois du profond ſommeil où vous êtes endormis, & faiſant ſur votre miſere quelque réflexion : je ſortirai de cet état, comme j'en ſuis déjà ſorti, *Egrediar ſicut antè* : je briſerai mes fers, je ferai un

Judic. c. 16.

Ibid.

effort sur moi-même, & je me délivrerai de cette passion qui me tient captif ; *Egrediar & excutiam.* Mais vous ne considérez pas que Dieu s'éloigne ; qu'à mesure qu'il vous quitte, vous êtes privé de son secours ; que la pénitence vous devient dès-là un fardeau pesant & un joug insupportable, & qu'au lieu que vous y trouviez auparavant des consolations, vous ne l'envisagez plus qu'avec horreur, parce que vos fréquentes rechutes vous ont séparé de Dieu, & ont mis entre Dieu & vous comme un chaos presque insurmontable : *Nesciens quòd recessisset ab eo Dominus.* Combien de fois, Chrétiens, avez-vous éprouvé ce que je dis ?

Cependant la volonté se pervertit toujours, & la même rechute qui l'affoiblit pour le bien, lui donne de nouvelles forces pour le mal ; vous en sçavez le progrès, & en vain m'arrêterois-je à vous le décrire, puisque c'est par vous & par les tristes épreuves que vous en faites, que j'en suis instruit. Après le premier péché commence l'habitude ; l'habitude venant à se former, elle jette peu à peu dans l'aveuglement & dans l'endurcissement. De là le vice s'enracine & passe comme dans une seconde nature ; cette seconde nature est ce que Saint Augustin appelle nécessité ; de cette nécessité suit le

désespoir, & le désespoir cause l'impossibilité morale de la pénitence. Car voilà l'idée que nous en donne Saint Paul, *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ* : & il s'est servi de l'exemple du péché de la chair & de l'amour impur, parce que c'est celui où la rechute opere plus infailliblement & plus ordinairement ces détestables effets. D'abord l'ame chrétienne abhorroit comme un monstre le péché, parce que sa raison n'étoit pas encore aveuglée ni sa volonté corrompue: mais à force de rechutes, ce péché, par ordre & par degrés, prend un entier ascendant; on s'y accoutume, on se familiarise avec lui, on le commet sans scrupule, on s'y porte avec passion, on en devient esclave, on désespere de le pouvoir vaincre, on s'y abandonne absolument : *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ.* Mais encore, reprend Saint Chrysostome, de qui désespere-t-on ? est-ce de Dieu ? est-ce de soi-même ? De Dieu & de soi-même, reprend ce saint Docteur. De Dieu, parce que c'est un Dieu de sainteté qui ne peut approuver le mal, & de soi-même, parce qu'on est un sujet d'iniquité qui ne peut plus aimer le bien. De Dieu, parce qu'on a si souvent abusé de sa miséricorde & de sa patience, & de soi-même, parce qu'on a fait tant

Ephes. c. 4.

d'épreuves de ſon inconſtance & de ſon infidélité. De Dieu & de ſoi-même tout enſemble, parce qu'on voit entre Dieu & ſoi des oppoſitions infinies : car voilà la ſource de ces déſeſpoirs. Ces déſeſpoirs ſont-ils raiſonnables ? non, Chrétiens, puiſque bien-loin de l'être, ce ſont de nouveaux crimes devant Dieu, n'étant jamais permis à un pécheur, tandis qu'il eſt en cette vie, de déſeſpérer de Dieu & de ſa bonté qui eſt ſans meſure. Mais ces déſeſpoirs tout déraiſonnables qu'ils ſont, ne laiſſent pas d'être les premiers effets de la rechute dans le péché : pourquoi ? parce que l'eſpérance qui eſt le fondement eſſentiel de la pénitence, ſe trouvant ébranlée par-là, il faut que, contre l'intention de Dieu même, tout l'édifice de la pénitence le ſoit auſſi, & que cette vertu qui devroit être la reſſource de l'homme pécheur, par un défaut de confiance & de foi, lui devienne une pierre de ſcandale contre laquelle ſon déſeſpoir le fait heurter. *Deſperantes ſemetipſos tradiderunt impudicitiæ.*

Ajoutez à cela, mes chers Auditeurs, que par de fréquentes rechutes nous nous rendons inutiles les remedes les plus puiſſants & les plus efficaces, & que la parole de Saint Paul ſemble parfaitement s'accomplir en nous, quand il dit que lorſque nous péchons

volontairement après avoir reçu la connoissance de la vérité, remarquez bien cette circonstance, il n'y a plus désormais d'hostie pour l'expiation de notre péché, & qu'il ne nous reste plus autre chose qu'une affreuse attente du jugement & de la vengeance de Dieu. *Voluntariè peccantibus jam non relinquitur pro peccati hostia : terribilis autem quædam expectatio judicii.* En effet, Chrétiens, que direz-vous à un homme de ce caractere, qui cent fois s'est lavé dans les eaux de la pénitence, & cent fois s'est replongé dans ses premieres abominations ? que lui direz-vous ; & avec toute l'ardeur du zele dont vous vous sentirez pressé pour lui ; par où le toucherez-vous ? Il n'y a rien qu'on ne lui ait représenté, point de vérité qu'il n'ait considérée, point d'exemple qu'on ne lui ait mis devant les yeux. Il a été persuadé de tout, il a entendu toutes les remontrances qu'on pouvoit lui faire, il a presque épuisé toute la vertu des sacrements, & par ses continuelles rechutes il s'est non-seulement accoutumé, mais endurci à tout cela : si bien que Dieu lui peut dire ce qu'il disoit à son peuple : *Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua, curationum utilitas non est tibi.* Ah ! Pécheur, qu'as-tu fait, & à quelle extrémité t'es-tu réduit ? A force

Hebr. c. 10.

Jerem. c. 30.

d'ouvrir tes plaies, tu les a rendues incurables, & les remedes de ma grace qui font des miracles pour la conversion des autres, n'ont plus de quoi te guérir.

Mais allons à la source, & disons, Chrétiens, que cette difficulté extrême de la pénitence après la rechute dans le péché, vient de la nature même de la rechute, qui d'elle-même est singuliérement opposée à la grace de notre conversion. Car la rechute ajoute à la malice du péché l'ingratitude & le mépris : l'ingratitude du bienfait ou du premier pardon déjà obtenu, & le mépris de la majesté de Dieu offensée. Deux obstacles à une seconde réconciliation. Ingratitude du bienfait, qui consiste, dit Tertullien, non-seulement en ce que nous oublions les miséricordes de Dieu passées, mais en ce que nous les tournons contre lui-même, jusqu'à nous en servir pour pécher plus hardiment & plus impunément. Et en effet, si nous étions sûrs que la rémission de ce péché qui vient de nous être accordée, est la derniere de toutes les graces que nous avons à espérer, & qu'après cela la porte de la miséricorde nous sera fermée pour jamais, si nous le sçavions, quelque emportés que nous soyons, ce seroit assez pour nous retenir & pour nous préserver de la rechute. Nous

nous

Google

nous faisons donc du remede même de la pénitence un attrait à notre libertinage, & comme parle Tertullien, l'excès de la clémence d'un Dieu sert à fomenter & à entretenir la témérité de l'homme : *Et abundantia clementiæ cælestis libidinem facit humanæ temeritatis.* C'est-à-dire, que nous sommes méchants parce que Dieu est bon ; & qu'au préjudice de tous ses intérêts, le moyen unique qu'il nous a laissé pour retourner à lui & pour rentrer dans la voie du Ciel, nous est comme une ouverture aux égarements de nos passions & à la corruption de nos mœurs: *Quasi pateret via ad delinquendum, quia patet ad pænitendum.* Or Dieu, Chrétiens, étant ce qu'il est, peut-il pour l'honneur même de sa grace & pour la justification de sa providence, n'avoir pas une opposition spéciale à se réconcilier avec nous dans cet état ? Mépris de la majesté & de la souveraineté de Dieu. Car pour suivre toujours la pensée de Tertullien, qu'avoit fait le pécheur en se convertissant la premiere fois & en embrassant la pénitence ? il avoit détruit l'empire du démon dans son cœur pour y faire régner Dieu. Et que fait-il en retombant dans son désordre ? il bannit Dieu de son cœur, pour y rétablir l'empire du démon : l'homme dans cette alternative de pénitence & de rechute, semble vouloir

Tertull.

Idem.

pôtre, c'étoit la suite de ces rechutes éclatantes, de ces rechutes méditées & délibérées, de ces rechutes qui portent conséquence pour l'état de vie, & qui après des conversions édifiantes & publiques déshonorent le culte de Dieu & scandalisent la piété. Vous le sçavez, Chrétiens, & fasse le ciel que votre expérience ne vous ait jamais fait sentir combien ces circonstances criminelles rendent difficile & comme impossible le retour à Dieu.

Finissons, & de tout ce discours tirons une double conclusion : l'une regarde ceux qui depuis leur pénitence se sont maintenus heureusement & constamment dans l'état de la grace ; & l'autre s'adresse à ces pécheurs qui par de funestes rechutes se sont rengagés dans les voies de l'iniquité d'où la pénitence les avoit retirés. Donnons aux premiers l'important avis que le Docteur des Gentils donnoit aux Chrétiens de Corinthe : *Qui se existimat stare, videat ne cadat.* Prenez garde, mes Freres, & que le malheur de tant d'ames que la rechute a perdues & qu'elle perd tous les jours, vous serve de leçon & de motif pour exciter votre vigilance. Mais en quoi cette vigilance doit-elle consister ? à vous bien connoître, & à bien connoître les dangers qui vous environnent ; à vous bien connoître vous-mêmes, vos foiblesses,

1. Cor. c. 10.

vos inclinations, vos passions, afin de ne point compter sur vos forces & de vous en défie; car c'est une salutaire défiance de vous-même qui doit faire votre assurance : à bien connoître les dangers qui vous environnent, afin de les éviter, de fuir l'occasion, de vous éloigner de telle compagnie; car ce qui peut mieux vous garantir, avec la grace divine, c'est la fuite. Relevons l'espérance des seconds; & après les avoir justement intimidés, ne les renvoyons pas dans le découragement : c'est pour cela que je les exhorte à faire de plus grands efforts que jamais. Leur conversion est difficile, mais elle n'est pas encore absolument impossible; ou si elle est impossible à l'homme, elle ne l'est pas à Dieu ni à sa grace : parce qu'elle n'est pas impossible & qu'elle est d'ailleurs nécessaire, il faut l'entreprendre; & parce qu'elle est difficile, il faut l'entreprendre avec une résolution forte & généreuse. Ce que je leur conseille sur-tout aux uns & aux autres, c'est de chercher un guide fidele, un directeur éclairé & désintéressé; de lui exposer leur état & de prendre ses conseils; de ne point craindre qu'il les connoisse, mais de craindre plutôt qu'il ne les connoisse pas assez : ainsi ils se maintiendront dans les voies de la pénitence, s'ils y sont rentrés; ou ils y rentreront, s'ils

ne s'y font pas maintenus. La pénitence les conduira dans le chemin du salut, & les fera enfin arriver au port de la béatitude éternelle, que je vous souhaite, &c.



de noces. Mais, Chrétiens, ce Roi de la terre, tout rigoureux qu'il paroît, n'eſt qu'une image bien imparfaite de ce Roi du ciel, qui doit un jour nous appeller à ſon tribunal pour y être jugés, & pour y entendre le formidable arrêt de notre réprobation, ſi nous avons eu le malheur d'encourir ſa diſgrace & de tomber dans les mains de ſa juſtice. Les plus puiſſants Rois de la terre, dans la plus grande ſévérité de leurs châtimens, n'ont après tout de pouvoir & n'exercent leur rigueur que ſur les corps, ſur ces corps déjà périſſables par eux-mêmes & mortels, *Ligatis manibus & pedibus :* mais d'étendre ſes vengeances juſqu'à l'ame, de faire ſentir à l'ame tout le poids de ſa colere, de la réprouver & de la perdre, & par le même anathême de l'envelopper avec le corps dans la même damnation, c'eſt l'eſſentielle & terrible différence qui diſtingue ce juge redoutable, dont le bras vengeur s'appeſantit ſi rudement ſur ſes ennemis, & les pourſuit dans les ombres de la mort & les profonds abymes de l'enfer. Le dirai-je néanmoins, mes chers Auditeurs ? ce n'eſt point préciſément par là, ce n'eſt point par la peine actuelle & préſente qu'il fait reſſentir au pécheur réprouvé, que ce ſouverain Maître me ſemble plus à craindre, c'eſt par la durée infinie de cette peine,

c'eſt par ſon éternité ; ſi ce n'étoit pas une peine éternelle, il y auroit une fin à eſpérer ; & cette eſpérance, dans l'extrémité même de la douleur, feroit un ſoulagement & un ſoutien : mais une peine ſans fin, ſans eſpoir, ſans remede, voilà ce que je viens vous propoſer comme le comble de la miſere & l'état le plus accablant : voilà la ſource de ces larmes intariſſables & la cauſe de ces grincements de dents dont il eſt parlé dans notre Evangile : *Ibi erit fletus & ſtridor dentium.* Vous voyez, Chrétiens, l'importante matiere que j'entreprends aujourd'hui de traiter ; je veux vous entretenir de l'éternité malheureuſe, & parce que c'eſt une de ces vérités capitales qui ſe ſoutiennent par elles-mêmes, je veux ſans art & ſans étude vous en donner les idées les plus communes. Il ne me faut que le ſecours de votre grace, ô mon Dieu, & je vous le demande par l'interceſſion de Marie, en lui diſant, *Ave.*

C'Eſt dans tous les ſiecles, depuis l'établiſſement de l'Egliſe, qu'on a raiſonné ſur l'éternité malheureuſe ; & qu'outre les impies & les libertins déclarés qui ont refuſé de ſouſcrire à cet article fondamental, il s'eſt trouvé, comme il s'en trouve tous les jours, au milieu même du chriſtianiſme, des

Chrétiens foibles & chancelants, qui se sont laissé troubler de certains doutes au sujet de cette éternité, & que leur trouble, par une conséquence naturelle, a refroidi dans tous les exercices de la religion. Car dès que ce point de foi commence à s'ébranler dans une ame, c'est une suite immanquable, que perdant la crainte des jugements de Dieu, elle se relâche à proportion dans la pratique de ses devoirs & qu'elle vienne enfin à les abandonner. Il est donc, mes chers Auditeurs, d'une nécessité absolue de vous affermir contre des incertitudes & des doutes qui peuvent, quoique souvent involontaires, avoir des effets si pernicieux; & il me suffira pour les détruire, de leur opposer les principes mêmes de la foi que nous professons. Mais afin de donner à mon sujet plus d'étendue, je prétends aussi dans ce discours attaquer un autre désordre, non moins ordinaire ni moins condamnable : c'est de croire une éternité malheureuse, ou de se flatter au moins de la croire d'une foi ferme, d'une foi parfaite quant à la soumission de l'esprit, & cependant de n'en tirer nulle résolution, je dis nulle résolution efficace, pour le réglement de sa vie, & pour s'appliquer avec plus de fidélité & plus de zele aux œuvres chrétiennes : car n'est-ce pas là une des contradictions les plus insoutenables? Ainsi,

mes Freres, pour vous propoſer en deux mots tout mon deſſein, je vais vous faire voir, comment la foi doit nous confirmer dans la créance de l'éternité malheureuſe, ce ſera la premiere Partie : & comment la créance de l'éternité malheureuſe, par le plus juſte retour, doit nous exciter à la pratique des œuvres de la foi, ce ſera la ſeconde Partie : l'une & l'autre méritent une attention particuliere.

I. PART. OUi, Chrétiens, l'éternité des peines que ſouffrent les réprouvés dans l'enfer, eſt un myſtere dont la créance ſemble avoir de grandes difficultés ; mais j'ajoute que la foi, ſur la vérité de cet article, doit corriger nos erreurs & perfectionner nos lumieres : or elle fait l'un & l'autre, & je vous prie de bien comprendre ma penſée. Dieu propoſe aux hommes une révélation auſſi pleine de terreur que digne de reſpect ; ſçavoir, que tout péché mortel de ſa nature, mérite d'être puni par un ſupplice éternel. Dieu, dis-je, nous propoſe ce point de créance avec tout le poids de ſon autorité : & par la bouche des Prophetes ; car leur feu, dit Iſaïe, ne s'éteindra jamais : & par la bouche des Apôtres ; ceux qui réſiſtent à l'Evangile, en ſouffriront, ſelon le témoignage

de Saint Paul, éternellement la peine: & par les oracles de la ſageſſe incarnée; allez, maudits, au feu éternel qui vous eſt préparé depuis le commencement du monde: & par le conſentement unanime de toute l'Egliſe, laquelle a toujours interprété l'Ecriture en ce ſens, & par les déciſions des Conciles qui nous l'ont expreſſément déclaré: & par la tradition des deux loix, l'ancienne & la nouvelle, qui ſur ce dogme important ont toujours tenu le même langage; enfin par toutes les maximes de la foi, qui nous annonce une peine éternelle dans ſa durée, comme due à un ſeul péché, & même à un péché d'un moment, quand il va juſqu'à nous ſéparer de Dieu, & à rompre le ſacré nœud qui nous doit unir à lui. Eſt-il donc une vérité plus ſolidement établie? Mais ſur cette vérité néanmoins, ſur cette révélation ſi authentiquement propoſée, l'eſprit de l'homme a ſouvent formé des difficultés, c'eſt-à-dire des erreurs; lorſqu'il s'y eſt ſoumis, il a voulu chercher des raiſons pour ſe juſtifier à ſoi-même cette étonnante proportion d'une éternité de peine avec un moment de péché. Or à quoi nous ſert la foi, ou à quoi nous doit-elle ſervir? Je l'ai dit, & je le répete: à corriger ces erreurs, comme étant oppoſées à la vérité primitive & infaillible, & à fortifier, à perfectionner

les lumieres qui nous donnent quelque idée de ce mystere si éloigné de nos vues humaines & de nos connoissances. Voilà le plan de cette premiere partie, qui renferme sur les jugements de Dieu, les plus grandes instructions. Ecoutez-moi.

Ne parlons point de l'Athéisme, qui niant un Dieu, nie conséquemment l'auteur d'une peine éternelle : ne nous arrêtons point non plus à l'impiété d'Epicure, qui faisant mourir l'ame avec le corps, détruit le sujet capable de souffrir une peine éternelle. Voici trois erreurs moins grossieres & plus raisonnables en apparence, qui ont attaqué l'éternité des peines, dans la proportion qu'elle a avec le péché. Car les uns ont prétendu que cette éternité de supplice pour un péché, quelque énorme qu'il puisse être, répugnoit à la bonté de Dieu ; les autres ont cru de plus qu'elle blessoit les loix de la justice de Dieu ; & les derniers enchérissant encore, ont pensé qu'elle étoit même au dessus de la toute-puissance de Dieu. Dieu est trop bon pour affliger éternellement une ame pécheresse ; Dieu est trop juste pour venger dans des siecles infinis ce qui s'est passé dans un instant ; Dieu n'est pas assez puissant pour faire que la créature subsiste une éternité entiere dans les souffrances & dans la douleur. Voilà leurs raisonnements :

mais moi, mes Freres, je soutiens que notre foi dans ses principes a de quoi nous affermir contre toutes ces erreurs ; & comment est-ce qu'elle y procede ? Apprenez-le.

Non, répond-elle aux premiers, une peine éternelle pour un péché, n'est point incompatible avec la bonté divine ; & ce qui vous trompe, c'est la fausse opinion que vous avez conçue de cette bonté souveraine d'un Dieu. Car vous voulez qu'elle consiste dans une molle indulgence à tolérer le mal & à l'autoriser : mais c'est cela même qui l'a détruiroit, puisqu'elle ne seroit plus ce qu'elle est, dès qu'elle cesseroit de haïr le péché autant qu'elle le déteste & qu'elle le hait : pourquoi disons-nous que Dieu est souverainement bon, (c'est la belle remarque de Tertullien) sinon, parce qu'il a souverainement le mal en horreur ? Et qu'est-ce à l'égard de Dieu, que d'avoir une souveraine horreur pour le mal, si ce n'est de le poursuivre sans relâche & d'en être l'implacable vengeur : *Quis enim boni auctor, nisi qui inimicus mali ; & quis inimicus mali, nisi qui expugnatòr ; quis autem expugnator, nisi qui & punitor?* *Tertull.* Ainsi raisonnoit-il contre Marcion : Comprenez donc, ô Homme, (c'est toujours le même Tertullien qui parle) comprenez ce que c'est qu'un Dieu bon : c'est un Dieu opposé essentiellement

au péché, un Dieu toujours ennemi du péché, & par une suite nécessaire un Dieu persécuteur éternellement du péché : tellement qu'il ne seroit plus Dieu, s'il y avoit un instant où il n'agit pas contre le péché pour le condamner & pour le punir, parce que ce ne seroit plus un Dieu bon de la maniere qu'il l'est & qu'il le doit être. Mais que voudroit le pécheur? En se faisant des idées de bonté selon les intérêts de sa passion, il voudroit un Dieu, sous lequel les crimes

Tertull. pussent être quelque jour en paix : *Deum malles sub quo delicta aliquando gauderent:* & il jugeroit ce Dieu bon, qui rendroit l'homme méchant par l'assurance

Idem. d'une rémission future; *Et illum bonum judicares, qui hominem malum faceret securitate delicti.* De là, poursuit encore Tertullien, vous ne voulez point reconnoître cette bonté, dont l'essence est de ne pouvoir jamais convenir avec le mal, & d'avoir pour lui une haine sans retour. Mais si vous ne la reconnoissez pas, tous les saints & tout ce qu'il y a eu de vrais fideles versés dans la science de Dieu, l'ont reconnue ; ils l'ont hautement confessée, ils l'ont publiée & glorifiée, parce qu'éclairés d'une sagesse supérieure à la vôtre, & toute céleste, ils ont vu que Dieu devoit être bon de la sorte, & que selon les regles de sa sainteté il ne le pouvoit être autrement.

Pour remonter à la ſource de l'erreur que je combats, Origene fut le premier qui voulut faire Dieu plus miſéricordieux qu'il n'eſt en lui-même, ou plutôt, comme dit Saint Auguſtin, qui voulut paroître lui-même plus miſéricordieux que Dieu, lorſqu'il avança qu'après un certain temps les peines des ames réprouvées finiroient. Héréſie dont il ſe fit le chef, & pour laquelle l'Egliſe le frappa de ſes anathêmes. Auſſi, Chrétiens, obſervez, je vous prie, le prodigieux égarement de l'eſprit de l'homme, quand il n'eſt pas conduit par la foi : cet Origene qui par un ſentiment préſomptueux de la bonté de Dieu, ne vouloit pas que la peine des damnés fût éternelle, par une autre erreur toute contraire, mettant des bornes à la miſéricorde de Dieu, s'emporta juſqu'à ſoutenir que la gloire des bienheureux auroit elle-même ſon terme, & que comme les réprouvés paſſeroient de l'état des ſouffrances à celui du repos, ainſi les Saints qui regnent avec Dieu, changeroient de temps en temps, par une triſte & monſtrueuſe viciſſitude, leur état de repos dans un état de ſouffrances, pour ſe purifier toujours davantage, & s'acquitter pleinement des anciennes dettes qu'ils auront contractées dans la vie. Voilà, reprend Saint Auguſtin, comment cet homme ſi déclaré

d'une part en faveur de la divine miséricorde, l'outrageoit de l'autre, & perdoit l'avantage dont il se prévaloit, d'en être le plus zélé partisan : puisque s'il donnoit aux ames réprouvées une fausse espérance de la béatitude, il ôtoit aux ames prédestinées la solide assurance de l'éternité de leur bonheur. Mais après tout, pouvoit dire Origene, pourquoi donc tant exalter la bonté de notre Dieu, créateur de l'univers, si de longs siecles de satisfaction & de peine ne suffisent pas pour expier à ses yeux un seul crime, & pour éteindre le feu de sa colere ? Ah ! s'écrie Saint Gregoire, l'homme est toujours subtil à tirer des conséquences de la bonté de Dieu contre Dieu même ! Et moi je réponds, pourquoi donc l'Ecriture nous fait-elle entendre tant de menaces & tant d'arrêts foudroyants, qui condamnent le pécheur à cette affreuse éternité de supplice, s'il y a lieu de penser qu'il ne doive pas toujours souffrir ? Chose étrange, ajoute ce grand Pape ! Nous nous mettons en peine de garantir la bonté de Dieu, & nous ne craignons pas de le faire auteur du mensonge pour sauver sa miséricorde, comme s'il étoit moins véritable dans ses paroles que favorable dans ses jugements. *Deum satagunt perhibere misericordem, & non verentur prædicare fallacem.* *Gregor.*

En effet, la même Ecriture qui m'ap-

prend que Dieu a des entrailles de miséricorde pour les hommes, me déclare en même temps & dans les termes les plus formels qu'il y a des flammes éternelles allumées pour le tourment des pécheurs. Il ne m'est pas plus permis de douter de l'un que de l'autre, mais je dois par l'un rectifier les faux préjugés dont je pourrois me laisser prévenir à l'égard de l'autre ; car au lieu de dire, Dieu est la source de toute bonté, donc il ne punira pas éternellement le péché ; je dois dire, Dieu punira éternellement le péché, quoiqu'il soit la source de toute bonté & la bonté même, puisque la foi me l'enseigne de la sorte, & que c'est une vérité fondamentale dans la religion ; ainsi la bonté de Dieu n'exclut point l'éternité des peines, ni l'éternité des peines n'est point contraire à la bonté de Dieu. Mais comment & par où se concilient dans le même Dieu cette bonté suprême & cette extrême sévérité ? c'est ce qu'il ne m'appartient pas de pénétrer, mais c'est ce que je suis obligé de croire ; il me suffit de sçavoir l'un & l'autre, & de le sçavoir comme je le sçais, avec une entière certitude, dès que l'un & l'autre m'est révélé par l'esprit de Dieu : je me tiens là, & je ne vais pas plus avant. Ce n'est pas que sans diminuer d'un seul moment de la durée des peines de l'enfer, je ne pusse absolument concevoir tout

ce que je sçais & tout ce que je crois de la bonté de Dieu ; ce n'est pas qu'il me fût si difficile de comprendre qu'une bonté assez ennemie du péché pour avoir fait descendre un Dieu sur la terre , afin de le détruire , pour l'avoir porté à se revêtir de notre chair , à prendre sur soi toutes nos miseres , à mourir sur une croix , l'est encore assez pour le déterminer , ce même Dieu si saint & si bon , à ne faire jamais grace au péché : mais la voie est plus courte & plus sûre tout ensemble, de respecter ce mystere sans l'examiner , & de me contenter du témoignage de ma foi que je ne puis démentir ; elle est infaillible dans ses connoissances , & ses connoissances sont au dessus de toutes mes vues. Quand donc , en me faisant reconnoître dans Dieu une suprême bonté , elle m'annonce toutefois une éternité malheureuse, ou quand en m'annonçant cette malheureuse éternité , elle ne m'en fait pas moins reconnoître dans Dieu une bonté suprême , en voilà plus qu'il ne faut pour résoudre tous mes doutes, & c'est ainsi , Chrétiens , que la foi corrige la premiere erreur touchant la peine éternelle du pécheur impénitent & réprouvé. Passons à la seconde.

C'est qu'une peine éternelle ne peut s'accorder avec la justice de Dieu : pour-

quoi ? parce que le propre de la justice est de conformer le châtiment à l'offense, ensorte que ni l'offense par sa griéveté ne soit point au dessus de la peine, ni la peine par sa rigueur au dessus de l'offense ; or où est cette égalité & cette proportion entre une éternité de peine & un péché de quelques jours, de quelques heures, & même d'un seul moment ? Si j'avois, mon cher Auditeur, à justifier cet article de notre foi autrement que par la foi même, je pourrois vous répondre que s'il n'y a pas entre cette éternité & ce péché une proportion de durée, il peut y avoir & qu'il y a en effet une proportion de malice d'une part, & d'autre part de satisfaction & de punition : de malice dans le péché, & de satisfaction dans le châtiment. Je m'explique. Car ce qui nous trompe, c'est de vouloir mesurer la durée de la satisfaction que la justice de Dieu ordonne, par la durée de l'action criminelle dont le pécheur s'est rendu coupable. Faux principe, dit saint Augustin, & pour en voir sensiblement l'illusion, il n'y a qu'à considérer ce qui se passe tous les jours dans la justice même des hommes. Qu'est-ce que l'ignominie d'un supplice infame, & que la tache qu'il imprime, laquelle ne s'effacera jamais ? qu'est-ce qu'un état de servitude & qu'un esclavage perpétuel ? qu'est-ce que l'ennui d'un

bannissement, d'un exil, d'une captivité aussi longue que la vie ? tout cela n'est-ce pas, autant qu'il le peut être, une espéce d'éternité ? Or nous voyons néanmoins que la justice humaine emploie tout cela contre un attentat presqu'aussi-tôt commis & achevé, qu'entrepris & commencé. Et quand pour venger cet attentat si peu médité quelquefois & si promptement exécuté, elle fait servir tout cela, nous ne trouvons rien dans la peine qui excede le crime : elle va plus loin, & qu'est-ce que la mort, demande encore saint Augustin ; cette mort, de toutes les choses terribles selon la nature, la plus terrible ; cette mort qui de tous les biens temporels, enleve à l'homme, en le détruisant, le plus précieux, qui est la vie ; cette mort dont le coup est irrémédiable, & dont les suites par là même sont comme éternelles ? Toutefois, que ce soit le châtiment de certains crimes, quelque subits d'ailleurs & quelque passagers qu'ils aient été, c'est ce que nous approuvons ; c'est en quoi nous admirons & la sagesse & l'équité des loix du monde. Il est vrai, continue le même Pere, & cette observation convient parfaitement à mon sujet, il est vrai que le sentiment de cette mort passe, mais l'effet ne passe point, & c'est sur-tout ce que se propose la loi : car prenez garde, s'il vous plaît, que la pre-

miere & la plus directe intention de la loi n'est pas de tourmenter pour quelque temps le criminel sur qui elle lance son arrêt ; mais que par cet arrêt irrévocable, elle pénetre jusques dans l'avenir, & que sa vue principale est de le retrancher pour jamais du commerce & de la société des vivants dont elle l'a jugé indigne. *Qui verò morte mulctatur, numquid moram quâ occiditur, quæ brevis est, ejus supplicium leges æstimant, an non potiùs quòd in sempiternum eum auferant de societate viventium ?* *August.* Ce sont les paroles du S. Docteur ; d'où il s'ensuit que pour mesurer la proportion de la peine & de l'offense, ce n'est donc pas une regle toujours à prendre que la durée de l'un ou de l'autre, & que dans un supplice qui ne finit jamais, pour un péché qui finit si vîte & dont le plaisir est si court, la justice divine peut être à couvert de tout reproche.

Voilà encore une fois, Chrétiens ; la réponse que j'aurois à vous faire, & qui seroit pour vous, sinon une preuve convaincante, du moins une des plus fortes & des plus sensibles conjectures : mais ce n'est point là ce que je me suis prescrit, & sans quitter mon dessein, j'en reviens à la foi. Que me dit-elle ? deux choses : que Dieu est juste, & que ses vengeances sont éternelles. Elle ne me peut tromper sur aucune

de ces deux vérités, puiſque ce ſont autant d'oracles émanés de la premiere vérité. Par conſéquent ce ſont pour moi deux vérités inconteſtables : par conſéquent ces deux vérités ne ſe combattent point l'une l'autre, & concourent parfaitement enſemble : par conſéquent la peine des damnés ſubſiſtant dans toute ſon éternité, la juſtice de Dieu ſubſiſte dans toute ſon intégrité : que dis-je ? c'eſt dans cette éternité même qu'éclate la juſtice divine, puiſque la peine des damnés n'eſt éternelle que parce que Dieu eſt juſte & qu'autant qu'il eſt juſte. Par conſéquent, lorſqu'on me repréſente cette peine éternelle, je ne dois pas conclure que Dieu eſt injuſte : car rien d'injuſte, dit ſaint Auguſtin, quand c'eſt le juſte par excellence qui l'a réſolu : *Nihil injuſtum eſſe poteſt, quod placet juſto.* Mais la conclusion que je dois tirer eſt celle de S. Ambroiſe : qu'il faut donc que le péché ſoit le plus grand de tous les maux, puiſqu'un Dieu ſi juſte le punit par la plus grande de toutes les peines ; qu'il faut donc que le péché renferme un fonds de malice inépuiſable, puiſqu'au jugement même de la ſouveraine juſtice, il demande pour réparation une éternité toute entiere ; qu'il faut donc que le monde ſoit bien aveugle, lorſqu'il regarde avec tant d'indifférence le péché & qu'il en témoigne ſi peu de crainte,

Auguſt.

puiſqu'un ſeul péché le conduit dans le plus profond abyme de la miſere pour n'en ſortir jamais : tout cela fondé ſur les principes indubitables & inébranlables de la religion.

Que lui reſte-t-il à cette foi ſi droite & ſi éclairée ? de corriger la troiſieme erreur, qui refuſe à Dieu le pouvoir d'exercer ſur le même ſujet une vengeance éternelle, & de lui faire toujours également ſentir les cruelles atteintes & les vives impreſſions du feu qui le brûle. Erreur entre toutes les autres la plus frivole & la plus vaine pour quiconque a quelque notion d'un Dieu tout-puiſſant. Comme ſi Dieu ne pouvoit pas donner au feu qu'il a choiſi pour être l'inſtrument de ſa colere, des qualités propres & au deſſus de l'ordre naturel : comme ſi Dieu qui de rien a tout créé & qui d'un ſeul acte de ſa volonté ſoutient tout, ainſi que la foi nous le fait connoître, manquoit de force & de vertu pour ſoutenir toute l'activité de ce feu, ſans aliment & ſans matiere : comme s'il étoit difficile à Dieu, après avoir formé & le corps & l'ame, de rendre l'un incorruptible auſſi bien que l'autre, ſans le rendre, non plus que l'autre, impaſſible, & de les conſerver dans les flammes, pour en éprouver les plus violentes ardeurs ; ſans en recevoir la plus légere altération : comme ſi c'étoit là de plus

grands miracles pour Dieu, que tant de prodiges éclatants que la foi nous met devant les yeux, & où elle nous donne à entendre qu'il n'a même fallu que le
Exod. c. 8. doigt du Seigneur : *Digitus Dei est hîc.* Qu'est-ce donc quand il déploie tout son bras, & qu'il l'appesantit sur de rebelles créatures, frappées de sa haine ? Qui le peut sçavoir ; & quelle horreur de
Isai. c. 53. l'apprendre par soi-même ? *Brachium Domini cui revelatum est ?* Ah ! mes chers Auditeurs, ne cherchons point par d'inutiles questions & des recherches dangereuses à diminuer les salutaires frayeurs qu'excite en nous l'esprit chrétien : croyons, & dans un saint tremblement rendons à la bonté de notre Dieu, à la justice de notre Dieu, à la puissance de notre Dieu, tous les hommages qui leur sont dus : n'écoutons point notre cœur, qui se trompe & qui voudroit nous tromper. Parce que la vue d'un tourment éternel le trouble, & que ce trouble intérieur l'importune & le gêne dans ses passions déréglées, il tâche par toute sorte de moyens à rompre ce frein, & devient ingénieux à inventer mille subtilités, contre les vérités les plus essentielles. Ne discourons point tant, mais agissons : ce ne sera ni notre philosophie ni tous nos discours qui nous garantiront de ce jugement de Dieu si formidable ; mais ce qui nous en préservera, c'est

c'eſt la docilité de notre foi avec la ſainteté de nos œuvres, & voilà ſans contredit de tous les partis le plus ſage, puiſque c'eſt évidemment le plus sûr.

Je ne prétends pas néanmoins que la raiſon ne puiſſe être ici conſultée, ſelon qu'elle eſt ſoumiſe à la foi, & qu'elle compatit avec la foi. Je ne craindrai point même de la faire ici parler & de recueillir tout ce qu'elle a découvert, pour juſtifier la conduite de Dieu, & cet arrêt irrévocable qui réprouvant le pécheur le condamne à une peine éternelle. Car c'eſt là, Chrétiens, le terrible myſtere, qui de tout temps a exercé les premiers hommes de l'Egliſe & les plus verſés dans les choſes divines. Et quoique les jugements du Seigneur n'aient pas beſoin de la juſtification des hommes, puiſqu'ils ſe juſtifient aſſez par eux-mêmes, comme dit le Prophete: *Judicia Domini vera, juſtificata in ſemetipſa*: toutefois ces ſaints Docteurs ont penſé que ſur l'éternité malheureuſe des réprouvés, il étoit bon de voir toutes les convenances qui s'y rencontrent, & pour cela même d'uſer de toutes les lumieres & de toutes les raiſons que l'eſprit humain, tout borné qu'il eſt, nous fournit. Peut-être les avez-vous déjà plus d'une fois entendues ces raiſons que j'ai à produire, mais peut-être auſſi vais-je vous les propoſer tout autrement qu'on ne vous les a

Pſ. 18.

fait concevoir ; car mon deſſein, en les produiſant, n'eſt pas tant de vous en faire ſentir toute la force, que de vous faire enſuite comprendre comment la foi les perfectionne. C'eſt à quoi je me ſuis engagé, & ce qui demande une nouvelle attention.

Or la premiere raiſon eſt de Saint Jerôme & de Saint Auguſtin. Oui, mes Freres, dit Saint Jerôme, l'homme pécheur doit éternellement ſatisfaire à Dieu, parce que ſa volonté étoit de réſiſter éternellement à Dieu. Cette penſée eſt ſolide & vraie ; mais pour y bien entrer, écoutons Saint Auguſtin, lequel a pris ſoin de l'éclaircir & de la mettre dans tout ſon jour : car ſelon la belle remarque de ce ſaint Docteur, dans une volonté perverſe & criminelle ce n'eſt point préciſément l'effet qu'il faut regarder, mais encore plus la volonté, l'affection du cœur ; & quoique l'effet manque, parce qu'il ne dépend pas de l'homme, il eſt juſte que la volonté ſoit punie, & qu'elle le ſoit d'une peine proportionnée à ſa mau-*Aug.* vaiſe diſpoſition : *Meritò malus punitur affectus, etiam cùm non ſuccedit effectus.* Or j'en appelle au témoignage de la conſcience : & n'eſt-il pas certain que ces amateurs d'eux-mêmes & du monde, que ces eſclaves du plaiſir & de leurs ſenſuelles cupidités, que tant de pécheurs vendus au péché, ſe trouvent

devant Dieu, ſcrutateur des ames & de leurs plus ſecrettes intentions, tellement diſpoſés, qu'ils voudroient ne quitter jamais cette vie préſente dont ils goûtent les faux biens, qu'ils voudroient éternellement y jouir des mêmes objets de leurs paſſions, & que volontiers ils renonceroient à toute autre félicité ? Si donc l'acte du péché ne dure pas, l'amour du péché & l'attachement au péché eſt en quelque maniere éternel : de ſorte que dans la diſpoſition du pécheur eſt renfermée une volonté ſecrette, ou pour parler avec l'Ecole, une volonté interprétative d'être à jamais pécheur, puiſqu'il voudroit toujours poſſéder ce qui entretient ſon péché. Auſſi, c'eſt la réflexion de Saint Gregoire Pape, à bien conſidérer les impies, & tout ce que nous comprenons ſous le nom de pécheurs, ils ne ceſſent de pécher que parce qu'ils ceſſent de vivre, & ils ſouhaiteroient de ne ceſſer jamais de vivre, pour ne ceſſer jamais de pécher ; & s'ils deſirent de vivre, ce n'eſt point proprement pour la vie, mais pour le péché : car ſans le péché cette vie qui leur eſt ſi chere & ſi précieuſe, leur deviendroit inſipide & ennuyeuſe. Il y a donc toute la proportion néceſſaire entre l'éternité de leur peine & la malignité de leur cœur, & l'on ne doit point tant s'étonner que le châtiment n'ait point

de fin après que la volonté de pécher n'a point eu de terme.

Ce n'eſt pas aſſez : mais à cette raiſon Saint Thomas en ajoute une ſeconde. C'eſt, dit ce Docteur angélique, qu'en quelque diſpoſition de volonté que puiſſe être l'homme quand il péche, il m'eſt évident que le péché qu'il commet, eſt irréparable de ſa nature ; qu'étant irréparable, il eſt en ce ſens éternel, & que par là même il mérite un ſupplice éternel. Appliquez-vous à ceci, Chrétiens. Tout péché mortel, une fois commis, ne peut être aboli qu'en l'une de ces deux manieres : ou de la part du pécheur, par une ſatisfaction digne d'être acceptée ; ou de la part de Dieu, par une ceſſion gratuite & abſolue de ſes intérêts. Que le pécheur, je dis le pécheur réprouvé, ſatisfaſſe dignement à Dieu, c'eſt de quoi il eſt incapable dès qu'il eſt privé de la grace ; que Dieu cede ſes droits, c'eſt à quoi rien ne l'oblige, & ce qu'on ne peut exiger de lui : donc à s'en tenir aux termes de la juſtice, ce péché dans toute l'éternité ne ſe réparera jamais, & paroîtra toujours aux yeux de Dieu comme péché. Or tandis que le péché demeure ſans être effacé par nulle réparation, il doit avoir ſa peine, conclut l'Ange de l'Ecole, & la durée de la peine doit répondre à la durée du péché.

Il y a plus, & c'est la troisieme raison que les Théologiens après Saint Augustin, tirent encore de la nature du péché : car qu'est-ce que le péché ? c'est un éloignement volontaire de Dieu, c'est un mépris formel de Dieu, c'est un amour de la créature préférablement à Dieu, c'est une injure, & l'injure la plus atroce faite à la majesté de Dieu. Cela posé comme une vérité universellement reconnue, mesurons, dit Saint Augustin, la griéveté de cette injure par la grandeur du maître qu'elle outrage, & nous trouverons qu'elle est infinie dans son objet, puisqu'elle blesse une grandeur infinie. Or un péché dont la malice est infinie, demande une peine infinie ; & comment le sera-t-elle ? sera-ce en elle-même & dans son essence ? c'est ce qui ne se peut, & ce que nul être créé n'est en état de porter. Reste donc que ce soit une peine infinie autant qu'elle le peut être, je veux dire dans son éternité, & qu'elle s'étende jusques dans l'immensité des siecles à venir. Voilà l'unique voie que Dieu ait de se satisfaire soi-même. Sans cette éternité, il y auroit toujours une distance infinie entre l'offense & la peine ; mais par cette éternité, quoique Dieu ne soit jamais pleinement satisfait, parce que la peine étant éternelle, n'est jamais entiérement remplie, il y a néanmoins entre le châtiment & le crime toute l'égalité possible.

Telles ont été, dis-je, mes chers Auditeurs, fur le grand fujet de l'éternité malheureufe, les productions de l'efprit de l'homme. Voilà où font parvenus ces efprits fublimes que Dieu avoit remplis de fa fageffe & du don d'intelligence; voilà les découvertes qu'ils ont faites, & les lumieres qu'ils ont fuivies. Refpectons leurs fentiments; ils font folidement établis; prenons bien leurs vues, & elles nous paroîtront juftes & toutes faintes. Mais avouons-le après tout; il faut que la foi vienne au fecours pour les perfectionner & les confirmer. Vous voulez fçavoir par où elle les confirme & les perfectionne: ah! Chrétiens, c'eft un de ces fecrets qui ne font connus qu'aux ames humbles & aux vrais fideles. Car fi la foi donne à toutes ces connoiffances une perfection & une force particuliere, ce n'eft point en élevant nos efprits, mais plutôt en les abaiffant; ce n'eft point en leur laiffant une liberté préfomptueufe d'examiner & de raifonner, mais en les foumettant à l'autorité & à la myftérieufe obfcurité de la parole de Dieu; ce n'eft point en tirant le voile qu'elle nous met fous les yeux, & en nous préfentant la vérité dans un plein jour mais en nous réduifant, contre toutes les difficultés & tous les embarras, à cette réponfe de Saint Paul, qui dans un mot réfout tous les doutes & fixe

toutes nos incertitudes : *O altitudo !* O jugement de mon Dieu ! ô trésors inépuisables & cachés, non-seulement de sa sagesse & de sa miséricorde, mais de sa justice ! Je puis bien en entrevoir quelques apparences ; mais m'appartient-il d'en pénétrer le fond ? *Quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, & investigabiles viæ ejus !* Et qui de nous en effet peut lire dans le sein de Dieu, tout ce qu'il veut & pourquoi il le veut ? qui de nous a-t-il appellé à ses conseils ? *Quis novit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit ?* Quand donc j'aurai fait mille efforts pour sonder cet abyme, si je ne veux pas m'égarer & me perdre, je dois toujours en revenir au principe fondamental, & m'écrier en m'humiliant : *O altitudo !*

Rom. c. 11.

Ibid.

Ibid.

Chose admirable, Chrétiens ; dès que la foi nous a mis en cette préparation de cœur & dans cette soumission intérieure, c'est alors que disposés à faire le sacrifice de tous nos raisonnements & à y renoncer, nous pouvons mieux raisonner que jamais, & en voici l'évidente démonstration : parce que n'ayant plus ni préjugés ni vues propres à quoi nous demeurions opiniâtrement attachés, nous voyons d'un œil plus épuré & nous jugeons d'un sens beaucoup plus rassis : ces hautes idées que la foi nous donne de la majesté de Dieu, de la bonté de Dieu,

de sa justice & de sa sainteté ; par conséquent, de l'audace de l'homme qui s'éleve par le péché contre cette majesté infinie, de l'ingratitude de l'homme qui se tourne par le péché contre cette bonté souveraine, de la malignité & de la corruption du cœur de l'homme qui offense par le péché cette justice inflexible ; & cette sainteté éternellement & nécessairement ennemie de tout désordre : ces grands objets n'étant plus affoiblis, ou par les fausses préventions d'un esprit indocile, ou par les aveugles cupidités d'un cœur passionné, se présentent dans toute leur force, & font sans obstacle toute leur impression ; on les comprend avec moins de peine, & même à certains moments il semble qu'on en ait une connoissance distincte, & je ne sçais quel sentiment actuel qui remplit l'ame & qui la saisit ; il semble qu'on ait devant les yeux l'éternité toute entiere, & qu'on en parcoure l'immense étendue. On la voit, autant qu'il est possible à la foiblesse de nos esprits, dans toute son horreur ; & au lieu de s'arrêter à de vaines discussions, on ne pense qu'à s'humilier sous la main toute-puissante de Dieu, & à prévenir ses redoutables Arrêts. On dit comme le
Job. c. 9. saint homme Job : *Verè scio quod ita sit ;* oui, il en est ainsi : car c'est ainsi que la parole même de mon Dieu me l'assure ; & le plus sage parti pour

moi n'eſt pas d'entrer en de ſeches diſputes & d'opiniâtres conteſtations ſur la vérité de cette divine parole, mais de prendre de ſolides meſures pour éviter l'affreux malheur qu'elle m'annonce. Tout ce que j'ai donc à faire, eſt de me proſterner aux pieds de mon juge, eſt de me tenir devant lui dans un ſaint tremblement, eſt de le fléchir par l'humilité & par la ferveur de ma priere. Serois - je le plus juſte des hommes, voilà la diſpoſition où je dois être & où je dois demeurer juſques au dernier ſoupir de ma vie : *Etiam ſi habuero quippiam juſtum, non reſpondebo, ſed judicem meum deprecabor.* C'eſt - là encore une fois ce qu'on dit, & c'eſt-là qu'on porte toutes ſes réflexions : effets ſalutaires de la foi; d'une foi prudente, mais du reſte docile, & dans ſa pieuſe docilité, mille fois plus éclairée que toute la ſcience & toute la ſageſſe du monde ; d'une foi ſoumiſe, que Dieu ſoutient par certaines touches ſecrettes, qu'il éleve par certaines lumieres de ſa grace, & à qui il découvre ſes plus impénétrables myſteres. Telle a été la foi des Saints. Etoit - ce dans eux petiteſſe d'eſprit ? étoit - ce ſuperſtition ? mais ne ſçavons-nous pas d'ailleurs quels étoient ces rares génies, & ce que toute l'antiquité a penſé de ces grands hommes, qu'elle a révérés comme ſes maîtres & que nous nous propoſons encore comme

Ibid.

nos guides & nos modeles ? Ce qu'ils ont cru, ne pouvons-nous pas bien le croire ? Et ferons-nous bien justifiés au tribunal de Dieu, quand nous lui dirons : Seigneur, je n'ai tenu nul compte de cette éternité, je l'ai négligée, parce que je ne la croyois pas. Non, vous ne la croyiez pas, mais pourquoi ? parce que vous ne vouliez pas la croire, parce que vous affectiez de ne la pas croire, afin de n'en être point troublé dans vos désordres ; car voilà le principe ordinaire de l'incrédulité. Cependant, mon cher Auditeur, que vous l'ayez crue, ou que vous ne l'ayez pas crue, elle n'en est pas moins réelle ; les preuves qui pouvoient vous en convaincre, n'en sont pas moins solides, & ce sera votre condamnation. N'en demeurons pas là. Nous avons vu comment la foi doit nous confirmer dans la créance de l'éternité malheureuse ; & nous allons voir comment la créance de l'éternité malheureuse doit nous engager à la pratique des œuvres de la foi, & à toute la sainteté de vie qu'elle exige de nous : c'est la seconde Partie.

II. PART.

DE toutes les conséquences il n'en est point de plus juste que celle qui va servir de fonds à cette seconde Partie, où j'ai à vous montrer comment la créance d'une éternité malheureuse doit exciter toute notre ferveur

dans la pratique des œuvres chrétiennes, & nous engager à une réformation entiere de nos mœurs. Car ce feu éternel, ce feu de l'enfer, ou, si vous voulez, ce feu de l'autre vie, doit éteindre en celle-ci un feu qui nous dévore & qui nous perd, c'est le feu de nos passions déréglées; & en allumer un autre, qui est celui d'une charité agissante & d'un saint zele pour le réglement & le bon ordre de toute notre conduite; conséquence fondée sur deux principes. L'un est l'amour de nous-mêmes ; je dis cet amour raisonnable, cet amour chrétien que Dieu même nous commande, & qui nous oblige à nous préserver, autant qu'il nous est possible, & par les moyens que nous en avons, du plus grand de tous les malheurs. L'autre est, selon les maximes de notre foi, l'indispensable nécessité d'une vie sainte, c'est-à-dire, d'une vie ou innocente ou pénitente, pour se garantir de ce souverain mal, & pour ne pas tomber dans l'état de cette affreuse damnation.

Et en effet, pour peu que nous nous aimions nous-mêmes, comme il nous est ordonné de nous aimer, que devons-nous craindre davantage, & que devons-nous éviter avec plus de soin que la perte entiere de nous-mêmes & une perte irréparable ? Voyons ce que nous faisons tous les jours pour la vie naturelle de nos corps. Parce que nous

y ſommes attachés, à cette vie mortelle & fragile, eſt-il rien qui nous coûte pour la conſerver ? Y a-t-il danger qui ne nous allarme, y a-t-il remede auquel nous n'ayons recours, eſt-il précaution que nous ne prenions, eſt-il dépenſe que nous ménagions, eſt-il état où nous ne nous réduiſions, eſt-il plaiſir à quoi nous ne renoncions ? Quelle attention, quelle vigilance, quelle détermination à tout entreprendre & à tout ſouffrir : pourquoi ? pour ne pas perdre une vie d'ailleurs paſſagere, & pour retarder une mort du reſte inévitable & dont la peine ne ſe fait ſentir que quelques moments. D'où il eſt aiſé de juger quelle impreſſion doit faire, avec plus de ſujet, ſur nos cœurs, la crainte d'une mort éternelle & d'une réprobation, où l'homme rejeté de Dieu ſans reſſource & abandonné à tous les fleaux de la plus rigoureuſe juſtice, ne ſubſiſtera durant des ſiecles infinis & ne vivra que pour ſon tourment. Si l'aveuglement de notre eſprit n'eſt pas encore allé juſqu'à nous oublier abſolument nous-mêmes, à quoi devons-nous nous employer avec plus d'ardeur, qu'à mettre notre ame à couvert d'une ſi fatale deſtinée, & à la ſauver de cette ruine totale ? Or il n'y a, vous le ſçavez, point d'autre voie pour cela que la fuite du péché, que le renoncement au monde, que le

ſervice de Dieu, que l'obſervation de la loi de Dieu, que tous ces exercices du chriſtianiſme qui nous ſanctifient devant Dieu & qui nous entretiennent dans la grace de Dieu. Voilà donc ma propoſition vérifiée, que de croire une éternité de peine, c'eſt le motif le plus puiſſant pour nous remettre dans la regle ou nous y maintenir, & pour nous porter à vivre en Chrétiens. Donnez-moi le pécheur le plus obſtiné : je le défie, ſi la foi n'eſt pas tout-à-fait morte dans ſon cœur, de rien repliquer à ce raiſonnement.

Mais pour mieux développer ce point qu'il nous eſt ſi utile de méditer, & dont l'extrême importance demande toutes nos réflexions, je prétends que dans la foi de l'éternité malheureuſe, nous avons, pour corriger tous les déſordres de notre vie, & pour ne rien omettre de tout ce qui peut, ſelon l'Evangile, nous affermir & nous avancer dans les voies de Dieu, le motif tout enſemble & le plus univerſel & le plus ſenſible. Appliquez-vous à ces deux penſées : je ne dis pas le motif le plus parfait, mais je dis ſeulement d'abord le motif le plus univerſel. Car entre les motifs dont une ame chrétienne peut être mue, & qui peuvent la conduire & la faire agir, je conviens que celui-ci, quoique ſaint & ſurnaturel ſuivant l'expreſſe définition du Concile de Trente,

eſt après tout le moins relevé : mais ſans être dans le même degré d'excellence que les autres, je ſoutiens auſſi qu'il a ſur les autres cet avantage d'être plus propre de tous les états & d'étendre plus loin ſa vertu : je m'explique.

Il eſt vrai, ſe retirer du vice & après de longs égarements revenir à Dieu par un pur amour de Dieu ; s'adonner à la pratique de ſes devoirs & les obſerver en vue de la récompenſe qui y eſt promiſe, & qui n'eſt autre que Dieu même, ce ſont des motifs ſupérieurs & beaucoup plus dignes de l'eſprit chrétien ; il eſt à ſouhaiter que toutes les ames ſe portent là, & l'on doit, autant que l'on peut, les y élever : mais il n'eſt pas moins vrai que tous ne ſont pas également diſpoſés à prendre ces ſentiments, ni à ſe laiſſer toucher de ces vues toutes pures & toutes divines. Il y a des juſtes, des fervents, des parfaits, qui comme des enfants dans la maiſon du Pere céleſte cherchent à lui plaire, à le poſſéder pour le poſſéder & pour l'aimer ; & qui par-là même ſans ceſſe excités & animés, s'attachent inviolablement à ſes divins préceptes, & ſe font une loi étroite de ſes moindres volontés ; ils le ſervent par une affection toute filiale. Mais auſſi il y a des lâches, des mondains, des pécheurs, de ces hommes terreſtres & tout matériels, dont a parlé

Saint Paul, qui ne sont guere susceptibles d'autre impression que de la crainte des jugements & des vengeances de Dieu. Parlez-leur des grandeurs de Dieu, des perfections de Dieu, des bienfaits de Dieu, des récompenses même de Dieu, à peine vous écouteront-ils; & s'ils vous donnent quelque attention, tout ce que vous leur ferez entendre, leur frappera l'oreille, sans descendre jusques dans leur cœur: pourquoi? parce que le cœur obscurci des épaisses ténebres que les passions y ont répandues, & rempli des idées les plus grossieres, est devenu tout animal selon l'expression de l'Apôtre. Or l'homme animal, ajoute ce même Docteur des Gentils, ne comprend point les mysteres de Dieu, ou ne les comprend qu'autant qu'ils ont de rapport à ses sens: *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei.* Voulez-vous donc les remuer, les exciter, les réveiller de ce sommeil léthargique où ils demeurent profondément assoupis? faites retentir autour d'eux les tonnerres de la colere divine, & ce foudroyant arrêt qui les doit condamner à des flammes éternelles: *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.* Faites-leur considérer attentivement & représentez-leur avec toute la force de la grace, les suites & l'horreur de cette parole, *Æternum.* Demandez-leur avec le Prophete, comment

1. Cor. c. 2.

Matth. c. 25.

ils pourront dans l'éternité toute entiere souffrir toujours, brûler toujours, être toujours tourmentés, sans jamais non-seulement parvenir à la fin de leur supplice, mais y recevoir quelque soulagement & y avoir quelque relâche.
Isai. c. 33. *Quis poterit habitare cum igne devorante, cum ardoribus sempiternis?* Peignez-leur la douleur, le regret, la désolation, que dis-je, la fureur, le désespoir de tant de malheureux sur qui Dieu a lancé ce redoutable anathême dont vous les menacez & dont ils ressentiront éternellement toute la rigueur. Engagez-les à faire quelque retour sur eux-mêmes, & remontrez-leur que ces réprouvés dont la condition leur paroît si déplorable, & pour qui il n'y a plus désormais d'espérance, n'ont point été dans la vie plus criminels qu'eux, & que plusieurs même ne l'ont pas été autant qu'eux; qu'ils suivent la même route, qu'ils marchent dans le même chemin, & par conséquent qu'ils vont à la même perdition, & qu'ils doivent s'attendre à tomber dans le même abyme, d'où rien ne les pourra retirer. Donnez-leur à juger ce que feroient ces damnés pour se racheter, s'il leur restoit encore là-dessus quelque ressource; ce qu'ils entreprendroient pour cela, ce qu'ils endureroient pour cela, ce qu'ils sacrifieroient pour cela, à quelles habitudes ils renonceroient, à

quelles pénitences ils se condamneroient, à quelles extrémités ils en viendroient; & annoncez-leur que tout l'avantage qu'ils ont présentement, est de pouvoir ce que ces réprouvés ne peuvent plus; mais que bientôt, s'ils n'y prennent bien garde, ce qu'ils peuvent maintenant, ils ne le pourront plus eux-mêmes. Enfin conjurez-les d'avoir pitié de leur ame : *Miserere animæ tuæ.* Quand vous leur tiendrez ce langage, vous vous en ferez plus aisément écouter : comme un malade, plongé dans une mortelle léthargie, commence à donner quelque marque de sentiment, & à ouvrir les yeux lorsqu'on lui applique le fer & le feu; ce pécheur, à moins qu'il ne soit tombé dans le dernier endurcissement, aura peine à tenir contre ces réflexions effrayantes : elles le frapperont, elles le consterneront, la conscience les lui retracera mille fois dans l'esprit, & sur-tout en certaines rencontres plus favorables ; la grace peu à peu, & peut-être tout à coup, fera germer ces semences de conversion ; cet homme enfin reviendra à lui, se reconnoîtra, & la parole du Saint-Esprit s'accomplira dans sa personne, que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse : *Initium sapientiæ timor Domini.*

Ecclef. c. 30.

Pf. 110.

C'est ainsi que tant de mondains & de libertins ont été retirés de leurs voies

corrompues & qu'ils ſont rentrés dans la voie du ſalut. Il n'y a qu'à conſulter l'hiſtoire de tous les ſiecles, & l'on verra combien cette penſée de l'éternité malheureuſe a eu d'efficace dans tous les temps, & quels fruits de pénitence & de ſanctification elle a produits : que c'eſt-elle qui a conduit ſur le ſommet des montagnes & dans les plus ténébreuſes cavernes, tant de voluptueux, amateurs du monde & encore plus amateurs d'eux-mêmes & de leur chair : que c'eſt-elle qui leur a fait rompre les nœuds les plus étroits & les plus forts engagements, qui de la plus molle ſenſualité les a fait paſſer à tous les exercices de la plus dure mortification ; qui les a réduits aux jeûnes, aux veilles, aux larmes continuelles & aux plus ſanglantes macérations : que c'eſt-elle qui a rempli les cloîtres & les monaſteres de Religieux, d'hommes, de filles, de femmes pénitentes ; qui les a tous aſſujettis au joug de la plus auſtere & de la plus peſante régularité, qui les a portés à s'immoler comme des victimes, ſans épargner ni biens, ni fortune, ni plaiſirs, ni liberté, ni ſanté, ni vie.

Et il ne faut pas penſer que cette vue d'un malheur éternel ne convienne qu'aux ames engagées dans le crime, ou à ces ames foibles & encore toutes couvertes, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, de

la pouſſiere du monde, & des impuretés de leurs inclinations vicieuſes. Je l'ai dit & je le répete, c'eſt une vue convenable à tous les degrés de perfection, & quand je pourrois avec quelque apparence me flatter d'être aux premiers rangs des élus de Dieu, alors même ne ceſſerois-je point, pour me ſoutenir, pour me fortifier, pour m'élever, de me remettre dans l'eſprit & de méditer les vengeances infinies de Dieu. Car je regarderois comme une préſomption, de croire, ainſi que ſe le perſuadent quelques ames chrétiennes, que ce ſeroit en quelque maniere dégénérer de l'état parfait en m'arrêtant à de pareilles conſidérations. Ah ! mes chers Auditeurs, nous ne ſommes pas plus parfaits que l'étoit David, qui ſelon qu'il le témoigne lui-même, s'entretenoit de l'éternité dans ſes plus profondes réflexions, & en meſuroit, autant qu'il lui étoit permis, l'immenſe étendue : *Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui.* Ps. 76. Nous ne ſommes pas plus Saints que l'étoit Saint Jerôme, qui dans le ſouvenir de l'éternité ſe frappoit ſans ceſſe la poitrine, pour attirer ſur lui les miſéricordes du Seigneur & pour détourner les coups redoutables de ſa colere. Nous ne ſommes pas dans un degré plus élevé que tant de ſolitaires & d'anachoretes, qui des plus ſublimes contemplations où Dieu ſembloit les tranſporter

jusqu'au troisieme ciel, descendoient si souvent en esprit dans le fond des enfers, & se perdoient dans cet abyme de l'éternité. Bienheureux Arsene, voilà ce qui vous occupoit & la nuit & le jour, ce qui vous faisoit verser tant de pleurs, ce qui vous faisoit adresser au Ciel tant de vœux, ce qui vous faisoit pratiquer tant de jeûnes & tant d'austérités. Bienheureux nous-mêmes si nous y pensions comme vous : on en verroit bientôt les mêmes fruits.

Car si ce motif est le plus universel, je puis ajouter que c'est encore le plus sensible. Ce qui se fait sentir à nous sur la terre plus vivement & ce qui nous touche davantage, c'est la peine & l'idée que nous nous en formons. Le plaisir perd de sa pointe à proportion de sa durée, jusques-là même que tout plaisir qu'il est il nous devient insipide, il nous devient incommode & fatiguant par une trop longue continuité. Mais la peine au-contraire, fût-ce la plus légere en elle-même, bien loin de diminuer par le temps, croît toujours & se rend enfin insupportable. De là viennent ces frayeurs que nous cause la seule vue d'un mal dont nous pouvons être atteints comme les autres, & dont nous avons à nous préserver. Il suffit que l'esprit en soit frappé, pour en imprimer presque par avance dans les sens toute la douleur. Or si cela est vrai à

l'égard d'un mal passager, combien plus l'est-il à l'égard d'un mal éternel ? Si donc je veux arrêter les mortelles atteintes d'une passion impure qui naît dans mon cœur & qui commence à le corrompre ; si je veux réprimer le penchant malheureux qui m'entraîne vers le monde & vers certains objets du monde, que je ne puis éviter avec trop de soin & dont je ne connois que trop la contagion ; s'il s'agit de renoncer à un attachement criminel, à une habitude qui me tyrannise, & que je veuille résister aux violentes attaques où je me trouve sans cesse exposé ; s'il faut me relever d'une langueur paresseuse & lâche qui me fait négliger mes devoirs, & qui pourroit peu à peu m'emporter & me conduire aux plus grands désordres ; s'il est question de régler ma vie & de la rendre plus exacte, plus fervente, plus laborieuse & plus mortifiée, malgré les revoltes de la nature qui s'y oppose, & tous les combats qu'elle me livre : que fais-je ? je recueille toute mon attention pour contempler l'éternité, cette éternité de peine & de malheur. Dans l'horreur d'une si triste destinée, j'applique toutes les puissances de mon esprit à cette éternité, je l'envisage par tous les endroits, & j'en prends, pour ainsi dire, toutes les dimensions. Pour me tracer encore une plus vive image de cette éternité, &

me la repréſenter d'une maniere plus conforme aux ſens & à l'intelligence humaine, je me ſers des mêmes comparaiſons que les Peres, & je fais, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, les mêmes ſupputations. Je me figure toutes les étoiles qui brillent dans le firmament; à cette multitude innombrable j'ajoute toutes les gouttes d'eau raſſemblées dans le ſein de la mer, & ſi ce n'eſt pas aſſez, je compte ou je tâche à compter tous les grains de ſable qu'elle étale ſur ſes rivages. De là je m'interroge moi-même, je raiſonne avec moi-même, & je me demande: quand ſur ces braſiers ardents que le ſouffle du Seigneur & ſa colere ont allumés pour ſes vengeances éternelles, j'aurois ſouffert autant de ſiecles & mille fois au-delà, l'éternité ſeroit-elle finie pour moi? non: & pourquoi? parce que c'eſt l'éternité, & que l'éternité n'a point de fin. On peut abſolument ſçavoir le nombre des étoiles du ciel, des gouttes d'eau dont la mer eſt compoſée, des grains de ſable qu'elle jette ſur ſes bords; mais de meſurer dans l'éternité le nombre des jours, des années, des ſiecles, c'eſt à quoi l'on ne peut atteindre, parce que ce ſont des jours, des années, des ſiecles ſans nombre; diſons mieux, parce que dans l'éternité il n'y a proprement ni jours, ni années, ni ſiecles, & que c'eſt ſeulement une durée infinie.

Voilà encore une fois à quoi je m'attache, & sur quoi je fixe mes regards: car je m'imagine que je vois cette éternité, que je marche dans cette éternité & que je n'en découvre jamais le bout. Je m'imagine que j'en suis enveloppé & investi de toutes parts; que si je m'éleve, si je descends, de quelque côté que je me tourne, je trouve toujours cette éternité; qu'après mille efforts pour m'y avancer, je n'y ai pas fait le moindre progrès, & que c'est toujours l'éternité. Je m'imagine qu'après les plus longues révolutions des temps, je vois toujours au milieu de cette éternité une ame réprouvée dans le même état, dans la même désolation, dans les mêmes transports, & me substituant moi-même en esprit à la place de cette ame, je m'imagine que dans ce supplice éternel je me sens toujours dévoré de ce feu que rien n'éteint, que je répands toujours ces pleurs que rien ne tarit, que je suis toujours rongé de ce ver qui ne meurt point, que j'exprime toujours mon désespoir par ces grincements de dents & ces cris lamentables qui ne peuvent fléchir le cœur de Dieu. Cette idée de moi-même, cette peinture me saisit & m'épouvante; mon corps même en frémit, & j'éprouve tout ce qu'éprouvoit le Prophete royal lorsqu'il disoit à Dieu: Seigneur, pénétrez ma chair de votre crainte & de la crainte de vos

Pf. 118. jugements. *Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui.* Heureuſe diſpoſition contre tous les aſſauts des plus dangereuſes tentations & tous les charmes des plaiſirs les plus engageants. Dans le ſaiſiſſement où je ſuis, quoi que le Chriſtianiſme puiſſe exiger de moi, il n'y a rien à quoi je ne ſois déterminé, & que je n'entreprenne de pratiquer. Car j'en conçois la néceſſité, & je la conçois par la vue de l'éternité : de ſorte que la foi par cette vue de l'éternité & par la grace qui l'accompagne, exerce ſur moi comme un empire abſolu; elle me réduit aux devoirs les plus rigoureux de la juſtice chrétienne ; elle m'encourage à vaincre toutes les difficultés qui s'y rencontrent & à me faire pour cela de ſalutaires violences ; elle tient en bride toutes mes paſſions, elle m'inſtruit, elle me gouverne, elle m'aſſujettit pleinement à Dieu.

Mais l'éternité eſt incompréhenſible, & le moyen de craindre ce que l'on ne comprend pas ? Et moi, mon cher Auditeur, je vous réponds : le moyen de ne le pas craindre ? Elle eſt incompréhenſible cette éternité malheureuſe, il eſt vrai ; mais c'eſt par là qu'elle eſt plus terrible. Si je la comprenois, je la craindrois moins, parce qu'elle ſeroit bornée, puiſque je ne puis rien comprendre que de borné. Si je la comprenois, elle auroit un terme dans ſa durée auſſi

aussi-bien que dans mon esprit, & dès-là j'en devrois être moins effrayé, parce que je pourrois espérer de parvenir à ce terme, & que dans l'état de damnation il me resteroit encore une ressource. Mais un mal si grand, qu'il en est inconcevable, c'est ce qui jette dans toutes les facultés de mon ame une terreur dont je ne puis revenir : en effet, dès que c'est un mal que je ne conçois pas, il est donc au dessus de tous les maux que je conçois ; & quand je les verrois tous réunis dans un même sujet pour le tourmenter, les comprenant tous, je conclurois qu'ils sont donc tous, quoique rassemblés, infiniment au dessous de ce mal que je ne puis comprendre. D'où je tirerois encore votre conclusion, qui en est la suite nécessaire, que quand il faudroit souffrir tous les autres maux, je devrois, sans hésiter, & même avec joie y consentir, pour me délivrer d'un mal que tous les maux ensemble ne peuvent égaler. Or à combien plus forte raison dois-je donc me soumettre à une légere pénitence, dois-je donc me résoudre à quelques efforts & à quelques sacrifices qu'on me demande, dois-je donc me captiver à quelques exercices très-soutenables & très-praticables, pour rendre ma conduite plus réguliere selon Dieu & pour vivre en chrétien ?

Voilà comment doit raiſonner tout homme ſage, & qui conſerve encore dans ſon cœur quelque ſemence de religion : voilà comment il raiſonnera, & ce qu'il conclura immanquablement, lorſqu'il fera ſur l'avenir une ſérieuſe réflexion, & qu'il ſuivra de bonne foi les premiers ſentiments qu'inſpire la vue d'une éternité de malheur. Mais on ne conclut rien & l'on ne ſe porte à rien, parce qu'on n'y penſe point, ou qu'on n'en a de temps en temps qu'une réminiſcence vague & ſuperficielle. On penſe aſſez, & l'on ne penſe même que trop, à tout ce qui pourra arriver dans le cours des années que l'on ſe promet de paſſer ſur la terre : on n'eſt que trop attentif aux revers, aux contre-temps, aux diſgraces, aux pertes qui peuvent déranger les affaires & renverſer la fortune : on n'examine que trop ce que l'on deviendra dans la ſuite de l'âge, & l'on ne prend ſur cela que trop de précautions & trop de meſures. A force même de s'en occuper & de s'en remplir l'eſprit, on ſe forme mille chimeres dont on ſe laiſſe vainement agiter, & l'on ſe charge de mille ſoins réels & pénibles, pour prévenir des maux imaginaires, qu'une timide prévoyance fait enviſager. Cependant on vit dans le plus profond oubli de ſon ſort éternel ; on y demeure tranquille

& ſans inquiétude ; la vie coule, l'éternité s'approche ; & comme ces victimes qui alloient, les yeux bandés, à l'autel où elles devoient être immolées, on va ſe jetter en aveugle dans le précipice. Hé, mes Freres, ſommes-nous Chrétiens ? ſommes-nous hommes ? Sommes-nous Chrétiens, & où eſt notre foi ? Sommes-nous hommes, & où eſt notre raiſon ? Quand donc penſerez-vous à cette éternité, ſi vous n'y penſez pas maintenant ? ſera-ce dans l'éternité même ? Oui, vous y penſerez alors, vous y penſerez durant toute l'éternité ? mais ſera-t-il temps d'y penſer ? mais comment y penſerez-vous ? mais quel tourment ſera pour vous cette penſée, & de quels regrets ſerez-vous déchirés, quels reproches vous ferez-vous à vous-mêmes de n'y avoir pas plutôt penſé ? C'eſt pour cela que nous vous en rappellons ſi ſouvent le ſouvenir, & que ne puis-je pour la réformation du monde & pour ſon ſalut, faire à chaque heure du jour retentir dans toutes les contrées de l'univers cette ſeule & courte parole, éternité ! Ce ſeroit aſſez pour y opérer les plus grands miracles de converſion.

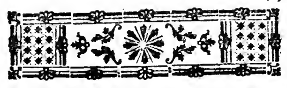
Non-ſeulement on ne penſe point à l'éternité malheureuſe, mais je ſçais où en eſt venu, par un excès d'aveuglement, & où en vient encore tous

les jours le libertinage du siecle, jusqu'à se jouer d'une si utile pensée, jusqu'à regarder avec mépris un homme qui en paroît touché & qui en veut profiter, jusqu'à dire de lui par la plus scandaleuse dérision, il craint l'enfer : car tel est le langage d'une infinité de mondains. Ah ! mes chers Auditeurs, vous raillerez tant qu'il vous plaira ; je ne l'en craindrai pas moins, cet enfer. Je le crains, & que ne suis-je assez heureux pour vous faire part de ma crainte ! Je le crains souverainement, je le craindrai constamment, & plaise au ciel que je le craigne efficacement ! Je le crains souverainement, parce que ma crainte doit être proportionnée à son sujet ; & puisque cet enfer que je crains est le souverain malheur, je ne le craindrois pas autant que je dois si ce n'étoit pas une crainte souveraine. Je le craindrai constamment, & pour ne perdre jamais cette crainte, je la renouvellerai sans cesse par la méditation & par une vue fréquente des jugements de Dieu. Tant que je vivrai en ce monde, quelques vertus que j'aie pratiquées, je ne sçaurai jamais avec assurance si devant Dieu je suis digne d'amour ou de haine, si je mérite ses récompenses éternelles ou ses vengeances. Quand même j'aurois lieu d'être en repos, & sur le passé, & sur le présent,

au milieu de tant de pieges qui m'environnent, & après des chutes ſi étonnantes dont on a été plus d'une fois témoin, je ne pourrai jamais me répondre de l'avenir ; & dans cette double incertitude, ma plus ſure ſauvegarde ſera la vigilance & la crainte. Enfin l'une des plus grandes graces que je puiſſe obtenir du ciel, c'eſt que ma crainte ſoit efficace ; car il y a une crainte de l'enfer ſtérile & infructueuſe, comme il y a un deſir inutile du ſalut. On craint & on deſire, ou l'on croit deſirer & craindre ; mais on veut en même temps que ce deſir ni cette crainte ne coûtent rien. Crainte réprouvée ! en craignant je dois agir, je dois me corriger, je dois m'avancer, je dois me perfectionner, je ne dois rien omettre de tout ce qui peut me garantir du malheur où je crains de tomber.

Tels ſont mes ſentiments, & puiſſent-ils ne s'effacer jamais de mon eſprit ! Si l'impie les traite de foibleſſe & de timidité ſuperſtitieuſe, je préférerai ma foibleſſe à toute ſa prétendue force. Il rira de ma ſimplicité, & moi j'aurai pitié de ſa folie, lorſqu'il ne craint point ce qu'ont craint tant d'hommes mille fois plus ſages & mieux inſtruits que lui ; de ſon inſenſibilité, lorſqu'il prend ſi peu de part à une affaire qui le touche de ſi près, & qu'il s'intéreſſe

ſi peu au plus grand de tous ſes intérêts ; de ſa témérité & de ſon audace, lorſqu'il s'expoſe ſi légérement & de ſang froid à une éternelle réprobation, & qu'il n'a point de peine à en courir tout le riſque. S'il s'endurcit aux avis charitables que je voudrois ſur cela lui donner, & ſi malgré les plus fortes remontrances il demeure dans ſon obſtination, à l'exemple de ces Anges qui ſe retirerent de Babylone, je l'abandonnerai à ſon ſens réprouvé, & je penſerai à moi-même ; je leverai les mains vers Dieu, & je lui ferai la même priere
Pſ. 25. que le Prophete : *Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam.* Ne perdez pas, Seigneur, ne perdez pas mon ame avec les impies ; ſauvez-la par votre miſéricorde ; aidez-moi à la ſauver moi-même par mes œuvres : c'eſt une ame immortelle, c'eſt mon unique : ah ! mon Dieu, dès qu'elle ſeroit une fois perdue, elle le feroit pour jamais. Préſervons-nous, mes chers Auditeurs, d'une telle perte ; chacun y eſt pour ſoi, & de toutes les affaires, il n'en eſt point qui nous ſoit plus propre ni plus particuliere que celle-là. Le ſuccès en dépend de Dieu & de nous ; Dieu de ſa part ne nous manquera pas, ne manquons pas à ſa grace, & diſpoſons-nous par la parfaite obſervation de ſes commandements à recevoir ſa gloire dans l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, &c.



SERMON

POUR LE VINGTIEME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le Zele pour l'honneur de la Religion.

Credidit ipſe, & domus ejus tota.

Il crut en Jeſus-Chriſt, & toute ſa maiſon crut comme lui. En Saint Jean, chap. 4.

C'Eſt d'un Pere de famille que l'Evangile nous produit aujourd'hui l'exemple : touché du miracle que le Sauveur du monde venoit d'opérer en ſa faveur, & ayant embraſſé la loi de cet Homme - Dieu, il la fait encore embraſſer à ſes domeſtiques, & ne croit pas pouvoir mieux employer ſon pouvoir qu'à lui ſoumettre toute ſa maiſon : *Credidit ipſe, & domus ejus tota.*

Ce n'est pas qu'il use de violence, ni que d'une autorité absolue il entraîne des esprits rebelles, & arrache d'eux, pour ainsi parler, une foi contrainte & forcée : en matiere de religion tout doit être libre & pleinement volontaire, & Dieu réprouveroit un culte où le cœur n'auroit point de part. Si donc cette heureuse famille s'attache désormais à Jesus-Christ & en suit fidelement la doctrine, c'est qu'elle y est engagée par l'exemple de son chef, c'est qu'elle y est animée par ses sages remontrances, c'est que le témoignage de ce nouveau chrétien est une instruction pour elle, qui l'éclaire, qui la convainc, & que de l'honneur qu'il rend à la foi, elle apprend elle-même à l'honorer. Car ce fut là sans doute, mes chers Auditeurs, la grace prévenante & extérieure dont Dieu se servit, tandis qu'il agissoit intérieurement dans les ames, & qu'il y répandoit les rayons de sa lumiere. Si ce Maître n'eût pas cru, ou si dissimulant sa foi, il n'eût pas eu l'assurance de s'en déclarer, tant de sujets, soumis à son obéissance & temoins de sa conduite, seroient demeurés dans les ténebres de l'infidélité : mais parce qu'il ne se contenta pas de croire, & qu'il parla selon sa créance, qu'il s'expliqua hautement, qu'il confessa Jesus-Christ de bouche & par œuvres, sa conversion

ſeule fut le principe de toutes les autres converſions. *Credidit ipſe, & domus ejus tota.* Or voilà le zele que je voudrois allumer dans vos cœurs : voilà, Chrétiens, par où je voudrois corriger mille ſcandales que nous cauſons à notre religion & qui la déshonorent. Je vais vous faire comprendre ma penſée : mais pour vous la bien développer, j'ai beſoin de l'aſſiſtance du Saint-Eſprit, & je la demande par l'interceſſion de Marie : diſons-lui, *Ave.*

NOus avons tous une obligation indiſpenſable & naturelle d'honorer notre religion, comme nous en avons une d'honorer notre Dieu. 'Ces deux obligations ſont fondées ſur le même principe, & l'une eſt une ſuite néceſſaire de l'autre. Dieu & la religion, dit Saint Thomas, ne ſe peuvent ſéparer : car Dieu eſt la fin derniere que nous cherchons, & la religion eſt le moyen qui nous lie à cette fin. Comme il eſt donc impoſſible d'aimer la fin ſans aimer le moyen, auſſi eſt-il impoſſible d'honorer Dieu ſans honorer la religion. Voilà le plus noble zele que nous puiſſions jamais concevoir, & celui de tous auquel nous ſommes le plus étroitement engagés. C'eſt le plus excellent & le plus noble, parce que faire honneur à la religion, c'eſt le faire à Dieu même : or

quel avantage pour une créature, qu'elle ſoit capable de faire honneur à ſon Dieu ! C'eſt celui auquel nous ſommes le plus étroitement engagés, parce que le premier de tous les devoirs, comme les païens même l'ont reconnu, regarde la divinité & la religion. L'amour de la patrie, la foi conjugale, la piété des enfants envers leurs peres, le lien des amitiés les plus intimes, tout cela eſt fort, & ce ſont de grandes obligations : mais tout cela doit céder à l'obligation dont je parle, & plutôt que d'y manquer, il faut être prêt de renoncer à tout le reſte.

Qu'eſt-ce que notre religion ? C'eſt un précieux héritage que nous avons reçu de nos ancêtres, comme ils l'avoient eux-mêmes reçu de Dieu : c'eſt à nous de le conſerver & de le maintenir avec honneur. Moïſe, Joſué & les autres conducteurs du peuple de Dieu, pouvoient tout ſur lui quand ils l'intéreſſoient par cette conſidération. Allons, diſoient-ils, généreux Iſraélites, c'eſt pour le Dieu d'Abraham qu'il faut combattre ; c'eſt le Dieu d'Iſaac & de Jacob qui vous commande de marcher ; c'eſt le Dieu de vos peres qui nous envoie pour vous témoigner combien il ſe tient offenſé de vos ſuperſtitions. A cette parole du Dieu de leurs peres, ils ſe ſentoient émus, ils obéiſſoient ſans

replique, ils brisoient leurs idoles, les armées entieres se mettoient sur pied & se présentoient à l'ennemi. Quoi donc, demande Saint Chrysostome, est-ce que Dieu étoit pour eux quelque chose de plus, parce qu'il avoit été le Dieu d'Abraham ; ou que leur religion étoit plus sainte, parce qu'elle avoit été celle de leurs peres ? Non, répond ce saint Docteur : mais cependant cette vue du Dieu de leurs peres réveilloit en eux les plus purs sentiments de leur foi. Se regardant comme les successeurs d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, ils avoient honte d'avoir dégénéré de leur piété : & ce seul motif leur inspiroit le zele de ces grands Patriarches, je veux dire, le zele de la vraie Religion.

Je ne suis, Chrétiens, ni un Moïse, ni un Josué, pour prétendre la même autorité sur vous : mais j'en ai une autre en vertu de mon ministere, qui ne m'autorise pas moins à vous parler de la part de Dieu ; & c'est par un mouvement particulier de son esprit, que je viens vous solliciter pour les intérêts de votre religion & de la mienne : me promettant au reste bien plus de vous que jamais Moïse n'eut droit d'attendre du peuple Juif. Car c'étoit un peuple grossier & incrédule, un peuple insensible aux bienfaits de Dieu, un peuple léger &

inconſtant : & moi j'eſpere trouver en vous un peuple docile, qui ſera touché des ſcandales dont la religion de Jeſus-Chriſt eſt déshonorée, & qui conſpirera avec moi pour les retrancher du Royaume de Dieu & de ſon Egliſe : *Et colligent de regno ejus omnia ſcandala.* Il ne s'agit ici que des ſcandales qui attaquent ſpécialement la religion, & voici le deſſein de ce diſcours. Je ſuppoſe deux qualités eſſentielles dont je vous ai déjà entretenus, & que nous reconnoiſſons, comme chrétiens, dans notre religion, ſçavoir, la vérité & la ſainteté : la vérité de ſa doctrine, & la ſainteté de ſa morale. Or de là je tire deux conſéquences, qui vont partager ce diſcours : Notre religion eſt vraie ; donc nous devons tous l'honorer par la profeſſion de notre foi, c'eſt la premiere partie : notre religion eſt ſainte ; donc nous devons tous l'honorer par la pureté de nos mœurs, c'eſt la ſeconde partie. Voilà où ſe réduit ce zele dont j'ai entrepris de vous entretenir, & ce qui me donnera lieu de combattre bien des déſordres, que nous ne pouvons aſſez déplorer dans le chriſtianiſme. Donnez-moi votre attention.

Matth. c. 13.

C'Eſt une déciſion de l'Apôtre, que pour acquerir la juſtice chrétienne & pour parvenir au ſalut, il faut deux choſes : croire dans le cœur, & faire au dehors profeſſion de ſa créance. Profeſſer la foi & ne l'avoir pas dans le cœur, ce ſeroit hypocriſie : mais auſſi l'avoir dans le cœur & n'oſer pas dans les rencontres & dans les ſujets où ſon honneur le demande, la produire au dehors, & en faire une déclaration publique, ce ſeroit pour elle un outrage, puiſque ce ſeroit la déſavouer dans la pratique & en rougir. *Corde creditur ad juſtitiam ; ore autem confeſſio fit ad ſalutem.* Il eſt donc d'un devoir eſſentiel à l'égard de tout chrétien, de joindre pour honorer ſa religion, à la ſoumiſſion de l'eſprit la confeſſion de la bouche, & tel a été l'hommage que lui ont rendu ſi hautement & avec tant d'éclat les premiers fideles. Rien n'a plus contribué à ſa gloire, que la ſainte liberté de ces parfaits chrétiens à la reconnoître & à la publier. Voulez-vous ſçavoir comment au milieu des plus violentes perſécutions, bien loin de déchoir en aucune ſorte & de rien perdre de ſa ſplendeur, elle s'eſt toujours ſoutenue & toujours élevée ? C'eſt, répond, Saint Cyrille, qu'elle recevoit alors de grands & d'illuſtres

I. PART.

Rom. c. 10.

témoignages. Les Empereurs pensoient la détruire, en exerçant toute leur sévérité contre ceux qui la professoient, & c'étoit justement le moyen de l'établir. Ils travailloient par-là, sans le vouloir, à son accroissement, parce qu'ils lui procuroient autant de témoins qu'ils condamnoient de prétendus criminels : chaque confession lui coûtoit un martyr, mais chaque martyr lui attiroit une troupe de nouveaux défenseurs.

Ecoutez l'excellente raison qu'en donne Tertullien : c'est, dit-il, que l'inébranlable & admirable constance des fideles dans la profession de leur foi, étoit une leçon sensible & convaincante pour les païens. *Illa ipsa, quam exprobratis, obstinatio confitendi magistra est.* Et en effet, ces idolâtres, tout attachés qu'ils étoient à leurs superstitions, voyant dans le christianisme qu'ils persécutoient, une telle fermeté, se sentoient portés à examiner le fond de cette religion prêchée avec tant de zele, défendue avec tant de force, avouée avec tant d'assurance & au péril même des plus cruels tourments & de la mort. *Quis enim contemplatione ejus non concutitur ad requirendum quid intùs in re sit !* Par cette recherche & cet examen qu'ils en faisoient, ils apprenoient à la connoître ; & c'étoit assez qu'ils la

Tertull.

Idem.

connussent pour la révérer & pour l'embrasser. *Quis autem ubi requisivit, non accedit?* Voilà, conclut Tertullien, ce qui augmentoit tous les jours le nombre des disciples de Jesus-Christ, & ce qui donnoit tant de lustre & tant de crédit à la loi qu'ils professoient. Mais au contraire, qu'un d'eux eût fait une fausse démarche & se fût démenti dans une malheureuse occasion, que la crainte des hommes & leurs menaces l'eussent ébranlé, qu'une espérance humaine l'eût tenté & surmonté, qu'il eût honteusement disparu pour ne pas répondre & ne pas rendre raison de sa foi, ou qu'obligé de paroître, il eût, par une lâche dissimulation, caché ce qu'il étoit, ah! la honte en rejaillissoit jusques sur la face de l'Eglise, la peine qu'elle en ressentoit lui étoit plus douloureuse que les roues & que les croix, & comme disoit Saint Cyprien, la foiblesse des membres faisoit languir le corps & lui causoit les plus tristes défaillances. *In prostratis fratribus, & nos prostravit affectus.* *Idem.* *Cypr.*

Or il est vrai, mes Freres, ces temps d'une persécution ouverte & générale ont cessé, & nous ne sommes plus appellés devant les tribunaux ni exposés aux arrêts des tyrans ; on ne nous fait plus un crime d'être chrétiens, & même on nous en feroit un de ne l'être

pas. Mais ne nous flattons point de cette paix : car à le bien prendre, cela veut dire que nous ne ſommes plus en pouvoir d'honorer autant notre religion que l'ont honoré ces glorieux Athlétes, qui eurent le courage & le bonheur de ſigner leur foi de leur ſang. Cependant ſans être en état de l'honorer comme eux, il y a un témoignage qu'elle attend de nous : & parce que ſouvent nous lui refuſons ce témoignage ſi juſte & ſi raiſonnable, qu'arrive-t-il? C'eſt qu'au lieu de lui faire tout l'honneur que nous pourrions au moins lui procurer, nous la déshonorons par nos ſcandales & la décréditons. Si je puis bien vous dévélopper ce myſtere d'iniquité, vous en gémirez avec moi, & vous apprendrez à en réparer les ſuites funeſtes. Suivez-moi, je vous prie.

Oui, Chrétiens, la profeſſion de notre foi & l'honneur qu'en retire la religion, eſt pour nous d'un devoir tellement rigoureux, que nous n'y pouvons manquer ſans en devenir reſponſables, & à Dieu, & à l'Egliſe, & à toute la ſociété des fideles. Trois preuves exprimées en trois mots, & fondées ſur la doctrine de Saint Thomas : expliquons-les. Car quand Dieu a voulu inſtituer une religion ſur la terre, il n'a pas prétendu qu'elle y demeurât obſcure & dans les ténebres : parce

qu'elle devoit ſervir à ſa gloire & qu'elle n'étoit même établie que pour ſa gloire, il ne ſuffiſoit pas qu'elle fût toute intérieure & renfermée dans le ſecret des ames; mais il falloit qu'elle fût viſible, il falloit qu'elle parût au jour & au plus grand jour, afin que par ſon éclat elle contribuât à relever la grandeur du maître à qui elle nous ſoumet & qu'elle nous propoſe comme l'objet de notre culte. Or elle ne peut ainſi paroître, qu'autant que nous la profeſſons; & de là ces exercices publics qu'elle nous fait pratiquer, de là ces ſacrés myſteres qu'elle nous fait célébrer, de là ces ſolemnités & ces fêtes qu'elle nous fait obſerver, de là ces pieuſes aſſemblées où elle nous appelle, & ces auguſtes cérémonies où elle nous fait aſſiſter; de là ces prieres communes, ces louanges divines qu'elle nous fait réciter, de là tout cet extérieur de religion que nous devons accompagner de l'eſprit, & qui nous donnant une haute idée du ſervice de Dieu nous attache plus étroitement à Dieu même & nous excite à le glorifier. Si donc nous voulons nous borner à une fauſſe obéiſſance du cœur, & que nous dépouillions notre religion de ces apparences & de ces dehors, ſi nous craignons de la faire voir, nous l'obſcurciſſons, nous la retenons captive dans

un honteux ſilence ; toute vraie qu'elle eſt, nous en altérons, non pas la vérité qui eſt toujours la même, mais la foi qui a divers degrés & qui peut être plus ou moins vive. La tache ſe communique, elle s'étend en quelque ſorte juſques à Dieu, & par-là nous lui dérobons une partie de la gloire qu'il avoit en vue, & dont nous lui ſommes redevables.

Il n'eſt donc pas ſurprenant que Dieu par un commandement exprès, nous oblige de nous faire connoître ſur le point de la religion, de parler ouvertement & ſans déguiſement, d'ajouter aux paroles tout ce qui peut dans la pratique découvrir & mettre en évidence notre foi, d'en rehauſſer par cette confeſſion les avantages & d'en confirmer la vérité. Mais ce n'eſt pas tout, pourſuit l'Ange de l'Ecole, & cette même confeſſion de la foi que la lumiere céleſte a gravée dans notre ſein, l'Egliſe par un autre précepte, a droit encore de nous la demander, & en effet nous la demande comme une ratification de la promeſſe faite pour nous dans notre baptême, & de l'engagement contracté en notre nom. Cette penſée eſt ſolide : comprenez-la. Sur les ſacrés fonts de baptême nous avons fait à l'Egliſe un ſerment d'obéiſſance, & nous nous ſommes préſentés pour être admis parmi

ſes enfants & au nombre des fideles : à la face des autels nous avons ſolemnellement reconnu la vérité de la loi où nous voulions être agrégés pour y vivre & pour y mourir ; nous avons renoncé au démon, au monde, à la chair, pour nous dévouer à Jeſus-Chriſt, pour porter le joug de Jeſus-Chriſt, pour être revêtus de Jeſus-Chriſt : tout cela en préſence du miniſtre qui nous a conféré la grace, en préſence des ſpectateurs, les uns garants & les autres ſeulement témoins de notre proteſtation authentique & irrévocable. Voilà comment nous avons reçu la foi dès la naiſſance : mais après tout ce n'étoit point nous proprement alors qui agiſſions, nous qui parlions, nous qui nous engagions, & qui répondions ; on répondoit pour nous, on parloit pour nous, on agiſſoit pour nous. L'Egliſe a bien voulu ſe contenter de ce premier engagement ; elle l'a accepté, mais à une condition : c'eſt que dans la ſuite il ſeroit ratifié, & par qui ? par nous-mêmes ; & par où ? non point tant par un aveu de l'eſprit, quoique néceſſaire, que par un aveu de la bouche, par un aveu déclaré, publié, notifié à tous le monde chrétien. Sans cela, ſans une telle profeſſion, nous révoquons tacitement ce que nous avons dit par le miniſtere de ceux qui nous ont prêté

leur voix pour nous faire entendre ; nous les démentons, & nous nous démentons nous-mêmes. Du moins nous rendons notre foi suspecte, & nous faisons cette injure à la religion où l'Eglise nous a associés & incorporés, de ne plus oser prendre son parti ni lui marquer notre attachement, dès que notre raison développée peut en discerner la vérité, & que nous nous trouvons en état de l'honorer par notre propre témoignage.

Le mal va encore plus avant, & nous violons une troisieme & derniere obligation, c'est celle de l'exemple que doit chaque fidele à toute la société chrétienne dont il est membre. Car nous ne sommes tous qu'un même corps en Jesus-Christ, & ce qui fortifie ce corps mystique, ce qui lui donne une sainte vigueur, ce qui soutient la foi qui en est l'ame, ce qui l'a fait fleurir, c'est l'édification commune que l'on reçoit & qu'il rend à l'autre : ce sont ces dehors de religion qui frapent les yeux, & qui font d'autant plus d'impression sur les cœurs que nous nous sentons naturellement excités à imiter ce que nous voyons. Touché de cet extérieur, on conçoit pour la religion même un profond respect : l'impiété est forcée de se taire, & la vérité triomphe. Mais par une regle toute contraire, que ce culte visible &

apparent commence à s'abolir, tout commence à languir : on ne ſçait preſque plus ce que c'eſt que la religion ; les libertins s'en prévalent, les fideles en ſont troublés : qu'eſt-ce que la foi, dit-on, & y en a-t-il encore dans le monde ? *Filius hominis veniens, putas fidem inveniet in terrâ ?* *Luc. c. 18.*

Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, les principes évidents & inconteſtables d'où le Docteur angélique a tiré, comme une conſéquence infaillible, l'important devoir que je vous prêche. Devoir général & qui nous regarde tous ; mais devoir particulier pour vous, Grands de la terre : un grand par ſon élévation eſt plus en état de faire honneur à ſa religion ; de même auſſi que ſa grandeur & la diſtinction de ſon rang, par un malheur qui en eſt inſéparable, le met en pouvoir de nuire davantage à la religion & de lui porter des coups plus mortels. Devoir particulier pour vous, Peres & Meres : un pere & une mere par l'autorité qu'ils ont dans leur famille, ſont plus capables d'y entretenir l'eſprit de religion, & par conſéquent en deviennent beaucoup plus criminels s'ils ne prennent pas ſoin de l'y conſerver, & que par un abandon total des œuvres religieuſes, ils le laiſſent peu à peu ſe détruire, ſoit dans eux-mêmes, ſoit dans ceux que le ciel leur a ſoumis. De-

voir particulier pour vous, à qui la réputation, l'érudition, le génie donnent, sans autre droit, un certain crédit dans le monde : il ne faut souvent qu'une parole d'un homme de ce caractere pour maintenir ou pour affoiblir la foi & la religion dans des esprits prévenus en sa faveur & disposés à l'écouter. C'est ce qu'avoit si bien compris le Prophete royal, & ce que nous devons nous-mêmes conclure, en disant comme lui : *Credidi propter quod locutus sum.* J'ai cru, & je ne m'en suis pas tenu là ; je n'ai point cherché à déguiser mes sentiments ni ma créance ; je n'ai point eu peur qu'on en fût instruit & qu'on les connût, mais dans la persuasion où j'ai été & où je suis encore, que je devois cet hommage à la vérité & cette reconnoissance au bienfait du maître qui me l'a révélée, je m'en suis expliqué dans tous mes discours & dans toute ma conduite. *Propter quod locutus sum.*

Psalm. 115.

Telle étoit la fidélité de ce saint Roi : mais par une prévarication contre laquelle les prédicateurs de l'Evangile ne peuvent trop fortement s'élever, & qui doit exciter toute l'ardeur de leur zele, que faisons-nous ? Ah, mes Freres, que ne puis-je vous le représenter dans toute son étendue & dans toute son horreur ! Au lieu d'honorer notre foi en la professant selon

les regles d'une religion pure & sincere, nous la déshonorons par des scandales, dont le Christianisme, qui est pour nous en cette vie le Royaume de Dieu, se trouve rempli. Scandales de toutes les sortes : les uns directs, & ce sont des scandales de libertinage & d'irréligion : les autres indirects, & ce sont des scandales d'indifférence, de lâcheté, de respect humain en matieres de religion. J'entre dans un fonds de morale que je n'entreprends pas d'épuiser, puisqu'il est presque inépuisable : mais la simple exposition que je vais faire des désordres du siecle, je dis de ce siecle malheureux où nous vivons, suffira pour vous toucher & vous convaincre mieux que tous les raisonnements.

Scandales de libertinage & d'irréligion : je ne prétends point ici parler de ces scandales énormes qui n'éclatent que trop souvent, lorsque dans l'excès & dans la licence d'une débauche sans ménagement & sans égard, des impies font gloire de traiter avec profanation les choses de Dieu, de parler insolemment de nos mysteres, de se jouer des plus horribles sacrileges & d'employer ce qu'il y a de plus saint & de plus divin à leur divertissement. Cela s'est vu, Chrétiens, & Dieu veuille que ces anatêmes qui ont été au milieu de nous, pour user du terme de l'Ecriture,

n'aient pas attiré ſur nos têtes les malédictions & les fléaux dont nous ſommes continuellement affligés ! peut-être en portons-nous la peine ſans le ſçavoir. Quoi qu'il en ſoit, de telles impiétés & leurs auteurs ont plutôt beſoin d'être réprimés par la ſévérité des loix que par les ſalutaires avis des miniſtres évangéliques : & malheur à ceux qui revêtus d'une puiſſance légitime pour arrêter ces ſcandales, les laiſſent impunis ; malheur à ceux par qui Dieu en doit être vengé, & par qui il ne l'eſt pas, car il ſçaura bien ſe venger lui-même & ſur eux-mêmes. C'étoit à eux d'être les protecteurs & les défenſeurs de la cauſe de Dieu ; mais parce qu'une molle connivence, qu'une conſidération toute humaine les a retenus, c'eſt à eux que Dieu demandera raiſon de ſa cauſe abandonnée & de ſes intérêts trahis. Cependant le comble du ſcandale n'eſt-ce pas de voir quelquefois des libertins ſi ſcandaleux & ſi diffamés, aſpirer encore après cela aux premiers rangs, & peut-être aux premiers rangs de cette même religion qu'ils ont profanée avec tant de mépris & tant d'outrage ; voulant porter juſques ſur le faîte de la dignité une tache qui ne s'effacera jamais, une flétriſſure qui les expoſera toujours aux reproches que le libertinage même pourra leur faire & leur

fera,

fera, & qui par-là les rend presque absolument incapables d'être dignement & utilement ce qu'ils travaillent néanmoins à devenir.

Je ne veux point non plus parler de ces abominations de désolation qui paroissent tous les jours dans le lieu saint, c'est-à-dire, de ces irrévérences qui se commettent à la face des autels, à la vue des Prêtres du Dieu vivant, aux yeux de tout un peuple assemblé & humilié devant le Seigneur ; comme si l'on avoit entrepris de venir insulter Dieu même dans sa propre maison ; comme si son sanctuaire étoit destiné aux plus sales entretiens, aux plus criminelles libertés, aux plus indignes adorations. Scandale qui par une espece de providence ne se voit plus que dans l'Eglise chrétienne & parmi nous : Dieu, dit excellemment Saint Augustin, ayant, ce semble, voulu de notre impiété même nous faire une preuve de la vérité de notre religion, puisque c'est la seule dont le démon tâche de corrompre le culte & s'efforce de pervertir les pieuses pratiques. Pourquoi la seule ? il n'est pas difficile d'en concevoir la raison ? Car de toutes les religions c'est la seule où le vrai Dieu est servi ; & l'intérêt de ce capital ennemi de Dieu, est que tous les autres cultes, quoique faux & superstitieux, soient religieusement

obſervés, parce que ce ſont ſes ouvrages, & qu'il eſt lui-même adoré. Encore une fois, ce n'eſt point de tout cela que je parle ; ce ſont plutôt des monſtres que des ſcandales, & ſans que je m'arrête à vous en faire d'affreuſes images, il ne faut que le moindre ſentiment du Chriſtianiſme pour les déteſter.

Je paſſe donc à d'autres où nous tombons avec moins de peine, que nous évitons avec moins de ſoin, à quoi peu à peu l'eſprit du ſiecle nous familiariſe, que nous nous figurons aſſez innocents & dont quelquefois nous nous piquons juſqu'à en faire vanité, quoiqu'en effet ce ſoient des ſcandales & des ſcandales d'irréligion. Examinons la conduite du monde, & nous aurons bien-tôt appris à les connoître. Scandales d'irréligion, remarquez ceci, s'il vous plaît, ſcandales d'irréligion : ce ſont mille railleries des choſes ſaintes, où l'on s'égaie & dont on s'applaudit. On raille de tout : on raille des perſonnes de piété, & cela détourne les eſprits foibles de la voie de Dieu : on raille des paſteurs des ames & des vicaires de Jeſus-Chriſt, & cela les empêche de glorifier Dieu dans leur miniſtere : on raille des prédications & des prédicateurs, & cela fait que la divine parole eſt abandonnée & qu'elle n'opere rien : on

raille des dévotions de l'Eglise, sous ombre de crédulité, de simplicité, d'imagination & de vision dans les peuples qui les pratiquent, & cela tourne au mépris de l'Eglise même qui les autorise : on raille de certaines sociétés, de certaines indulgences, sous prétexte des abus qu'on y découvre, ou qu'on croit y découvrir : au lieu d'imiter Saint Augustin, qui tout Evêque qu'il étoit, n'osoit souvent s'élever contre un abus, de peur que la substance même de la chose n'en fût altérée ; car c'est ainsi qu'il s'en déclare dans une de ses lettres. On raille de la fréquentation des sacrements, & de là vient que ces sources de graces & ces remedes salutaires sont négligés.

Scandale d'irréligion : c'est cette malignité dont tant d'esprits aujourd'hui sont préoccupés contre l'Eglise. Car vous en verrez qui là-dessus ont un fonds de chagrin & d'amertume dont ils ne sçauroient se défendre : à peine peuvent-ils souffrir que l'Eglise soit dans l'éclat où elle est maintenant ; ses revenus les choquent, sa jurisdiction leur déplaît : ils voudroient qu'elle fût aussi dépendante des puissances temporelles, aussi pauvre & aussi abjecte dans le monde, qu'elle l'étoit du temps des premiers Cesars ; c'est-à-dire qu'elle fût aussi esclave sous les chrétiens

qui sont ses enfants, qu'elle l'étoit sous ses persécuteurs & ses ennemis. Nouveaux Herodes, dit Saint Bernard, qui laissent Jesus-Christ en paix dans l'obscurité de son berceau, mais qui sont jaloux de le voir puissant & exalté dans les progrès & l'exaltation de son épouse.

Bern. *Alter Herodes, qui Christum non in cunis habet suspectum, sed in Ecclesiis invidet exaltatum.* Entendez-les parler de l'Eglise, il n'y a rien qu'ils ne défigurent. S'y consacrer pour vaquer à Dieu, c'est paresse; s'y établir, c'est ambition & intérêt. Qu'un Ecclésiastique ou un Religieux s'oublie en quelque rencontre, vous diriez qu'ils en triomphent. Qu'il y ait eu quelque chose à censurer dans un homme constitué en dignité, dans un Souverain Pontife, c'est sur quoi ils sont sçavants & éloquents. Toujours disposés à raisonner sur ce que l'Eglise ordonne, & jamais à le favoriser, n'ayant d'esprit que contre l'Eglise & jamais pour l'Eglise, n'étant attentifs qu'à borner son autorité, sans être dociles à s'y soumettre.

Scandale d'irréligion, c'est cette témérité si dangereuse & si ordinaire avec laquelle des hommes sans étude, sans lettres, sans nulle teinture des sciences divines, s'énoncent hardiment sur tout ce qu'ils ne goûtent pas dans notre créance, ou qui n'est pas conforme à

leur ſens dans l'Ecriture, quoique les ſeules raiſons humaines, dit Saint Auguſtin, duſſent leur rendre cette créance & cette Ecriture vénérables : & cela, Chrétiens, parce qu'ils ſont du nombre de ceux que décrivoit l'Apôtre Saint Jude, qui blaſphêment tout ce qu'ils ignorent, *Quæcumque ignorant, blaſphemant ;* *Jud. v. 10.*
au lieu qu'ils devroient dire : du moins je porterai ce reſpect à ma foi & à ma religion, de ne condamner jamais ce que je n'entendrai pas, & d'en accuſer plutôt mon ignorance, que de m'en prendre à celui dont les ténebres valent mieux pour moi que toutes les lumieres de mon eſprit. Scandale d'irréligion ; ce ſont ces livres contagieux & ces ouvrages où la foi eſt artificieuſement corrompue, où la vertu eſt traduite en ridicule, où la crainte de l'enfer & des jugements de Dieu eſt repréſentée comme une foibleſſe : ouvrages reçus avec une eſtime générale, lus avec une avidité inſatiable, récités dans tous les cercles & propoſés pour des modeles. En vérité peut-on dire alors qu'il y ait de la religion dans le monde ? le peut-on penſer ? Scandale d'irréligion : ce ſont ces liaiſons avec des gens connus pour être des incrédules & des athées : liaiſons dont les plus vertueux, ou ceux qui paſſent pour tels, ne ſe font

point de ſcrupule : liaiſons fondées ſur cela ſeul que ce ſont des eſprits agréables, qu'ils divertiſſent & qu'ils plaiſent, qu'ils brillent dans les converſations & qu'on les écoute volontiers ſans ſe ſoucier du péril où l'on expoſe ſa conſcience & ſa foi ; ſans ſe mettre en peine de l'avantage qui en revient à l'impiété, quand on voit que pour n'avoir point de religion on n'en eſt pas moins eſtimé ni moins recherché. Ah ! Chrétiens, où eſt ce zele du Roi prophete, lorſqu'il proteſtoit ſi hautement à Dieu qu'il n'auroit jamais de commerce avec les impies, & que jamais il ne leur donneroit le moindre accès auprès de ſa perſonne, parce qu'il craignoit de paroître en quelque ſorte les approuver & les autoriſer. *Odivi Eccleſiam malignantium, & cum impiis non ſedebo.*

Pſal. 25.

Pourſuivons, & ne nous laſſons point d'un détail toujours abrégé, quelque étendu d'ailleurs qu'il puiſſe être. Scandales d'irréligion : ce ſont ces entretiens où ſe débitent mille maximes formellement oppoſés à la morale de l'Evangile ; par exemple, que rien n'eſt plus cher que l'honneur, & qu'il ne faut jamais ſouffrir une injure ; que chacun par rapport aux biens temporels, doit penſer à ſoi, & ſe pourvoir comme il peut ; qu'on n'eſt heureux qu'autant qu'on eſt riche,

qu'autant qu'on eſt puiſſant & accrédité, qu'on jouit des commodités & des douceurs de la vie ; qu'il y a un âge pour la retraite, & un autre pour le plaiſir ; que certaines fautes ne ſont point de ſi grands péchés ; qu'il n'eſt pas à croire que Dieu s'en tienne ſi griévement offenſé, ni qu'il les puniſſe ſi ſévérement. Maximes toutes mondaines, mais dont on ſe prévient, auxquelles on ſe conforme, que l'on répand, que l'on ſuit, malgré les anathêmes du Fils de Dieu qui les a tant de fois foudroyées & proſcrites. Enfin ſcandales d'irréligion : ce ſont ces nouveautés, ces erreurs qu'on veut introduire aux dépens de la ſaine doctrine. Erreurs qui n'éclatent pas tout à coup, mais qui ſe gliſſent ſecrettement & par degré : on les couvre d'un voile de religion & de réforme ; on les inſinue dans des diſcours publics, dans des conférences particulieres, dans des libelles & des écrits ; on leur donne un air de régularité, d'auſtérité, de pur Chriſtianiſme, qui impoſe & qui engage. Elles ont bien-tôt leurs fauteurs, ſur-tout parmi le ſexe, plus facile à ſéduire & plus ſujet à s'entêter ; elles ont bien-tôt leur parti, & ce parti croît, s'avance, leve la tête, ſe ſoutient par ſes intrigues, ſes artifices, ſes diſcours ; déſole le champ du pere de famille en y ſemant la zizanie, & cauſe dans le

troupeau de Jesus - Christ les schismes & les divisions. Ce ne sont point-là des phantômes ; & plût au Ciel que tout ce que j'en pourrois dire ne fût qu'imaginaire & en idée !

Or je vous demande, mes chers Auditeurs, si tout cela & tout ce que je passe, ne sont pas des scandales, & des scandales directement contraires à cette profession simple, soumise, droite & ouverte qui honore la religion ? Et combien d'autres aurois-je encore à vous reprocher ? Scandales indirects, je veux dire scandales d'indifférence, scandales de négligence, scandales de complaisance, scandales de respect humain & d'une servile dépendance. Quelle matiere à de nouvelles réflexions : elle est infinie, & je suis obligé de la renfermer en peu de paroles.

J'appelle scandale d'indifférence, une froideur mortelle & une malheureuse neutralité sur ce qui touche les intérêts de la religion. Qu'il s'éleve quelques différents sur des questions importantes, où la vraie foi est attaquée, des gens demeurent tranquillement à l'écart & ils ne prennent point, disent-ils, de parti ; ils ne sont ni pour l'un ni pour l'autre, se flattant de suivre en cela l'avis du grand Apôtre, qui reprenoit les chrétiens de Corinthe d'être les uns pour Paul & les autres pour Apollo ; mais ne faisant pas

attention à ce qu'ajoutoit le même Apôtre, qu'ils devoient être pour Jesus-Christ, & par conséquent que si Paul soutenoit la doctrine de Jesus-Christ, s'il combattoit pour l'Eglise de Jesus-Christ, ils devoient nécessairement se tourner du côté de Paul & le seconder. Cependant on se tient en paix; on entend tout, & l'on ne s'attache à rien : que la religion soit en danger; que l'Eglise de Jesus-Christ soit humiliée, qu'elle soit méprisée, qu'elle soit insultée, on n'en est nullement ému; & c'est, à ce qu'il semble, une sagesse, une discrétion, un esprit de dégagement : comme si dans la cause de Dieu tout homme, selon le mot de Tertullien, n'étoit pas né soldat; comme si jamais il étoit permis à des enfants de rester neutres entre leur mere & ses ennemis; à des sujets, entre leur prince légitime & des peuples révoltés; à des chrétiens, à des catholiques, entre l'Eglise & des rebelles qui lui déchirent le sein. J'appelle scandale de négligence une omission habituelle & presque universelle de tout ce qui est du culte de Dieu : & que peut-on en effet juger de la religion d'un homme à qui l'on ne voit jamais pratiquer nul exercice de religion? Point de priere, ni en commun, ni en particulier; point d'abstinences ni de jeûnes, quoiqu'ordonnés par l'Eglise; point de confessions, de communion,

pas même souvent au temps de la Pâque. Or vous sçavez combien cet état est fréquent, & dites-moi quel vestige de Christianisme on y peut reconnoître. J'appelle scandale de complaisance, une damnable facilité à prêter l'oreille aux paroles licencieuses de quelques amis d'une loi très-suspecte & peut-être tout-à-fait perdue. Ce n'est pas qu'on se plaise à ces sortes de conversations ; mais par une criminelle condescendance on paroît s'y plaire. On voit assez ce qu'on auroit à répondre ; mais on craindroit de se rendre fâcheux & critique : on se persuade pouvoir tout accorder à la liberté & à l'enjouement de l'entretien ; on consent à tout ou l'on semble y consentir, dès qu'on n'y résiste pas, & tout fidele qu'on peut être, on passe pour impie avec les impies. J'appelle scandale de respect humain & d'une servile dépendance, cette lâche timidité qui nous ferme la bouche en la présence d'un maître, d'un grand à qui l'on a vendu son ame & sa religion ; ces vues de fortune par où l'on se laisse entraîner dans un parti que l'on sçait être le parti de l'erreur, ces ménagements au moins & ces réserves pour ne le pas choquer & ne s'en attirer pas la disgrace.

Hé, Seigneur, si dans la naissance de votre Eglise & dans ces premiers

temps où elle eut à livrer tant de combats & à essuyer tant de persécutions, elle n'avoit point eu d'autres défenseurs, que seroit-elle devenue ? Si les premiers chrétiens eussent été des indifférents, des négligents, de faux complaisants, des sages & des politiques mondains, auroient-ils sacrifié leurs biens & répandu leur sang pour l'honneur de la religion ? En combien d'occasions l'auroient-ils trahie, non pas toujours en se déclarant contre elle, mais en ne se déclarant pas pour elle, mais en dissimulant, mais en se taisant ? Car dit Saint Chrysostome, il ne faut pas seulement réputer pour traître à sa religion celui qui l'abandonne ouvertement en appuyant le mensonge, mais celui qui ne la confesse pas hautement en soutenant la vérité : *Non enim solus ille proditor est veritatis, qui mendacium loquitur, sed qui veritatem, cùm oportet, non confitetur.* Soyons de bonne foi, mes Freres, & puisque nous sommes chrétiens, soyons-le pleinement, en faisant gloire de l'être ; c'est ne l'être qu'à demi, que de ne le vouloir pas paroître : appliquons-nous à nous-mêmes le juste reproche que faisoit aux Juifs le Prophete Elie : *Usquequò claudicatis in duas partes ?* Que ne vous déterminez-vous à l'un ou à l'autre ; & comment, par un monstrueux assemblage de religion & d'infidélité, prétendez-

Chrys.

3. Reg. c. 18.

vous être tout ensemble au Seigneur & à Baal ? Si le Seigneur est notre Dieu, que ne le reconnoissez-vous sans déguisement ; & s'il ne l'est pas, que ne le
Ibid. désavouez-vous absolument ? *Si Dominus est Deus, sequimini eum : si autem Baal, sequimini illum.* Tel est, mes chers Auditeurs, la disjonctive que l'Eglise vous propose encore aujourd'hui, ou que je vous propose en son nom. Choisissez : mais que dis-je, & y a-t-il là-dessus une autre résolution à prendre que de nous dévouer plus fortement que jamais à l'excellente & divine foi où nous avons été élevés, & de lui rendre tous les hommages qu'elle attend de nous ? Respectons la religion & tout ce qui a quelque rapport à la religion ; car il n'y a rien pour nous de plus grand ni de plus sacré : professons-la avec assurance, & ne rougissons jamais d'une si glorieuse confession : Dieu, dit Saint Ambroise, ne nous a pas donné la honte & la pudeur pour un tel sujet, & ce seroit bien mal l'employer que de la faire servir contre lui-même. Notre foi est aveugle, (c'est la pensée de Zenon de Verone) elle doit donc être moins sujette à rougir ; & comme elle ne voit pas ce qu'elle croit, elle doit aussi nous fermer les yeux à toutes les considérations du monde, quand il s'agit de repousser les

ſcandales qui l'offenſent. Ne nous contentons pas de l'honorer comme vraie, par une profeſſion libre & publique : mais puiſqu'elle eſt ſainte, honorons-la par la pureté & la ſainteté de nos mœurs. Autre devoir dont j'ai à vous parler dans la ſeconde partie.

II. PART.

QUe notre religion ſoit ſainte, & même de toutes les religions la plus ſainte, diſons mieux, & même de toutes les religions l'unique vraiment & parfaitement ſainte, c'eſt un principe, Chrétiens, que j'ai déjà établi dans un diſcours exprès ſur cette matiere, & qui, ſelon mon deſſein, ne demande point ici de nouvelles preuves pour vous en convaincre. Elle eſt ſainte dans ſon auteur, ſainte dans ſes maximes, ſainte dans ſes myſteres, ſainte en tout : car c'eſt ainſi que le Saint-Eſprit nous l'a repréſentée toute pure & ſans tache, & voilà l'idée que je vous en ai donné moi-même & que vous en avez dû concevoir. Ceci donc poſé, j'ajoute une autre vérité non moins certaine ni moins indubitable, que de toutes les qualités & de toutes les prérogatives qui relevent la religion de Jeſus-Chriſt que nous profeſſons, il n'en eſt point de plus excellente, ni par conſéquent de plus glorieuſe que

ſa ſainteté : pourquoi ? parce que c'eſt par ſa ſainteté qu'elle eſt digne de Dieu ; parce que c'eſt ſa ſainteté qui la rend agréable à Dieu ; parce qu'entre tous les témoignages, nul autre que ſa ſainteté, ne montre plus infailliblement, ni même ſi infailliblement qu'elle eſt de Dieu. Dans cette religion Dieu a renfermé tous les dons : le don des miracles, le don des langues, le don de prophétie, le don de ſcience, le don de ſageſſe, & les autres dont Saint Paul nous fait le dénombrement : mais avec ces dons, ſi ce n'étoit une religion ſainte, dès-là elle ſeroit réprouvée de Dieu, & indépendamment de ces dons, elle ſeroit toujours ſelon le gré de Dieu, dès qu'elle ſeroit ſainte : d'où il s'enſuit que ce qui honore davantage la religion, c'eſt ce qui fait plus éclater ſa ſainteté, parce que c'eſt ce qui la rend plus vénérable.

Or il eſt conſtant que ce qui fait plus paroître la ſainteté de notre religion, c'eſt la ſainte vie de ceux qui la profeſſent. Car pour appliquer ici la figure de l'Evangile, on juge de l'arbre par ſes fruits : s'il produit de bons fruits, on connoît que c'eſt un bon arbre : *Arbor bona facit fructus bonos*. La ſainteté des effets marque la ſainteté du principe qui les opere, & il faut qu'une religion ſoit ſainte pour avoir la vertu

de sanctifier. Ce n'est pas après tout qu'elle ne puisse être sainte en elle-même, sans que ceux qui en portent le nom & qui s'en déclarent les sectateurs, acquierent la même sainteté : car bien qu'ils y soient attachés par un engagement de parole & de foi, la perversité de leur cœur peut les en détacher dans la pratique par une criminelle & volontaire corruption de mœurs. Ils peuvent croire ses vérités, ils peuvent admirer ses maximes, ils peuvent même desirer sa perfection d'un desir inefficace & de pure complaisance, tandis qu'entraînés par le poids de la nature & emportés par l'ardeur des passions auxquelles ils se laissent gouverner, ils vivent tout autrement qu'ils ne croient, & suivent des maximes toutes contraires : le désordre de leur vie vient de leur volonté qui se dérègle, & non point de leur religion qui n'en est en soi pas moins parfaite ; & voilà la juste & solide réponse à ceux qui voudroient s'en prendre à la religion chrétienne, des vices qui regnent parmi les chrétiens. Tout cela est incontestable : mais enfin il faut toujours avouer que ce qui donne plus de lustre à la sainteté d'une loi, c'est la sainteté de ceux qui l'ont embrassée. Etre saint & paroître saint, ce sont deux choses toutes différentes : d'être sainte, c'est ce que la loi évangélique

a de ſon fonds, ou ce qu'elle a reçu de Dieu : mais de paroître ſainte, d'être eſtimée ſainte, d'être révérée comme ſainte, c'eſt ce qu'elle peut recevoir de nous & de notre ſainteté ; comment ? parce que notre ſainteté ſera le témoignage viſible & irréprochable de la ſienne.

Si donc, mes chers Auditeurs, nous voulons l'honorer ſous cette précieuſe qualité de ſainte, qui lui eſt ſi légitimement acquiſe, & qui fait un de ſes plus beaux ornements, nous ne le pouvons mieux qu'en travaillant à notre propre ſanctification : & c'eſt pour cela que Saint Paul récommandoit tant aux fideles de ſe rendre irrépréhenſibles dans toute leur conduite, & de faire enſorte que les païens & les idolâtres ne trouvaſſent rien à cenſurer en eux, perſuadé qu'il étoit que rien ne releveroit davantage la gloire du Chriſtianiſme & ne contribueroit plus à le répandre dans toutes les parties du monde : c'eſt pour cela qu'il exhortoit ſi expreſſément ces mêmes fideles à pratiquer le bien, non-ſeulement devant Dieu, mais devant les hommes, afin que l'honneur en rejaillît ſur la religion qui le leur enſeignoit, & qu'elle en devînt plus reſpectable : c'eſt pour cela que tous les Peres de l'Egliſe ſe ſont tant appliqués à entretenir dans ceux qu'ils inſtruiſoient,

l'innocence & la pureté de la vie, & à n'y rien souffrir contre l'édification publique, ayant en vue, outre le salut de chaque particulier, l'avantage qu'en tireroit tout le corps de la religion & le crédit où elle s'établiroit : c'est pour cela que toutes les nouvelles sectes, toutes les hérésies, ont toujours affecté un air de réforme & un extérieur de régularité, par où elles se sont insinuées dans les esprits & où elles ont fait de si tristes progrès.

Aussi quand Saint Augustin, parlant aux infideles, vouloit exalter la religion chrétienne & leur en donner une haute idée, il leur faisoit considérer les chrétiens : & voilà ce qui tant de fois a touché les plus grands ennemis de l'Evangile & ses plus cruels perſécuteurs. Quand ils voyoient parmi le troupeau de Jesus-Christ tant d'équité & de droiture, tant de candeur & de bonne foi, tant de piété & de retenue, tant d'union & de charité, tant de force, de patience, de désintéressement, tant de vertus, ils ne pouvoient refuser à une religion qui formoit de tels hommes, les éloges qui lui étoient dus, & que leur arrachoit, comme malgré eux, la vérité dont ils étoient témoins. Voilà par où tous les saints l'ont honorée, tant de saints ecclésiastiques, tant de saints religieux, tant de saints solitaires, tant de saints de tous

les états & de toutes les conditions. Nous avons la même foi, nous en avons reçu les mêmes avantages, nous en attendons les mêmes récompenses : qui peut nous dispenser d'avoir pour elle le même zele & de lui procurer le même honneur ?

Mais qu'est-il arrivé dans le cours des siecles, & que voyons-nous dans le nôtre, plus qu'on ne le vit jamais ? C'est que nous avons dégénéré & que nous dégénérons tous les jours de cette premiere sainteté qui faisoit autrefois fleurir le Christianisme, & dont ses défenseurs se servoient pour en inspirer l'estime & pour l'autoriser. Regardez, disoit Tertullien pour sa justification & pour celle de ses freres attaqués de toutes parts & exposés à toute la violence des tyrans, regardez comment nous vivons, & vous ne mépriserez pas ce que nous croyons. Il n'y a entre nous ni fraude ni injustice, il n'y a ni traîtres ni scélérats. Vous avez dans vos prisons des chrétiens, mais leur seul crime c'est le nom qu'ils portent & la profession qu'ils en font : hors de là que pouvez-vous dire contre eux, & de quoi les pouvez-vous accuser ? Nous nous assemblons, mais seulement pour invoquer notre Dieu ; & nos prieres presque continuelles sont suivies des exercices d'une sainte pénitence. Du reste, quel tort faisons-

nous à perſonne, & quelle charité même n'exerçons-nous pas envers tous ? A quels devoirs manquons-nous ? Jugez donc, concluoit cet ardent apologiſte, jugez par notre vie qui nous ſommes, & de ce que nous ſommes, jugez quelle doit être cette foi par qui nous le ſommes. Telle étoit la regle qu'il donnoit pour bien connoître la religion chrétienne, & pour en faire voir l'excellence. Mais à s'en tenir maintenant & préciſément à cette regle, au lieu que c'étoit alors la gloire de la religion, n'en feroit-ce pas, dans l'état préſent du Chriſtianiſme, la honte ?

Je l'ai dit, & je ne puis trop le répéter ni trop fortement vous l'imprimer dans l'eſprit : il y a, ſelon la belle remarque de Tertullien & celle d'Arnobe après lui, il y a entre les fauſſes religions du paganiſme & la religion chrétienne cette différence eſſentielle, que dans le paganiſme ceux qui étoient bons & vertueux, ne l'étoient point par religion, puiſqu'au contraire les religions païennes ne portoient qu'aux vices, & en donnoient dans leurs prétendues divinités les exemples ; de ſorte que tous les déſordres qui ſe commettoient parmi les païens, on pouvoit les attribuer à leur religion, ou plutôt à leur ſuperſtition, ſans lui pouvoir rien attribuer de toutes les vertus

qui se pratiquoient. Mais par un privilege directement opposé, tout ce qui se fait de bien dans le Christianisme, doit tourner à l'honneur de la religion chrétienne, puisque c'est-elle qui l'ordonne & qui le persuade ; & rien de tout ce qui se fait de mal ne doit tourner à sa confusion, puisqu'elle est la premiere & la plus rigoureuse à le défendre & à le condamner. C'est ainsi, mes Freres, qu'il en devroit être : mais nous sçavons néanmoins que par la malignité des esprits il en va tout autrement : on a toujours voulu, & l'on veut toujours, quoiqu'injustement, que notre foi soit responsable de notre mauvaise conduite. Et quel avantage en effet pour les libertins lorsqu'ils voient au milieu du peuple chrétien & parmi nous les trahisons & les perfidies, les inimitiés & les vengeances, les débauches & les impudicités ? Je dis parmi nous : car, prenez garde, s'il vous plaît, qui sont ceux qui scandalisent la foi que nous professons & qui la déshonorent par les excès & les déréglements de leur vie ? Sont-ce les hérétiques ? Dès qu'ils se sont séparés de sa communion, elle n'entre plus en rien de tout ce qui vient de leur part, & n'y prend plus d'intérêt : elle ne se glorifie point, dit Tertullien, de leurs bonnes œuvres & de leurs vertus apparentes ; mais aussi depuis

le grand ſcandale qu'ils lui ont cauſé en l'abandonnant, de quelque maniere qu'ils ſe comportent, ils ne ſont plus capables de lui en cauſer d'autres. *Nec vitiis inquinatur, nec virtutibus coronatur.* Il n'y a que nous, mes chers Auditeurs, qui puiſſions dans l'opinion des hommes la relever ou la rabaiſſer, la couronner de gloire ou la charger de confuſion. Soyons ſaints comme elle & ſelon elle, la voilà dans le plus haut point de ſon crédit ; mais ſi nous violons toutes ſes regles, mais ſi nous traitons ſon culte avec de ſcandaleuſes irrévérences, mais ſi nous allions, ou ſi nous prétendons allier la pureté de ſa morale avec la contagion du ſiecle, avec les excès de la paſſion, avec les cupidités de la chair, avec le goût du plaiſir & des voluptés ſenſuelles, c'eſt alors qu'elle tombe dans le mépris, & ſi j'oſe dire, dans l'ignominie. *Tertul.*

Or n'eſt-ce pas là que nous la réduiſons ? n'eſt-ce pas à quoi nous l'expoſons ? & n'eſt-il pas à craindre qu'il en ſoit de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, comme il en fut de Jéruſalem, lorſque ſes ennemis la trouvant toute dépeuplée & déſerte, lui faiſoient les plus cruelles inſultes : *Hæccine eſt urbs perfecti decoris ?* Eſt-ce là cette Egliſe jadis ſi floriſſante & ſi belle ? cette Egliſe qui rempliſſoit le monde de l'éclat de ſes *Thren. cap. 2.*

vertus, & de l'odeur de sa sainteté; cette Eglise qui sanctifioit les villes, les provinces, les empires; cette Eglise qui consacroit les solitudes & les déserts, qui formoit les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges; *Hæccine est?* est-ce là elle, & en quel état l'appercevons-nous? Qui l'a ainsi défigurée, & quels traits y pouvons-nous découvrir de son ancienne splendeur? *Facti*

Ibid. *c. 1.* *sunt filii perditi.* Ses enfants qu'elle avoit élevés dans son sein, qu'elle avoit instruits à son école, qu'elle avoit éclairés de toutes ses lumieres & pourvus de ses secours les plus puissants, sont

Ibid. devenus des enfants de perdition. *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus.* Elle avoit toujours combattu le péché comme son ennemi capital, elle l'avoit tant de fois vaincu & banni des cœurs où il s'étoit établi: mais il a repris sur elle tout l'avantage qu'elle lui avoit enlevé; il a répandu son venin sur tout ce qu'elle avoit de plus cher, de plus sacré & qu'elle conservoit avec plus de soin; il n'a pas même épargné les ministres de ses autels, & la dépravation est générale. Faut-il s'étonner qu'elle en ressente une si vive douleur, & qu'elle soit plongée dans l'amertu-

Ibid. me! *Et ipsa oppressa amaritudine.* Elle adresse sur cela ses plaintes à son Dieu & à son époux; elle lui représente sa

peine. Voyez, Seigneur, lui dit-elle, considérez l'affliction où je suis, & le décri où m'ont mis ceux-là mêmes que je portois entre mes bras & à qui j'avois communiqué vos dons les plus précieux pour en profiter : *Vide, Domine, & considera, quoniam facta sum vilis.* *Ibid. c. 10.* Mais tandis qu'elle gémit & qu'elle se plaint, elle est toujours en butte aux railleries & aux sanglants outrages des impies, des athées, des partisants de l'hérésie, qui ne l'envisagent qu'avec dédain, & qui se jouent de ses plus pieuses observances. *Viderunt eam & deriserunt sabbatha ejus, quoniam viderunt ignominiam ejus.* *Ibid. c. 1.*

Voilà, dis-je, ce que nous attirons à l'Eglise du Dieu vivant, & voilà à quoi nous ne donnons que trop d'occasion. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des ames fideles, dont la piété, dont la vie réguliere & sainte peut faire honneur à la religion; & à Dieu ne plaise que je leur refuse les justes éloges qui leur sont dus : il y en a dans le clergé, il y en a dans le cloître, il y en a même parmi les grands & parmi les petits. Car il a été de la bonté de Dieu de ne pas laisser prendre au vice un empire si universel, que la ruine de son peuple fût entiere ; & il a été de sa sagesse & de son adorable providence, pour la conviction des uns & pour leur condamnation,

de conserver toujours dans le Christianisme, & dans tous les ordres, dans tous les rangs du Christianisme, certains exemples. C'est la consolation de l'Eglise, & là-dessus nous pouvons lui dire comme le Prophete disoit à Jérusalem : *Consolamini, consolamini* : sainte Mere, soutenez-vous dans votre affliction, & consolez-vous; malgré vos pertes, voici encore de dignes enfants qui vous restent, & qui peuvent en quelque sorte vous dédommager : *Consolamini.* Mais que dis-je, Chrétiens, & qu'est-ce que cette consolation, si nous observons bien deux choses : premiérement, la multitude presque infinie de pécheurs qui déshonorent leur foi, & qui sans la renoncer peut-être d'esprit & de cœur, la renoncent dans la pratique & par leurs actions criminelles; secondement, l'injustice des hommes, sur-tout des ennemis de la vraie religion, qui ferment les yeux à tout ce qu'il y a d'édifiant pour n'en être point touchés, parce qu'ils ne le veulent pas être, & qui ne les tiennent ouverts qu'aux scandales, dont ils font le sujet de leurs discours injurieux & où ils appliquent toute leur réflexion.

Isai. c. 4.

Car ne dois-je pas aujourd'hui reconnoître dans le Christianisme ce que le Prophete royal avoit déjà depuis si long-temps reconnu dans le Judaïsme;

&

& faut-il qu'un prédicateur de l'Evangile en soit réduit à faire publiquement cet aveu : *Omnes declinaverunt*? Tous se sont égarés; ils ont tous quitté les voies de la sainteté qu'on leur avoit tracées & où ils étoient appellés, pour s'engager dans leurs voies propres, dans la voie de leur ambition, dans la voie de leur intérêt, dans la voie de la passion qui les domine. Oui, tous, ils se sont ainsi livrés au péché, *Omnes* : c'est-à-dire, qu'entre eux le plus grand nombre est celui des pécheurs; c'est-à-dire, que pour un juste qui se sépare de la multitude, nous pouvons compter mille pécheurs; c'est-à-dire, que par-tout & quelque part que nous portions la vue, rien presque ne se présente à nous que des pécheurs. Pécheurs de tout âge, de tout sexe, de tout caractere & de toute espece; pécheurs superbes & orgueilleux, pécheurs mercénaires & avares, pécheurs dissimulés & vindicatifs, pécheurs violents & emportés, pécheurs malins & médisants : ainsi des autres : *Omnes declinaverunt*. Encore s'ils sçavoient dans leur iniquité se prescrire de certaines bornes, & demeurer dans les limites d'une certaine pudeur : mais y a-t-il rien dans les plus sales passions de si infect & de si honteux où ils ne se laissent entraîner ? N'est-ce pas là même de tous les vices celui qui leur

Ps. 13.

eſt devenu le plus commun, celui où ils ſe plongent le plus promptement, celui où ils vivent plus habituellement, celui dont ils reviennent plus rarement, celui dont ils rougiſſent moins, dont ils ſe font moins de ſcrupule & moins de peine, dont ils ſe glorifient
Ibid. quelquefois plus hautement? *Corrupti ſunt.* Je n'oſerois m'expliquer davantage, & je les renvoie au témoignage de leur conſcience pour penſer en eux-mêmes (ſi cependant il n'eſt pas plus à propos qu'ils effacent abſolument de leur eſprit ces infames idées, à moins que ce ne ſoit un ſentiment de pénitence qui leur en retrace un ſouvenir général) pour penſer, dis-je, en eux-mêmes, & pour ſe dire à eux-mêmes en quels abyſmes de corruption & à quelles abominations la ſenſualité qui
Ibid. les gouverne les a conduits: *Abominabiles facti ſunt.* Ah! mes Freres, Jeſus-Chriſt notre légiſlateur & notre maître fut mocqué, fut inſulté, fut outragé dans ſa paſſion: mais comme nous la renouvellons par le péché cette paſſion ſi ignominieuſe, je puis bien conclure avec l'éloquent Salvien, que nous en renouvellons tous les opprobres, & qu'ils retombent ſur la ſainte loi que ce divin Sauveur eſt venu nous
Salv. enſeigner: *In nobis opprobrium patitur Chriſtus.*

Il eſt vrai, & il en faut toujours con-

venir, que parmi tant d'yvraie ſemée dans le champ de l'Egliſe, il y a quelque bon grain. Je ſçais qu'il ſe trouve encore dans la religion chrétienne quelques chrétiens capables d'en ſoutenir l'honneur. Mais eſt-ce ſur eux que le libertinage attache ſes regards ? Eſt-ce au bien qu'ils font, eſt-ce aux exemples qu'ils donnent & aux vertus qu'ils pratiquent, que le monde ſe rend attentif ? Dans une ſociété, dans une compagnie, un homme ſcandaleux fait plus d'impreſſion ſur les eſprits que tous les autres enſemble, quelque réglés qu'ils puiſſent être.

Finiſſons, mes chers Auditeurs, & faſſe le ciel que ce diſcours rallume tout votre zele pour le ſoutien de votre foi & pour ſa gloire. C'eſt ainſi que ſans paſſer les mers & ſans porter l'Evangile à des peuples éloignés, vous pouvez participer au miniſtere des Apôtres. Ne détruiſons pas dans le ſein de l'Egliſe, ce que d'autres bâtiſſent au milieu de l'idolâtrie ; & tandis que des ouvriers infatigables vont chercher des nations barbares & leur inſpirer le reſpect de nos ſaints myſteres, ne les aviliſſons pas dans l'eſprit même des fideles, & ne leur donnons pas lieu d'en être moins touchés. Nous ſommes ſi ſenſibles à l'honneur d'une famille où nous avons pris naiſſance, ſi ſenſibles à l'honneur d'un corps où

nous avons été aſſociés comme membres : ne le ſerons-nous point à l'honneur d'une religion où nous avons été ſi heureuſement régénerés, à qui nous nous ſommes ſi étroitement engagés, par qui nous avons reçu tant de graces, & dont nous attendons encore une couronne immortelle ? Car ſi nous ſommes, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, par la ſainteté de nos mœurs, la joie & la couronne de notre religion, *Gaudium meum & corona mea*, elle ſera la nôtre; & autant que nous l'aurons honorée en cette vie, autant ſerons-nous glorifiés dans l'éternité, que je vous ſouhaite, &c.





SERMON

POUR LE VINGT-UNIEME DIMANCHE APRE'S LA PENTECÔTE.

Sur le Pardon des Injures.

Tunc vocavit illum Dominus suus, & ait illi : serve nequam, omne debitum dimisi tibi, quoniam, rogasti me : nonnè ergo oportuit & te misereri conservi tui, sicut & ego tui misertus sum ? Et iratus Dominus ejus, tradidit eum tortoribus.

Alors son maître le fit appeller, & lui dit : méchant serviteur, je vous ai remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en avez prié : ne falloit-il donc pas avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous ? Sur cela le maître indigné le livra aux exécuteurs de la justice. En Saint Matth. ch. 18.

JAMAIS reproche ne fut plus convaincant, ni jamais aussi châtiment

ne fut plus juſte. Pour peu que nous ayons de lumiere & de droiture naturelle, il n'y a perſonne qui ne ſente toute la force de l'un, & qui n'approuve toute la rigueur de l'autre. Car que pouvoit répondre ce ſerviteur impitoyable, & ſi dur à ſe faire payer ſans délai une ſomme de cent deniers, lors même que ſon maître touché pour lui de compaſſion & ayant égard à ſa miſere, venoit de lui remettre juſques à dix mille talents ? Si donc, irrité d'une telle conduite, le maître ne différe pas à punir ce miſérable ; s'il le traite comme ce malheureux a traité ſon débiteur, & s'il le fait enfermer dans une obſcure priſon, c'eſt un arrêt dont l'équité ſe préſente d'abord à l'eſprit & dont la raiſon eſt évidente. Voilà, mes chers Auditeurs, la figure, & dès que nous en demeurons là, nous n'y voyons rien qui nous ſurprenne, ni rien qui ne ſoit conforme aux loix d'une étroite juſtice. Mais laiſſons la figure, & faiſons-en l'application : Jeſus-Chriſt l'a faite lui-même dans notre Evangile, & il y a ſans doute de quoi nous étonner. Car c'eſt ainſi, dit le fils de Dieu, que votre Pere céleſte ſe comportera envers vous : *Sic & Pater veſter cœleſtis faciet vobis.* Quelle menace, & à qui parle le Sauveur du monde ? à vous, Chrétiens, & à moi, ſi nous ne pratiquons

Matth. c. 18.

pas à l'égard du prochain la même charité que ce Dieu de miséricorde a tant de fois exercée en notre faveur, & qu'il exerce encore tous les jours ; si dans les offenses que nous recevons du prochain, nous nous livrons à nos ressentiments & à nos vengeances ; si nous ne pardonnons pas, si nous ne remettons pas libéralement toute la dette, ou si nous ne la remettons pas sincerement & de bonne foi : *Sic & Pater vester cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque proximo suo de cordibus vestris.* De là, mes Freres, vous jugez de quelle importance il est de vous exhorter fortement au pardon des injures. Or c'est ce que j'entreprends aujourd'hui. Matiere d'une conséquence infinie ; matiere où je n'aurois pas la confiance de m'engager, si je ne comptois, Seigneur, sur l'onction divine & l'efficace toute-puissante de votre parole. Soutenez-moi, mon Dieu, dans un sujet où votre grace m'est plus nécessaire que jamais. Je la demande par la médiation de Marie. *Ave.*

SI je parlois à des païens & en philosophe, je pourrois trouver dans les principes même de la prudence du siecle de quoi réprimer les saillies de la vengeance, & de quoi condamner les excès d'une passion aussi aveugle qu'elle

est violente & emportée. Mais du reste, mes chers Auditeurs, convenons qu'avec toutes les preuves de la philosophie humaine, je discourrois beaucoup & avancerois peu, & que les plus spécieux raisonnements n'aboutiroient tout au plus qu'à satisfaire votre curiosité, & non point à convaincre vos esprits, ni à toucher vos cœurs. Il faut donc prendre la chose de bien plus haut, & c'est à la religion que je dois avoir recours ; il faut vous parler, non en sage du monde, mais en prédicateur de Jesus-Christ ; il faut, pour vous soumettre, employer l'autorité de Dieu même, & pour vous engager, vous proposer un intérêt éternel : appliquez-vous, s'il vous plaît, à mon dessein, que j'explique en deux mots. Je viens vous entretenir d'un des plus grands commandements de la loi ; & afin de vous en persuader solidement la pratique, je viens établir deux propositions, qui partageront ce discours. Dieu a droit de nous ordonner en faveur du prochain le pardon des injures que nous en avons reçues : c'est la premiere proposition & la premiere partie. Si nous refusons au prochain ce pardon, nous donnons à Dieu un droit particulier de ne nous pardonner jamais à nous-mêmes : c'est la seconde proposition & la seconde partie. Prenez garde, mon cher Auditeur : voulez-

vous disputer à Dieu son droit ? je vais le justifier : prétendez vous que Dieu vous pardonnant, après que vous n'aurez pas pardonné, se relâche ainsi de son droit ? c'est de quoi je vais vous détromper. Il n'est point ici question de belles paroles, ni des agréments de l'éloquence chrétienne ; mais il s'agit de vous faire vivement comprendre deux des plus grandes vérités. Commençons.

I. PART.

JE l'avoue, Chrétiens, le pardon des injures est difficile, & il n'y a rien dans le cœur de l'homme qui n'y répugne : c'est ce que le christianisme a de plus sublime, de plus héroïque, de plus parfait. Pardonner sincérement & de bonne foi, pardonner pleinement & sans réserve ; voilà, dis-je, à en juger par les sentimens naturels, la plus rude épreuve de la charité & l'un des plus grands efforts de la religion. Mais après tout, je soutiens que Dieu a droit de l'exiger de nous, & je dis qu'il l'exige en effet : comment cela ? comme maître, comme pere, comme modele, comme juge. Comme maître, par la loi qu'il nous impose ; comme pere, par les biens dont il nous comble ; comme modele, par les exemples qu'il nous donne, & comme juge, par le pardon qu'il nous promet. Tout ceci est d'une extrême importance, n'en perdez rien.

Pardonner les injures & aimer ſes ennemis, c'eſt un précepte, mes chers Auditeurs, fondé ſur toutes les loix divines, & auſſi ancien que la vraie religion. Dans la loi de nature, dans la loi écrite, dans la loi de grace, cet amour des ennemis a été d'une obligation indiſpenſable : & quand on diſoit aux Juifs, vous aimerez votre prochain & vous haïrez votre ennemi, ce n'étoit pas Dieu qui le diſoit, remarque ſaint Auguſtin, mais ceux qui interprétoient mal la loi de Dieu. Ce n'étoit pas une tradition de Moïſe, mais une tradition des phariſiens, qui corrompant la loi de Moïſe, croyoient que le commandement d'aimer le prochain leur laiſſoit la liberté de haïr leurs ennemis. Jeſus-Chriſt n'a donc point établi une loi nouvelle, lorſqu'uſant de toute ſa puiſſance de légiſlateur, il nous a dit, aimez vos ennemis & pardonnez-leur ; mais il a ſeulement renouvellé cette loi, qui étoit comme effacée du ſouvenir des hommes ; il a ſeulement expliqué cette loi, qui étoit comme obſcurcie par l'ignorance & les groſſieres erreurs des hommes ; il a ſeulement autoriſé cette loi, qui étoit comme abolie par la corruption où vivoient la plûpart des hommes. Car ſi vous n'aimez que ceux qui vous aiment, pourſuivoit le Sauveur du monde, que faites-vous en

cela plus que les publicains ? & si vous n'avez de la charité que pour vos frères, qu'y a-t-il là qui vous reléve au-dessus des païens ? Toute votre charité alors ne peut être digne de Dieu, ni telle que Dieu la demande, puisque ce n'est point une charité surnaturelle, mais une charité purement humaine. Et voilà pourquoi, concluoit le Fils de Dieu, il vous est ordonné d'aimer jusques à vos ennemis, de remettre à vos ennemis les offenses que vous pensez en avoir reçues, de conserver la paix avec vos ennemis, & même de la rechercher. Ainsi l'a-t-on dû de tout temps, & ainsi le devez-vous maintenant, en vertu de l'ordre que je vous intime, ou que je réitére, & que je vous fais entendre dans les termes les plus formels : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.* *Matth. c. 5.*

Or supposé ce précepte, je prétends, Chrétiens, que Dieu a un droit incontestable de nous y assujettir, parce qu'il est le maître ; & par conséquent que nous sommes indispensablement obligés de nous y soumettre & d'y obéir, pour reconnoître là-dessus, aussi bien que sur tout le reste, notre dépendance, & pour rendre à son souverain pouvoir l'hommage que nous lui devons. Précepte appuyé sur les raisons les plus solides & les plus sensibles ; mais quand il s'agit de l'autorité de

Dieu, & de labſolue ſoumiſſion qu'il attend de nous en qualité de ſouverain Etre, ce ſeroit en quelque ſorte lui faire outrage que de vouloir traiter avec lui par raiſon. Il commande, c'eſt aſſez ; il dit, *Ego autem dico vobis*, il n'en faut pas davantage. Et qui êtes-vous en effet, ô Homme, pour entrer en diſcuſſion avec votre Dieu ? & vous appartient-il de raiſonner ſur ſes adorables & ſuprêmes volontés ? *O homo, tu quis es, qui reſpondeas Deo ?*

Rom. c. 9.

Quelle eſt donc d'abord la réponſe la plus courte & la plus déciſive pour renverſer toutes vos excuſes, & pour détruire toutes les prétendues juſtifications dont votre vengeance tâche de ſe couvrir ? la voici, & comprenez-la : c'eſt que Dieu veut que vous pardonniez, & que vous pardonniez de cœur ; c'eſt-à-dire, que vous ne vous contentiez pas de garder certains dehors & de ne vous porter à nul éclat, mais que vous banniſſiez de votre cœur toute animoſité volontaire & tout reſſentiment. Dieu le veut, & je vous l'annonce de ſa part : *Ego autem dico vobis.* A cela vous ne pouvez plus rien repliquer qui ne tombe de lui-même. Mais ce ſacrifice me coûtera bien cher ! dès qu'il eſt néceſſaire, il n'y a point à examiner s'il vous coûtera beaucoup ou s'il vous coûtera peu, puiſqu'il n'y a rien, de quelque prix qu'il puiſſe

être, que vous ne deviez sacrifier à Dieu. Mais c'est un effort au-dessus de la nature : aussi n'est-ce pas selon la nature qu'on l'exige de vous, mais selon la grace, qui ne vous manquera pas, & qui est assez puissante pour vous soutenir. Mais j'y sens une répugnance que je ne puis vaincre, & le moyen que je me fasse une pareille violence ? Abus, répond Saint Jerôme : quand Dieu vous l'ordonne, la chose dès-là vous est possible, puisque Dieu n'ordonne rien d'impossible. Et qu'y a-t-il, ajoûte le même Saint Docteur, de plus possible pour vous que ce qui dépend de vous & de votre volonté ? Il n'y a point ici, comme à l'égard de bien d'autres préceptes, à alléguer, ou la distance des lieux, ou la fortune, ou l'âge, ou la santé, ni le reste. Mais que dira le monde ? il dira que vous êtes chrétien, & que vous vous comportez en chrétien ; il dira que vous êtes soumis à Dieu, & votre fidélité l'édifiera : ou s'il ne pense ni ne parle de la sorte, quoi qu'il pense & quoi qu'il dise, vous mépriserez ses jugements & ses discours, & vous vous souviendrez que c'est à l'ordre de Dieu, & non aux idées du monde, que vous devez vous conformer. Mais on me traitera d'esprit foible, & il y va de mon honneur. Votre plus grand honneur est de renoncer en vue

de Dieu à tout honneur mondain, & l'acte le plus héroïque de la vraie force est de triompher ainsi tout à la fois & de vous-même & du siécle profane. Mais cet homme se prévaudra de mon indulgence, & n'en deviendra que plus hardi à m'attaquer. Peut-être sera-t-il touché de votre religion; ou s'il ne l'est pas, & qu'il en devienne plus mauvais pour vous, vous en deviendrez meilleur devant Dieu, à qui seul il vous importe de plaire. Ah! Chrétiens, que notre amour propre est fécond en subtilités pour se justifier, & pour se soustraire impunément à la loi de Dieu! Si j'entreprenois de découvrir tous ses artifices, c'est une matière que je ne pourrois épuiser: mais fût-il mille fois plus artificieux & plus subtil, il faudra toujours qu'il plie sous l'empire dominant du maître qui nous interdit toute haine, & qui s'en est déclaré si expressément par ces paroles: *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.*

Mais ce n'est point, après tout, par une obéissance pure & par une soumission forcée, qu'il prétend nous engager à l'observation de sa loi; il veut que la reconnoissance y ait part, & le pardon qu'il sollicite pour le prochain: c'est encore plus comme bienfacteur & comme père qu'il s'y intéresse, que comme législateur & comme maî-

tre. S'il nous commandoit d'aimer nos ennemis & de leur pardonner pour eux-mêmes, ſon précepte pourroit nous paroître dur & rigoureux : car il eſt vrai qu'à conſidérer préciſément la perſonne d'un ennemi qui s'élève contre nous, nous n'y trouvons rien que de choquant, rien qui ne nous picque & qui ne ſoit capable d'exciter le fiel le plus amer. Mais que fait Dieu ? Il ſe préſente à vous, mon cher Auditeur, & détournant vos yeux d'un objet qui les bleſſe, il vous ordonne de l'enviſager lui-même. Il ne vous dit pas : c'eſt pour celui-ci, c'eſt pour celle-là que je vous enjoins de leur pardonner ; mais il vous dit, c'eſt pour moi. Il ne vous dit pas : pardonnez-leur parce qu'ils le méritent ; mais il vous dit, pardonnez-leur parce que je l'ai bien mérité moi-même. Il ne vous dit pas, ayez égard à ce que vous leur devez ; mais il vous dit, ayez égard à ce qui m'eſt dû & à ce que je leur ai cédé. Ce fut ainſi que les enfans de Jacob toucherent le cœur de Joſeph leur frere, qu'ils avoient ſi indignement vendu, & qu'ils obtinrent de lui le pardon de l'attentat même le moins pardonnable, où leur envie les avoit portés contre ſa propre perſonne. Votre pere, lui dirent-ils, & le notre, nous a chargés de vous faire une demande en ſon nom : c'eſt que vous ne

pensiez plus aux crimes de vos freres ; & que vous oubliyez l'énorme injustice
Gen. c. 50. qu'ils ont commise envers vous : *Pater tuus præcepit nobis ut hæc tibi verbis illius diceremus : obsecrò ut obliviscaris sceleris fratrum tuorum , & peccati , atque malitiæ quam exercuerunt in te.* Au souvenir de Jacob, de ce pere que Joseph aimoit & dont il avoit été si tendrement aimé, ses entrailles s'émurent , les larmes lui coulerent des yeux ; & bien loin d'éclater en menaces , & de reprocher à ces freres parricides leur barbare in-
Ibid. humanité , il les rassura , *Nolite timere ;* il prit lui - même leur défense , &
Ibid. les excusa en quelque maniere , *Vos cogitastis de me malum , sed Deus vertit illud in bonum ;* il se fit leur soutien &
Ibid. leur protecteur , *Ego pascam vos & parvulos vestros.*

Or , Chrétiens , ce n'est point au nom d'un pere temporel , ni au nom d'un homme comme vous ; c'est au nom du Pere céleste, au nom d'un Dieu créateur , d'un Dieu rédempteur, que je m'adresse à vous. Combien de fois peut-être vous retraçant l'idée de ses bienfaits vous êtes - vous écriés comme David , dans un renouvellement
Ps. 115. de piété & de zèle : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Que vous donnerai - je , ô mon Dieu , pour tout ce que vous m'avez donné ; & que ferai - je pour vous , Seigneur ,

après tout ce que vous avez fait pour moi ? Combien de fois avez-vous desiré l'occasion où vous pussiez par une marque solide lui témoigner votre amour ? N'en cherchez point d'autre que celle-ci ; & dès que vous pardonnerez pour Dieu, comptez avec assurance que vous aimez Dieu. Je ne sçais si vous concevez bien toute ma pensée : elle est vraie, elle est indubitable ; & pour une ame encore susceptible de quelque sentiment de religion, je ne vois rien de plus engageant ni de plus consolant : expliquons-nous. La plus grande consolation que je puisse avoir sur la terre, est de pouvoir croire avec toute la certitude possible en cette vie, que j'aime Dieu, & que je l'aime, non d'un amour suspect & apparent, mais d'un amour réel & véritable ; car autant que je suis certain de mon amour pour lui, autant suis-je certain de son amour pour moi & de sa grace. Or de tous les témoignages que je puis là-dessus souhaiter, il n'en est point de moins équivoque & de plus sûr que de pardonner à un ennemi ; pourquoi ? parce qu'il n'y a que l'amour de Dieu, & le plus pur amour, qui me puisse déterminer à ce pardon. Ce n'est point la nature qui m'y porte, puisqu'il la combat directement ; ce n'est point le monde, puisque le monde a des maximes toutes

tes contraires. D'où il s'ensuit que Dieu seul en est le motif ; que le seul amour de Dieu en est le principe, & qu'en disant à Dieu, je vous aime, Seigneur, & pour preuve que je vous aime, je remets de bonne foi telle injure qui m'a été faite, je suis, en parlant de la sorte, à couvert de toute illusion.

Et quelle onction, mes chers Auditeurs, n'accompagne point ce témoignage secret qu'on se rend à soi-même ? J'ai sujet de penser que j'aime mon Dieu, & que je l'aime vraiment; je fais quelque chose pour mon Dieu, que je ne puis faire que pour lui, & par conséquent que je fais purement pour lui. Quel goût ne trouve-t-on point en cette réflexion ? Mais le mal est que sans regarder jamais Dieu dans l'homme, nous ne regardons que l'homme même; & de là ces longues & vaines déclamations sur l'indignité du traitement qu'on a reçu, sur l'audace de l'un, sur la perfidie de l'autre, sur mille sujets qu'on défigure souvent, qu'on exagere, qu'on représente avec les traits les plus noirs. Hé ! Chrétiens, qu'il en soit comme vous le dites, & comme il vous plaît de l'imaginer, j'y consens; mais ne comprendrez-vous jamais que ce n'est point là de quoi il s'agit ? que quand nous vous exhortons à pardonner, nous ne prétendons pas justifier à vos yeux le pro-

chain, puisque s'il étoit innocent, il n'y auroit point de pardon à lui accorder. Que voulons-nous donc ? c'est que vous vous éleviez au-dessus de l'homme ; c'est que vous donniez à Dieu ce que vous refuseriez à l'homme ; c'est que vous pensiez que Dieu se tiendra honoré, glorifié, & si j'ose dire, obligé de ce que vous ferez en faveur de l'homme. Du moment que vous vous serez bien imprimé dans l'esprit cette vérité fondamentale & essentielle, y aura-t-il effort qui vous étonne, ou qui doive vous étonner & vous arrêter ?

Allons plus avant, & si pour nous exciter encore & nous régler, il nous faut un grand exemple, Dieu lui-même, comme modéle, nous en servira & nous convaincra par la vue de ses miséricordes envers nous & par la douceur de sa conduite. Car nous avons beau nous plaindre & relever nos droits, il n'y a jamais eu ni jamais il n'y aura de replique à l'argument que Dieu nous fait aujourd'hui sous la figure de ce Maître de l'Evangile : *Omne debitum dimisi tibi ; nonne ergò oportuit & te misereri conservi tui ?* *Matth. c. 18.* J'aime mes ennemis, & je leur pardonne ; je vous ai vous-même aimé, combien de fois vous ai-je pardonné ? ne devez-vous donc pas m'imiter en cela & pardonner comme moi ? Raison

qui nous ferme la bouche, & qui nous accable du poids de son autorité; & pour l'examiner à fond, prenez-la, mon cher Auditeur, dans tous les tours qu'il vous plaira : considérez-y les offenses de part & d'autre, & comparez la personne qui les reçoit, celle qui les fait, le pouvoir & la maniere de se venger, l'intérêt qui se trouve à pardonner, la fin que l'on peut dans l'un ou dans l'autre se proposer; pesez, dis-je, exactement tout cela, & en tout cela vous verrez comment l'exemple d'un Dieu vous condamne, & que c'est assez de ce seul exemple, si vous ne le suivez pas, pour vous rendre criminel. De là vos vengeances vous paroîtront pleines d'injustice, de foiblesse, de lâcheté, d'aveuglement, d'ingratitude envers Dieu, & d'oubli de vous-même. Toutes ces considérations sont dignes de vous, & demandent une attention particuliere.

Car, pour en venir au détail, nous sommes piqués d'une injure, & quelquefois nous nous en prenons à Dieu même : mais combien lui-même en souffre-t-il tous les jours, & en a-t-il souffert ? Nous ne pouvons supporter qu'un homme se soit attaqué à nous, & qu'il nous ait outragés ; mais Dieu nous fait voir des millions d'hommes, ou plutôt tous les hommes ensemble qui se soulevent contre lui & qui le

deshonorent : nous avons peine à digérer que tel & tel depuis si longtemps nous rendent de mauvais offices; mais Dieu nous répond que depuis qu'il a créé le monde, le monde n'a pas un moment cessé de l'insulter. Il nous est fâcheux d'avoir un ennemi dans cette famille, dans cette compagnie ; mais Dieu en a par toute la terre. A quoi sommes-nous si sensibles, & sur quoi faisons-nous paroître tant de délicatesse ? sur une parole souvent mal entendue, sur une raillerie mal prise, sur une contestation dans l'entretien, sur une vivacité qui sera échapée, sur un mépris très léger, sur un air froid & indifférent, sur une vaine prétention qu'on nous dispute, sur un point d'honneur. Car voilà, vous le sçavez, voilà ce qui fait naître parmi les hommes les plus grandes inimitiés, & même parmi ces hommes si jaloux de passer dans le monde pour sages & pour esprits forts. Mais, dit Saint Chrysostôme, à regarder les inimitiés des hommes dans leur principe, qu'elles sont frivoles ! Et qu'y a-t-il de comparable à tout ce qui s'est fait & à tout ce qui se fait contre notre Dieu ; aux impiétés, aux sacriléges, aux imprécations & aux blasphêmes, aux profanations de ses autels, de son nom, de ses plus sacrés mysteres ; aux revoltes perpétuelles &

les plus formelles contre sa loi. Mais encore qu'est-ce que ce souverain Maître, créateur de l'univers; & qu'est-ce que de foibles créatures, qu'il a formées de sa main & tirées du néant ? Si donc, vils esclaves, nous nous récrions si hautement en toutes rencontres & sur les moindres blessures, n'a-t-il pas droit de nous confondre par son exemple, & de nous dire : *Omne debitum dimisi tibi ; nonne ergo oportuit & te misereri?* Moi, la grandeur même, moi digne de tous les hommages, mais exposé à toute l'insolence des pécheurs, & à tous les excès de leurs passions les plus brutales, j'oublie en quelque sorte pour eux, & la supériorité de mon être, & l'innombrable multitude, la griéveté, l'énormité de leurs offenses ; moi-même je leur tends les bras pour les rappeller, moi-même je leur ouvre le sein de ma miséricorde pour les y recueillir, moi-même je les préviens de ma grace & leur communique mes plus riches dons. C'est ainsi que j'en use, tout Dieu que je suis : mais vous, ennemis irréconciliables, vous n'écoutez que la vengeance qui vous anime, & la colere qui vous transporte. ; mais vous, hommes, vous voulez traiter dans toute la rigueur des hommes comme vous : *Nonne oportuit & te misereri conservi tui ?* Mais vous, sans vous souvenir de votre commune ori-

gine, qui vous égale tous devant mes yeux ; vous prétendez vous prévaloir de je ne ſçais quelle diſtinction humaine, pour exagérer tout ce qui ſe commet à votre égard, & pour le mettre au rang des fautes irrémiſſibles. Mais vous, meſurant tous vos pas, & craignant de rien relâcher de vos droits, plus imaginaires que réels, vous paſſez les années, & quelquefois toute la vie dans des diviſions ſcandaleuſes, plutôt que de faire une démarche ; & pour une occaſion, pour un moment où votre frere a manqué, vous demandez des réparations qui ne finiſſent point. Mais vous, comptant pour beaucoup de ne pas porter les choſes à l'extrêmité, vous demeurez dans une indifférence qui ne témoigne que trop l'éloignement & l'aliénation de votre cœur. Sont-ce là les regles de la charité que je vous ai recommandée, & dont j'ai voulu être le modele ?

Malheur à nous, mes Freres, ſi nous ne nous conformons pas à ce divin exemplaire. Le péché originel de l'homme a été de vouloir être ſemblable à Dieu : mais ici Dieu, non-ſeulement nous permet, mais nous conſeille, mais nous exhorte, mais nous ordonne d'être parfaits comme lui : comment accorder enſemble l'un & l'autre ? Rien de plus aiſé, répond Saint Auguſtin, expliquant cette apparente

contradiction. Le premier péché de l'homme a été de vouloir être semblable à Dieu en ce qui regarde la prééminence de cet Etre suprême, c'est-à-dire, qu'il a souhaité d'être grand comme Dieu, éclairé comme Dieu, indépendant comme Dieu. Or c'étoit là un orgueil insupportable & une criminelle présomption. Mais la perfection est de ressembler à Dieu par l'imitation de sa sainteté & de ses vertus; je veux dire, d'être charitable comme Dieu, miséricordieux comme Dieu, patient comme Dieu: *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.*

Isai. c. 4.

Matth. c. 5.

Je dis plus, & je soutiens, mon cher Auditeur, que cet exemple doit avoir sur vous d'autant plus d'efficace, qu'il vous est personnel: concevez bien ceci. Je ne vous ai parlé qu'en général de tout ce que Dieu reçoit d'outrages de la part des hommes, & de tout ce qu'il leur remet si libéralement & si aisément; mais que seroit-ce si de toutes les personnes qui composent cet Auditoire, prenant chacun en particulier, je lui mettois devant les yeux tout ce qu'il a fallu que Dieu dans le cours de sa vie lui pardonnât, & tout ce qu'il se flate en effet que Dieu lui a pardonné? Que seroit-ce si je présentois à ce mondain toutes les abominations d'une habitude vicieuse, où il s'est livré à ses desirs les plus déré-

glés;

glés ; où sans retenue & sans frein, il s'est abandonné aux plus honteux débordements ; où mille fois révolté contre sa propre conscience, il a étouffé la voix de Dieu, qui se faisoit entendre a lui ; il a rejetté la grace de Dieu qui l'éclairoit & qui le pressoit, il a foulé aux pieds la loi de Dieu, qui l'importunoit & qui le gênoit, il a raillé des plus saints mysteres de Dieu, dont la créance le condamnoit, & dont l'idée le fatiguoit & le troubloit ; il a sacrifié Dieu & tous les intérêts de Dieu à l'objet périssable qui l'enchantoit & le possédoit ? Que seroit-ce, si parcourant tous les autres états, j'appliquois cette morale à l'impie, à l'ambitieux, à l'avare (car il n'y a que trop lieu de croire que dans cette assemblée il se trouve de toutes ces sortes de pécheurs) que seroit-ce, dis-je, mon cher Frere, si je vous retraçois le souvenir de toutes vos iniquités & que je raisonnasse ainsi avec vous : voilà ce que Dieu a toléré, voilà sur quoi il a usé à votre égard de toute son indulgence, voilà ce qu'il a cent fois oublié pour vous rapprocher de lui & pour se rapprocher de vous ? Par où jamais pourrez-vous vous défendre de suivre un exemple si puissant & si présent ? Or ce que je vous dirois, Dieu vous le dit actuellement dans le fond de l'ame : *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi* ; Mé-

chant ſerviteur, c'eſt ſpécialement à vous que j'ai tout remis, *Tibi*; je pouvois vous perdre, & je me ſuis employé à vous ſauver; je pouvois vous bannir éternellement de ma préſence, & je vous ai recherché; vous étiez pour moi dans une indocilité, dans une inſenſibilité, dans une dureté de cœur capable de tarir toutes les ſources de ma miſéricorde, & rien ne les a pu épuiſer: de quel front & par quelle monſtrueuſe oppoſition, un débiteur à qui l'on a fait grace, & grace ſur des dettes accumulées & dont il ſeroit accablé, peut-il pourſuivre avec une ſévérité inexorable l'acquit d'une dette auſſi légere que celle qui vous intéreſſe? *Omne debitum dimiſi tibi; nonne ergò oportuit & te miſereri conſervi tui?*

Mais peut-être, Chrétiens, doutez-vous de ce pardon de la part de Dieu & par rapport à vous; car qui ſçait s'il eſt digne d'amour ou de haine, & qui peut être certain de la rémiſſion de ſes péchés? Hé bien, ſi vous craignez de ne l'avoir pas encore obtenue, je viens vous enſeigner le moyen infaillible de l'obtenir, en vous faiſant conſidérer Dieu comme juge; & s'il y a une vérité qui doive faire impreſſion ſur vos cœurs, n'eſt-ce pas celle-ci par où je conclus cette premiere partie? Il eſt vrai; telle eſt en cette vie notre triſte ſort, & l'affreuſe incertitude où nous

nous trouvons : nous ſçavons que nous avons péché, & nous ne ſçavons ſi Dieu nous a pardonné ; les plus grands ſaints ne le ſçavoient pas eux-mêmes, & des pénitents par état, après avoir paſſé de longues années dans les plus rigoureux exercices d'une mortification accablante, ſaiſis néanmoins de frayeur, ſe demandoient les uns aux autres, comme nous l'apprend Saint Jean Climaque : ah ! mon frere, penſez-vous & puis-je penſer que mes péchés devant Dieu ſoient effacés ? Si des Saints étoient pénétrés de ce ſentiment, quel doit être celui de tant de pécheurs ? Or dans le ſujet que je traite, j'ai de quoi les tirer de cette incertitude qui les trouble ; j'ai de quoi leur donner l'aſſurance la plus ſolide & la plus ferme, puiſqu'elle eſt fondée ſur la parole même de Dieu, ſur l'oracle de la vérité éternelle : car c'eſt Dieu qui nous l'a dit ; & s'il nous ordonne de pardonner, c'eſt en ajoutant à ſon précepte cette promeſſe irrévocable & ſi engageante, je vous pardonnerai moi-même : *Dimittite, & dimittemini.* En deux mots, quel fond d'eſpérance & quel motif pour animer notre charité ! Il n'y a là ni ambiguité ni équivoque, il n'y a point de reſtriction ni d'exception, tout y eſt intelligible, tout y eſt précis & formel, remarquez-le bien. Dieu par la

Luc. c. 6.

bouche de ſon Fils ne nous dit pas, pardonnez, & je vous pardonnerai certains péchés ; mais, de quelque nature qu'ils puiſſent être, vos péchés vous ſeront remis, *Et dimittemini.* Il ne nous dit pas, pardonnez, & je vous pardonnerai pluſieurs péchés ; mais leur nombre, ſelon l'expreſſion du Prophete, fût-il plus grand que celui des cheveux de votre tête, tous vos péchés en général vous ſeront remis, *Et dimittemini.* Il ne nous dit pas, pardonnez, & après un temps marqué pour ſatisfaire à ma juſtice, je vous pardonnerai ; mais du moment que vous aurez pardonné, vos péchés dès-là vous ſeront remis, *Et dimittemini.* Tellement, Chrétiens, que dès que je pardonne & que je pardonne en vue de Dieu & par amour pour Dieu, je puis autant compter ſur le pardon de mes péchés, que ſur l'infaillibilité de Dieu & ſur ſon inviolable fidélité. Rempli de cette confiance, je vais à l'autel du Seigneur, & ſans oublier le reſpect dû à cette infinie majeſté, j'oſe lui parler de la ſorte : je ſuis pécheur, & je le reconnois en votre préſence, ô mon Dieu ; mais tout pécheur que je ſuis, vous me recevrez en grace, parce que ſelon vos ordres j'ai moi-même fait grace ; dans le ſacrifice que je viens vous préſenter, je n'ai point d'autre victime à vous offrir que mon cœur & que ſon reſſentiment,

je vous l'immole, Seigneur, & c'eſt une hoſtie digne de vous, puiſqu'elle eſt purifiée du feu de la charité ; & ſi vous rejettiez cette hoſtie, j'en appellerois à votre parole ; & ſi vous m'imputiez encore quelque choſe après l'avoir racheté par cette hoſtie, je dirois, Seigneur, & vous me permettriez de le dire, ou que vous m'avez trompé, ou que vous avez changé ; or ni l'un ni l'autre ne vous peut convenir.

N'en doutez point, mon cher Auditeur : quand vous aurez fait un pareil effort, & que vous adreſſerez à Dieu une telle priere, il vous écoutera, il vous répondra dans le ſecret du cœur ce qu'il fit entendre à Magdelaine en la renvoyant : allez en paix, vos péchés vous ſont pardonnés : *Remittuntur tibi peccata, vade in pace.* *Luc. c. 7.* Le miniſtre de la pénitence, témoin d'une diſpoſition ſi ſainte, & comptant ſur toutes les autres qui s'y trouvent renfermées, prononcera ſans héſiter la ſentence de votre abſolution, & répandra ſur vous toutes les bénédictions du ciel ; vous vous retirerez content de Dieu, & content de vous-même. Or à toutes ces conditions & par tous ces titres, dites-moi ſi Dieu n'a pas droit d'exiger de vous le pardon qu'il vous ordonne & dont il vous a fait une loi ? Mais vous, dès que vous ne le voulez pas accorder ce pardon ſi légitimement

dû & si expressément enjoint, ne donnez-vous pas à Dieu un droit particulier de ne vous pardonner jamais à vous-même ? C'est ce que vous allez voir dans la seconde Partie.

II. PART. CE que nous craignons communément le plus, & ce qui nous seroit dans la vie plus fâcheux & moins soutenable, c'est, Chrétiens, qu'on nous traitât comme nous traitons les autres, qu'on nous jugeât comme nous jugeons les autres, qu'on nous poursuivît & nous condamnât comme nous poursuivons & condamnons les autres. Notre injustice va jusqu'à ce point, de ne vouloir rien supporter de ceux avec qui nous sommes liés par le nœud de la société humaine, & de prétendre qu'ils nous passent tout, qu'ils nous cedent tout, qu'en notre faveur ils se démettent de tout ; si par un retour bien naturel ils se comportent envers nous selon que nous nous comportons envers eux, s'ils s'élevent contre nous, de même que nous nous élevons contre eux, & s'ils nous font ressentir toute la rigueur qu'ils ressentent de notre part, nous en paroissons outrés & désolés ; mais à combien plus forte raison devons-nous donc craindre encore davantage que Dieu ne se serve pour nous de la même mesure

dont nous nous ſervons pour le prochain, c'eſt-à-dire, qu'il ne devienne auſſi implacable pour nous que nous le ſommes pour nos freres, & que le pardon que nous ne voulons pas leur accorder, il ne nous l'accorde jamais à nous-mêmes ? Or c'eſt juſtement à quoi nous nous expoſons par notre inflexible dureté & par nos inimitiés ; en ne voulant pas nous conformer à ſa conduite, nous l'obligeons de ſe conformer à la nôtre, & nous obſtinant à ne rien pardonner, nous lui donnons un droit particulier de ne nous pardonner jamais. Comment cela ? le voici ; parce qu'alors nous nous rendons ſinguliérement coupables, & coupables en quatre manieres : obſervons-les. Coupables envers Dieu, coupables envers Jeſus-Chriſt fils de Dieu, coupables envers le prochain ſubſtitué en la place de Dieu, & coupables envers nous-mêmes. Coupables envers Dieu, dont nous violons un des préceptes les plus eſſentiels ; coupables envers Jeſus-Chriſt fils de Dieu, que nous renonçons en quelque ſorte dès que nous renonçons au caractere le plus diſtinctif & le plus marqué du chriſtianiſme ; coupables envers le prochain ſubſtitué en la place de Dieu, & à qui nous refuſons ce qui lui eſt dû en conſéquence du tranſport que Dieu lui a fait de ſes juſtes préten-

tions ; enfin coupables envers nous-mêmes, ſoit en nous démentant nous-mêmes & la priere que nous faiſons tous les jours à Dieu, ſoit en prononçant contre nous-mêmes, par cette priere, notre propre condamnation. Quelle ample matiere & quel nouveau fonds de morale ! Ecoutez-moi, tandis que je le vais développer.

Car il ne faut point ſe perſuader, Chrétiens, qu'il vous ſoit indifférent de pardonner ou de ne pardonner pas, & que devant Dieu vous en ſoyez quittes pour lui repréſenter la juſtice de vos reſſentiments & de vos vengeances, par la griéveté des injures qui vous offenſent. Tout offenſés que vous pouvez être, Dieu vous défend de ſuivre les mouvements de votre cœur aigri & envenimé ; & quelque violente que ſoit la paſſion qui vous anime, il veut que vous l'étouffiez : pourquoi ? parce qu'il s'eſt réſervé à lui ſeul le droit de vous venger & de vous faire juſtice, quand il lui plaira, & ſelon qu'il
Rom. c. 12. lui plaira : *Mihi vindicta, & ego retribuam.* Il ne prétend pas que ſans ſujet & ſans égard on s'attaque à vous, ni que le tort que vous recevez demeure impuni : mais parce que s'il vous permettoit d'être vous-mêmes les juges & les exécuteurs de la juſte ſatisfaction que vous pouvez attendre, tout le lien de la ſociété ſeroit bientôt rompu, &

toute la charité éteinte dans le monde ; pour la maintenir cette société qu'il a établie, & pour conserver entre les hommes cette charité si nécessaire, il vous ordonne de lui abandonner votre cause, de vous en reposer sur lui, & de réprimer jusqu'au moindre sentiment qui vous porteroit aux dissensions & à une fatale désunion. Précepte si exprès & d'une obligation si étroite, qu'il entend même que sur le point de lui présenter tout autre sacrifice, vous quitterez l'Autel, vous y laisserez la victime, & vous irez avant toutes choses vous réconcilier avec votre ennemi. Sans cela, quelque présent que vous apportiez à son sanctuaire & que vous ayiez à lui mettre dans les mains, il le rejette & le réprouve. Que faites-vous donc, mon cher Auditeur, quand par une division scandaleuse ou par une secrette aliénation, vous séparez ce que Dieu avoit uni, & vous troubliez la paix dont il étoit le garant & le sacré nœud ? Outre l'ennemi visible que vous avez sur la terre, & que vous aigrissez encore davantage, vous en suscitez contre vous un autre dans le ciel, mais plus puissant mille fois & plus redoutable, tout invisible qu'il est : c'est Dieu même. Or se rendre ainsi coupable & condamnable aux yeux de Dieu, n'est-ce pas l'autoriser spécialement à vous punir, & à vous punir sans rémission ?

Non, Chrétiens, tant que vous serez inflexibles pour vos freres, n'espérez pas que Dieu jamais se laisse fléchir en votre faveur. Vous vous prosternerez à ses pieds, vous gémirez devant lui, vous vous frapperez la poitrine & vous éclaterez en soupirs pour le toucher : mais la même dureté que vous avez à l'égard d'un homme comme vous, il l'aura envers vous; & malgré vos gémissements & vos soupirs, n'attendez de lui d'autre réponse que ce foudroyant anathême : Point de miséricorde à celui qui n'a pas fait miséri-
Jacob. corde, *Judicium sine misericordiâ illi*
c. 2. *qui non fecit misericordiam.* Il est vrai que dans son Eglise il y a un tribunal de miséricorde pour les pécheurs & pour le pardon de leurs péchés, & qu'il a revêtu ses ministres de son pouvoir pour vous absoudre : mais ce pouvoir par rapport à vous est suspendu, dès que vous voulez fomenter dans votre ame le mauvais levain qui l'envenime, & le ministre alors doit vous dire en vous renvoyant : *Judicium sine misericordiâ illi qui non fecit misericordiam.* Il est vrai qu'à la mort Dieu commande aux Prêtres de redoubler leurs soins pour votre secours, & de vous communiquer abondamment & libéralement toutes les graces qu'ils ont à dispenser : mais s'ils ne peuvent vous engager à une réunion sincere & de cœur, & s'ils n'en

ont de ſolides témoignages, il leur défend à ce moment même, à ce formidable moment, de vous faire part des remedes ſpirituels dont une telle diſpoſition vous rend indignes ; & plutôt que de vous les appliquer en cet état, il veut qu'ils vous laiſſent mourir ſans Sacrements & en réprouvés, afin que ſa parole s'accompliſſe : *Judicium ſine miſericordiâ illi qui non fecit miſericordiam.* Ah ! combien de pécheurs ſont ainſi paſſés au jugement de Dieu ; & ſi pluſieurs ont conſenti dans cette extrémité à de prétendues réconciliations, combien ſous de trompeuſes apparences ſont morts auſſi ennemis qu'ils l'étoient depuis de longues années ! Car il eſt certain que de toutes les paſſions il n'en eſt point qui s'imprime plus profondément que la haine, ni qu'il ſoit plus difficile de déraciner. On a vu des chrétiens, après avoir enduré pour l'Evangile de cruels ſupplices & triomphé de tous les efforts des tyrans, s'oublier eux mêmes à la vue d'un ennemi, & ſur le point de conſommer leur victoire, céder à un reſſentiment, & perdre avec la foi la couronne du martyre.

Je ne m'en étonne point, puiſque rien n'eſt plus directement oppoſé à l'eſprit de Jeſus-Chriſt que l'eſprit de vengeance & les averſions qui l'entretiennent dans un cœur. Autre ſujet de

la colere & de l'indignation de Dieu ; car entre les caracteres de la loi évangélique, un des plus propres, & je puis dire, le premier, c'est cette charité, qui sans distinction d'amis & d'ennemis, nous lie tous ensemble, & ne fait de tous les cœurs qu'un même cœur, & de toutes les ames qu'une même ame. Cette charité, qui va jusqu'à bénir ceux qui nous chargent de malédictions, jusqu'à prier pour ceux qui nous persécutent & qui forment contre nous les plus injustes entreprises, jusqu'à les embrasser, jusqu'à les secourir dans leurs besoins, jusqu'à les aider de tout notre pouvoir. Cette charité que pratiqua sur la croix le Fils de Dieu, notre Sauveur & notre divin exemplaire, lorsque s'adressant à son Pere, il prit la défense des Juifs qui poursuivoient sa mort, des juges qui l'avoient condamné, & de ses bourreaux même, qui l'outrageoient encore après l'avoir crucifié : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* Voilà, dis-je, la perfection de la loi de grace, voilà le précepte que Jesus-Christ semble avoir eu plus à cœur, le précepte qu'il a spécialement adopté comme son précepte, auquel il s'est particuliérement attaché, sur lequel il a plus fortement insisté ; voilà à quoi il veut qu'on nous connoisse en qualité de chrétiens : *In*

Luc. c. 23.

hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis. Quand donc, contre toutes les regles de cette charité si hautement & si expressément recommandée, nous nous éloignons les uns des autres, & que nous vivons dans une guerre, ou déclarée, ou d'autant plus dangereuse & plus mortelle, qu'elle est plus couverte; quand à la premiere atteinte qui nous blesse, nous nous récrions, nous nous emportons, nous ne pensons qu'à rendre reproche pour reproche, médisance pour médisance, mal pour mal, quel qu'il puisse être; quand retenus par un respect tout humain & par une modération feinte, nous conservons cependant au fond de notre ame un venin qui l'empoisonne, & qui ne manque pas de se répandre dans l'occasion, quoique subtilement & sans bruit; quand nous nous consumons de réflexions, de desirs, d'envies, que nous inspire une secrette malignité, & qui ne tendent qu'à la satisfaire; quand nous nous laissons préoccuper des idées communes, que nous nous faisons une gloire d'avoir vengé une injure, que nous regarderions comme un opprobre de n'en avoir pas effacé la tache, que nous aurions honte de n'en avoir pas eu raison par quelque voie que ce soit; n'est-ce pas alors renoncer Jesus-Christ, sinon de bouche, au moins d'effet, puisque c'est renoncer

Joan. c. 13.

une des maximes fondamentales de la ſainte religion qu'il nous a prêchée ? N'eſt-ce pas rougir de Jeſus-Chriſt, puiſque c'eſt rougir de ſa morale & de l'obſervation de ſa loi ? Or, ne nous y trompons pas, & comprenons bien deux choſes : premiérement, qu'il n'y a point d'autre médiateur par qui nous puiſſions obtenir la rémiſſion de nos péchés, que Jeſus-Chriſt ; ſecondement, que quiconque aura renoncé Jeſus-Chriſt, Jeſus-Chriſt le renoncera, & que quiconque aura rougi de Jeſus-Chriſt devant les hommes, Jeſus-Chriſt devant ſon Pere rougira de lui ; par conſéquent, que ſi nous ne pardonnons comme Jeſus-Chriſt & ſelon la loi de Jeſus-Chriſt, nous ne pouvons compter ſur ſa médiation, ni eſpérer par ſes mérites l'abolition de nos offenſes : mais ſi ce n'eſt pas par lui que nous l'avons, par qui l'aurons-nous ?

Choſe étrange, mes chers Auditeurs ! Nous ſommes chrétiens, ou nous prétendons l'être en vertu de la profeſſion que nous en faiſons ; nous n'avons pas une fois recours à Dieu pour implorer ſa grace, que ce ne ſoit au nom de Jeſus-Chriſt, comme freres de Jeſus-Chriſt, comme membres de Jeſus-Chriſt ; & cependant nous prenons des ſentiments tout oppoſés à ceux de Jeſus-Chriſt, nous tenons une conduite

toute contraire à la ſienne, nous le déſavouons & nous le déshonorons, en déſavouant ſon Evangile & déshonorant le Chriſtianiſme, où par une vocation particuliere il nous a ſpécialement appellés. Autrefois le ſigne des Chrétiens & la gloire du Chriſtianiſme, c'étoit l'eſprit de paix qui régnoit entr'eux; c'étoit, comme je l'ai déja dit, ce concours unanime de tant de volontés dans une même volonté, & de tant d'intérêts dans un même intérêt ; tellement que de toute une multitude il ne ſe faiſoit, pour ainſi dire, qu'un même homme. Les païens le remarquoient, & c'eſt ce qui les étonnoit, ce qui les édifioit, ce qui les charmoit. Qu'y avoit-il en effet de plus admirable & de plus grand ? Ils voyoient parmi des gens de tous les pays & de tous les caracteres une concorde que rien ne troubloit; ils voyoient des martyrs endurer ſans ſe plaindre, & même avec joie, les fauſſes accuſations, les calomnies atroces, les ignominies publiques, tout ce qu'il a de plus outrageant & de plus diffamant ; ils voyoient ces généreux ſoldats de Jeſus-Chriſt, & ces fideles imitateurs de ſa charité, pardonner à leurs tyrans toute la fureur qui les animoit contre eux, & embraſſer ceux qui les tourmentoient, qui les déchiroient, qui les brûloient. C'étoit-là le triomphe de

la religion : mais en voici le ſcandale ; c'eſt que parmi les ſucceſſeurs de ces Chrétiens ſi patients & ſi charitables, il ne ſe trouve preſque plus de patience dans les injures ni de charité. On voit des diſciples de Jeſus-Chriſt en de perpétuelles conteſtations & en des diſcordes éternelles ; on emploie toutes les conſidérations divines & humaines pour les adoucir & pour les accommoder ; mais ſouvent on y perd ſes ſoins, & l'on n'y peut réuſſir. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que, par la plus funeſte de toutes les illuſions, ce ſont quelquefois les plus chrétiens en apparence & les plus déclarés pour la piété, qui gardent dans le cœur plus d'amertume & plus de fiel. Ils viennent à l'Autel de Jeſus-Chriſt, ils participent au Sacrement de Jeſus-Chriſt, ils prêchent la plus ſévere morale de Jeſus-Chriſt ; & cependant ils roulent dans leur eſprit mille projets de la vengeance la plus vive & la plus dure ; & cependant ils forment mille intrigues & mille cabales, non point ſeulement contre quelques particuliers, mais contre des ſociétés, contre des corps entiers, pour les noter, pour les décrier, pour les ruiner ; & cependant ils n'épargnent ni le ſacré ni le profane, ni l'artifice ni le menſonge, pourvu qu'ils puiſſent parvenir à la fin qu'ils ſe propoſent, d'humilier,

de confondre, de perdre quiconque ose les contredire, & ne donne pas aveuglément dans leurs idées, ou plutôt dans leurs erreurs. Encore prétendent-ils agir en cela pour Jesus-Christ, & défendre la cause de Jesus-Christ; comme si cet Homme-Dieu, ce Dieu de charité, qui pour la défense de sa propre personne ne proféra pas une parole, autorisoit dans eux, sous le vain prétexte de sa gloire, les plus aigres sentiments, les plus iniques préjugés, les plus noires médisances & les plus injustes pratiques.

Mais revenons. De ne vouloir pas pardonner, c'est se rendre coupable envers Dieu, coupable envers Jesus-Christ Fils de Dieu, & je dis encore, coupable envers le prochain, substitué en la place de Dieu : troisieme raison qui engage Dieu à nous juger nous-mêmes selon toute la sévérité de sa justice & sans indulgence. Car quel que puisse être cet homme contre qui vous vous tournez & pour qui vous vous montrez si intraitable, il est revêtu de tous les droits de Dieu, & c'est de lui que Dieu vous a dit ce que l'Apôtre Saint Paul disoit à son Disciple Philémon au sujet d'Onésime : Recevez-le comme moi-même, & usez-en avec lui comme vous en devez user avec moi-même : *Suscipe illum sicut me.* *Philem. v. 7.* Il vous a déplu dans une occasion, il

s'eſt échappé à votre égard, & c'eſt une dette dont vous pourriez lui demander compte : mais cette dette, je la prends ſur moi, & pour une juſte compenſation, je lui tranſporte celles que je pourrois à meilleur titre exiger de vous ; car ſouvenez-vous que vous vous devez vous-même à moi, & que j'ai ſur vous un droit abſolu & ſans
Ibid. réſerve : *Si autem aliquid nocuit tibi, aut*
v. 18. *debet, hoc mihi imputa ; ego reddam ut non dicam tibi quòd & te ipſum mihi debes.* C'eſt ainſi, dis-je, que Dieu s'en eſt expliqué, & c'eſt ainſi que votre frere, tout redevable qu'il vous eſt, a droit d'attendre de votre part un traitement favorable & une remiſe entiere. Mais vous, violant tous ſes droits, vous n'êtes occupé que des vôtres ; vous les relevez, vous les exagérez, vous les redemandez avec une hauteur & une exactitude que vous appellez droiture, juſtice, équité ; mais que j'appelle moi inhumanité, que j'appelle cruauté, que quelquefois même je puis appeller férocité. Car qui ne ſçait pas quels ſont les emportements d'une paſſion de vengeance ? on ſe croit tout permis, & l'on ne garde nulles meſures. Dans la fauſſe idée que l'on ſe forme d'une offenſe que l'imagination groſſit, & que notre délicateſſe fait croître à l'infini, quoi qu'on diſe, quoi qu'on entreprenne, quoi qu'on exécute,

ce n'eſt jamais trop. Pour un trait, on en renvoie mille autres ; pour un mot, on en vient à mille diſcours remplis d'invectives les plus injurieuſes & qui n'ont point de fin ; pour une fois & pour un moment, on paſſe les années, & ſouvent toute la vie, à buter ſans ceſſe un homme, à le chagriner, à le traverſer, & s'il eſt poſſible, à le déſoler & à l'accabler : pourquoi ? parce qu'aveuglés d'un amour propre qui ne ſe preſcrit point de bornes, nous nous infatuons de nos prétendus droits, & nous perdons tout ſouvenir du droit réel & ſolide que Dieu a tranſmis au prochain.

Après cela, mes chers Auditeurs, allez à l'Autel faire la priere que le Sauveur vous a lui-même tracée ; allez aux pieds de Dieu prononcer contre vous-mêmes l'arrêt le plus foudroyant ; allez à la face de ce Dieu de majeſté vous démentir vous-mêmes, vous condamner vous-mêmes, & vous rendre enfin coupables envers vous-mêmes ; c'eſt la derniere preuve par où je finis & dont vous devez être touchés. Nous diſons tous les jours à Dieu : Seigneur, pardonnez-nous nos offenſes comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſés ; *Dimitte nobis, ſicut & nos dimittimus.* Nous le diſons ; mais ſi nous comprenons le ſens de cette priere, & que nous ayons l'ame ulcérée d'un

Matth. c. 6.

ſentiment qui la pique & qu'elle n'ait pas encore guéri, cette priere de ſanctification devient pour nous une priere d'abomination ; & je ſoutiens que nous ne la devons proférer qu'en tremblant ; que nous la devons regarder comme une ſentence de mort, & comme l'anathême le plus terrible qui puiſſe tomber ſur nos têtes. Et en effet, n'eſt-ce pas ou nous démentir nous-mêmes, ou nous condamner nous-mêmes ? Nous démentir nous-mêmes, ſi nous penſons d'une façon & que nous parlions de l'autre ; ſi ne voulant pas ſincérement & de bonne foi que Dieu mette cette égalité parfaite entre ſon jugement & le nôtre, nous oſons néanmoins lui tenir un langage tout oppoſé. Nous condamner nous-mêmes, ſi conſentant à ce que Dieu ne nous pardonne qu'autant que nous pardonnerons, nous ne pardonnons pas ; & ſi pour rentrer en grace auprès de lui, nous ne rempliſſons pas une condition, ſans laquelle nous ſemblons conſéquemment lui demander qu'il nous réprouve.

Car qu'eſt-ce à dire, pardonnez-nous, mon Dieu, de même que nous pardonnons, lorſque réellement & dans la pratique nous ne pouvons nous réſoudre à pardonner ? *Dimitte nobis, ſicut & nos dimittimus*. Faites-y, mon cher Frere, toute l'attention néceſſaire, & je m'aſſure que vous en ſerez ſaiſi

de frayeur. C'eſt dire à Dieu : Seigneur, comme je porte dans mon ſein une averſion que rien n'en peut arracher, ayez pour moi la même haine ; & comme je ne veux jamais voir cet ennemi, ni qu'il me voie, ne ſouffrez pas que moi-même je vous voie jamais dans votre Royaume : travaillez à ma perte, comme je travaille à la ſienne, & couvrez-moi dans l'enfer d'une confuſion éternelle, comme je voudrois ſur la terre le combler d'opprobre : *Sicut & nos.* C'eſt dire à Dieu : ne me pardonnez pas mieux, Seigneur, que je pardonne ; & comme cette réconciliation où l'on m'engage n'eſt qu'apparente, ne vous réconciliez point autrement avec moi ; je ſuis toujours votre ennemi, ſoyez toujours le mien : malgré la parole que j'ai donnée, je n'attends pour me venger, que l'occaſion qui me manque : ſervez-vous pour vous venger de moi, de toutes celles qui ſe préſenteront & qui ne vous manqueront pas : *Sicut & nos.* C'eſt dire à Dieu : de même, Seigneur, qu'il me ſuffit, ou que je veux qu'il me ſuffiſe, en pardonnant, de ne point agir contre la perſonne, & que du reſte je ne prétends la gratifier en rien, l'aider en rien, abandonnez tous mes intérêts & ne prenez part à aucune choſe qui me concerne : privez-moi de tous vos dons, & refuſez-moi toute

faveur, tout secours, tout bien : *Sicut & nos.* Est-ce ainsi, mon cher Auditeur, que vous l'entendez ? Du moins c'est ainsi que vous le dites, & c'est ainsi que Dieu dans son jugement l'accomplira. Quelle horreur ! ah ! pensez-y, Chrétiens, quelle conviction & quelle horreur, quand Dieu, en vous rejettant
Luc. de sa présence, vous dira : *De ore tuo*
c. 19. *te judico* ! Il ne faut point d'autre juge que vous-même. L'arrêt de ma justice qui vous éloigne de moi, vous paroît rigoureux, il vous consterne, il vous désespere ; mais c'est vous-même qui l'avez dicté, & vous l'avez eu cent fois vous-même dans la bouche. De quoi pouvez-vous vous plaindre ? je suis la regle que vous m'avez marquée ; je vous pardonne comme vous avez pardonné ; ou plutôt, parce que vous n'avez jamais pardonné, ne comptez jamais que je vous pardonne : retirez-vous ; *De ore tuo te judico.*

C'est à vous, mes Freres, à le bien méditer, ce funeste arrêt, & c'est à vous à prendre sur cela votre parti : car il n'y a point de tempérament, point de milieu ; ou pardon de votre part, ou de la part de Dieu affreuse réprobation : choisissez de l'un ou de l'autre. Mais quoi, voudrois-je donc à ce prix me donner une satisfaction si vaine ? M'est-il donc si important de réparer une injure, que je veuille

qu'il m'en coûte mon éternité, mon ſalut, mon ame ? En pourſuivant un ennemi & en le haïſſant, ne ſeroit-ce pas être mille fois encore plus ennemi de moi-même ; & en repouſſant un mal, ne ſeroit-ce pas m'attirer le plus grand de tous les maux, le ſouverain mal ? Comment en jugerai-je à la mort, & comment en jugent tant d'autres. Oſerois-je mourir alors dans l'état d'inimitié où je vis, & ne ſeroit-ce pas un ſcandale pour le monde même, qui malgré ſes faux principes ſur les injures, par la contradiction la plus ſenſible, & par le témoignage qu'il ſe trouve forcé de rendre à la vérité, condamneroit lui-même un mourant aſſez endurci pour emporter avec lui ſon reſſentiment dans le tombeau ? Or pourquoi ne pas faire maintenant & utilement ce qu'il faudra faire néceſſairement un jour & peut-être ſans fruit ? Car qu'eſt-ce que ces réconciliations de la mort, & que peut-on ſe promettre de ce qui n'eſt ſouvent qu'une cérémonie & qu'un uſage ? S'il y a quelques difficultés à ſurmonter & quelques victoires à remporter ſur moi, j'en ſerai bien dédommagé par l'onction divine qu'on y goûte. Jamais Joſeph ne reſſentit plus de conſolation que lorſqu'il embraſſa ſes freres qui l'avoient vendu : il en pleura, non pas de douleur, mais de la joie

la plus douce & la plus solide. Quoi qu'il en soit, Chrétiens, nous sommes pécheurs (car voilà toujours où il en faut revenir) & pécheurs en toutes manieres. Comme pécheurs, nous avons un besoin infini que Dieu nous pardonne. Pardonnons, & espérons tout de sa miséricorde dans le temps & dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.



SERMON



SERMON

POUR LE VINGT-DEUXIEME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la Restitution.

Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari; & quæ sunt Dei, Deo.

Rendez à César ce qui appartient à César, & à Dieu ce qui appartient à Dieu. En S. Matthieu, chap. 22.

C'Est l'oracle que Jesus-Christ, la sagesse increée, prononce en notre Evangile, pour confondre la prudence humaine dans la personne de ses ennemis. Les Pharisiens, ces prétendus réformateurs, lui firent, de concert avec quelques gens de la cour d'Hérode, une question à laquelle il sembloit ne pouvoir répondre sans se rendre criminel. Ils lui demanderent s'il étoit juste & même permis de payer

le tribut établi dans la Judée par l'Empereur Romain : *Licet censum dare Cæsari , an non ?* Si par sa réponse il eût approuvé cette nouvelle imposition , c'étoit choquer directement les intérêts des Juifs , à qui les Pharisiens prêchoient sans cesse, qu'étant le peuple de Dieu , ils ne pouvoient s'assujettir aux loix des hommes comme les autres nations de la terre. Mais d'ailleurs s'il eût répondu favorablement pour l'exemption du peuple , c'étoit s'exposer à être traité de séditieux par les Hérodiens , qui suivant les mouvements de la Cour & du Sénat de Rome , à l'exemple d'Hérode leur Souverain , s'efforçoient par-tout de publier , que puisque les Romains par leurs armes maintenoient le repos de la Judée & en étoient les protecteurs , on ne pouvoit sans injustice leur refuser une telle reconnoissance & un tribut si raisonnable. Vous sçavez , Chrétiens , quelle fut la décision du Sauveur du monde , lorsque prenant la piece de monnoie qu'on lui avoit présentée & y voyant l'image de Tybere : allez hypocrites , dit-il , rendez à César ce que vous confessez vous-mêmes être à César , & rendez à Dieu ce qui est à Dieu. Réponse qui confondit la malice des hommes , sans engager l'innocence du Fils de Dieu , qui donna tout à César , sans rien ôter au peuple , & dont les

Matth. c. 22.

ennemis même de Jesus - Christ conçurent de l'admiration, *Et audientes mirati sunt* : mais ensorte, remarque Saint Jerôme, qu'avec ce sentiment d'admiration qui devoit les attacher à cet Homme-Dieu, ils remporterent néanmoins tout leur endurcissement & toute leur infidélité : *Infidelitatem cum admiratione reportantes.* *Ibid.* *Hieron.*

Mon dessein est de vous expliquer, mes chers Auditeurs, cette divine réponse, & cette importante maxime de notre adorable Maître, parce qu'elle contient un des devoirs les plus essentiels de la justice chrétienne. Je ne m'arrêterai point aux mystiques interprétations de quelques Peres, & de quelques Prédicateurs après eux ; je m'en tiens à la lettre, & dans le sens le plus naturel, je viens vous dire avec Jesus-Christ : *Reddite*, rendez-vous mutuellement, mes Freres, ce que vous vous devez les uns aux autres, soyez pour le prochain aussi fideles que vous voulez qu'il le soit pour vous, & si par usurpation vous aviez attenté sur ses droits, que votre premier soin soit de les reparer par une prompte & légitime restitution; *Reddite ergò quæ sunt Cæsaris, Cæsari:* après cela vous pourrez rendre à Dieu ce qui lui appartient, *Et quæ sunt Dei, Deo.*

Mais que dis-je, & quel ordre ? N'est-ce pas à Dieu que nous devons d'a-

bord penser ? & dans la concurrence, ne doit-il pas être satisfait préférablement à tout autre ? Les intérêts du prochain peuvent-ils entrer en parallele avec les siens, & toute réparation due à sa justice ne tient-elle pas le premier rang entre nos obligations ? D'où vient donc que Jesus-Christ paroît établir un ordre tout contraire ? Ce n'est pas, répond le Docteur angélique Saint Thomas, que l'intérêt du prochain doive l'emporter sur l'intérêt de Dieu ; mais c'est que l'intérêt de Dieu est nécessairement renfermé dans l'intérêt du prochain, & qu'il n'est pas possible que nous nous acquittions auprès du prochain, sans nous acquitter par-là même auprès de Dieu, qui en est le protecteur & comme le tuteur. Ainsi, Chrétiens, souffrez que je me borne précisément à ces paroles, *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari*, rendez à César ce qui appartient à César, & que je vous parle aujourd'hui de la restitution par rapport aux biens de la fortune. Je me promets beaucoup de cette matière ; elle est morale, elle est instructive, elle est capable de remuer les plus secrets ressorts de vos consciences. Demandons les lumieres du Saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave.*

SAint Chryſoſtôme parlant des injuſtices qui ſe commettent contre le prochain, & en particulier des uſurpations, ſoit violentes, ſoit frauduleuſes, dont la ſociété humaine eſt continuellement troublée, a fait une réflexion bien ſolide, quand il a dit que l'injuſtice étoit de tous les déſordres du monde celui que l'on condamnoit, que l'on déteſtoit, que l'on craignoit le plus dans les autres; mais en même temps que l'on négligeoit, que l'on toléroit, que l'on fomentoit davantage en ſoi-même. Il eſt étrange, diſoit ce Saint Docteur, de voir le ſoin avec lequel nous nous précautionnons contre la mauvaiſe foi des hommes à notre égard, & cependant le peu de défiance que nous avons de notre mauvaiſe foi envers eux : nous ſommes vigilants & attentifs pour empêcher que ceux qui traitent avec nous ne nous faſſent le moindre tort, & à peine penſons-nous jamais au tort que nous leur faiſons. Quoique la charité nous oblige à croire que notre prochain eſt équitable, la prudence nous fait prendre des meſures avec lui, comme s'il n'avoit nulle équité; & parce qu'il peut être injuſte, nous nous gardons de lui comme s'il l'étoit en effet: au contraire, quoique la connoiſſance que nous avons de nous-mêmes

nous convainque qu'il y a dans nous un fonds inépuiſable d'iniquité, l'amour propre qui nous aveugle, fait que nous ne nous en défions preſque jamais ; & néanmoins, ajoute Saint Chryſoſtôme, il eſt évident que l'iniquité dont on uſe envers nous, nous eſt bien moins préjudiciable que celle dont nous uſons envers autrui, puiſque dans les maximes du ſalut, c'eſt un mal ſans comparaiſon plus grand de tromper que d'être trompé, de faire l'injuſtice que de la ſouffrir, de dépouiller le prochain que d'être dépouillé ſoi-même. Le monde n'en juge pas de la ſorte ; mais la foi, qui eſt notre regle, établit ce point de morale comme une vérité infaillible dont il ne nous eſt pas permis de douter : il s'enſuit donc qu'un homme chrétien qui veut vivre ſelon les principes de la loi de Dieu, doit avoir plus de délicateſſe pour ne pas bleſſer les intérêts de ſon frere, que pour conſerver les ſiens propres, & que ſa principale étude ne devroit pas être de ſe préſerver de la mauvaiſe foi de ceux qui l'approchent, mais de préſerver ceux qui l'approchent & de ſe préſerver ſoi-même de la ſienne : cette conſéquence paſſeroit même dans le paganiſme pour indubitable ; jugez ſi elle peut être conteſtée dans la religion de Jeſus-Chriſt. Or voilà, mes chers

Auditeurs, l'important ſecret que je dois aujourd'hui vous découvrir, pour vous faire prendre ſelon Dieu une conduite ſure, & pour vous mettre à couvert de la rigueur de ſes jugements ; cette exactitude de conſcience, cette fidélité inviolable, cette horreur de tout ce qui reſſent l'injuſtice ; & ſi vous m'en demandez la raiſon, la voici, avec le précis & l'abrégé de tout ce diſcours.

C'eſt que je remarque quatre choſes qui doivent néceſſairement produire en nous ces ſaintes diſpoſitions. La facilité de s'approprier injuſtement le bien d'autrui, c'eſt la premiere ; & la difficulté infinie de reſtituer ce bien quand on en eſt une fois ſaiſi, c'eſt la ſeconde : l'impuiſſance fauſſe & prétextée dont on ſe pare communément lorſqu'il s'agit de cette reſtitution, c'eſt la troiſieme ; & la véritable impoſſibilité de ſe ſauver ſans cette reſtitution, c'eſt la derniere. Prenez garde, Chrétiens : ſi de ces quatre choſes ainſi propoſées, vous en ôtiez une ſeule, c'eſt-à-dire, s'il étoit rare & extraordinaire dans le monde de s'emparer contre les loix de la conſcience du bien du prochain, ou qu'après s'en être emparé, la reſtitution en fût aiſée ; ſi la difficulté de la faire alloit juſqu'à l'impoſſible, ou du moins que l'obligation n'en fût pas abſolument indiſ-

penſable, j'avoue que le péché dont je parle n'auroit pas des ſuites ſi pernicieuſes ni ſi funeſtes pour le ſalut. Mais quand j'avance tout à la fois ces quatre propoſitions également conſtantes : rien de plus aiſé que de ſe trouver devant Dieu coupable d'une injuſtice, & rien de plus difficile que de la réparer ; rien de plus faux que l'impoſſibilité prétendue par la plûpart des hommes de faire cette réparation, & rien de plus vrai que l'impoſſibilité du ſalut ſans cette réparation ; ah ! Chrétiens, il n'y a point d'homme, pour peu qu'il ſoit engagé dans le commerce du monde, qui ne doive trembler, & qui ne doive tous les jours ſe citer ſoi-même devant le tribunal de Dieu pour y rendre ſur ce ſujet un compte exact. Développons ces grandes vérités ; je traiterai les deux premieres dans la premiere Partie, & les deux autres dans la ſeconde : c'eſt tout le partage de cet entretien.

I. PART. DE quelque apparence d'équité que le monde ſe pique, & quelque raffinée d'ailleurs que puiſſe être la prudence du ſiecle pour ſe garantir de l'injuſtice & de l'uſurpation, je le répéte, Chrétiens, rien n'eſt plus aiſé ni plus commun parmi les hommes, que de ſe trouver, ſans y penſer même, chargé du

bien d'autrui ; & Saint Chryſoſtome examinant d'où peut naître cette facilité malheureuſe, a fort bien dit qu'elle vient originairement de deux chefs : de la cupidité qui eſt en nous, & des occaſions continuelles qui ſont hors de nous : car la cupidité qui eſt en nous, nous fait regarder avec jalouſie le bien du prochain ; & les occaſions où nous ſommes nous mettent ſouvent en pouvoir de le lui enlever : or ce pouvoir joint à cette jalouſie, c'eſt ce qui entretient dans le monde ce péché d'injuſtice & ce qui nous le rend ſi facile. Ainſi raiſonne ce Saint Docteur ; & en effet, ſi dans la recherche & dans l'uſage des biens de la terre nous n'agiſſions, ou que par le mouvement de la grace, ou que par la lumiere de la raiſon, ou même que par la ſimple inclination de la nature, ce péché, dont le déſordre eſt ſi général, ne ſeroit pas à craindre pour nous ; car la nature, qui ne demande que le néceſſaire, ſe contenteroit aiſément du peu qu'elle a ; la raiſon, qui fait juſtice à un chacun, n'auroit garde de prétendre à ce qui ne lui appartient pas ; & la grace, qui porte même juſqu'à ſe dépouiller du ſien, ſeroit bien éloignée de nous autoriſer à prendre ce qui eſt aux autres. Mais aujourd'hui ce n'eſt ni la grace ni la raiſon, ni la nature même qui nous gouverne, c'eſt la paſ-

ſion ; c'eſt cette concupiſcence dont parle l'Ecriture, qui infecte tout le corps de nos actions ; & pour uſer du terme du Saint-Eſprit, qui enflamme tout le cercle & tout le cours de notre vie : *Inflammat rotam nativitatis noſtræ.* Or la concupiſcence ne dit jamais, c'eſt aſſez : au contraire, plus elle a, plus elle veut avoir, ſe perſuadant toujours que tout lui manque, & par un prodige d'aveuglement que Saint Ambroiſe a remarqué, ſe faiſant une infinité de beſoins auxquels elle tâche, à quelque prix que ce ſoit, de ſatisfaire, & parce qu'elle ne trouve pas de quoi remplir tous ces beſoins imaginaires dans le peu de bien qui lui eſt échu ſelon les ordres de la Providence (Dieu même, tout Dieu qu'il eſt, dit Saint Auguſtin, ne pouvant contenter un avare) que fait-elle ? Ce qu'elle ne trouve pas dans ſon fonds, elle le cherche dans le fonds d'autrui, & elle conſidere le bien du prochain comme le ſupplément de ſon indigence ; voilà le caractere de cette paſſion.

Jacob. c. 3.

Or pour cela il n'y a point d'artifice qu'elle n'emploie, point de ruſe qu'elle n'invente, point de crime qu'elle ne commette, & à qui elle ne donne même une couleur de vertu. De là c'eſt-elle qui a enſeigné aux hommes l'art de pallier les uſures ; c'eſt elle qui leur a révélé le myſtere des confidences.

& des simonies; c'est-elle qui leur a suggeré l'usage commode des antidates & des faux contrats; c'est elle qui leur a fait une science des chicanes les plus honteuses & de toutes les supercheries : oui, Chrétiens, c'est la passion du bien qui a mis en crédit tant d'especes d'usures différentes dont les noms mêmes étoient inconnus, & que quelques-uns font présentement valoir comme des productions de leur esprit & de leur subtilité, selon le mot de l'Ecriture : *Multi quasi inventionem æstimant fœnus.* Ce péché d'usure, qui étoit condamné dans le Paganisme, a trouvé de l'appui chez les Chrétiens, la cupidité l'y a introduit; & pour le justifier, elle l'a fait passer pour un secours de la charité, & pour un soutien nécessaire au commerce public. De peur qu'il n'effrayât les ames timorées & fidelles, elle a eu soin de le déguiser en mille façons: c'étoit, si nous l'en voulons croire, une simplicité à nos peres, d'estimer l'argent stérile de sa nature; elle a sçu le rendre fertile, & par un miracle bien surprenant, il a paru entre ses mains la chose du monde la plus fructueuse: *Hæc pecuniam tanquam humum proponit*, dit Zenon de Verone; & voici, Chrétiens, comment les premiers Peres de l'Eglise se sont expliqués sur cette matiere, & en quoi ils ont fait consister la malice du péché

Ecclef. c. 29.

Zenon. Ver.

que je combats. L'avarice regarde ſon argent comme une terre féconde, le préſentant à qui le veut, pour attirer celui d'autrui : mais les paroles qui ſuivent ſont encore bien plus expreſſes & plus remarquables : *Eamque peregrinantem ferali ſupputatione nutrire non deſinit, ut ſummam quærat, non quam commodatio dedit, ſed quam pepererint armati numero dies & anni.* Pendant qu'elle promene cet argent de main en main, elle ne ceſſe point de l'augmenter par une funeſte ſupputation d'intérêts, exigeant ceci pour cela, juſqu'à ce qu'elle ait recueilli une ſomme, non pas égale au prêt qu'elle a fait, mais enflée du ſurcroît déteſtable que lui ont produit les années, les mois, les jours, armés, pour ainſi dire, de leur nombre, & devenus terribles par leur multitude ; *Armati numero dies & anni.* Pouvoit-on dépeindre l'uſure ſous des traits plus forts & plus marqués ?

Idem.

Il en eſt de même de tous les autres déſordres du ſiecle : car n'eſt-ce pas cet amour déréglé des biens temporels qui nous a appris ce ſecret maintenant ſi connu, de trafiquer & de vendre juſques dans le ſanctuaire, de faire négoce du patrimoine des pauvres & des bénéfices de l'Egliſe, de les expoſer comme à l'enchere, ſous ombre de permutations, d'en tirer des tributs & des penſions ſans aucun titre, même appa-

rent, d'en compter les revenus parmi les choſes dont on ſe croit maître, d'en rechercher la pluralité & de les multiplier autant qu'il eſt poſſible ? Abus qui crient au ciel vengeance de tant de profanations & de ſacrileges ; & ce qui eſt encore plus capable de nous toucher, abus ſujets aux affreuſes conſéquences de la reſtitution. N'eſt-ce pas, dis-je, la cupidité qui leur a donné naiſſance ? Sçauroit-on tant de ſtratagêmes, & uſeroit-on de tant de détours, de tant de ſurpriſes & de tant de fourberie en matiere de procès, ſi l'on n'étoit poſſédé de ce démon ? Et tant de contrats ſimulés qui ſe font tous les jours au mépris des loix divines & humaines, les uns pour fruſtrer de ſes droits un ſeigneur, les autres pour exclure un créancier, ceux-ci au préjudice d'un pupille, ceux-là contre l'intérêt du Prince & du peuple, ne ſont-ce pas autant d'inventions de cette concupiſcence dont le charme commence par les yeux & empoiſonne bientôt le cœur ? Voilà, mes chers Auditeurs, la premiere cauſe de l'extrême facilité qu'on trouve à commettre des injuſtices ; diſons mieux, voilà d'où vient la difficulté, & ſouvent l'impoſſibilité morale de n'en commettre pas ; car il n'y a qu'à vivre comme l'on vit, & qu'à ſuivre le cours ordinaire du monde, pour être infailliblement emporté par

ce torrent. Ah, Chrétiens, qu'il eſt donc aiſé d'y faire un triſte naufrage!

Ajoutez à cela les occaſions preſque continuelles qui s'offrent à nous, & qui ſont autant de pieges preſque inévitables tendus de toutes parts à la convoitiſe des hommes. Car de croire qu'il n'y ait de violences & de vols que ceux qui ſe font dans les forêts & dans les lieux écartés, c'eſt une erreur trop groſſiere pour vous l'attribuer; & vous êtes trop éclairés pour ne ſçavoir pas que comme il y a des larcins qui n'oſent ſe produire & qui donnent de la confuſion, auſſi y en a-t-il dont les hommes ne rougiſſent point, & qui ſe commettent dans les conditions les plus éclatantes, ſuivant cette parole du

Senec. philoſophe : *Multi furto non erubeſcunt.* En effet, pourſuit-il, on voit tous les jours les plus petits brigandages punis ſelon la ſévérité des loix, pendant que les plus grands, que les plus ſcandaleux, que les plus énormes ſe ſoutiennent, non-ſeulement avec impunité, mais avec honneur, pendant qu'ils marchent en triomphe, & qu'ils inſultent en quelque façon aux larmes des

Idem. miſérables : *Nam & minora latrocinia puniuntur, dùm magna feruntur in triumphis* Mais ne parlons point de ceux-là, Chrétiens : arrêtons-nous à nous-mêmes & reconnoiſſons ce qu'il ſeroit important que nous euſſions ſans ceſſe de-

vant les yeux, & que les occasions d'usurper le bien d'autrui nous sont très-présentes & qu'elles nous assiegent de tous côtés. Telle est la nature & telles sont les suites de la société qui est entre les hommes. Un domestique a le bien de son maître entre les mains ; s'il manque de religion & de conscience, c'est une tentation pour lui journaliere & à laquelle il lui est difficile de résister. Un marchand négocie, il donne & il reçoit ; s'il n'est homme de probité, & s'il ne craint Dieu, c'est une matiere qu'il a toujours prête pour allumer & pour satisfaire son avarice. Qu'est-ce que la plûpart des charges & des emplois, sinon autant de spécieux moyens pour prendre commodément & honorablement ? Qu'est-ce que la profession d'un juge, sinon un perpétuel danger de préjudicier aux intérêts des parties, dont il a les différents à terminer ? Qu'est-ce que la condition d'un Officier de guerre, sinon une espece de nécessité de ruiner ceux même dont on a entrepris la défense ? Ainsi de tous les autres états. Il y a plus, dit le Chancelier Gerson ; tout homme qui doit, quelque légitime que soit l'engagement de la dette qu'il a contractée, est actuellement saisi du bien de son prochain ; & s'il n'acquite pas cette dette dans le temps prescrit, il commence à retenir injustement ce

bien ; & tandis qu'il le retient de la sorte, c'eſt comme s'il l'enlevoit à chaque moment ; & quoiqu'il le relâche dans la ſuite par un payement ou volontaire ou forcé, le péché de l'avoir retenu n'en eſt pas moindre devant Dieu. Or qu'y a-t-il dans le monde de plus commun que tout cela ? D'où il faut conclure que les grands, les riches, les hommes conſtitués en dignité, qui ſemblent être les plus éloignés de l'uſurpation & du larcin, ſont néanmoins ceux qui s'y trouvent les plus expoſés. Car ce riche mondain au milieu de ſa grandeur & de ſa magnificence, eſt chargé du bien d'une infinité de pauvres ; du bien d'un domeſtique qui le ſert, du bien d'un artiſan qui travaille pour lui, du bien d'un marchand qui le fournit : & ce bien, ſans qu'il y prenne garde, eſt autant le ſujet de ſes iniquités que de ſa honte ; les pauvres peuvent lui nuire d'une façon, & il peut nuire aux pauvres de l'autre : comment ? je l'ai dit, par les occaſions où l'engage même la providence.

Devez-vous donc, Chrétiens, vous étonner qu'il y ait une facilité ſi grande à tomber dans le déſordre de l'injuſtice ? & faut-il demander après cela pourquoi le ſage, qui étoit éclairé des lumieres de l'eſprit de Dieu, cherchoit par-tout un homme qui eût les mains

nettes du bien d'autrui, l'appellant un hòmme de miracles, disant qu'il vouloit faire son éloge, l'élevant jusqu'au ciel & le canonisant dès cette vie : *Quis est hic, & laudabimus eum?* Oui, mes Freres, reprend Saint Chrysostôme, c'est un miracle de la grace, d'être tous lès jours dans l'occasion & dans le pouvoir de s'emparer du bien d'autrui, & de ne se trouver jamais saisi que du sien propre. Ce qui me surprend, & ce que j'ai cent fois déploré, c'est de voir des gens livrés, comme dit Saint Paul, à la corruption de leurs desirs, outre ces occasions générales d'attenter sur le bien du prochain, en rechercher de particulieres, s'y ingérer d'eux-mêmes, les poursuivre avec ardeur, & former mille intrigues pour y parvenir. Vous sçavez, Chrétiens, quelle est leur ambition ; c'est d'avoir des deniers à manier, c'est d'entrer dans un traité, c'est d'obtenir une commission : voilà le plus haut point de leur fortune ; & vous sçavez quelle commission est la plus considérable & la plus importante dans leur estime ; celle où il y a plus d'affaires, c'est-à-dire celle où il y a plus de péril, celle où il y a plus à craindre de se damner, celle où un homme, s'il veut oublier les loix de la religion & les violer, le peut plus surement & plus avantageusement : car voilà l'idée véritable

Eccl. c. 31.

de ce genre d'emplois; & voilà ce qui les distingue, le pouvoir de faire plus ou moins de mal.

Ah ! mon cher Auditeur, que ces sentiments sont opposés au vrai christianisme, & qu'ils s'accordent peu avec la conscience ! Car je vous dis moi, que du moment que vous ambitionnez ces emplois, ces emplois sont pernicieux pour vous ; & ne les connoissez-vous pas assez, pour sçavoir qu'en les exerçant vous pouvez vous procurer mille profits injustes ? & n'avez-vous pas assez d'expérience de vous-même, pour voir qu'en même temps que vous le pourrez, vous serez dans le danger prochain de le vouloir ? Or cela étant, s'il arrivoit même que vous y fussiez destiné & appellé, ne feriez-vous pas de bonne foi, ou du moins ne devriez-vous pas faire les derniers efforts pour les éviter, bien loin de vous y pousser ? Ce sont des emplois, me direz-vous, où il faut quelqu'un, & pourquoi ne sera-ce pas moi aussi-bien qu'un autre ? Mais je vous réponds ce que j'ai déja répondu plus d'une fois sur une matiere à peu près samblable ; que s'il y faut quelqu'un, c'est quelqu'un qui craigne d'y être, quelqu'un qui tremble en y entrant, quelqu'un qui gémisse & qui s'afflige sincérement d'en porter la charge. Voilà celui qu'il y faut;

celui-là s'y pourra ſauver, & s'y comportera avec honneur. Mais c'eſt un emploi avantageux, & où l'on peut s'enrichir en peu de temps. Hé n'eſt-ce pas pour cela même que vous devez l'appréhender, puiſque c'eſt un oracle de votre foi, que quiconque veut devenir riche en peu de temps, ne peut guere être juſte ſelon Dieu : *Qui feſtinat ditari, non erit innocens.* *Prov. c. 28.* Permettez-moi, mes Freres, de faire ici une réflexion ; vous en faites ſouvent de politiques ſur les affaires du monde ; en voici une chrétienne que la politique la plus intéreſſée ne détruira pas. Toutes les regles de la conſcience vous apprenoient qu'il n'eſt rien de plus contraire au ſalut qu'un emploi où il eſt aiſé de s'enrichir ; mais toutes les regles de la conſcience n'avoient pas aſſez de force pour vous le faire fuir dans cette vue. Qu'a fait Dieu ? il a permis que les conſidérations humaines vinſſent au ſecours de votre dévoir, & que l'intérêt même temporel vous obligeât à ne plus tant deſirer ce qui ſe trouvoit ſujet à tant de recherches & à de ſi triſtes décadences. Je ne ſçais ſi vous profiterez de cette leçon ; mais malheur à ceux pour qui ce dernier remede de la miſéricorde & de la ſageſſe divine n'aura d'autre effet que d'exciter leurs murmures & de les jetter dans le déſeſpoir : vous

m'entendez, & il n'eſt pas néceſſaire que je m'explique davantage.

Mais revenons. C'eſt donc une choſe très-ordinaire & très-facile parmi les hommes, que de commettre l'injuſtice ſur ce qui concerne le bien d'autrui. Eſt-il auſſi facile & auſſi commun de la réparer après l'avoir commiſe ? Je vous le demande, Chrétiens : c'eſt à vous-mêmes que j'en appelle, & à ce long uſage du monde que vous avez encore plus que moi. En voyons-nous aujourd'hui beaucoup qui, pour ſatisfaire au chriſtianiſme & à la loi de Dieu, prennent le parti de reſtituer un bien mal acquis ? Je ne veux que cette preuve de ma ſeconde propoſition. Où voit-on aujourd'hui des exemples pareils à ceux que rapportoit Saint Auguſtin pour l'édification du peuple de Dieu ? Je veux, mes Freres, diſoit ce grand homme dans le livre des cinquante homélies, je veux vous faire part de ce que j'ai vu, & de ce qui m'a donné l'idée ſenſible d'une ſolide religion ; je veux, pour exciter votre piété, lui propoſer ce que fit un pauvre de Milan, réduit dans une extrême indigence des biens de la terre, mais parfaitement riche des tréſors du Ciel. Il avoit trouvé deux cents piéces d'or, & cette ſomme, en ſe l'appropriant, pouvoit lui tenir lieu d'une ample fortune ; mais auſſi lui eût-elle été la matiere

d'un crime. Le voilà donc dans le trouble, plus affligé d'avoir, quoiqu'innocemment, ce qui n'eſt pas à lui, que celui même à qui la ſomme appartient, de l'avoir perdue : il s'informe, il cherche, il uſe de toutes les diligences pour ſçavoir qui a fait cette perte; il le trouve, & tranſporté de joie, il lui remet tout entre les mains. Celui-ci par une juſte reconnoiſſance lui offre vingt pieces de cette monnoie; mais le pauvre refuſe de les accepter. L'autre le preſſe au moins d'en recevoir dix; mais le pauvre perſiſte dans ſon refus : enfin piqué d'une ſi ſainte générosité, le maître lui abandonne la ſomme entiere, proteſtant qu'il n'y prétend rien : & moi, répond le pauvre, j'y prétends encore beaucoup moins, puiſque je n'ai en effet nul droit d'y prétendre. Exemple mémorable, & quel combat, mes Freres, s'écrie Saint Auguſtin, quelle conteſtation! Mais où ſont maintenant les imitateurs d'une telle fidélité; c'eſt-à-dire, où ſont les ames délicates juſques à ce point ſur l'intérêt d'autrui, qu'une choſe trouvée leur ſoit un fardeau, dont elles ont impatience de ſe décharger? Je dis un fardeau, parce qu'il leur impoſe devant Dieu l'obligation d'une enquête exacte & d'une fidelle reſtitution. Quoi qu'il en ſoit, où ſont-elles, ces ames pleinement déſintéreſſées? où voit-on,

demande le même Pere dans l'excellente lettre qu'il écrivoit à Macedonius, où voit-on un homme du barreau, après avoir défendu & gagné une cause injuste, se mettre en devoir de réparer le dommage dont il est l'auteur ? Où voit-on des juges touchés d'un remords salutaire, rendre à des parties lésées ce qu'ils leur ont enlevé par un jugement inique & de mauvaise foi ? Où voit-on des Ecclésiastiques restituer les fruits des bénéfices qu'ils possedent sans en accomplir les charges ? Avec cette seule figure j'aurois de quoi convaincre & de quoi confondre tous les états qui composent le monde chrétien.

Mais je laisse ces sortes d'abus ; & voyez seulement, mes chers Auditeurs, la peine que témoignent certains riches & certains grands du monde, quand il s'agit d'acquitter des dettes légitimement contractées ; & la violence qu'ils se font, ou plutôt qu'il leur faut faire pour arracher d'eux un payement dont ils conviennent les premiers qu'ils ne peuvent se défendre. Par combien de paroles & de vaines promesses n'éludent-ils pas les poursuites d'un créancier ? combien de rebuts ne l'obligent-ils pas à essuyer ? de combien de retardements & de remises ne fatiguent-ils pas sa patience ? & cela sans prendre garde aux effets

terribles & aux engagements de conscience dont une semblable dureté est nécessairement suivie ? Car s'il n'étoit question que des bienséances & des raisons humaines, quoiqu'il n'y ait rien, même selon le monde, de plus indigne que ce procédé, je n'insisterois pas là-dessus. Mais quand il y va du salut éternel, si je ne m'en expliquois avec tout le zele & toute la force que requiert le sacré ministere que j'exerce, ce seroit être prévaricateur. Or il y va du salut, Chrétiens, & de quelque prétexte que vous cherchiez à vous autoriser, la théologie la plus indulgente & la plus commode ne peut rien rabattre de cette décision. Cependant vous sçavez ce qui arrive, sur-tout parmi les grands du siecle : on traite un homme d'importun & de misérable, parce qu'il demande son bien, & ce misérable est contraint de poursuivre une dette comme s'il poursuivoit une grace, parce que c'est à un grand qu'il a affaire, n'en obtenant jamais d'autre réponse, sinon qu' il n'y a rien encore à lui donner, quoiqu'en même temps il y ait tout ce qu'il faut pour cent dépenses superflues, quoiqu'il y ait tout ce qu'il faut pour le luxe, quoiqu'il y ait tout ce qu'il faut pour le jeu, quoiqu'il y ait tout ce qu'il faut pour le crime. Et avec cela peut-être ne laisse-t-on pas d'affecter tout l'extérieur de

la dévotion, & de se déclarer pour la morale la plus étroite.

Ah ! mes chers Auditeurs, souffrez que je vous le dise ici avec douleur, voilà l'un des obstacles à la conversion les plus invincibles que les gens du monde aient à surmonter : cette difficulté de rendre au prochain ce qui lui est dû : voilà ce qui les endurcit, voilà ce qui étouffe dans eux les mouvements de la grace, voilà ce qui les rend esclaves du démon, & ce qui les tient si opiniâtrement éloignés de Dieu. Ils viennent, disoit Saint Augustin faisant le portrait & le caractere de ce genre de pécheurs, c'est-à-dire de ces usurpateurs & possesseurs du bien d'autrui ; ils viennent se prosterner devant les Autels, les yeux baignés de larmes, le cœur plein d'amertume & de repentir : ils s'accusent, ils se condamnent, & ils veulent, à ce qu'il paroît, se réconcilier parfaitement avec Dieu. Mais quand on leur parle de restituer, c'est-là qu'ils commencent à se dementir & à changer de langage : jusques-là ils écoutent le prêtre comme le lieutenant de Dieu ; ils se soumettent à lui comme à leur juge, ils lui obéissent comme au pasteur & au médecin de leur ame : quoi qu'il exige d'eux & qu'il leur ordonne, tout leur semble aisé. Mais vient-il à leur prescrire une restitution, dès-là ils le prennent lui-

même

même à partie ; & dans le désespoir de le gagner, ils en cherchent un autre plus traitable, un autre moins embarrassant, un autre qui les trompe & qui se damne avec eux. Vous diriez que le ministre de Jesus-Christ devient en un moment leur ennemi, parce qu'il s'arme d'un zele d'équité pour l'intérêt du prochain. Cette résistance, poursuit Saint Augustin, nous force souvent à employer contre eux toute la rigueur de la discipline de l'Eglise ; & quand ils s'opiniâtrent à retenir ce qu'ils possédent injustement, nous nous faisons une loi de leur refuser ce que Dieu nous a confié & de leur retrancher l'usage des divins mysteres : *Nolentes autem reddere arguimus, increpamus, sancti altaris communione privamus.* Mais hélas ! que ces remedes sont communément foibles & impuissants, & qu'il y en a peu qui se déterminent à restituer, pour être ensuite rétablis dans la participation du corps de Jesus-Christ, qui est le souverain bien des justes sur la terre ! D'où vient cela ? c'est qu'il n'y a rien dans le fond qui répugne davantage & qui soit plus contraire au naturel de l'homme, que de se dessaisir des choses qui flattent sa cupidité. *Ingemiscimus gravati*, disoit l'Apôtre, quoiqu'en un autre sens, *eò quòd nolumus expoliari.* Nous gémissons sous le poids de l'iniquité qui nous accable, parce que nous ne pouvons nous résoudre

Aug.

2. Cor. c. 5.

à nous dépouiller de cette possession criminelle, contre laquelle il y a si longtemps que notre conscience réclame, & qu'elle ne cessera jamais de troubler par le ver intérieur qu'elle excite en nous. Hé quoi, dit un mondain délibérant avec soi-même sur une importante restitution, faudra-t-il donc ruiner mes enfants, en leur ôtant ce qu'ils ont toujours envisagé comme l'héritage de leur pere ; & tout innocents qu'ils sont de mon injustice, auront-ils la disgrace & le malheur d'en porter la peine ? Faudra-t-il déchoir du rang que je tiens dans le monde, & d'une fortune opulente me voir réduit dans une vie obscure ? Faudra-t-il me faire connoître pour ce que je suis, pour un ravisseur du bien d'autrui ; & en le restituant, exécuter contre moi-même un jugement si sévere ? Où prendre de quoi réparer toutes les injustices dont je me sens coupable ? où trouver ceux qui les ont souffertes & à qui je devrois satisfaire ? Toutes ces raisons se présentent à son esprit, le jettent dans la confusion & dans le trouble, le portent à des désespoirs, lui donnent les dégoûts de sa religion, lui en rendent l'exactitude odieuse, le tentent de ne plus rien croire, le mettent au terme de tout risquer & de mourir impénitent, en un mot, lui représentent cette restitution plus fâcheuse que la mort même, & malgré les

sollicitations pressantes de l'esprit de Dieu, lui font conclure, non je ne le puis. Vous ne le pouvez, mon cher Auditeur ? Ah ! plût à Dieu que cette parole fût sincere & véritable, & qu'au lieu de l'extrême difficulté dont je conviens, elle signifiât dans vous une impuissance absolue ! Quelque déplorable que fût votre sort, votre salut du moins seroit hors de risque ; car si vous n'aviez pas de quoi satisfaire les hommes, vous auriez de quoi contenter Dieu. Mais la question est de justifier cette impuissance dont vous vous prévalez, & je vais vous faire voir qu'il n'est rien de plus faux que le prétexte de cette impossibilité alléguée par la plûpart des hommes en matiere de restitution, comme aussi rien n'est plus vrai que l'impossibilité réelle du salut sans la restitution. C'est le sujet de la seconde partie.

II. PART.

JE le dis, Chrétiens, & il est vrai, que cette impuissance qu'alleguent les hommes du siecle pour se dispenser de restituer le bien d'autrui, est presque toujours chimérique, vaine, mal fondée, & qu'elle ne subsiste que dans les idées de l'amour propre & du propre intérêt. En voulez-vous être convaincus ? Appliquez-vous. Car il n'y a pour cela qu'à examiner les prétendues raisons que j'ai déja marquées & les

excuſes que l'eſprit du monde ne manque pas de ſuggérer à ſes partiſans, pour les entretenir dans une erreur auſſi groſſiere que l'eſt celle dont j'entreprends de vous détromper ; raiſons qui ſe détruiſent d'elles-mêmes, & qu'il ſuffit d'expoſer dans une ſimple vue, pour vous en faire d'abord comprendre le peu de ſolidité.

Car que dit l'un ? que s'il reſtitue, il ruine ſa famille : voilà le premier prétexte & le plus apparent. Mais ne vaut-il pas mieux ruiner ſes enfants que de les damner ? C'eſt la réponſe de Saint Chryſoſtôme, qui dans un mot devroit fermer la bouche à l'iniquité du ſiecle : je vais plus avant & je ſoutiens que bien loin de ruiner ſes enfants en reſtituant un bien mal acquis, on les ruine tout à la fois & on les damne en ne reſtituant pas, ce qui revient au même principe. Et en effet, reprend éloquemment Saint Chryſoſtôme, cet héritage d'autrui que vous poſſédez & qu'une tendreſſe malheureuſe vous fait réſerver pour vos enfants, changera-t-il de nature entre leurs mains ? ceſſera-t-il d'être à autrui, parce que vous les en aurez injuſtement pourvus ? l'obligation de le rendre s'éteindra-t-elle dans votre perſonne ? ne paſſera-t-elle pas de vous à eux & n'en ſeront-ils pas les héritiers, auſſi bien & encore plus que de la choſe même que vous leur voulez conſerver ? De là jugez lequel

des deux doit être leur ruine : de leur ôter ce bien, ou de le leur laisser. Car si vos enfants se trouvent plus consciencieux & plus chrétiens que vous, s'ils ont assez de courage pour vous faire ce que vous n'avez pas fait, & pour restituer ce que vous vous serez opiniâtré à tenir, que leur laisserez-vous ? la peine d'une restitution onéreuse, jointe au danger d'une affreuse tentation. Et s'ils sont assez durs & assez aveugles pour vouloir suivre votre exemple, en ne restituant pas ce que votre ambition ou votre avarice a usurpé sur le prochain, que faites-vous ? vous les rendez complices de votre péché, & par l'amour le plus cruel, vous les enveloppez avec vous dans le malheur de votre éternelle réprobation. Quoi donc, ajoute Saint Chrysostôme, espérez-vous que votre mauvaise foi leur servira de caution auprès de Dieu ? Voudriez-vous que Dieu, qui est la sainteté & l'équité même, fît prospérer dans vos enfants l'impie qu'il a eu en horreur & qu'il a detesté dans vous ? Et si par des ressorts secrets de sa providence il permettoit qu'une succession aussi mal établie que celle-là fût suivie de quelque prospérité, n'est-ce pas cette prospérité même qui devroit vous faire trembler, & vous tenir lieu de la plus funeste de toutes les malédictions ? Par conséquent rien de plus frivole que la crainte d'une

prétendue ruine de vos enfants. Ce n'eſt point proprement les ruiner, que de les réduire à l'état où ils doivent être. Mais avançons.

Un autre dit : Je ſuis obligé de maintenir mon état, & du moins dans ma condition puis-je garder ce qui m'eſt néceſſaire pour une honnête médiocrité. Et moi je réponds que le premier devoir d'un chrétien eſt de reſtituer, & non pas de maintenir ſon état ; & que ſi l'état a quelque choſe d'incompatible avec la reſtitution, non-ſeulement vous n'êtes plus obligé de le maintenir, mais que la loi de Dieu indiſpenſable eſt que vous y renonciez. Et qu'eſt-il néceſſaire, mon cher Auditeur, que vous mainteniez ainſi votre état dans le monde ? Il eſt néceſſaire que Dieu ſoit obéi, & que chacun ait le ſien ; mais il eſt indifférent que vous occupiez telle place, & que vous ſoyez plus ou moins élevé. Vous ne pouvez ſatisfaire à telles dettes en ſoutenant la dépenſe de votre maiſon. Hé bien, retranchez cette dépenſe, diminuez ce nombre de domeſtiques, réglez votre table, ſoyez plus modeſte dans vos habits, paſſez-vous de cet équipage dont tant de perſonnes plus qualifiées que vous ont ſçu en effet ſe paſſer ; vivez dans la ſimplicité & la retraite, & faites tout cela dans cet eſprit de juſtice qui eſt l'ame du Chriſtianiſme.

Voilà en quoi consiste la vraie piété ; & hors de là, tout ce que vous faites pour Dieu n'est qu'hypocrisie, toutes vos dévotions sont autant d'abus : il vous est impossible de réparer le tort que vous avez fait, si vous ne prenez la résolution de vous cacher désormais & de vous ensevelir dans les ténebres. Ce parti vous coûtera, j'en conviens ; mais il n'y a point de Théologien qui ne vous y condamne ; & en vous y condamnant vous-même, vous ne ferez rien de pur conseil ni de surérogation. Descendez d'un rang ou le péché vous a fait monter, & bornez-vous à celui où la Providence vous a fait naître : il n'est rien de plus raisonnable ni de plus conforme à toutes les regles de la probité naturelle & chrétienne ; je n'en veux que votre propre témoignage, & jugez-en par vous-même. Car dites-moi quel sentiment vous auriez d'un homme qui tenant en ses mains votre bien, refuseroit de le remetrre dans les vôtres, parce qu'il le croiroit nécessaire à l'entretien de sa condition ? Ne lui diriez-vous pas qu'il a bonne grace de vouloir s'entretenir dans sa condition à vos dépens ; & de quelque maniere qu'il pût l'entendre, ne lui représenteriez-vous pas que votre bien est votre bien, & qu'il ne vous a pas été donné pour servir de ressource à sa mauvaise fortune ? Or appliquez-vous cette réponse, &

vous reconnoîtrez que le prétexte de votre état n'eſt donc pas un titre ſolide que vous puiſſiez oppoſer au précepte étroit & rigoureux de reſtituer le bien d'autrui.

Mais s'il faut que je reſtitue, je n'aurai pas même le néceſſaire à la vie. C'eſt la difficulté que ſe propoſe Saint Auguſtin dans l'explication du pſeaume cent vingt-huitieme. Obſervez, je vous prie, la déciſion de ce Pere, qui fut par excellence le caſuiſte, ou pour mieux dire, l'oracle de ſon temps, & qui mérite bien d'être encore celui

Auguſt. de notre ſiecle. *Audet aliquis dicere, non habeo aliud unde vivam.* Quelqu'un me dira, il ne me reſte pour vivre que ce ſeul ſecours & je n'en ai point d'autre : abus, reprend le ſaint Docteur ; car un voleur public & un enchanteur pourroient tenir le même langage, quand on les preſſe de renoncer à leurs infames pratiques, puiſque l'un & l'autre eſt en poſſeſſion de ne ſubſiſter que par le larcin ou par les malé-

Idem. fices : *Hoc & mihi latro, hoc & maleficus diceret.* Mais on leur peut répondre que s'il eſt vrai qu'ils en ſoient venus à cette extrémité, il y a une providence en qui ils ſont obligés de ſe confier, & que ce n'eſt point dans ces commerces d'iniquité, mais dans la piété des fideles, qu'ils doivent chercher le ſoulagement de leur miſere. Je dis le

même à tout chrétien chargé d'une restitution : ce n'est point sur le bien d'autrui, surpris par artifice & retenu par violence, qu'il doit compter pour avoir de quoi fournir à ses besoins ; mais c'est sur le bon usage des talents de l'esprit, qu'il a reçus de Dieu ; c'est sur la santé dont il jouit, utilement employée ; c'est au défaut de tous les deux, sur la charité publique, qui ne lui manquera jamais. Qu'il ait recours à ces moyens, j'y consens & je l'y exhorte : il peut s'en faire un mérite & une vertu ; mais il ne peut sans crime retenir un bien qui n'est point à lui.

L'honneur a quelque chose en cette matiere de plus délicat ; & il y en a qui se croient dans l'impuissance de restituer, parce qu'ils se persuadent ne le pouvoir faire sans se déshonorer. Combien sont assez préoccupés de l'amour d'eux-mêmes, pour prétendre que le moindre degré de ce qu'ils appellent leur réputation, doit l'emporter alors sur les plus notables & les plus essentiels intérêts du prochain ? Or il faut être ou bien peu éclairé, ou bien mal intentionné, disoit le Chancelier Gerson, pour entrer dans ce sentiment : bien peu éclairé, si l'on ignore par combien de voies secrettes on peut faire une restitution sans hazarder sa réputation : bien mal intentionné, si les connoissant, on n'est pas en disposition de les prendre.

Mais, enfin, dit-on, de quelque diligence que je puisse user, où trouverai-je toutes les personnes à qui je suis redevable ; & quelque disposé que je sois à restituer, comment satisferai-je à tant de particuliers que j'ai trompés ? comment dédommagerai-je toute une ville, toute une province dont la dépouille m'a enrichi ? Je conviens, mon cher Auditeur, que la restitution est plus ou moins difficile selon les conjonctures & la situation différente des choses ; je conviens qu'il y a des affaires tellement embarrassées que l'on n'y peut presque rien démêler. De vouloir là-dessus m'engager dans une discussion exacte, c'est un détail qui ne peut être propre à la chaire, parce qu'il est infini & qu'il va bien au delà des bornes d'un discours. Il me suffira de vous tracer quelques regles générales, & il ne tiendra qu'à vous de vous les appliquer. La premiere est d'exciter en vous & de concevoir un vrai desir de réparer, autant qu'il dépendra de vos soins, tous les dommages que vous avez causés. Dès que vous le voudrez bien, que vous en aurez bien compris la nécessité, & que vous serez dans une ferme résolution de ne rien épargner pour cela, il vous viendra dans l'esprit assez de manieres & assez d'expédients que je ne puis vous suggérer & qu'une bonne volonté vous fera bien-tôt

imaginer. La ſeconde eſt de les chercher, ces expédients & ces moyens; de les chercher, dis-je, de bonne foi, & d'y donner toute l'attention que demande l'importance du ſujet : bien des embarras dès-lors & bien des obſcurités où vous ne penſiez pas pouvoir pénétrer, commenceront à s'éclaircir, & peut-être verrez-vous s'évanouir tout à coup tous les obſtacles qui vous arrêtoient. La troiſieme eſt de poſer pour principe & de vous bien convaincre que l'obligation de reſtituer n'eſt point indiviſible; que ce que vous ne pouvez accomplir dans toute ſon étendue, il le faut au moins faire en partie & ſelon les facultés préſentes; que ce qui ne ſe peut dans un temps, ſe peut dans l'autre, & qu'il y a plus d'une façon de compenſer le tort qu'a reçu le prochain. La quatrieme, c'eſt de s'adreſſer à un homme intelligent ſage & droit; de lui donner une juſte connoiſſance de votre état, de lui expoſer les faits ſimplement & fidelement, de ne point chercher à le prévenir, ni à le gagner en votre faveur, mais de lui laiſſer une liberté entiere, pour prononcer ſelon les vues d'une prudence éclairée & ſelon les loix de l'équité chrétienne. Avec de telles diſpoſitions & de telles meſures, je prétends que ce qui ne vous ſembloit pas auparavant praticable, vous le deviendra, vous le paroîtra, & que vous

jugeant vous-même dans la justice, vous souscrirez sans résistance à l'arrêt de votre condamnation. Mais parce que la cupidité vous domine, & que malgré les plus belles démonstrations d'un desir véritable de restituer, on ne le veut que de bouche & qu'en apparence, sans le vouloir réellement de cœur, qu'arrive-t-il ? On se contente d'un examen superficiel, & la moindre difficulté qui naît, on la prend pour une impuissance absolue : on étouffe mille retours de la conscience, on écarte mille réflexions qu'elle présente, & on les traite de scrupules : dès qu'on ne peut satisfaire à tout, on conclut de ne satisfaire à rien : on n'en veut croire nul autre que soi-même, ou si l'on veut bien s'en rapporter à quelqu'un, ce n'est que dans la pensée d'en tirer une décision favorable, & que pour se confirmer dans l'idée de cette impossibilité imaginaire dont on se flatte. D'où il s'ensuit que voulant toujours restituer, ou disant toujours qu'on est dans le dessein de le faire aussi-tôt qu'on le pourra, on ne le fait jamais, parce qu'on ne pense jamais le pouvoir.

Cependant, mon cher Auditeur ; point de salut sans la restitution; & c'est la derniere vérité par où je finis. Car de toutes les obligations à quoi le salut est attaché, il n'en est point de plus étroite que celle-ci, ni qui souffre moins

d'adouciſſement, de tempérament, d'accommodement. Obligation rigoureuſe, dit l'Ange de l'Ecole, ſoit à l'égard des hommes miniſtres de Dieu, ſoit à l'égard de Dieu même. A l'égard des hommes miniſtres de Dieu, parce qu'ils n'en peuvent jamais diſpenſer; à l'égard de Dieu, parce que s'il le peut, il ne le veut pas. Remarquez, s'il vous plaît, ce que je dis: Dieu a donné aux hommes qui ſont ſes miniſtres ſur la terre, une puiſſance preſque ſans bornes: ils peuvent en vertu de la juriſdiction qu'ils exercent, conſidérée dans ſa plénitude, diſpenſer des loix de l'Egliſe les plus ſaintes, abſoudre des cenſures les plus foudroyantes, relever des ferments les plus authentiques, faire ceſſer l'engagement des vœux les plus ſolemnels, effacer les crimes les plus énormes, remettre les peines & les ſatisfactions les plus légitimement impoſées. Ils ont, dis-je, tous ces pouvoirs en mille rencontres. Mais s'agit-il de reſtituer? choſe étonnante, Chrétiens! ces hommes que l'Ecriture appelle des Dieux, & qu'elle traite de tout-puiſſants, ne peuvent plus rien: ces clefs données à Saint Pierre n'ont pas la vertu d'ouvrir le ciel à quelque uſurpateur que ce ſoit, tant qu'il ſe trouve volontairement chargé du bien de ſon prochain; & l'Egliſe à qui il appartient de lier & de délier en tout le reſte, nous fait entendre que

là-dessus elle a les mains liées elle-même. Ce n'est pas assez, mais selon de très-sçavants Théologiens, après le Docteur Angélique, Dieu même à notre égard & à proprement parler, ne peut user sur cela de dispense. Il peut bien, disent-ils, comme Seigneur absolu de toutes choses, transporter la propriété & le domaine de mon bien à celui qui me l'a ravi, parce que je n'ai rien dont Dieu ne soit le maître plus que moi-même; mais s'il ne fait pas ce transport & tandis que ce bien est à moi, Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut dégager quiconque me l'a enlevé, de l'obligation de me le rendre : pourquoi ? parce que cette obligation est nécessairement enfermée dans la loi éternelle & invariable de la souveraine justice. Je sçais que d'autres Théologiens raisonnent plus simplement, & prétendent que ce pouvoir qui est en Dieu de transporter le domaine d'un bien mal acquis, est le même en effet que le pouvoir de dispenser en matiere de restitution. Quoi qu'il en soit, je soutiens que Dieu, quand il auroit ce double pouvoir, ne veut se servir en notre faveur & au préjudice de l'équité ni de l'un ni de l'autre; qu'il ne l'a jamais voulu, & que jamais il ne le voudra : car c'est l'oracle du Saint-Esprit & un arrêt prononcé par le grand
1. Cor. Apôtre, que l'injustice n'entrera point
c. 6. dans le Royaume céleste. *Neque fures,*

neque avari, neque rapaces regnum Dei possidebunt.

Arrêt fondé ſur les principes les plus inconteſtables, & loi tellement néceſſaire, que ſans cela le monde ne ſeroit plus, ſelon l'expreſſion de l'Evangile, qu'une retraite de voleurs. Car ſi l'on pouvoit ſans nulle reſtitution ni nulle volonté d'en faire, après avoir uſurpé le bien d'autrui, rentrer en grace avec Dieu & prétendre à la poſſeſſion de ſon Royaume, ne ſeroit-ce pas une des plus fortes tentations pour ceux même à qui il reſte quelque fonds de religion? Quelle ſûreté y auroit-il parmi les hommes? & dans la penſée que chacun pourroit impunément garder ce qu'il auroit, quoiqu'injuſtement enlevé, y a-t-il vexations & iniquités où l'on ne ſe portât? Et certes, ſi dans le ſyſtême préſent & dans l'impoſſibilité actuelle où ſe trouve tout chrétien, de ſe ſauver ſans reſtituer ou ſans le vouloir, le Chriſtianiſme eſt néanmoins encore rempli de fraudes, de concuſſions, d'uſures, de chicanes; ſi malgré ce frein de la reſtitution & de ſa néceſſité irrémiſſible, il y a toutefois tant de négoces criminels, tant de profits illégitimes, tant de conventions ſimoniaques, tant de jugements vendus, tant de myſteres abominables & de ſtratagêmes pour s'enrichir aux dépens du prochain, que ſeroit-ce ſi l'on ſe voyoit affranchi de ce devoir &

qu'on eût, sans y avoir satisfait, quelques espérances d'être favorablement reçu de Dieu & mis au nombre de ses prédestinés ?

Je n'ignore pas ce que quelques-uns, moins éclairés, auront à me répondre : qu'indépendamment de toute injure faite à l'homme, la contrition seule, & à plus forte raison jointe avec le sacrement de pénitence, suffit pour se réconcilier pleinement avec Dieu. Oui, mon cher Auditeur, c'est assez pour cela d'un cœur contrit : mais comment contrit ? non point seulement en paroles ni en apparence, mais touché d'une contrition sincere, d'une contrition solide & chrétienne. Or je prétends, & c'est un point universellement reconnu, qu'une véritable contrition renferme, comme une partie essentielle, la volonté efficace de restituer, puisqu'elle renferme essentiellement la volonté efficace & le propos de rétablir toutes choses, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard du prochain, dans le même état qu'elles étoient avant le péché. Supposons donc, tant qu'il nous plaira, un homme qui se frappe devant Dieu la poitrine, qui gémisse aux pieds d'un ministre de Jesus-Christ, qui se refuse toutes les douceurs de la vie, & qui châtie son corps par toutes les austérités de la mortification, qui s'expose aux tourments les plus rigoureux & au plus cruel martyre : si cependant,

injuste possesseur d'un bien à quoi il n'a nul droit & qu'il sçait appartenir à un autre, il n'est pas actuellement & volontairement déterminé à s'en défaire, je dis que sous ces dehors & sous le beau masque de pénitence dont il se couvre, il n'est rien moins que pénitent, ou que ce n'est qu'un faux pénitent : je dis que dans une telle disposition, s'il approche du sacrement de l'autel, c'est un sacrilege & un profanateur : je dis que si la mort vient à le surprendre, il meurt en impie, & que c'est un réprouvé.

Voilà, Chrétiens, ce que nous enseigne sur cette matiere la sainte foi que nous professons, & voilà les pensées avec lesquelles je vous renvoie. S'il y a dans cette assemblée quelque auditeur sur qui ces vérités n'aient point fait encore une assez forte impression, je n'ai plus rien à lui dire que ce que disoit Saint Gregoire à un homme du monde. Ah! mon cher Frere, lui écrivoit ce grand Pape, considérez, je vous prie, que les richesses que vous avez amassées par des voies criminelles, vous abandonneront un jour ; mais que les crimes que vous avez commis en les amassant, ne vous abandonneront jamais. Souvenez-vous que c'est une extrême folie de laisser après vous des biens dont vous n'aurez été maître que quelques moments, & d'emporter avec vous des injustices qui vous tourmenteront éternellement.

Ne ſoyez pas ſi inſenſé que de tranſmettre à des héritiers tout le fruit de votre péché, pour vous charger de toute la peine qui lui eſt due, & ne vous engagez pas dans l'affreux malheur de brûler vous-même en l'autre vie, pour avoir élevé en celle-ci des étrangers & des ingrats. Ainſi parloit ce ſaint Docteur, & j'ajoute avec Saint Auguſtin : *Redde pecuniam, perde pecuniam, ne perdas animam.* Rendez, mon Frere, rendez cet argent qui ne vous appartient pas ; perdez même, s'il eſt néceſſaire, celui qui vous appartient ; pourquoi ? afin de ne pas perdre votre ame, qui appartient à Dieu, & qui a coûté tout le ſang d'un Dieu. Car il n'y a point de tempérament à prendre ni de milieu ; il faut perdre l'un ou l'autre : votre ame, ſi vous voulez conſerver cet argent ; ou cet argent, ſi vous voulez ſauver votre ame. Or entre l'un & l'autre y a-t-il à balancer ? & ſi vous délibérez un moment, en faudra-t-il davantage pour vous condamner au jugement de Dieu ?

Auguſt.

C'eſt ce que l'Apôtre Saint Jacques nous a repréſenté dans une belle & vive image, lorſque s'adreſſant à ces riches engraiſſés de la ſubſtance du prochain, & les ſuppoſant entre les mains de Dieu comme de malheureuſes victimes, que ce ſouverain juge immole à ſa juſtice, il leur fait ces reproches, ſi amers & ſi déſolants : *Agite nunc, divites, plorate*

Jacob. c. 5.

ululantes in miseriis vestris. Allez maintenant, riches avares, pleurez, poussez de haut cris, & reconnoissez l'affreuse misere où vous êtes tombés par votre insatiable convoitise. Que sont devenus ces trésors dont vous étiez si avides, & qui étoient les fruits de votre iniquité ? Vous craigniez tant de les laisser échapper ; & malgré toutes les remontrances qu'on vous faisoit, malgré tous les remords de votre conscience qui vous remettoit devant les yeux vos injustices, vous ne pouviez vous résoudre à les réparer : aveugles, vous ne pensiez pas que la mort vous les enleveroit ces biens si injustement possédés : mais vous voyez en quelle pauvreté elle vous a réduits. *Divitiæ vestræ putrefactæ sunt ; aurum & argentum vestrum æruginavit.* Encore s'il ne vous étoit point arrivé d'autre malheur que de les perdre : mais la perte même que vous en avez faite & que nous ne pouviez éviter, puisque c'étoient des biens périssables & que d'ailleurs vous étiez vous-mêmes mortels, c'est ce qui rend contre vous le plus convaincant & le plus sensible témoignage. Car d'avoir sacrifié votre ame, cette ame immortelle, à des biens passagers & sur quoi il y avoit si peu à compter, voilà le dernier degré de l'aveuglement & le plus grand de tous les désordres : *Et ærugo eorum in testimonium vobis erit.* Qu'avez-vous donc fait en accumulant revenus

Ibid.

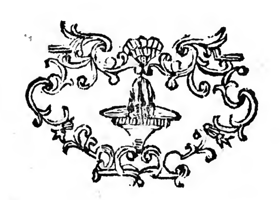
Ibid.

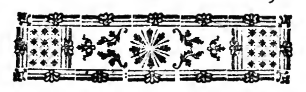
ſur revenus, profits ſur profits, en prenant de toutes parts & à toutes mains, & ne vous deſſaiſiſſant jamais de rien ? Vous l'éprouvez à préſent, & vous le
Ibid. ſentirez pendant toute l'éternité. *Theſaurizaſtis vobis iram in noviſſimis diebus :* Vous vous êtes fait un tréſor de colere pour le jour redoutable des vengeances divines. Vous avez ſuſcité contre vous autant d'accuſateurs qu'il y a eu de malheureux que vous avez tenus dans l'oppreſſion & dont la ruine vous a enrichis. N'entendez-vous pas leurs cris qui s'élevent au trône du Seigneur ? Du moins il les entend, & c'eſt aſſez. Oui, il entend les cris de ces domeſtiques, dont vous exigiez ſi rigoureuſement les ſervices, & à qui vous en refuſiez ſi impitoyablement la récompenſe ; les cris de ces marchands, qui vous revêtoient, qui vous nourriſſoient, qui vous entretenoient de leur bien, & qui n'en ont jamais touché le juſte prix ; les cris de ces ouvriers qui s'épuiſoient pour vous de travail, & qui n'ont jamais eu de vous leur ſalaire ; les cris de ces créanciers que vous avez fatigués par vos délais, arrêtés par votre crédit, privés de leurs plus légitimes prétentions par vos artifices & vos détours ; les cris de ces orphelins, de ces pupilles, de ces familles entieres : le Seigneur, encore une fois, le Dieu d'Iſraël les entend, ces cris ; & qui vous défendra des coups de ſa juſtice irritée,

& des foudres dont son bras est armé pour vous accabler? *Ecce merces operariorum qui messuerunt regiones vestras, quæ fraudata est à vobis, clamat : & clamor eorum in aures Domini sabaoth introivit.* *Ibid.*

Il n'y a, mes Freres, qu'une restitution prompte & parfaite qui puisse vous préserver de ces foudroyants anathêmes que Dieu, vengeur des intérêts du prochain, est prêt à lancer sur vos têtes : je dis, une restitution prompte : car je vous l'ai déja fait entendre, & je ne puis trop vous le redire, dès le moment que vous pouvez satisfaire, il ne vous est pas permis de différer ; & c'est non-seulement un abus, mais un péché de remettre, comme quelques-uns, à la mort, ce qu'on peut accomplir pendant la vie : je dis, une restitution parfaite, sans réduire les gens à des compositions forcées & à des accommodements auxquels ils ne consentent que par contrainte & parce qu'ils craignent d'être frustrés de toute la dette. Renouvellez, mon Dieu, parmi votre peuple cet esprit de droiture & d'équité, cet esprit de désintéressement qui est le vrai caractere du Christianisme où vous nous avez appellés : ne souffrez pas que des biens aussi vils & aussi méprisables que le sont tous les biens de la terre, nous fassent oublier les biens de la gloire & de la béatitude céleste que vous nous préparez. Que nous serviroit de

gagner tout le monde, si nous venions à vous perdre & à nous perdre nous-mêmes ? Mais au contraire quand nous serions dépouillés de tout en cette vie, ne seroit-ce pas toujours la souveraine félicité pour nous de mériter ainsi votre grace, & de vous posséder dans la vie éternelle, où nous conduise, &c.





SERMON

POUR LE

VINGT-TROISIEME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le desir & le dégoût de la Communion.

Dicebat enim intrà se : si tetigero tantùm vestimentum ejus, salva ero.

Elle disoit en elle-même : si je puis seulement toucher sa robe, je serai guérie. En Saint Matthieu, chap. 9.

C'Est le juste raisonnement de cette femme affligée d'une longue infirmité qui l'avoit réduite dans une extrême langueur & dont elle souhaitoit d'être guérie. Témoin des miracles qu'opéroit le Sauveur du monde, elle conclut qu'il ne seroit pas moins puissant pour elle que pour les autres, & qu'elle n'en

devoit pas moins attendre de ſecours. Elle porta encore ſa confiance plus loin, & ne crut pas même néceſſaire d'expoſer à cet Homme-Dieu ſa peine, de lui adreſſer ſa priere, ni qu'il prononçât en ſa faveur une ſeule parole : car, dit-elle, le voyant au milieu d'une foule de peuple qui l'environnoit de toutes parts, ſi je puis ſeulement pénétrer juſqu'à lui, & ſi j'ai le bonheur de toucher le bord de ſa robe, c'eſt aſſez; j'éprouverai bien-tôt les effets de cette divine vertu dont il donne tous les jours
Matth. c. 9. de ſi éclatants témoignages : *Si tetigero tantùm veſtimentum ejus, ſalva ero.* Elle ne ſe trompa pas, Chrétiens : ſes eſpérances furent remplies, le Fils de Dieu répondit à ſon attente, & vous ſçavez combien, en lui rendant la ſanté du corps, il loua hautement & rele-
Ibid. va le mérite de ſa foi : *Confide, filia, fides tua te ſalvàm fecit.* Or ſi les ſeuls vêtements de Jeſus-Chriſt eurent une telle efficace, que ne peut point pour la ſanctification de nos ames, cet adorable ſacrement, où nous recevons Jeſus-Chriſt même préſent en perſonne; où ſa chair ſacrée, ſon ſang précieux, nous ſervent de nourriture & de breuvage; ou par l'union la plus réelle & la plus intime, il demeure en nous, & nous communique en quelque maniere tout ſon être & toute ſa divinité? N'eſt-il donc pas bien ſurprenant, mes

mes Freres, qu'au lieu de le chercher avec plus d'empreſſement encore & plus d'ardeur que ne le chercha cette malade de notre Evangile, nous nous tenions ſi long-temps éloignés de lui ; qu'étant ſujets à tant de foibleſſes, & ne pouvant ignorer nos infirmités ſpirituelles & nos beſoins, nous ayions ſi peu recours au remede le plus prompt & le plus puiſſant ; que la participation du corps de notre Dieu, qui nous eſt permiſe & où nous ſommes invités, que l'uſage de la communion nous devienne ſi rare, & que nous imaginions autant de prétextes pour nous en retirer, que nous devrions marquer de zele pour en approcher ? C'eſt l'abus que je voudrois corriger dans le chriſtianiſme, & que j'entreprends aujourd'hui de combattre, après que nous aurons demandé les lumieres du Saint-Eſprit, & que nous aurons ſalué Marie en lui diſant : *Ave.*

ENtre les différentes diſpoſitions où nous ſommes à l'égard du ſacrement de Jeſus-Chriſt & de l'uſage que nous en devons faire, il y en a deux auſquelles je m'attache dans ce diſcours, & dont j'ai deſſein de vous entretenir : l'une eſt le deſir de la communion, & l'autre le dégoût de la communion. Deſir de la communion, directement

contraire à ce mortel dégoût où tombent tant d'ames mondaines, & qui leur fait négliger l'aliment le plus salutaire, & ce pain de vie descendu du ciel, pour être sur la terre notre soutien dans les voies de Dieu. Dégoût de la communion, non moins formellement opposé à ce saint desir dont les ames chrétiennes & pieuses sont animées, & qui en fut toujours le vrai caractere. Prenez garde, mes chers Auditeurs, ce n'est point précisément de la fréquente communion que je viens vous parler ; je vous en ai déja fait voir les avantages, & bien d'autres avant moi vous les ont représentés ; mais ce que je viens examiner avec vous, ce sont les deux principes à quoi nous pouvons communément attribuer, ou la piété des uns que nous voyons communier souvent, ou la négligence des autres qui communient si rarement. Parce que ceux-là sont touchés d'un certain goût pour la communion, parce qu'ils s'y sentent portés d'un desir secret qui les y attire ; ils ne manquent nulle occasion de se présenter à la table du Seigneur, & se feroient une des plus sensibles peines d'en être privés. Et comme ceux-ci, ou par la dissipation du monde qui leur desséche le cœur, ou par une passion particuliere qui les posséde, ont perdu tout sentiment de piété,

& que cette viande céleste, dont ils devroient se nourrir, leur est devenue insipide; ils passent les années entiéres sans y prendre part, & voudroient même autoriser leur conduite par des excuses aussi frivoles qu'elles sont apparentes & spécieuses. Or ces deux sortes de chrétiens ont besoin d'instruction : les premiers sur le desir de la communion, qu'ils font paroître, & où l'on ne peut trop les confirmer; ce sera le sujet de la premiere Partie : les seconds, sur le dégoût de la communion, où ils vivent, & qui leur fait abandonner cette source de graces; ce sera le sujet de la seconde Partie. Matiere qu'on ne vous a peut-être jamais bien développée, qui n'est guére commune dans la chaire évangélique, donnez-y, je vous prie, toute votre attention.

I. PART.

TOute ame chrétienne doit desirer la communion, & rien n'est plus utile pour nous ni plus efficace que ce desir, dès qu'il n'excède point la mesure qui lui convient, & que nous sçavons le contenir dans les justes limites qu'une prudence évangélique lui prescrit. Observez, s'il vous plaît, ce que je dis, qui se réduit à ces trois points : le premier, que nous devons tous desirer la communion, & vous

en comprendrez aisément les raisons; le second, que ce desir nous est très-salutaire, & que vous en verrez les fruits; le troisiéme, que ce desir néanmoins doit être conduit par la sagesse de l'Evangile, & vous apprendrez à le régler. Ainsi les motifs de ce desir, les avantages de ce desir, les régles de ce desir, voilà sur quoi j'ai d'abord à m'expliquer & à vous donner tout l'éclaircissement nécessaire.

Je prétends donc & j'avance que toute ame chrétienne doit desirer la communion, pourquoi? par ce grand motif où tous les autres sont renfermés, sçavoir, que toute ame chrétienne doit desirer souverainement & pardessus toutes choses d'être unie à Jesus-Christ, puisque c'est en Jesus-Christ qu'elle trouve tous les biens; car c'est en lui qu'elle trouve sa nourriture, sa force, sa consolation, son espérance, toutes les lumieres & tous les secours pour marcher dans le chemin du salut & pour arriver à ce bienheureux terme: d'où il s'ensuit que par amour, que par intérêt, mais un intérêt solide & tout spirituel, rien n'est plus à souhaiter ni à rechercher pour elle dans la vie que cette union étroite qui l'attache à son Sauveur & qui la fait entrer en participation de tous ses trésors: or ce qui nous unit réellement, intimement, substantiellement

à Jesus-Christ, c'est la communion : celui qui mange ma chair demeure en moi, & moi je demeure en lui ; *Qui manducat meam carnem, in me manet, & ego in illo.* Union si singuliére, qu'elle ne peut-être suppléée en ce monde par nul autre sacrement ; & de là cette maxime universelle des Peres & de tous les maîtres de la vie intérieure & dévote, que par rapport à ce lieu d'exil où nous sommes, & pendant que nous y sommes, le plus grand mal que nous ayions à craindre, est d'être séparés du corps de notre Dieu, comme notre plus grand bien est de le recevoir. *Joan. c. 6.*

Tout cela, mes chers Auditeurs, est évident : mais vous me demandez si ce desir de la communion peut convenir à un pécheur dans l'état actuel de son péché ; car dans cet état il est indigne de communier. Il est vrai, dit Saint Chrysostôme, cette indignité peut bien être une raison pour ne pas approcher de la communion ; mais elle ne peut ni ne doit jamais être une raison pour ne pas desirer la communion : autre chose est de communier en effet, & autre de le desirer seulement & dans la maniére que nous devons l'entendre. De communier en effet, ce seroit pour un pécheur, tant qu'il est encore dans la disgrace de Dieu & dans l'engagement du péché,

un sacrilege & une profanation. Par conséquent la table du Seigneur lui est interdite alors, & il doit s'en exclure lui-même; mais tout exclus qu'il est de cette sainte table, il peut desirer d'y être rappellé, d'y être rétabli, d'y être admis tout de nouveau, non point avec son péché, mais après s'être lavé & purifié de la tache de son péché. Touché de son malheur & de la triste disette où il languit, il peut entrer dans le même sentiment que l'enfant prodigue, & se dire à lui-même :
Luc. c. 15. *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus ! ego autem hîc fame pereo.* Combien d'ames sur qui Dieu peut-être n'a jamais répandu ses graces avec autant d'abondance que sur moi, parce qu'elles ont été fidelles & qu'elles ont profité du peu de talents qu'elles avoient reçus, s'avancent, s'entretiennent, & pour ainsi parler, s'engraissent dans la maison du Pere céleste, tandis que je je péris de faim ! Il peut, en faisant de solides réflexions sur le funeste abandonnement où il vit ; & regrettant les dommages infinis que lui cause l'éloignement de la communion, s'écrier avec les paroles de
Psal. 14. David : *Quandò veniam & apparebo antè faciem Dei !* Serai-je donc toujours banni de la présence de mon Dieu & de son sanctuaire ! Quand viendra le temps où je pourrai paroître devant lui parmi

les conviés, & prendre place comme eux à son festin ? A quoi tient-il, & ne ferai-je point pour cela quelque effort ? Voilà, dis-je, comment le pécheur peut souhaiter la communion, & comment même il la doit souhaiter. Ainsi, soit que je sois positivement indigne de la communion, ou que je ne le sois pas, il me convient toujours de la desirer; si je n'en suis pas absolument indigne, ce desir contribuera toujours de plus en plus à m'en rendre digne; & si mon indignité est expresse & absolue par le péché qui me domine & qui régne en moi, ce desir au moins me préservera d'un endurcissement total, & sera toujours une ressource pour moi.

Il y a plus encore, & fondé sur la maxime que je viens d'établir, je soutiens même que plus un homme est pécheur, plus il doit desirer la communion; & la preuve en est convaincante, parce que plus il est pécheur, plus il est malade, plus il est foible, plus il est éloigné de Dieu : or plus il est malade, plus il doit desirer ce qui peut le remettre dans une santé parfaite ; plus il est foible, plus il doit desirer ce qui peut réparer ses forces perdues ; plus il est éloigné de Dieu, plus il doit soupirer après Dieu pour le retrouver & pour se rejoindre à lui. Dès-là donc que la communion est le remede

le plus efficace dont nous puiſſions uſer, dès que c'eſt contre nos foibleſſes le ſecours le plus puiſſant que nous puiſſions employer, dès que c'eſt le ſceau de notre réunion avec Dieu, plus nos plaies ſont profondes & nos maladies dangereuſes, plus devons-nous avoir d'ardeur pour approcher du médecin dont nous attendons notre guériſon, & plus nous nous trouvons loin de Dieu, plus devons-nous aſpirer vers l'Autel, où il veut bien encore ſe communiquer à nous & nous réconcilier pleinement avec lui.

Il faut pour cela des diſpoſitions, je le ſçais; mais voici les avantages de ce deſir que je voudrois allumer dans vos cœurs. Car pour paſſer maintenant à l'autre article que je me ſuis propoſé, je dis deux choſes, que je vous prie de bien comprendre. Premierement, que le deſir eſt lui-même la premiere diſpoſition que nous devons apporter à la communion; & ſecondement, que ce même deſir eſt encore le principe & le mobile de toutes les autres diſpoſitions que demande la communion. Expliquons-nous. C'eſt la premiere diſpoſition : je ne dis pas que c'eſt une diſpoſition ſuffiſante, mais, encore une fois, que c'eſt de toutes les diſpoſitions la plus convenable & la premiere. En effet, le ſacrement que nous recevons dans la communion, en

quelle qualité & pourquoi nous eſt - il
donné ? comme l'aliment & la nourri-
ture de l'ame. C'eſt un pain, *Panis quem* *Joan.*
ego dabo ; c'eſt une viande, *Caro mea* *c. 6.*
verè eſt cibus ; c'eſt un breuvage, *Sanguis* *Ibid.*
meus verè eſt potus. Voilà comment Je- *Ibid.*
ſus-Chriſt l'a inſtitué, & comment il nous l'a fait entendre dans les termes les plus formels. Or une viande ne profite jamais mieux, & n'eſt même communément utile & ſaine au corps, que lorſqu'on la prend & qu'on la mange avec appétit. Ainſi en eſt-il de cette viande divine qui nous eſt diſtribuée par les mains des Prêtres : le goût qu'on y trouve, la ſainte avidité qui nous la fait rechercher ou du moins deſirer, eſt un ſigne de la préparation du cœur à en tirer le fruit qu'elle peut produire : & parce que ce fruit dépend de la grace de Dieu, j'ajoûte que c'eſt encore pour Dieu une eſpece d'engagement à nous accorder cette grace & à la verſer ſur nous dans toute ſon abondance : pourquoi cela ? parce que cette faim, que cette ſoif de la communion, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, eſt un honneur particulier que nous rendons au ſacrement de Jeſus-Chriſt, puiſque c'eſt un témoignage de l'eſtime que nous en faiſons, & de la haute idée que nous en avons conçue. De là cette invitation du Sauveur du monde, que je puis bien appliquer à

Joan. c. 7. mon ſujet : *Si quis ſitit, veniat ad me ;* celui qui ſe ſent preſſé de la ſoif, qu'il vienne à moi ; plus il ſera altéré, plus je répandrai ſut lui ces eaux vivifiantes dont mon ſacrement eſt la ſource intariſſable. De là cette effuſion de tous les dons céleſtes que fait ce même Sauveur ſur l'ame affamée, ſelon le *Pſ. 106.* mot du Prophête : *Animam eſurientem ſatiavit bonis ;* il n'épargne rien pour elle, & plus il voit croître ſa faim, plus il prend plaiſir à la raſſaſier : de là auſſi ce redoublement, cette vivacité de deſir, ce nouveau feu dont une ame quelquefois eſt embraſée. Une communion, bien loin de l'éteindre, ne ſert qu'à l'enflammer davantage, & c'eſt en cette ame que s'accomplit toute *Eccleſ. c. 24.* la parole du Saint Eſprit : *Qui edunt me, adhuc eſurient.*

Mais, Chrétiens, je vais trop loin : revenons. Outre que le deſir eſt lui-même la premiere diſpoſition pour bien communier, c'eſt encore le principe & comme le mobile de toutes les autres diſpoſitions que demande la communion ; car quand je deſire ſincérement & efficacement une fin, dès-là je ſuis déterminé à tous les moyens qui ſont néceſſaires pour y parvenir. Si donc je deſire de bonne foi la communion, ce ſeul deſir m'engage à ne rien négliger de tout ce que ma religion exige de moi pour participer dignement au divin myſtère.

Je sçais, par exemple, que de toutes les dispositions la plus essentielle est la pureté de la conscience, & que je ne puis avec un cœur ou corrompu par l'intérêt, ou enflé par l'orgueil, ou amolli par la sensualité, ou aigri par le ressentiment & la vengeance, ou flétri de quelque autre sorte que ce soit, m'unir à un Dieu qui est la sainteté même, & le Saint des Saints; que sçais-je je si c'est un vrai desir qui me porte à la communion? Ne voulant pas profaner le Sacrement, & ne voulant pas non-plus l'abandonner, je conclus que je dois rentrer en moi-même, & purifier mon ame de tout ce qui pourroit blesser l'œil du Seigneur, au moment qu'il daignera la visiter; c'est-à-dire, je conclus que je dois me dessaisir de ce bien qui ne m'appartient pas, que je dois réparer ce dommage dont je suis l'auteur & que j'ai injustement causé; que je dois rabattre cette hauteur d'esprit qui me rend en mille occasions fier & impérieux, vain & méprisant, colere, violent, emporté; que je dois réprimer cette ambition, qui dans le cours de ses entreprises me fait violer tant de devoirs & commettre tant d'injustices; que je dois renoncer à cet attachement, pardonner cette injure, me réconcilier avec cet ennemi, sur-tout me réconcilier avec Dieu, & pour cela avoir recours

au tribunal de la pénitence, par une confeſſion exacte & accompagnée de tous les ſentiments & de toutes les réſolutions qui en font le mérite.

Je ſçais que pour un fréquent uſage de la communion, ce n'eſt point aſſez d'une vie exempte de certains vices groſſiers, & du reſte remplie de mille imperfections, lâche, tiéde, négligente, mais que cette communion fréquente ſuppoſe la ferveur de la piété, la fidélité aux moindres devoirs, la pratique des vertus. Si donc mon deſir, ſans ſe borner à quelques communions éloignées les unes des autres, m'inſpire de les réïtérer auſſi ſouvent que je le pourrai & que mon état le permettra, quelles ſont les ſaintes conſéquences que je tire ? Voulant communier ſouvent & voulant communier utilement, je conclus que je dois ſanctifier ma vie & la conformer au nombre de mes communions ; c'eſt-à-dire, je conclus que je dois vivre dans la retraite & la ſéparation du monde, parce que la fréquente communion ne peut s'accorder avec une vie mondaine & diſſipée ; que je dois renouveller ſans ceſſe l'ardeur de ma dévotion & m'adonner ſans relâche à tous les exercices du chriſtianiſme, parce que la fréquente communion ne peut convenir avec une vie pareſſeuſe & inutile ; que je dois, autant qu'il eſt

possible, veiller à la garde de mon cœur, en régler tous les mouvements, en modérer toutes les passions, en déraciner les plus légeres habitudes, en bannir tout ce qui n'est pas selon le gré de Dieu & selon la perfection de sa loi, ou du moins le vouloir ainsi & y travailler, parce que la fréquente communion ne peut compatir avec des imperfections où l'on s'entretient volontairement, & dont on ne prend ni l'on ne veut prendre nul soin de se défaire ; que je dois être humble, charitable, patient, mortifié, assidu à la priere & à toutes les œuvres pieuses, ou du moins que je dois m'appliquer à le devenir, parce que la fréquente communion est le prix de tout cela, de même aussi que tout cela est communément le fruit de la fréquente communion. Voilà, encore une fois, ce que je conclus, & à quoi le desir de la communion me détermine.

Or par là ce desir n'est-il pas pour nous comme un principe de sanctification ? & en quelques égarements que nous soyons tombés, tant que nous conserverons ce desir, ne sera-ce pas toujours un fond d'espérance pour notre retour à Dieu & pour notre conversion ? D'où vous jugez, mes chers Auditeurs, ou vous devez juger avec moi, de quelle conséquence il est de

ne laiſſer pas éteindre ce deſir dans le chriſtianiſme, mais de le renouveller inceſſamment dans les cœurs & de l'y faire croître. Voici néanmoins l'abus de notre ſiecle; qu'il me ſoit permis de m'en expliquer aujourd'hui, & de le déplorer en votre préſence : au lieu de nourrir dans les ames ce deſir de la communion; au lieu de le rallumer continuellement parmi les fidelles & de le redoubler, on le rallentit, on le refroidit, & l'on vient peu à peu à l'amortir tout-à-fait & à l'anéantir; comment? en ne repréſentant jamais la communion au peuple chrétien, que ſous des idées & des images effrayantes; en ne lui retraçant dans l'eſprit & ne lui mettant devant les yeux que l'excellence du ſacrement, que l'indignité de l'homme, que le danger d'une mauvaiſe communion, & les ſuites malheureuſes qu'elle traîne après ſoi; en exagérant les diſpoſitions requiſes pour communier dignement, & les propoſant dans un degré de perfection où il eſt d'une extrême difficulté & preſque impoſſible d'atteindre. Car n'eſt-ce pas là que tendent ces maximes outrées d'une morale prétendue ſévere? maximes que l'on débite dans les entretiens particuliers, que l'on fait entrer dans les diſcours publics, dont on compoſe d'amples volumes, & que l'on appuye de citations ſans nombre, &

ſouvent ſans fidélité ; mais ſur-tout, maximes dont ſe laiſſent préoccuper, ou, pour mieux dire, infatuer des ames foibles, d'autant plus aiſées à ſéduire qu'elles ſont moins inſtruites du fond des choſes, & moins capables de s'en inſtruire par elles - mêmes ; donnant en aveugles à tout ce qui porte un caractere de rigueur ; ſuivant ſans réflexion & ſans modération les premiers ſentiments d'une timidité naturelle & mal réglée ; ne diſtinguant ni l'illuſion, ni la vérité ; n'écoutant rien là-deſſus, & ne pouvant preſque revenir de leurs préjugés contre la communion.

Cependant qu'arrive-t-il de là ? c'eſt que la plupart, ſi je puis rapporter ici cet exemple, raiſonnent à l'égard de la communion, comme les Diſciples de Jeſus-Chriſt raiſonnerent à l'égard de l'état du mariage, lorſque ce divin maître leur en marqua les engagements. S'il en eſt de la ſorte, lui dirent-ils, il vaut donc mieux demeurer libre & ne ſe point lier à de telles conditions : *Si ità eſt, non expedit nubere.* *Matth. c. 19.* Voilà juſtement ce qu'on dit : puiſqu'il y a tant à craindre en communiant, il eſt donc plus à propos de s'abſtenir de la communion & de n'en avoir pas un uſage ſi fréquent ; puiſque la communion demande des diſpoſitions ſi relevées & ſi parfaites, quand ſerai-je parvenu là, & le plus ſûr pour moi n'eſt-

ce pas de rendre mes communions plus rares, & d'attendre le temps que je m'y croirai aſſez préparé ? On le dit, & on le fait : cette crainte de la communion en détruit le deſir ; d'un jour à un autre il diminue ; on le perd enfin, & n'ayant plus ce deſir, on n'a plus l'aiguillon le plus picquant pour nous exciter à la pénitence & à la réformation de nos mœurs, pour nous tenir dans une vigilance perpétuelle ſur nous-mêmes, pour nous tirer de nos lâchetés & de nos tiédeurs.

Vous me direz que ce n'eſt pas là l'intention de ceux qui s'énoncent en des termes ſi forts ſur la communion ; qu'ils n'en combattent pas le deſir, & qu'au contraire ils l'approuvent & le louent ; mais que pour l'honneur de Jeſus-Chriſt & l'avancement des ames, ils ne ſe propoſent autre choſe que d'arrêter & de prévenir les excès où ce deſir mal conçu pourroit nous mener. Ah ! mes chers Auditeurs, n'examinons point ici les intentions ; c'eſt à Dieu à en juger : mais peut-être ſi nous voulions là-deſſus entrer dans une ſérieuſe diſcuſſion, trouverions-nous que ces intentions, ſi pures en apparence & & ſi ſaintes, ne ſont rien moins que ce qu'elles paroiſſent. On a certains principes touchant la fréquentation du ſacrement de nos autels : on voudroit, contre les vues de Jeſus-Chriſt, con-

tre la pratique des premiers fideles, contre la conduite des plus habiles maîtres dans les voies de Dieu, retrancher le pain aux enfants, selon l'expression de l'Ecriture ; c'est-à-dire, qu'on voudroit abolir dans l'Eglise les fréquentes communions ; & pour y réussir, il n'y a point de plus sûr moyen que d'inspirer aux ames l'éloignement de la communion : par où ? par ces menaces qu'on leur fait entendre, par ces peintures qu'on leur trace, par ces frayeurs dont on les remplit. Quoi qu'il en soit, & sans pénétrer davantage dans les desseins qu'on peut avoir, je m'en tiens à l'effet, & je n'en puis assez gémir : car ce qui s'ensuit immanquablement de là, c'est ce que nous voyons ; je veux dire qu'on vit dans une indifférence mortelle à l'égard de la communion, & qu'on va jusqu'à se faire devant Dieu un prétendu mérite de cette indifférence & une vertu.

Ce n'est pas que j'approuve tout desir de la communion ; & comme il n'y a rien de si saint en soi qui ne puisse être sujet à l'illusion, dès que nous ne le prenons pas dans les vues ni selon l'esprit du christianisme, je n'ai point de peine à convenir que dans le desir dont je releve ici les avantages il y a des égarements à craindre & des écueils à éviter ; c'est un desir réglé que je

demande. Or un desir réglé n'est point un desir présomptueux qui nous ôte le sentiment de notre bassesse, & qui nous fasse aller à l'autel du Seigneur avec un orgueil de pharisien : ce n'est point un desir aveugle, qui n'examine rien, & qui ne soit accompagné de nulle réflexion sur nous-mêmes & de nulle connoissance de nous-mêmes ; ce n'est point un desir précipité, dont le premier mouvement nous emporte, sans accorder à une juste & solide épreuve de soi-même le temps nécessaire ; ce n'est point un desir volage & capricieux que l'humeur gouverne, & qui soit sujet à de bizarres & de perpétuelles vicissitudes ; ce n'est point un desir frivole & visionnaire, qui par la plus chimérique alliance prétende concilier ensemble la communion, & une vie lâche, une vie molle, une vie toute naturelle ; ce n'est point un desir opiniâtre & entêté, qui ne se conduise que par ses idées & qui les suive avec obstination, ne prenant conseil de personne & ne voulant dépendre de personne ; car voilà les désordres qu'il y auroit à condamner dans le desir de la communion, & que je condamne en effet moi-même : mais un desir humble, mais un desir éclairé ou demandant à l'être, mais un desir prudent & sage, mais un desir docile & soumis, en un mot, un desir chrétien. Ah ! mes Freres (je

parle à vous, Ministres de Jesus-Christ) c'est ce que nous ne pouvons entretenir avec trop de soin parmi le peuple de Dieu & dans son Eglise. Or vous sçavez si c'est là toujours le soin qui vous occupe, & si par une pratique toute contraire, on ne tourne pas aujourd'hui ses soins à ralentir toute l'ardeur que le premier esprit de l'Evanvile avoit là-dessus excitée dans les ames.

Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, c'est ici que vous pouvez vous appliquer l'avis de Saint Bernard. Si le guide que vous avez choisi, dit ce Pere, pour vous diriger dans les sentiers de la justice & dans le chemin de la perfection évangélique, vient à se relâcher envers vous & à vous mener par une voie trop douce, ne perdez rien des sentiments de votre pénitence, & par des exercices volontaires & libres suppléez à ceux qui ne vous sont pas ordonnés. C'étoit la maxime de ce saint Docteur; & suivant cette maxime, je vous dis moi, quelque spécieuse que puisse être la direction que vous recevez, du moment qu'elle va à refroidir votre zéle pour la communion, tenez-la dès-lors pour suspecte; & si vous ne voulez pas encore l'abandonner, du moins vous-mêmes, avec le secours de la grâce & par toutes les considérations que la reli-

gion vous fournit, travaillez chaque jour à renouveller dans votre cœur ce que peut-être on cherche secrettement à y détruire. Quelque leçon qu'on puisse vous faire, & en quelques termes qu'on puisse s'exprimer pour vous peindre à vous-mêmes comme pécheurs, comme indignes de la table d'un Dieu si saint, dites toujours avec
Psal. le Prophête royal : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.* Il est vrai, Seigneur, & je le reconnois devant vous, je ne suis que foiblesse, & que misere ; mais dans la connoissance de mes foiblesses & de mes miseres, que dois-je souhaiter plus ardemment que de trouver en vous mon soutien & le remede à mes maux ? Plus donc je sentirai mes besoins, plus j'aspirerai vers celui qui y peut survenir ; & le cerf pressé de la soif ne court pas aux fontaines d'eau vive avec plus d'ardeur, que je soupirerai sans cesse après l'heureux moment où je pourrai recevoir mon Dieu & le placer dans
Ibid. mon sein. *Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum.* C'est le Dieu fort, & sans lui mon ame languit dans une triste défaillance dont il n'y a que lui qui la puisse relever ; c'est le Dieu vivant & le principe de la vie, & sans lui mon ame demeure dans un état de mort, d'où il n'y a que lui qui la

puisse retirer. *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi, ubi est Deus tuus*, Dès que je me vois éloigné de ce Dieu d'amour, il me semble que mon cœur s'éléve contre moi, & qu'il me demande, où est ton Dieu? où sont ces heureux momens où tu goûtois à sa table les douceurs de cette viande divine qu'il te présentoit? Et dès que je crois pouvoir encore être admis à cette table sacrée, & qu'on m'annonce que j'y puis aller tout de nouveau, c'est pour moi la plus agréable parole, & je la reçois comme un homme affamé qu'on appelle à un repas délicieux : *In voce exultationis & confessionis, sonus epulantis*. Puissiez-vous, Chrétiens, vous maintenir toujours dans ces sentiments, & vous préserver ainsi de ce dégoût de la communion dont j'ai à vous parler dans la seconde Partie. *Ibid.* *Ibid.*

LE croiroit-on, qu'une ame pût se dégoûter de cette nourriture céleste qui n'est autre que Dieu même, & pourroit-on jamais se persuader qu'un pain capable de faire les délices des Anges, devînt insipide aux hommes & qu'ils eussent de la peine à en user? C'est néanmoins ce que nous ne voyons que trop dans le christianisme; & c'est peut-être le déplorable état de bien II. PART.

des perſonnes qui m'écoutent ; état qui leur doit cauſer une affliction mortelle ; & dont je voudrois aujourd'hui leur repréſenter aſſez vivement le malheur, pour les engager à en ſortir & à ne rien négliger ſur cela de tous les moyens que la ſageſſe évangélique peut leur fournir. La plus dangereuſe marque d'une ſanté, ou déja altérée, ou qui commence à s'altérer, c'eſt le dégoût des viandes les plus ſaines & les plus propres à exciter l'appétit ; on ſe croit dès-lors atteint de quelque maladie ſecrette ; on juge qu'il y a dans le corps quelque mauvais levain, & l'on emploie tous les ſecours de l'art pour ne le laiſſer pas invétérer, & pour en prévenir les effets. Or voilà comment nous devons raiſonner & comment nous devons agir avec plus de ſujet, au regard de l'aliment de nos ames. Perdre le goût de la communion, c'eſt un des ſignes les plus à craindre pour nous ; & n'être point touché de ſe voir dans ce dégoût, y vivre avec indifférence & ſans inquiétude, c'eſt le comble de l'endurciſſement, & le témoignage certain d'une conſcience, ou abſolument déréglée, ou ſur le point de tomber dans le déréglement entier & de ſe perdre.

Expliquons - nous toutefois, Chrétiens, & comprenez d'abord de quelle ſorte de dégoût je prétends parler. Il

y a un dégoût de la communion qui vient de Dieu, & il y en a un qui vient de nous-mêmes & de notre fonds; l'un, qui n'eſt qu'une épreuve de Dieu, ou qu'un châtiment paſſager de Dieu; & l'autre, qui procede d'une mauvaiſe diſpoſition de notre cœur & d'une indifférence habituelle & volontaire pour les choſes de Dieu. Epreuve de Dieu; car c'eſt ainſi que Dieu de temps en temps traite même les ames fidelles: afin de leur donner lieu de ſe faire mieux connoître à lui, & de lui prouver leur fidélité, il leur ôte certains ſentiments d'une dévotion tendre & certains goûts qu'elles trouvoient à la communion: il veut qu'elles ne viennent à lui que pour lui; & parce qu'il ſeroit à craindre que l'abondance des conſolations divines ne les accoutumât à ſe chercher elles-mêmes dans la fréquentation des ſaints myſteres, autant que Dieu, il les laiſſe dans un état d'aridité & de ſéchereſſe, où il ſemble que tout le feu de ſon amour ſoit amorti, & où elles ont beſoin de toute la force chrétienne pour ne ſe pas troubler & ne pas ſuccomber. Or dans cette diſpoſition, une ame doit en effet ſe tenir auſſi tranquille qu'elle le peut être; contente de tout ce qui plaît à Dieu, toujours également aſſidue & conſtante à s'approcher de Dieu, toujours atten-

tive ſur elle-même & dans une continuelle vigilance pour ne manquer à rien de tous ſes devoirs & de toutes ſes pratiques envers Dieu; du reſte, ſe confiant en Dieu, & ſe perſuadant bien que ſi Dieu l'épure de la ſorte, ce n'eſt que pour la rendre plus digne de ſes faveurs & pour la mieux diſpoſer à recevoir ſes plus intimes communications.

Châtiment de Dieu, mais châtiment paſſager; je dis châtiment, & c'eſt une conduite aſſez ordinaire de Dieu; il punit les infidélités d'une ame & ſes fragilités, par la ſouſtraction de ces graces particulieres & de ces attraits dont elle étoit vivement touchée: mais j'ajoute, châtiment paſſager; car ce n'eſt pas pour abandonner cette ame que Dieu la châtie, mais pour la corriger, mais pour l'engager à ſe reconnoître, mais pour lui faire prendre en l'aidant à ſe relever une ferveur toute nouvelle. Du moment qu'elle a ſatisfait, qu'elle a rempli la meſure de ſa pénitence, qu'elle s'eſt retournée vers Dieu, qu'elle le réclame & qu'elle le rappelle, il ne tarde pas à revenir, ou s'il ſe fait encore attendre, il revient enfin, pour répandre ſes dons ſur elle avec plus d'effuſion que jamais, & pour lui rendre tout ce qu'il lui avoit enlevé. Cette épreuve, Chrétiens, ce châtiment,

ont

ont leurs peines, ils ont leurs dangers, & nous devons même communément demander à Dieu, que s'il a, ou à nous éprouver, ou à nous punir, ce ne ſoit point par le dégoût de la communion. Mais outre ce dégoût, que nous pouvons plus attribuer à Dieu qu'à nous-mêmes, il y en a un autre mille fois plus pernicieux & dont la ſource eſt dans nous : dégoût ſi commun dans le monde, & dans le monde chrétien ; voilà celui dont je veux ici vous entretenir. Tâchons d'en découvrir le principe, voyons-en les ſuites funeſtes, & apprenez enfin quels en ſont les remedes : tout ceci mérite votre attention.

Dans les maladies de l'ame comme dans celles du corps, il eſt d'une extrême importance de connoître d'abord le principe qui les a formées. Or il ne faut point chercher d'autre principe de ce dégoût dont il eſt maintenant queſtion, que le relâchement de la vie. Je ſçais qu'on l'impute à des cauſes moins prochaines & plus apparentes ; aux ſoins du monde, aux inquiétudes du monde, aux diſtractions du monde. Je ſçais qu'à l'exemple des conviés de l'Evangile, on dit : *Villam emi ;* j'ai un bien à cultiver & à faire valoir : *Uxorem duxi ;* j'ai un ménage à conduire, & une maiſon à régler : *Juga boum emi quinque ;* je ſuis dans un trafic, dans un cours d'affai- *Luc. c. 14.* *Ibid.* *Ibid.*

res, qui m'occupe tout entier ; & le moyen avec cela de fréquenter le sacrement de Jesus-Christ, & d'y apporter la préparation convenable ? Dès que j'y veux penser, l'ennui me saisit, & mon esprit malgré moi me porte ailleurs. J'en conviens, mon cher Auditeur : mais comment ces soins temporels, comment ces embarras & ces mouvements du monde vous inspirent-ils le dégoût de la communion, si ce n'est par le relâchement de vie où ils vous font tomber ? Dans cette dissipation perpétuelle où l'on vit, on oublie aisément Dieu & tout ce qui a rapport au culte de Dieu : on n'est attentif qu'aux choses du monde, qu'aux vanités du monde, qu'aux divertissements du monde, qu'aux intérêts du monde, qu'à toutes les scenes différentes qui se passent dans le monde & à la part qu'on y peut avoir : on n'est touché que de cela, on en est rempli & possédé. Or comme le cœur livré à un objet, devient indifférent pour tous les autres, on perd peu à peu toutes les bonnes dispositions où l'on étoit à l'égard de la piété : on ne s'affectionne plus aux exercices du christianisme ; on n'a plus qu'une foi languissante, qu'une espérance incertaine, qu'une charité lâche & tiede, & c'est alors que l'on conçoit de l'éloignement pour la communion & qu'on s'en fait une peine.

Car voici ce qui arrive. On conserve encore assez de religion pour ne vouloir pas communier indignement, & l'on est toujours assez éclairé pour voir que la communion ne peut s'accorder avec la vie relâchée que l'on mene : cependant on aime cette vie aisée & commode, cette vie sensuelle & délicate, cette vie dissipée & mondaine; & tout ce qui est capable de la troubler paroît insupportable. Ainsi la communion n'est plus qu'une gêne, & ne présente plus à l'esprit qu'une idée fâcheuse & rebutante. On dit ce que les Juifs disoient de la manne : *Anima nostra nauseat super cibo isto.* Pourquoi tant de communions? cela est bon pour les personnes retirées & dévotes par profession : mais je n'en suis pas encore là, & je ne me sens point encore appellé à une si grande retraite ni à une régularité si scrupuleuse. On prête volontiers l'oreille à ces discours si ordinaires & si spécieux sur l'extrême facilité avec laquelle des directeurs trop indulgents ou prétendus tels, permettent l'usage de la sainte table : on approuve ces maximes étroites & rigoureuses, qui vont à exclure presque tous les fideles de la communion fréquente ; & afin de pouvoir vivre du reste avec plus de liberté, on se déclare sur ce point pour le parti de la morale sévere. Car à l'ombre de cette

Numb. c. 21.

morale févere, on eft en repos ; on n'a plus tant à veiller fur foi-même, plus tant à s'étudier foi-même, on n'a plus tant de reproches à foutenir au fond du cœur fur l'incompatibilité de la conduite qu'on tient & des communions qu'on fait. On a pris le plus court qui étoit de fe retrancher la communion, & de s'affranchir par là du joug d'une pratique fi incommode & fi embarraffante.

Ah ! mon cher Auditeur, eft-ce ainfi que vous raifonniez & que vous agiffiez dans ces temps d'une ferveur chrétienne, où vous étiez animé de l'efprit de Dieu ? Parce que vous aviez alors du zele pour la perfection de votre ame & pour votre avancement dans la voie du falut ; parce que vous étiez appliqué aux devoirs de la Religion, & que vous vous faifiez un point capital de les accomplir tous & de n'en négliger aucun, la communion vous confoloit, vous attiroit, vous fortifioit : c'étoit un entretien pour vous, & le plus doux entretien ; vous y trouviez Dieu & vous l'y goûtiez. Mais depuis que ce premier feu qui vous brûloit n'a pas eu la même ardeur, & que votre charité s'eft rallentie comme celle de cet Evêque de l'Apocalypfe, *Charitatem primam reliquifti* ; depuis que vous vous êtes émancipé de ces regles qui vous attachoient à certains exercices,

Apocal. c. 2

& qui vous retenoient ainsi dans l'ordre, c'est là que vous avez pris d'autres sentiments à l'égard de la communion. Jusques-là vous en approchiez, non seulement sans peine, mais avec dévotion, mais avec onction, jusques-là vous étiez persuadé qu'il ne falloit pas se tenir long-temps éloigné de l'autel du Seigneur & de son divin sacrement: mais, avouez - le de bonne foi, vous avez commencé à vous en dégoûter, quand vous avez commencé à vous relâcher dans la priere, quand vous avez commencé à quitter la lecture des bons livres, à n'entendre plus si assidument la parole de Dieu, à n'assister plus si réguliérement à l'Office divin ni aux cérémonies de l'Eglise; quand vous avez commencé à vous lasser des saintes pratiques & des œuvres de charité qui vous occupoient, & qu'au contraire vous avez pris goût aux bagatelles & aux amusements du siecle, à ses assemblées, à ses conversations, à ses jeux, à ses spectacles.

Et cela est vrai par proportion dans tous les états : car si je pouvois étendre ce détail jusqu'à l'état ecclésiastique, jusqu'à l'état religieux, vous verriez que s'il y a dans l'Eglise des prêtres, ou qui se dispensent volontiers d'offrir le sacrifice du corps & du sang de Jesus-Christ, ou qui ne s'acquittent de cette importante fonction qu'avec une

indévotion & une précipitation ſcandaleuſe, très-diſpoſés à s'en exempter s'ils n'y étoient engagés par un intérêt tout humain, c'eſt qu'il n'y a que trop de ces miniſtres qui n'ont de leur profeſſion que le caractere & l'habit, ſans en avoir la ſainteté & le zele. Que s'il y a dans les communautés & les monaſteres des perſonnes religieuſes qui ne communient pas auſſi ſouvent que la regle le leur preſcrit & qu'il convient à des ames ſéparées du monde & dévouées au ſervice de Dieu, ou qui ne communient qu'avec répugnance & par une eſpece de contrainte, ce ſont communément ceux ou celles en qui l'eſprit de la religion s'eſt plus altéré, en qui l'on voit moins de fidélité à leurs obſervances, de qui l'on eſt moins édifié dans une maiſon, & qui ſe montrent moins exacts à remplir leurs obligations : il eſt donc certain que le principe le plus univerſel du dégoût de la communion, c'eſt la tiédeur & le relâchement de la vie. Or dès que ce dégoût vient d'une telle ſource, en faut-il davantage pour nous le faire conſidérer comme un mal & un très-grand mal ? & quand le principe eſt ſi corrompu, que devons-nous juger de l'effet ?

Auſſi quelles en ſont les ſuites ? Plût au Ciel, mes chers Auditeurs, que nous n'en euſſions pas tant d'expériences

ou plût au ciel que tant d'expériences que nous en avons serviſſent à vous inſtruire, & vous fiſſent ſortir du danger le plus évident & le plus prochain où vous puiſſiez être d'une ruine entiere. Comprenez ma penſée, & ſuivez-moi : car il y a entre les maux de l'ame comme entre les autres, une malheureuſe connexion qui fait que le mal produit par un principe, rend encore ſon principe plus mauvais, & contribue de ſa part à l'augmenter ; ainſi le relâchement de la vie mene au dégoût de la communion, & le dégoût de la communion, par le retour le plus naturel, mais en même temps la plus funeſte, porte à un nouveau relâchement de vie : comment cela ? il eſt aiſé de l'entendre ; c'eſt que le dégoût de la communion éloigne de la communion. Un malade qui a conçu du dégoût pour la nourriture qu'on lui préſente, la rejette, quelque ſaine d'ailleurs qu'elle puiſſe être, & quelquefois s'obſtine ſi opiniâtrément à la refuſer, qu'il n'eſt pas poſſible, malgré tout ce qu'on lui dit & toutes les raiſons qu'on lui apporte, de le réſoudre à la prendre. Or voilà ce qui ſe paſſe au regard de la communion : du moment qu'une ame, bien loin de ſe ſentir attirée à la table du Seigneur, ſe trouve dans une diſpoſition toute contraire, je dis dans une diſpoſition où

P iv

d'elle-même elle s'est réduite ; du moment que la communion est une peine pour elle, est une fatigue, est un sujet de combat, il est immanquable qu'elle évitera de communier le plus qu'elle pourra, qu'elle aura toujours des prétextes pour s'en abstenir, qu'elle remettra toujours d'un temps à un autre temps, & que ce sera beaucoup si elle n'en vient pas jusqu'à se contenter de la communion que l'Eglise nous ordonne une fois chaque année. Je veux croire qu'elle n'ira pas tout d'un coup jusqu'à cette extrémité : on garde d'abord certaines mesures ; on retient quelques communions, & l'on en retranche d'autres : mais enfin à force d'en omettre & d'en retrancher, on s'accoutume peu à peu à ne communier presque plus ; on perd sur cela tout sentiment ; on est déchargé d'un fardeau, qui tous les jours devenoit plus pesant ou le paroissoit ; on est content de son état & l'on s'en accommode.

De là que s'ensuit-il ? Par rapport au corps, l'abstinence des viandes contribue quelquefois à la santé : mais il en va tout autrement à l'égard de l'ame. Moins on communie, moins on a de graces, moins on a de forces, moins on a de vigilance, d'attention sur soi-même, de zele pour son avancement ; & par conséquent moins on communie, plus on tombe dans le relâchement &

dans l'oubli de Dieu. Remarquez bien tout ce que je dis. Moins on communie, moins on a de graces : pourquoi ? parce qu'on se tient plus éloigné de Jesus-Christ, qui est la source de toutes les graces, & qui ne les distribue nulle part ailleurs avec tant d'abondance que dans son sacrement. Il y a des graces attachées aux autres sacrements, puisque c'est Jesus-Christ qui les a instituées : mais Jesus-Christ n'a pas seulement institué l'adorable sacrement que nous recevons par la communion, il s'y est encore renfermé lui-même, & c'est pour cela que nous le regardons d'une façon plus particuliere comme son sacrement : or quels effets de grace doit opérer Jesus-Christ même présent en personne, & qu'est-ce que de se priver d'un si riche fonds ? Moins on communie, moins on a de forces : pourquoi ? parce que le soutien de l'ame, c'est la communion, puisque le sacrement auquel nous participons dans la communion est le pain de l'ame & son aliment : moins on communie, moins on a de vigilance, d'attention sur soi-même, de zele pour sa perfection & son avancement : pourquoi ? parce qu'on n'a plus le frein le plus puissant pour nous arrêter, l'aiguillon le plus piquant pour nous réveiller, le motif le plus pressant pour nous exciter, qui est la vue

d'une communion prochaine ; parce qu'on n'eſt plus ſi fortement engagé à réprimer ſes paſſions , à cacher ſes démarches , à peſer ſes paroles , à régler toutes ſes actions , pour ſe maintenir dans une préparation continuelle à la communion , parce qu'on n'eſt plus touché de ſes mouvements ſecrets, de ces reproches intérieurs , de ces lumieres divines , de ces communications de Dieu qui ſont les fruits de la communion.

Le cœur donc ſe refroidit d'un jour à un autre , Dieu ſe retire , le monde prend ſa place , & comme dans une terre inculte, les ronces & les épines , les mauvaiſes herbes, c'eſt-à-dire toutes les inclinations vicieuſes , croiſſent & ſe fortifient : on les ſuit, on s'y laiſſe conduire en aveugle & ſouvent où n'emporte-t-elles point une ame ? Ah ! chrétiens Auditeurs , on en a vu des exemples & l'on en voit encore qui vous feroient trembler , ſi j'oſois ici les produire : on a vu dans les plus ſaintes ſociétés des chutes preſque ſemblables à celle de cet Ange , qui du plus haut des cieux fut précipité au fond de l'enfer ; on a vu les ſociétés ellesmêmes toutes entieres ſe démentir & devenir le ſcandale de la religion , par où ? par ce dégoût & cet éloignement de la communion : ſi l'uſage de la communion s'y fût conſervé tel

qu'il y devoit être, c'eût été une ressource contre les abus qui s'y glissoient: mais entre les abus qui s'y sont introduits, un des plus dangereux a été de négliger la communion, & celui-là seul a fomenté tous les autres, & causé enfin une décadence totale; car le Prophete l'avoit ainsi prédit, lorsqu'il disoit à Dieu: tous ceux qui s'éloignent de vous, Seigneur, périront: *Ecce qui elongant se à te, peribunt.* *Psal. 72.*

Mais à cela quel remede? vous le voulez sçavoir, mes Freres; & je conclus par là ce discours. Le remede, c'est de s'appliquer d'abord à bien comprendre, comme je viens de vous le représenter, & le principe ordinaire du dégoût de la communion & ses suites; de les reconnoître dans soi, & de raisonner de la sorte avec soi-même: Je vois des personnes approcher bien plus souvent que moi de la sainte table, & y aller sans peine, y aller même avec desir & avec un desir très-ardent; si de bonne foi je veux leur rendre justice, je suis obligé d'avouer que ce sont aussi des personnes plus réglées & plus chrétiennes que moi. Autrefois moi-même, sur-tout à certains temps où je pensois plus à Dieu & à mon salut, je fréquentois bien davantage le sacrement de nos autels; & il faut aussi convenir que je vivois alors beaucoup mieux que je ne vis à

préfent, que j'avois l'efprit plus recueilli & la confcience plus délicate, que mon cœur étoit plus fufceptible de certains fentiments de dévotion. Maintenant que je ne tiens prefque plus aucun compte de la communion, & que je me difpenfe fi aifément de ce faint exercice, il femble que je fois infenfible à tout ce qui regarde Dieu, & comme endurci : mais où fe terminera cette langueur habituelle ? quelle en fera la fin, & quel en eft au moins le danger ? Ces réflexions, mes chers Auditeurs, & d'autres que vous pourrez faire, font capables de vous imprimer une jufte crainte, & cette crainte en vous faifant fentir l'importance de la communion, fera peut-être affez efficace, pour vous engager à mieux ufer déformais d'un facrement fi falutaire & fi néceffaire.

Le remede, c'eft de ne point fuivre le dégoût où vous êtes, & d'agir même contre ce dégoût pour le furmonter. Voici ce que je veux dire : un malade qui fe fent du dégoût pour les viandes, & qui voit par là fon corps défaillir, fait effort & prend fur foi, autant qu'il lui eft poffible, afin de s'accoutumer tout de nouveau à la nourriture dont il connoît qu'il ne peut fe paffer : & en effet, à force de fe faire violence & de fe vaincre, il fe remet peu à peu dans fon premier

appétit & répare ses forces affoiblies : voilà comment vous devez vous-mêmes vous comporter. Vous n'avez nul attrait à la communion ; vous y avez même une répugnance actuelle : il n'importe, communiez ; car avec toute votre répugnance, vous pouvez après tout vous mettre dans la disposition essentiellement requise pour participer au divin sacrement : il vous en coûtera, & vous aurez à combattre contre les révoltes de votre cœur ; mais ce ne sera pas en vain : Dieu témoin du desir que vous lui marquerez de le retrouver, des démarches que vous ferez pour cela & des soins que vous vous donnerez, se laissera fléchir en votre faveur ; il fera descendre sur vous la rosée du ciel & l'onction de sa grace ; il vous comblera de ses bénédictions de douceur, dont il prévient ses élus, selon la parole du Prophete, *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis ;* Ps. 20. & vous éprouverez ce que mille autres ont éprouvé & ce qu'il ne tient qu'à vous d'éprouver comme eux ; c'est-à-dire, qu'étant venu à la table de Jesus-Christ par le seul mouvement d'une foi pure & d'une religion sincere, mais du reste sans nulle affection sensible & sans goût, vous en sortirez remplis de consolation & plus touchés de Dieu que jamais ; car Dieu ne manque guere à se découvrir de

la ſorte, dès qu'on le cherche en eſprit & en vérité.

Le remede, c'eſt de vous confier à un miniſtre de Dieu, à un homme de Dieu, dont la conduite ſoit exempte de tout reproche & à couvert de tout ſoupçon ; de le conſulter & de l'écouter, afin que ſes conſeils ſolides & ſages, vous ſervent de préſervatif contre les égarements & les illuſions que vous auriez à craindre, ſi vous ne preniez pour guide que vous-mêmes & que vos vues particulieres. Inſtruit par vous-mêmes de vos diſpoſitions, il vous réglera prudemment & utilement l'ordre, le nombre, les temps de vos communions, comme un pere partage le pain à ſes enfants, ſelon la meſure qu'il ſçait leur convenir ; & la nouvelle habitude que vous vous ferez, ſuivant ſes avis, de converſer avec Dieu, d'approcher de Dieu, de recevoir en vous votre Dieu, vous rendra le goût que vous aviez perdu, & rallumera tout le feu de votre premiere ferveur.

Enfin, le remede, c'eſt d'avoir recours à Dieu même, de le ſolliciter par de fréquentes & d'humbles prieres, de lui demander qu'il fléchiſſe votre cœur, qu'il l'attire à lui, & de lui dire avec
Cant. c. 1. l'Epouſe des cantiques : *Trahe me poſt te.* Ah ! Seigneur, perſonne ne peut aller à vous, ſi vous ne l'y attirez vous-même : vous voyez la dureté de mon

cœur, & vous pouvez l'amollir : vous pouvez dans un moment faire fondre toute la glace qui le rend ſi froid & ſi indifférent pour vous ; il ne faut qu'un rayon de votre grace. Je ſçais, mon Dieu, combien je mérite peu d'avoir avec vous ce commerce intime, dont vous honorez à votre autel certaines ames choiſies. Ce n'eſt point encore là que j'aſpire ; mais du moins favoriſez-moi d'un regard : faites luire à mon eſprit quelques étincelles de ces lumieres vives & ardentes, qui les pénétrent & qui les raviſſent hors d'elles-mêmes : faites-moi ſentir quelques-unes de ces touches ſecrettes & de ces divines impreſſions, qui les jettent en de ſi doux tranſports aux approches de votre aimable ſacrement. Serai-je toujours en votre préſence comme une terre ſeche & arride ? ſerai-je toujours lent & pareſſeux, lorſqu'il s'agit de paroître à votre table ? *Trahe me poſt te.* Si je vous demande que vous changiez mon cœur, c'eſt afin qu'il s'attache pour jamais à vous, afin qu'il ne ſe tourne plus que vers vous, afin qu'il ne goûte plus de plaiſir qu'en vous. Notre bonheur dès cette vie eſt de vous poſſéder ſous de fragiles eſpeces, & notre ſuprême félicité en l'autre ſera de vous poſſéder dans la ſplendeur de votre gloire, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR LE

VINGT-QUATRIE'ME DIMANCHE

APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur le Jugement de Dieu.

Et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli, cum virtute multa & majestate.

Ils verront le Fils de l'Homme venir sur les nues, avec une grande puissance & dans une grande majesté. En Saint Matthieu, chap. 24.

CE n'est pas sans dessein que l'Eglise dans l'ordre & la distribution de son année évangélique, commence & finit par la peinture du jugement de Dieu : elle veut nous faire entendre que de toutes les pensées dont nous avons à nous occuper, il n'en est point qui nous doive être plus familiere que

celle de ce jugement redoutable, parce qu'il n'en eſt point qui nous ſoit plus ſalutaire. C'eſt par cette grande vue que tant de libertins ont été touchés & convertis à Dieu, que tant de juſtes ont été affermis & ſoutenus dans les voies de la piété chrétienne ; & c'eſt par là même, mes chers Auditeurs, que je puis me promettre avec le ſecours de la grace, ou de vous retirer de vos égarements, ſi vous vous êtes laiſſé malheureuſement ſéduire & entraîner par la paſſion, ou de vous établir dans une ſainte perſévérance, & de vous attacher plus fortement que jamais aux devoirs d'une vie pieuſe & réglée, ſi vous avez eu juſqu'à préſent le bonheur de l'embraſſer & de la ſuivre. Et il eſt vrai qu'entre les motifs qui nous détachent du péché & qui nous portent à Dieu, le plus efficace eſt la crainte des jugements éternels, quoique ce ne ſoit pas le plus pur & le plus relevé; car étant auſſi dominés que nous le ſommes par l'intérêt propre, quelle impreſſion doit faire ſur nos cœurs le ſouvenir d'un juge qui, par ſon arrêt irrévocable, doit décider de notre deſtinée bienheureuſe ou malheureuſe pour l'éternité toute entiere ? Plût au ciel, Chrétiens, que je fuſſe en état un jour de prendre votre défenſe auprès de ce juge tout-puiſſant, & de vous rendre ſon jugement favorable ! Mais

puis-je mieux vous disposer à y paroître avec assurance, qu'en vous apprenant à le craindre de bonne heure & utilement? C'est ce que je me propose dans ce discours, & pour cela nous avons besoin de l'assistance du Saint-Esprit : demandons-la par l'intercession de la Vierge, que nous honorons comme l'espérance & le refuge des pécheurs, & disons-lui, *Ave.*

COmme il n'y a que Dieu qui soit absolument ce qu'il est, & qui sans prendre d'autres qualités ni d'autres titres, se distingue de tous les êtres, en s'appellant l'être par excellence, *Ego sum qui sum:* aussi n'y a-t-il que le jugement de Dieu, je dis ce jugement où tous les hommes doivent comparoître devant le tribunal de Dieu, qui dans le langage de l'Ecriture, & même dans la maniere commune de nous exprimer, s'appelle singuliérement, & à proprement parler, jugement. Concevez bien la raison qu'en apporte Saint Chrysostôme, & qui va faire tout le partage de cet entretien ; c'est qu'il n'y a, dit ce Pere, que le jugement de Dieu qui soit parfait : tous les autres jugements sont des jugements défectueux, c'est-à-dire, ou faux ou incertains, ou lâches & capables d'être affoiblis par la passion ; ce qui faisoit

dire à Saint Paul qu'il lui importoit peu d'être jugé par les hommes : *Mihi autem pro minimo eſt ut à vobis judicer ;* 1. Cor. c. 2.
ajoutant que quelque ſoin qu'il eut d'examiner toute ſa vie, il n'oſoit pas ſe juger ſoi-même : *Sed neque meipſum judico*, Ibid. parce que les jugements qu'il pouvoit faire de ſoi, ou que les hommes en faiſoient, n'étoient que des jugements trompeurs, & qu'être jugé de la ſorte, c'étoit ne pas l'être : c'eſt donc Dieu ſeul qui juge, pourſuivoit ce grand Apôtre : *Qui autem judicat me, Dominus eſt ;* Ibid. parce qu'il n'y a que Dieu dont le jugement ſoit accompagné de ces deux qualités qui font les jugements certains & irréprochables, ſçavoir d'une vérité infaillible & d'une équité inflexible. D'une vérité infaillible, enſorte que Dieu, comme ſouverain Juge ne peut être trompé ; & d'une équité inflexible, qui dans l'exercice de cette fonction de juge le rend incapable d'être gagné. Or voilà, Chrétiens, ce qui nous doit inſpirer une ſainte horreur du jugement de Dieu. Tout le reſte en comparaiſon, quelque affreux d'ailleurs qu'il puiſſe être n'eſt rien : mais d'avoir à ſoutenir le jugement d'un Dieu eſſentiellement véritable & inviolablement équitable, ou plutôt d'un Dieu qui eſt la vérité & l'équité même, c'eſt ce que je ne puis jamais aſſez craindre,

parce que je ne puis jamais assez le comprendre. Telle est néanmoins l'idée que j'entreprends aujourd'hui d'imprimer fortement dans vos esprits ; & parce qu'un contraire ne paroît jamais mieux que lorsqu'il est opposé à son contraire, je veux pour l'édification de vos ames vous représenter le jugement que Dieu fera de nous, par opposition à celui que nous faisons maintenant de nous-mêmes, ou que nous donnons sujet aux autres d'en faire. Ainsi la vérité infaillible du jugement de Dieu opposée à nos erreurs & à nos hypocrisies, ce sera la premiere Partie. L'équité inflexible du jugement de Dieu opposée à nos foiblesses & à nos relâchements, ce sera la seconde Partie. La conséquence infinie de l'une & de l'autre demande toute votre attention.

I. PART. IL est de la providence, Chrétiens, que nous paroissions un jour ce que nous sommes, & que nous cessions enfin de paroître ce que nous ne sommes pas ; & j'ose dire que Dieu manqueroit au premier de tous les devoirs dont il se tient comme responsable à soi-même, s'il souffroit que la vérité demeurât éternellement obscurcie, cachée, déguisée : il faut qu'il lui rende une fois justice, & qu'après s'être lassé,

pour ainſi dire, de la voir dans les ténébres de l'aveuglement & du menſonge où les hommes la retiennent, il l'en faſſe ſortir avec éclat, ſuivant cette admirable parole de Tertullien ; *Exurge veritas, & quaſi de patientia erumpe.* Or c'eſt pour cela que le jugement de Dieu eſt établi. Nous l'outrageons cette vérité, & s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte, nous lui faiſons violence en deux manieres. Car au lieu d'uſer avec fidélité des lumieres qu'elle nous préſente, nous la corrompons au dedans de nous par des erreurs criminelles, & nous la falſifions au dehors par des hypocriſies affectées ; c'eſt-à-dire, que nous ne voulons, ni nous connoître, ni être connus ; qu'un de nos ſoins eſt de nous tromper, & l'autre de tromper le public. Voilà l'état de notre déſordre ; & Dieu par une conduite toute oppoſée & par le zele de la vérité, entreprendra de nous détromper de nos erreurs, & de lever pour jamais le maſque à nos hypocriſies ; d'effacer les fauſſes idées que nous aurons données aux autres de nous, & de détruire dans nous celles que nous aurons conçues de nous mêmes ; de diſſiper malgré nous ces nuages par où la paſſion nous aura ôté la vue ſalutaire de ce que nous étions, & de répandre dans tous les eſprits une évidence plus *Tertull.*

que sensible de ce que nous aurons été. Voilà ce que Dieu se proposera, & ce qui nous rendra son jugement souverainement redoutable. Ne perdez rien, s'il vous plaît, d'une matiere si importante.

Nous nous aimons, Chrétiens, jusqu'à être idolâtres de nos vices : mais ce qui est bien étrange, & ce qui paroitroit d'abord incroyable si l'expérience ne le vérifioit, par le même principe que nous nous aimons, nous craignons mortellement & nous évitons de nous connoître ; pourquoi ? en voici la belle raison que donne Saint Augustin : parce que nous sçavons qu'en nous connoissant, nous serions obligés de nous haïr, & que si nous venions à pénétrer le fonds de notre misere, nous ne pourrions plus soutenir l'amour propre qui nous possede & qui regne dans notre cœur. De là vient que par un instinct secret de cet amour, nous nous éloignons de cette connoissance de nous-mêmes, & que dans la vie il n'est rien pour l'homme de plus fâcheux ni de plus importun que de rentrer dans soi-même, de faire réflexion sur soi-même, de s'étudier & de se juger soi-même, parce que tout cela ne peut aboutir qu'à l'humilier & par conséquent qu'à troubler la possession où il est de se flatter & de se complaire en lui-même.

Tout cela néanmoins eſt de l'ordre ; & c'eſt une choſe monſtrueuſe , dit Saint Chryſoſtome , qu'une créature intelligente ne ſe connoiſſe jamais, & un déréglement énorme que ne ſe connoiſſant jamais, elle s'aime toujours injuſtement.

Qu'arrivera-t-il donc ? appliquez-vous, mes chers Auditeurs, à comprendre le myſtere de la vérité de Dieu. Le premier effet de ſon jugement ſera de nous rappeller à cette connoiſſance odieuſe & mortifiante de nous-mêmes, & de nous forcer enfin à convenir avec nous de ce que nous ſommes , pour s'autoriſer enſuite à agir contre nous dans toute l'étendue de ce qu'il eſt. Dans le cours d'une proſpérité humaine, dira-t-il à ce mondain, dans le tumulte & le bruit du monde où mille objets t'éblouiſſoient , te charmoient & occupoient toute ton attention , tu ne te voyois pas ; & parce que tu ne te voyois pas, tu n'avois pour toi-même que de vaines complaiſances. Mais parce que pour ne te pas voir, tu te plaiſois à toi-même & tu nourriſſois dans ton cœur une ſecrette eſtime de toi-même, je déchirerai le bandeau qui t'aveugloit, & il eſt de ma juſtice que je te confonde par toi-même , en te repréſentant à toi - même. Tu verras ton crime , non plus pour y remédier, mais pour te le reprocher ; non plus pour l'expier par la pénitence, mais

Mais venons au détail, & pour tirer de cette premiere partie tout le fruit que j'en eſpere, entrons dans la diſcuſſion des choſes. Nous avons, Chrétiens, deux ſortes d'erreurs en ce qui regarde Dieu & le ſalut; des erreurs de fait, & des erreurs de droit: des erreurs de fait, qui nous ôtent la connoiſſance de notre propre action; & des erreurs de droit, qui nous font même ignorer notre obligation: c'eſt à quoi ſe réduiſent tous les déſordres d'une conſcience erronée. Or à ces deux genres d'erreurs, Dieu qui eſt la vérité éternelle, & qui par un privilege de ſon être n'eſt pas moins infaillible pour le fait que pour le droit, oppoſera cette double infaillibilité de ſon jugement. Infaillibilité dans les faits, pour nous confondre ſur mille péchés auxquels peut-être nous n'avons jamais bien penſé; infaillibilité dans le droit, pour nous condamner ſur mille points de précepte & d'obligation dont nous nous ſommes obſtinés à ne vouloir jamais convenir. Ah! Chrétiens, que n'ai-je le zele & l'éloquence des Prophetes, pour vous propoſer ici l'un & l'autre dans toute ſa force!

Nous entaſſons tous les jours péchés ſur péchés: mais avec cela nous vivons tranquilles, nous accuſant à peine devant Dieu, & ne nous avouant preſque jamais coupables devant les hom-

mes : pourquoi ? parce que nous ne cherchons qu'à nous aveugler sur tout le mal que nous commettons, parceque nous ne nous le reprochons que très-rarement, parce que nous ne l'envisageons que très-superficiellement, parce que nous ne l'approfondissons jamais, & que nous en perdons très-volontiers & très-aisément le souvenir. Que fera Dieu ? Parlez, mon Dieu, pour vous même, & faites-nous connoître par les oracles que vous avez prononcés, quel doit être le procédé de votre justice, afin que nous le prévenions, ou que nous soyons inexcusables : car ce ne sont pas mes raisonnements, mais vos révélations toutes divines, qui en doivent instruire cet auditoire chrétien. Dieu, mes chers Auditeurs, suppléera là-dessus à votre défaut ; il recherchera ce que vous aurez négligé, il approfondira ce que vous n'aurez fait qu'effleurer ; ce qui manquera au compte que vous vous en ferez rendu, il l'ajoutera ; ce qui étoit demeuré comme enveloppé dans l'embarras de vos consciences, il le débrouillera. Ainsi nous l'a-t-il formellement déclaré dans ses saintes Ecritures, & en des termes dont l'infidélité la plus endurcie ne peut desavouer qu'elle ne soit émûe.

Oui, mes Frères, ce jugement de Dieu succédera au nôtre, & réfor-

mera le nôtre : ſur quoi ? je le répéte, ſur tant de péchés que notre légéreté, que notre vivacité, que notre diſſipation continuelle, que notre précipitation dans l'examen de nous-mêmes, que notre ignorance volontaire fait diſparoître à notre vue. Car rien de plus commun que ces péchés inconnus : je dis, inconnus même au pécheur qui les a commis, & qui s'en trouve chargé devant Dieu. Je n'en voudrois point de preuve plus ſenſible que ce qui ſe paſſe au tribunal de la pénitence, s'il m'étoit permis de le révéler. Nous y voyons venir des mondains & des mondaines, après avoir été des années entieres ſans en approcher. Ils s'accuſent au miniſtre de Jeſus-Chriſt, & toute cette accuſation ſe termine à quelques faits, dont le récit eſt preſque auſſitôt achevé que commencé. Eſt-ce que ces pécheurs ſont moins criminels que des ames timorées, (je ne dis pas ſcrupuleuſes,) mais que des ames ſagement & ſolidement chrétiennes, qui dans les confeſſions de quelques ſemaines & même de quelques jours s'expliquent avec toute une autre étendue, & demandent de notre part beaucoup plus de temps pour les entendre ? Il y auroit lieu d'être ſurpris de cette différence, ſi l'on n'en découvroit pas d'abord le principe : c'eſt que ces

hommes, que ces femmes du ſiecle peu en peine de ſe connoître, ne ſont preſque nul retour ſur eux-mêmes, & laiſſent échapper ſans refléxion les points quelquefois les plus eſſentiels. Combien de penſées, de ſoupçons, de jugements, de ſentiments, de paroles, d'actions, qui ne leur reviennent point dans l'eſprit, parce qu'ils ne ſe donnent ni le loiſir ni le ſoin de les rappeller ? Combien de conſentements au mal qu'ils prennent pour des ſimples tentations ? Combien de deſirs formés qu'ils ne diſtinguent point de ſimples idées ? Combien de haines invétérées & depuis long-temps entretenues, qu'ils traitent d'antipathies naturelles & involontaires ? Combien de diſcours libertins qu'ils ne regardent que comme des traits d'eſprit & de belle humeur ? Combien de tours & de détours, de chicanes & d'artifices, de diſſimulations & de ſupercheries, de violences & de concuſſions, pour profiter, pour gagner, pour s'avancer, pour s'aſſurer un héritage, pour s'ingérer dans un emploi ? Combien, disje, de toutes ces injuſtices, & combien d'autres dont ils ſe ſçavent bon gré, dont ils s'applaudiſſent, bien-loin de les réputer pour des crimes, & qui ne ſont dans leur opinion qu'adreſſe, qu'habileté, que ſcience du monde ? Voilà ce qu'ils ne ſont jamais entrer

dans la recherche de leur vie ; & quand ſelon le devoir de notre miniſtere, nous voulons être éclaircis là-deſſus & qu'ils nous en rendent compte, comment nous répondent-ils, & pour qui paſſons-nous auprès d'eux ?

Mais ſi malgré nos ſoins, nous ne pouvons parvenir à développer ce cahos, & ſi nous ſommes enfin obligés, après avoir pris les meſures convenables, de nous en rapporter à leur propre témoignage, ils ont un juge ſupérieur, qui de leur témoignage en appellera au ſien, ou plutôt qui par ſon témoignage les rendra témoins eux-mêmes de toutes leurs iniquités ; c'eſt lorſque répandant ſur eux un rayon de ſa vérité, il les éclairera de toutes parts, & qu'il ne laiſſera rien de ſi obſcur & de ſi ſecret qu'il ne produiſe à la lumiere. Vois, pécheur, vois, (c'eſt ainſi qu'il leur parlera à chacun en particulier) ſuis par ordre tout le cours de tes années : en voilà devant toi toutes les heures & tous les moments. Voilà, ſans y rien ajouter & ſans y rien omettre, tout ce que tu as penſé, tout ce que tu as dit, tout ce que tu as fait : voilà cette paſſion qui t'a dominé, & tous les excès où elle t'a porté ; voilà cet intérêt qui t'a corrompu, & toutes les uſures, toutes les fourberies qu'il t'a inſpirées & que tu as exécutées ; voilà cette envie, ce

reſſentiment qui te dévoroit, & que tu as mille fois ſatisfait aux dépens de la bonne foi, de l'équité, de la charité, de toute la compaſſion naturelle. En un mot, te voilà toi-même, & il ne tient qu'à toi de te conſidérer & de te contempler toi-même ; mais non, il ne tient plus proprement à toi, car malgré toi je te forcerai éternellement à te conſidérer de la ſorte, & à te contempler toi-même : pourquoi ? afin que tu te haïſſes & que tu te déteſtes éternellement toi-même. Ainſi, dis-je, parlera le Seigneur ; & dites-moi, mes Freres, ſi vous le pouvez, quelle ſera la ſurpriſe de ce pécheur & ſon effroi, quand d'une premiere vue il viendra tout-à-coup à découvrir cette affreuſe multitude de péchés oubliés, de péchés ignorés, de péchés éloignés par la diſtance des temps, de péchés comptés pour rien & à peine remarqués, de péchés juſques-là enſevelis dans une confuſion de faits preſque impénétrable ; mais alors tellement étalés devant lui & tellement rapprochés de lui, que pas un ne ſera ſouſtrait à ſa vue, & que tous ſe montreront à ſes yeux dans toût leur nombre & dans toute leur difformité.

Ce n'eſt pas que dès cette vie pluſieurs ne les connoiſſent : mais appliquez-vous à cet autre article, qui s'étend encore plus loin. Nous connoiſ-

ſons nos deſordres, mais par un défaut d'attention qui ne nous eſt que trop ordinaire, nous n'en conſidérons ni les circonſtances ni les dépendances, ni les conſéquences, ni les effets, & de là nous ne nous accuſons qu'à demi : or c'eſt ſur tout en cela que le jugement de Dieu doit être le ſupplément du nôtre ; & c'eſt ce que le Pſalmiſte comprenoit admirablement, lorſqu'il diſoit à Dieu : *Appone iniquitatem ſuper iniquitatem eorum :* Ajoutez, Seigneur, ce que vous ſçavez qui a manqué à la confeſſion qu'ils ont faite de leurs iniquités, & tirez du fonds infini de votre ſageſſe, laquelle voit tout, ce qui doit rendre ſelon vous leur jugement complet : *Appone iniquitatem ſuper iniquitatem.* Car voilà, remarque le Chancelier Gerſon, l'un des aveuglements les plus pernicieux dans la pratique & dans l'uſage de la vie chrétienne ; on ſe juge & on ſe condamne, mais par un malheureux ſecret d'abréger les choſes, de dix péchés qui ont été, pour ainſi dire, compliqués & d'un enchaînement néceſſaire entr'eux, on n'en avoue qu'un, & cela, parce qu'on n'enviſage que la ſubſtance du péché, dénuée de tout ce qui l'accompagne & de tout ce qui la ſuit.

Pſal. 68.

On dit, j'ai trop d'amour & trop de complaiſance pour ma perſonne ; mais on ne dit pas que cet amour de

ſa propre perſonne a été ſuivie d'un deſir deſordonné de plaire ; mais on ne dit pas que pour plaire, on a mépriſé toutes les loix de la modeſtie, n'omettant rien de ce que le luxe & la vanité ont pu y contribuer ; mais on ne dit pas que ce luxe & ce deſir de plaire ont fait naître dans autrui des paſſions criminelles ; paſſions dont on s'eſt bien apperçu, que l'on a excitées, & qu'on a pris plaiſir à faire croître, bien loin d'en rompre le cours ; mais on ne dit pas que par là on a été la ruine des ames que l'on a fait périr & à qui l'on a ſervi de tentateur : *Appone iniquitatem ſuper iniquitatem.* On dit, j'ai eu une attache qui m'a engagé dans des converſations trop libres ; mais on ne dit pas que cette attache a refroidi peu à peu & même entiérement éteint un amour légitime & de devoir ; mais on ne dit pas que cette liberté de la converſation a ſuſcité des querelles & des jalouſies, dont la paix d'une famille a été troublée ; mais on ne dit pas que cet engagement a éclaté & ſcandaliſé le public : *Appone iniquitatem ſuper iniquitatem.* On dit, j'ai trop aimé le jeu ; mais on ne dit pas que ce jeu, outre le crime d'une vie oiſive, qui n'en a pu être ſéparé, a fait abandonner les ſoins les plus eſſentiels, a détourné des exercices de piété & de religion, a donné un mauvais exemple

à des enfants, a autorisé des domestiques dans leur libertinage, a empêché de payer ses dettes, a causé des emportements & des dépits contre Dieu même: *Appone iniquitatem super iniquitatem.* J'ai parlé, dit-on, peu charitablement de mon prochain : mais on ne dit pas qu'en parlant de la sorte, on a perdu ce prochain d'honneur & de crédit ; mais on ne dit pas que cette médisance a été un obstacle à sa fortune ; mais on ne dit pas qu'on a parlé pour se venger d'une injure qu'on prétendoit avoir reçue ; on ne le dit pas, & peut-être ne se l'est-on jamais dit à soi-même : mais Dieu vous le dira, & c'est ainsi que dans son jugement il mettra iniquité sur iniquité ; c'est-à-dire, qu'outre celles que nous avons connues, il nous présentera celles, ou que nous n'avons jamais observées, ou que nous avons oubliées : *Appone iniquitatem super iniquitatem.*

Je dis, que nous avons oubliées, car nous en perdons facilement la mémoire : mais Dieu qui se trouvera intéressé à réveiller ce souvenir & à le perpétuer, le rendra fixe & immuable ; comment cela ? en nous appliquant la lumiere de son entendement divin, par où ces mêmes crimes lui sont toujours présents, & en nous l'appliquant avec des traits si marqués, qu'il ne sera jamais en notre pouvoir de les effacer :

lumiere divine, prenez garde, s'il vous plaît, qui pour cela est comparée par le Saint-Esprit, non pas à la parole, mais à l'Ecriture : *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* : ma langue, disoit le Prophete, lorsqu'elle exprime les pensées de Dieu, est semblable à la plume d'un écrivain. Que vouloit-il dire ? Similitude admirable, répond Saint Jerôme : parce que de même qu'un écrivain forme des caracteres qui demeurent, qui se conservent des siecles entiers, & qui représentent toujours à l'œil ce que d'abord ils lui ont fait voir, au lieu que la langue ne forme que des paroles passageres, qui cessent d'être à l'instant qu'elles sont prononcées : aussi la lumiere de Dieu a-t-elle un être permanent, de sorte que lorsqu'une fois elle sera imprimée dans nos esprits, comme Dieu l'y imprimera, nous ne pourrons plus perdre l'idée des sujets de notre condamnation, & nous les verrons éternellement écrits dans Dieu même : *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis*. Et voilà, mes Freres, dit Saint Bernard, ce que Dieu vouloit nous déclarer dans ce passage du Deuteronome, quand après avoir fait le dénombrement des péchés de son peuple, il concluoit ainsi : *Nonne hæc condita sunt apud me, & signata in thesauris meis* ? Tout cela n'est-il pas comme en réserve chez moi, & tout cela

Ps. 44.

Deut. c. 32.

n'eſt-il pas comme ſcellé dans les tréſors de ma juſtice? Voyez-vous, Chrétiens, la conduite de Dieu à notre égard? Si par un eſprit de pénitence nous conſervions maintenant le ſouvenir de nos déſordres, les ayant toujours devant les yeux & les repaſſant dans l'amertume de nos ames, tout déſordres qu'ils auroient été, nous nous en ferions devant Dieu un tréſor de miſéricorde : mais parce que nous les laiſſons volontairement échapper, Dieu les ramaſſe, & nous en fait un autre tréſor, qui eſt ce tréſor de colere dont a parlé l'Apôtre : tréſor qu'il nous ouvrira dans le grand jour de la manifeſtation; tréſor où il mettra le ſceau, afin que jamais ni la négligence, ni l'oubli même involontaire n'y puiſſent donner la moindre atteinte, & que malgré nous, notre eſprit ſe trouve, pour ainſi dire, toujours ſaiſi de la connoiſſance de nos propres actions : *Nonne hæc condita ſunt apud me, & ſignata in theſauris meis?*

Voilà ce qui concerne les erreurs de fait; mais il en eſt d'autres, que j'appelle erreurs de droit : en effet, l'extrémité de notre miſere eſt que nous errons même dans les principes, & que par un renverſement qui ſe fait en nous auſſi bien de l'homme raiſonnable que de l'homme chrétien, nous nous formons des conſciences que no-

tre raiſon, pour peu épurée & pour peu exacte qu'elle ſoit, ne peut s'empêcher de contredire : réglant nos devoirs par nos intérêts, opinant & décidant ſur nos obligations ſelon le mouvement de nos paſſions ; nous en rapportant à notre ſens particulier, au préjudice des ſaintes lumieres que la religion nous fournit, qualifiant les choſes comme il nous plaît, traitant de bagatelles & de rien ce qui eſt eſſentiel au ſalut ; ne jugeant de ce qui eſt criminel que par rapport aux idées du monde, c'eſt-à-dire, ne comptant pour criminel ſelon Dieu, que ce qui l'eſt ſelon le monde ; nous figurant honnête & permis tout ce qui eſt autoriſé par l'uſage du monde ; au lieu de combattre le monde par notre foi, accordant notre foi avec le monde, & par là même l'anéantiſſant & la détruiſant. Mais Dieu, Chrétiens, viendra par ſon jugement rectifier tous ces faux principes, diſſiper toutes ces illuſions, réformer toutes ces conſciences ; & ce ſera, dit-il, lorſqu'après nous avoir laiſſé prendre notre temps, il prendra le ſien, *Cùm accepero*
Pſ. 47. *tempus*. Ces conſciences dont nous nous étions aſſurés & ſur leſquelles nous nous repoſions, il nous les fera paroître pleines d'injuſtice, de préoccupation, de mauvaiſe foi, & comme telles il les réprouvera. Dès cette vie

il nous avoit ſuffiſamment pourvus de regles pour nous obliger à les réprouver nous - mêmes : car nous n'avions qu'à les confronter avec la pureté de ſa loi ; nous n'avions qu'à les ſoumettre aux jugements de ceux qu'il avoit établis dans ſon Egliſe pour nous conduire ; nous n'avions qu'à les comparer avec les premiers jugements que nous faiſions autrefois du bien & du mal, avant que notre raiſon fût pervertie & obſcurcie par le péché : mais parce que nous n'avons rien fait de tout cela, & qu'emportés par l'eſprit du monde, nous avons toujours voulu ſuivre ces conſciences érronées, Dieu pour nous confondre, leur oppoſera la ſainteté, l'intégrité, l'incorruptibilité de ſon jugement ; & qu'aurons - nous autre choſe, mes Freres, à lui répondre, que de faire en ſa préſence le même aveu que Job, & de le faire encore avec plus de ſujet que ce ſaint homme : *Verè ſcio quòd ita ſit, & quòd non juſtificetur homo compoſitus Deo.* Ah ! on nous le diſoit, & nous l'éprouvons, Seigneur, que vos vues ſont bien différentes des nôtres & bien au - deſſus des nôtres ! Nous pouvions nous juſtifier à nos yeux, mais nous ne l'étions pas pour cela devant vous ; & c'eſt même, pour nous être tant juſtifiés à nos yeux, que nous devenons devant vous plus criminels : ou plutôt, mes

Job. c. 9.

chers Auditeurs, ſans rien repliquer & ſans rien dire, qu'aurons-nous à faire autre choſe que de demeurer dans un triſte & morne ſilence, confus, interdits, effrayés, appercevant par-tout les titres d'une juſte & affreuſe réprobation, & ne pouvant les déguiſer, ne pouvant les éluder, ne pouvant les détruire ni les réfuter, parce que nous ne pourrons éteindre cette lumiere éternelle de la vérité, qui nous percera de toutes parts, & nous retracera inceſſamment l'odieuſe peinture de nous-mêmes.

Je ſerois infini, ſi pour l'accompliſſement de mon deſſein & pour la concluſion de cette premiere partie, je voulois maintenant dans une nouvelle image vous expoſer comment Dieu, vérité toujours infaillible, non content de nous faire connoître à nous-mêmes, pour nous détromper de nos erreurs, nous fera encore connoître aux autres, pour confondre nos hypocriſies. Hypocriſie, caractere, de notre ſiecle, ou, pour mieux dire caractere de tous les ſiecles où le libertinage a regné, puiſque le libertinage, quelque déterminé qu'il puiſſe être, ne ſe ſoutiendroit jamais, s'il ne ſe couvroit du voile de la religion. Hypocriſie, compagne inſéparable de l'héréſie, & qui a fomenté toutes les ſectes, puiſqu'il n'y en a pas une qui ait

osé se produire sans être revêtue des apparences d'une spécieuse réforme ; hypocrisie, qui sous prétexte de perfection, va à la destruction, & qui sous ombre de ne vouloir rien de médiocre dans le culte de Dieu, anéantit visiblement, quoiqu'insensiblement, le culte de Dieu ; hypocrisie, qui sous l'austérité des paroles, cache les actions les plus basses & les plus honteuses, & qui sous le masque d'une fausse régularité, insulte à la véritable & solide piété ; hypocrisie, qui par un raffinement d'orgueil déguisé sous le nom de zele, condamne tout le genre humain, fait de la médisance une vertu, n'épargne pas les puissances établies de Dieu, & n'a de charité pour personne ; hypocrisie, qui pour parvenir à tes fins, remues toutes sortes de ressorts, formes toutes sortes d'intrigues, emploies toutes sortes de moyens ; ne trouvant rien d'injuste dès qu'il ne peut être utile, ni rien qui ne soit permis dès qu'il sert à ton avancement & à ton progrès ; c'est-là, c'est à ce tribunal que tu comparoîtras, & que Dieu, pour l'honneur de la vérité, révélera toute ta honte. Lui-même il nous le dit, mais avec des expressions dont j'aurois peine à user si elles n'étoient consacrées : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, & regnis ignominiam tuam* : oui, je découvrirai à toute la terre ton

Nahum c. 3.

opprobre, c'eſt-à-dire, tes artifices, tes fraudes, tes impoſtures, tes cabales, tes abominations, d'autant plus ignominieuſes pour toi, qu'elles auront été plus ſecrettes pour le monde. *Oſtendam:* tout cela ſera connu, & par-là non-ſeulement je me ſatisferai, mais je ſatisferai tout l'univers. Tu ſéduiſois les peuples, tu leur impoſois, tu te les attachois par une vaine montre de probité, de ſimplicité, de ſévérité; tu recevois leur encens, & tu te repaiſſois de leurs éloges: or je produirai au grand jour tous ces myſteres d'iniquité & toute cette turpitude; on la verra, & tu auras à ſoutenir les regards de tous ceux que tu as trompés: *Oſtendam gentibus nuditatem tuam, & regnis ignominiam tuam.* Voilà, Chrétiens, la menace, & jugez de l'effet: que dis-je, & qui peut l'imaginer & le concevoir? Je vous le demande, qui peut concevoir de quelle confuſion ſeront couverts tout-à-coup & accablés, tel peut-être & telle qui ſont ici préſents, qui portant au fond de leur cœur de quoi les diffamer, levent la tête néanmoins avec plus de confiance & plus d'orgueil; qui dans un moment ſe tiendroient perdus ſans reſſource, ſi ce qu'ils cachent avec tant de ſoin & ſous de ſi beaux dehors, venoit à être ſçu, non pas du public, mais ſeulement de cette perſonne en particulier ou de

cette autre, qui ne trouveroient point alors d'assez épaisses ténébres ni de retraite assez profonde où se précipiter & s'abymer: ah ! je le répéte, & qui peut penser quelle sera pour eux l'ignominie de cette révélation authentique & solemnelle où ils se verront comme donnés en spectacle à toutes les créatures intelligentes ; où tout ce qu'il y aura eu de plus lâche, de plus indigne, de plus malin, de plus sale & de plus corrompu dans leurs sentiments, dans leurs déguisements, dans leurs menées & leurs fourberies, dans leurs plaisirs & leurs brutales voluptés, sera tiré des ombres qui l'enveloppoient & mis sous les yeux de tous les hommes ; où devenus les objets du mépris le plus général, ils seront surtout témoins de la surprise & de l'indignation de ceux qu'ils auront trompés ; de ceux qui les croyoient tels qu'ils paroissoient & qu'ils s'étudioient de paroître, droits, sinceres, désintéressés, réglés, vertueux, honnêtes ; mais qui commenceront à les connoître tels qu'ils étoient, sans foi, sans retenue, sans pudeur, sans charité, sans équité, sans religion ? je ne puis vous donner d'idée parfaite de cette infamie, & rien de tout ce qui se passe dans le monde n'en peut approcher. Un homme est décrié sur la terre & noté, mais il disparoît, mais il n'est flétri que dans une société, que

dans un quartier, que dans une ville ; que dans une certaine contrée ; mais la tache enfin s'efface avec le temps, au lieu que l'hypocrite démaſqué à ce jugement redoutable, ſera forcé malgré lui de demeurer en vue ; que l'image de ſon hypocriſie ſera gravée dans tous les eſprits, & qu'éternellement cette image & ſa honte ſubſiſtera.

Le reméde, mes Freres, & le plus aſſuré préſervatif que nous ayons & dont nous puiſſions préſentement nous ſervir, c'eſt d'être de bonne foi avec nous-mêmes pour travailler à nous bien connoître ; & de l'être avec les autres, pour vouloir auſſi ſincerement nous faire bien connoître à qui nous le devons, je veux dire, aux miniſtres de la pénitence. Connoiſſons-nous nous-mêmes, afin de nous remplir d'une ſainte haine de nous-mêmes & de nous exciter à la réformation de nous-mêmes ; & faiſons-nous bien connoître aux médecins ſpirituels de nos ames, afin qu'ils puiſſent mieux nous traiter, & qu'ils s'appliquent avec plus de fruit à la guériſon de nos infirmités : eſſuyons à leurs pieds & avec toute l'humilité chrétienne une confuſion particuliere & ſalutaire ; demandons à Dieu quil répande ſur eux & ſur nous ſa vérité, & ſouhaitons que ce ſoit cette ſouveraine vérité qui nous conduiſe par leur miniſtere. Sans cela nous

avons tout à craindre de cette vérité infaillible que rien ne trompera, & de cette équité infléxible que rien ne corrompra, comme il me reste à vous faire voir dans la seconde Partie.

IL y a une loi rigoureuse de justice, & nous ne pouvons douter que cette loi ne soit dans Dieu pour corriger un jour les relâchements & les abus infinis de notre amour propre. Quelque lumiere que nous ayons, Chrétiens, pour faire le discernement intérieur de nos consciences dont je viens de vous parler, rarement avons-nous le courage qui seroit nécessaire pour procéder contre nous-mêmes, pour nous traiter aussi sévérement que nous nous sommes sincérement & véritablement connus. Nous nous condamnons (prenez garde, s'il vous plaît, à ces trois pensées auxquelles je réduis toute cette seconde Partie) nous nous condamnons, mais en même temps nous nous faisons grace & nous voulons qu'on nous ménage jusques dans le tribunal le plus saint où nous nous soumettons à être jugés, qui est celui de la pénitence ; nous nous reconnoissons pécheurs devant Dieu, mais en même temps nous considérons ce que nous sommes selon le monde, & nous prétendons qu'on y doit avoir égard, tirant un avantage secret II. PART.

de la qualité de nos perſonnes & de la différence de nos conditions. Nous nous avouons coupables & puniſſables, mais en même temps nous nous alléguons à nous-mêmes notre foibleſſe, ou plutôt notre délicateſſe, que nous croyons devoir épargner, & pour laquelle nous exigeons des autres qu'ils aient de la condeſcendance & de la douceur. Trois effets de l'amour de nous-mêmes, trois déſordres qui entretiennent l'impénitence des hommes du ſiecle dans le cours de la vie ; trois relâchements de l'eſprit chrétien, à quoi il faut que l'équité inflexible du jugement de Dieu ſerve de correctif, & voici comment. Car Dieu, mes chers Auditeurs, nous jugera ſans nous faire grace : il nous jugera, non-ſeulement ſans diſtinguer nos qualités, mais les employant contre nous-mêmes ; il nous jugera ſans conſulter notre délicateſſe, & il fera même de notre délicateſſe le ſujet principal de la rigueur de ſon jugement. Encore un moment de réflexion.

Nous nous faiſons grace en nous jugeant, & Dieu ne nous fera nulle grace. Voilà de tous les points de la religion celui qui nous paroît le plus terrible, & qui néanmoins eſt le mieux établi ; car c'eſt ainſi que le Saint-Eſprit a défini en propres termes le jugement de Dieu : *Judicium ſine miſericordia ;* un jugement ſans

Jacob. c. 2.

miféricorde : pourquoi ? pour l'oppofer à cette miféricorde pernicieufe dont nous aurons ufé dans les jugements que nous faifons de nos perfonnes. Telle eft en effet, Chrétiens, la fauffe maxime qui nous préoccupe : parce qu'il s'agit de nous-mêmes, nous croyons avoir un droit naturel de nous juger favorablement ; & c'eft au contraire pour cela que nous ne fçaurions y apporter un zele trop rigide. S'il étoit queftion de juger les autres, ce feroit par ce principe de bénignité qu'il s'y faudroit prendre, & à peine y auroit-il quelque danger de la porter trop loin & d'en abufer : mais dès que nous fommes nous-mêmes nos juges, le grand écueil à éviter, c'eft cet efprit de douceur & de modération, que l'amour propre nous infpire, & qu'il ne manque jamais d'autorifer de mille prétextes fpécieux. Voilà cependant où nous allons toujours : nous voulons que les prêtres, qui font les lieutenants de Dieu, & qui préfident de fa part à ce jugement fecret de nos ames dans le facrement de la pénitence, deviennent en cela les complices de notre lâcheté : à force d'être indulgents comme nous le fommes envers nous-mêmes, nous les obligeons en quelque forte à le devenir, c'eft-à-dire, à nous accorder ce qui nous eft commode, & à nous difpenfer de ce qui

nous mortifie : & il arrive tous les jours, par une prévarication indigne, mais qui eſt celle de notre ſiecle, que lors même que nous nous ſcandaliſons en général de la trop grande facilité des miniſtres de l'Egliſe, nous l'entretenons en particulier par cent manieres artificieuſes, dont nous nous ſervons pour les faire entrer dans nos penſées & dans nos intérêts ; & que ne trouvant point pour autrui des confeſſeurs aſſez ſéveres, nous en formons pour nous-mêmes des plus indulgents & des plus accommodants. Car de là vient l'eſpece de néceſſité où nous les mettons de garder avec nous tant de meſures, d'imaginer tant d'adouciſſements, de chercher tant de tempéraments ; & cela au préjudice de la ſainte fonction qui leur eſt confiée, & qu'ils n'ont pas la force de ſoutenir, parce que nous en avons trop pour arrêter leur zele & pour l'énerver.

Mais Dieu, Chrétiens, qui eſt le premier juge, & au tribunal duquel, non-ſeulement nos crimes, mais les jugements de nos crimes doivent être rapportés, confondra tout cela par ce jugement ſuprême dont le caractere eſt d'être ſans miſéricorde, *Judicium ſine miſericordia.* La raiſon eſt, dit Saint Auguſtin, que ce ſera la ſeule juſtice alors qui agira ; elle agit dès-à-

présent, mais elle n'agit pas toute seule, ou plutôt, c'est la miséricorde qui agit par elle & dans elle. Car cette justice même que Dieu exerce contre nous dans la vie, est souvent une de ses miséricordes les plus spéciales, puisqu'il est certain que Dieu ne nous punit point en ce monde précisément pour nous punir ; mais qu'il ne nous punit que pour nous convertir, que pour nous sanctifier, que pour nous instruire, & qu'ainsi ses châtiments dans les principes de la foi sont des bienfaits & des faveurs. Mais dans son jugement il n'exécutera que sa justice, il ne suivra que sa justice, il n'aura égard qu'aux droits de sa justice, parce que nous aurons négligé les dons de sa miséricorde, & que nous en aurons épuisé toutes les sources. Je dis plus : sa miséricorde négligée, méprisée, outragée, ne servira qu'à aigrir sa justice ; & par où ? par le témoignage qu'elle rendra contre nous, bien loin de s'intéresser pour nous : *Judicium sine misericordia.*

Ah ! Chrétiens, que nous serviront alors ces graces prétendues que nous aurons comme extorquées des vicaires de Jesus-Christ ? ces condescendances qu'ils auront euës pour nous, de quel usage nous seront-elles ? Dieu les ratifiera-t-il ? conformera-t-il son jugement au leur ? ce qu'ils auront délié

ſur la terre, le déliera-t-il dans le Ciel ? le pouvoir des clefs, qu'il leur a donné, va-t-il juſques-là ? Non, non, mes chers Auditeurs, cela ne peut être. Dieu veut bien qu'ils ſoient des miniſtres de miſéricorde ; mais d'une miſéricorde ſage & ferme, & non point d'une miſéricorde aveugle & molle ; mais d'une miſéricorde qui retranche les vices & les habitudes criminelles ; & non point d'une miſéricorde qui les flatte & qui les fomente ; mais d'une miſéricorde qui mette à couvert la cauſe & l'honneur de ſon nom, & non point d'une miſéricorde qui l'outrage & le deshonore : car une telle miſéricorde, une miſéricorde foible, timide, diſpoſée à tout accorder, ne ſauvera pas le pécheur, & perdra le miniſtre ; tellement que l'un & l'autre ne doit s'attendre de la part de Dieu qu'à un jugement ſans miſéricorde : *Judicium ſine miſericordia.*

Autre abus qui réſulte de celui-ci. Nous tirons avantage de nos qualités, & parce que nous nous voyons dans des rangs de naiſſance & de fortune que le monde reſpecte, nous voudrions que Dieu nous reſpectât auſſi ; & nous le prétendons ſi bien, que quand les ſubſtituts de ſa juſtice, qui ſont les prêtres de la loi de grace, entreprennent de nous juger ſelon les regles communes & générales du Chriſtianiſme
que

que nous professons, nous le trouvons mauvais, exigeant de leur discrétion qu'ils ne nous confondent pas avec les ames vulgaires, & mesurant leur prudence par la distinction qu'ils font de ce que nous sommes. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent entre les ministres de la pénitence & nous ? Mais voyons comment elles se passeront devant Dieu. Si je vous disois que l'un des titres dont Dieu se glorifie davantage dans l'Ecriture, est d'être un Dieu sans égard aux conditions des hommes ; que c'étoit la louange particuliere que les Pharisiens même attribuoient à Jesus-Christ, confessant en sa présence, que dans les jugements qu'il portoit, il ne considéroit point les personnes, *non enim respicis personam hominum ;* & qu'en effet jusqu'au sujet de sa mere, c'est-à-dire, de la plus auguste de toutes les créatures, cet Homme-Dieu s'est hautement déclaré tel, ne l'ayant jamais élevée dans le monde, & pour lui donner place dans sa gloire, ne l'ayant jamais partagée selon sa dignité, mais selon ses mérites & ses œuvres : *Laudent eam opera ejus :* si je vous le disois, je ne vous dirois que ce que vous avez cent fois entendu ; & cela seul devroit renverser toutes vos prétentions imaginaires, fondées sur la différence de vos états. Mais je vous dis aujourd'hui quelque chose

Matth. c. 2.

Prov. c. 31.

de plus fort, & quoi? c'eſt que la différence de vos conditions & de vos états, bien loin de vous être avantageuſe, eſt juſtement ce qui rendra Dieu plus ſévere & plus inflexible contre vous. Qui nous l'apprend? lui-même par ces paroles de la Sageſſe, que vous devriez écouter comme autant de tonnerres & qui ont fait la converſion de tant de grands du monde: *Audite ergò, vos qui continetis multitudines, & placetis vobis in turbis nationum: Quia horrendè & citò apparebit vobis; quoniam judicium duriſſimum his qui præſunt.* Sçachez donc, vous qui commandez aux nations & qui vous plaiſez dans la foule des peuples où vous êtes honorés, ſçachez que ce Dieu de majeſté ſe montrera bientôt à vous, mais d'une maniere qui vous doit ſaiſir de frayeur: car pour ceux qui ſont dans l'élévation, il ne peut y avoir qu'un jugement inexorable & rigoureux: *Quoniam judicium duriſſimum his qui præſunt.* De vous en marquer les raiſons, ce ſeroit un ſoin ſuperflu, puiſque votre expérience vous les fait aſſez voir: ce mépris de Dieu dans lequel vivent les grands de la terre, cet oubli de leur dépendance, cette oſtentation de leur pouvoir, & ſans parler du reſte, cette dureté de cœur envers ceux qui leur ſont ſoumis, ne juſtifient que trop la providence ſur la ſévérité avec laquelle Dieu les jugera.

Quoi qu'il en ſoit, voilà l'arrêt que la ſageſſe éternelle a prononcé : *Exiguo conceditur miſericordia ; potentes autem potenter tormenta patientur.* S'il doit y avoir de la douceur dans le jugement de Dieu, c'eſt pour les foibles & pour les petits ; mais les grands & les puiſſants du ſiecle, à proportion de leur grandeur, y doivent être plus rudement frappés. Je me ſuis donc trompé, quand j'ai dit que Dieu ne diſtingueroit point nos qualités. Ah ! mes chers Auditeurs, vous paroîtrez encore dans ſon jugement tout ce que vous êtes, & vous y porterez toutes les marques de ces dignités éclatantes dont vous aurez été revêtus : mais c'eſt ce qui allumera la colere de Dieu, & ce qui lui fera lancer ſur vos têtes de plus terribles anathêmes. Votre ſouhait alors ſera que Dieu voulût bien ne vous point diſtinguer, & qu'il vous jugeât comme les derniers des hommes ; mais c'eſt ce que la loi inviolable de ſon équité ne lui permettra pas : il faudra malgré vous que vous ſoyez jugés en grands, parce qu'il faudra que vous ſoyez punis de même. Ainſi l'ont été les Pharaons, les Balthazars, les Antiochus. Ils étoient Princes, & voilà pourquoi Dieu dans l'Ecriture a fulminé contre eux des arrêts qui nous font encore frémir : or vous devez compter que leur deſtinée

Sap. c. 6.

sera la vôtre, & que vivant comme eux, ce qui s'est accompli dans eux s'accomplira infaillblement en vous ; pourquoi ? parce que la loi est sans exception : *Quoniam judicium durissimum his qui præsunt.*

Troisieme & dernier abus : nous nous supposons délicats, & parce qu'il nous plaît de l'être, nous nous faisons un droit & même une obligation de nous épargner ; & ce qui est selon Dieu lâcheté & impénitence, nous l'érigeons en devoir. Non - seulement nous nous ménageons sans scrupule, mais nous nous ferions volontiers un scrupule de ne nous ménager pas ; & quoique l'Ecriture nous dise de cette nécessité indispensable de crucifier sa chair & ses sens, nous nous prévalons de la plus légere incommodité & du moindre besoin que nous sentons ou que nous croyons sentir. Encore si cette délicatesse ne s'étendoit qu'à certaines pratiques volontaires de la pénitence chrétienne, & à certains exercices de notre choix & moins expressément ordonnés ; mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on s'en sert comme d'une dispense universelle à l'égard des observances même les plus étroites & des préceptes les plus communs & les plus formels. Abstinences & jeûnes, ce sont des commandements qu'on tient impraticables ; &

si les ministres de l'Eglise, dépositaires de ses loix, & chargés de les faire observer, veulent entrer là-dessus dans une sérieuse discussion, & ne s'en rapportent pas d'abord à nous, on les regarde comme des gens indiscrets & peu versés dans l'usage ordinaire de la vie : de quoi ils ont encore plus lieu de gémir, c'est que ce sont les riches & les opulents du siecle qui font plus valoir leur prétendue délicatesse ; comme si l'abondance où ils vivent altéroit leurs forces, & qu'au milieu de tout ce qui peut flater le corps & l'entretenir, ils fussent absolument hors d'état de supporter ce que d'autres dans des conditions laborieuses soutiennent avec constance & avec fidélité.

De là nul soin de satisfaire à Dieu ; mais Dieu néanmoins doit être satisfait, & veut être satisfait : que fera-t-il donc ? parce que notre délicatesse nous aura empêché de le satisfaire, il se satisfera lui-même par l'équité incorruptible de son jugement. Mais dans un jugement si équitable, cette délicatesse que nous alléguons ne sera-t-elle pas une excuse légitime ? Chose étrange, mes chers Auditeurs, que l'homme veuille se justifier devant Dieu, par cela même pour quoi Dieu se prépare à le condamner, & que sa témérité aille jusqu'à ce point,

de se couvrir de son propre désordre pour se dérober au juste châtiment qui lui est dû. Car nous nous fondons sur notre délicatesse pour nous rassurer contre le jugement de Dieu ; & c'est sur notre délicatesse même que Dieu nous jugera : comment ? en nous reprochant ce qui n'est que trop réel & que trop vrai, & en nous faisant voir que c'étoit une délicatesse affectée, que c'étoit une délicatesse outrée, par conséquent que c'étoit une délicatesse criminelle, & que bien loin de modérer l'arrêt de notre condamnation, elle en doit d'autant plus augmenter la rigueur, qu'elle aura été la source de plus de péchés, & qu'en même temps elle nous aura servi de prétexte pour nous décharger de toute peine & de toute réparation.

Aussi, Chrétiens, écoutez le formidable arrêt que le Seigneur a prononcé dans l'Ecriture, & qu'il prononcera encore plus hautement & avec
Apoc. c. 18. plus d'éclat : *Quantùm in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum.* Que l'oisiveté, la paresse, les aises & les plaisirs de la vie, soient la regle & la mesure de la damnation & du tourment ; car c'est ainsi qu'il exterminera comme autrefois, & bien plus même qu'autrefois, tous les efféminés d'Israël, c'est ainsi qu'il se tournera contre eux, & qu'il se dédommagera avec

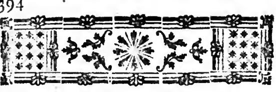
usure de la satisfaction volontaire qu'il attendoit de leur part, & qu'ils lui auront refusé : *Abstulit effœminatos de terrâ.* 3. Reg. c. 15.

Sur cela, mes chers Auditeurs, je finis par un avis important que j'ai à vous donner, mais qui pourroit être pour vous un scandale, si vous & moi nous ne le prenions dans le vrai sens où il doit être entendu. Car je vous dis : aimez-vous vous-mêmes, mes Freres, & si vous voulez, aimez votre chair, j'y consens : ce n'est point précisément l'amour de vous-mêmes ni l'amour de votre corps que Dieu condamne, puisque personne, selon la parole du Saint-Esprit, ne hait proprement sa chair : *Nemo carnem suam odio habuit.* Ephes. c. 5. Aimez-la donc, encore une fois, cette chair, mais aimez-la d'un amour solide & chrétien, & non d'un amour terrestre & déréglé ; c'est-à-dire, aimez-la pour l'autre vie, & non pour celle-ci. De tous les maux, épargnez-lui le plus grand, qui est le supplice éternel dont elle est menacée, & où votre mollesse la conduit. Or vous ne l'aimerez jamais de cet amour sage & véritable, qu'en la haïssant dans ce monde ; je veux dire, qu'en l'affligeant, qu'en la renonçant, qu'en la soumettant, qu'en arrêtant ses révoltes, qu'en réprimant ses appétits, qu'en l'immolant & la

facrifiant. Ce langage lui femble dur ; & elle y répugne : je le fçais, & je ne m'en étonne pas, puifqu'il s'agit de la dompter, & de la crucifier avec tous fes defirs fenfuels. Mais, combien mille fois lui fera plus dure cette fentence que Dieu prononcera contre elle : Allez au feu, & au feu éternel : *Difcedite in ignem æternum ?* Hé quoi, mondain voluptueux, femme idolâtre de votre chair, vous l'aimez cette chair, & vous l'expofez au coup le plus fenfible & le plus accablant dont elle puiffe être frappée ! vous l'aimez, & vous l'expofez à des flammes allumées du fouffle même de Dieu ! vous l'aimez, & vous l'expofez à une éternité de fouffrances, & de quelles fouffrances ! Voilà ce que j'appelle l'amour, non-feulement le plus aveugle, mais le plus infenfé : voilà ce qui me touche pour vous d'une compaffion d'autant plus vive, que je vous vois plus amateurs de vous-mêmes & plus fufceptibles des moindres impreffions de la douleur. Traitons-nous maintenant, mes chers Auditeurs, traitons-nous avec toute la févérité évangélique, fi nous voulons que Dieu dans fon jugement nous traite avec toute fa bonté paternelle ; ne nous faifons grace fur rien, afin qu'il nous faffe grace fur tout. Armons-nous contre nous-mêmes d'une inflexible équité, afin qu'il ne prenne

à notre égard que des ſentiments de miſéricorde. Préſervons-nous de ſon jugement par le nôtre ; ou parce qu'il faut néceſſairement paroître au jugement de Dieu, tâchons par la rigueur du nôtre, de mériter ce jugement de faveur qui mettra les élus de Dieu dans la poſſeſſion d'une félicité éternelle, que je vous ſouhaite, &c.





HOMELIE
SUR
L'EVANGILE
DE L'AVEUGLE-NE'.

Præteriens Jesus, vidit hominem cæcum à nativitate.

Jesus passant, vit un homme qui étoit aveugle depuis sa naissance. En Saint Jean, chap. 9. *

DE tous les faits qu'ont rapporté les Historiens sacrés & dont ils ont composé leurs saints Evangiles, nous pouvons dire, Chrétiens, qu'il n'en est point où ils se soient étendus dans un plus long détail, ni qu'ils nous ayent représenté avec des traits plus vifs, que la guérison miraculeuse de cet aveugle-

* *C'est l'Evangile du Mercredi de la quatriéme semaine de Carême, où l'on pourra dans la suite placer cette Homélie, qui est restée des Sermons du Pere Bourdaloue.*

né, à qui le Sauveur du monde ouvrit les yeux, & en qui il voulut faire éclater ſa gloire. Il ſemble que le fidele Evangéliſte qui nous en fait aujourd'hui le récit, ait pris à tâche de n'en pas omettre une circonſtance ; & la peinture qu'il nous en trace eſt ſi naturelle & ſi ſenſible, que nous croyons en liſant ce miracle, y être préſents nous-mêmes & voir tout ce qui s'y paſſe. Je ne puis donc, ce me ſemble, mes chers Auditeurs, mieux contenter votre piété, qu'en ſuivant de point en point dans ce diſcours tout l'Evangile de ce jour, pour en tirer, comme dans une ſimple Homélie, les inſtructions ſalutaires qui ſe préſenteront & qui ſerviront à l'édification de vos ames. Or dans toute la ſuite de cet Evangile je remarque ſur-tout deux ſortes de perſonnes qui s'y diſtinguent, & qui doivent particulierement occuper notre attention. Nous les entendrons parler, mais du reſte tenir deux langages bien différents ; nous les verrons agir, mais avec des ſentiments bien oppoſés : d'une part, c'eſt l'aveugle même, guéri par Jeſus-Chriſt, & béniſſant à haute voix ſon bienfaiteur ; mais d'autre part, ce ſont les phariſiens ennemis de Jeſus-Chriſt, & piqués d'une mortelle envie contre ce Dieu Sauveur. Touché de la plus juſte reconnoiſſance, & ſe faiſant un devoir indiſpenſable de

confesser & de publier la vérité, à la gloire de cet Homme-Dieu, qui vient d'opérer en sa faveur un prodige si merveilleux, l'aveugle reconnoît de bonne foi, & déclare avec assurance le bienfait qu'il a reçu, en nomme l'auteur, en marque toutes les particularités, & se reprocheroit comme un crime & une monstrueuse infidélité, non-seulement de rien dire qui pût obscurcir ce miracle, mais de rien taire de tout ce qui en peut rehausser l'éclat. Voilà comment s'explique un cœur droit; & par une regle toute contraire, voici, dans l'exemple des Pharisiens, comment se laissent aveugler des cœurs préoccupés, des cœurs envenimés, en un mot, qui exprime encore mieux ma pensée, des cœurs intéressés : car selon les vues de ces faux Docteurs de la loi, il étoit de leur intérêt de rabbaisser les œuvres de Jesus-Christ & de les décréditer, parce que lui-même par ses œuvres il diminuoit leur crédit; & c'est pour cela, que malgré l'évidence du miracle fait dans la personne de l'aveugle-né, ils ne peuvent jamais se résoudre à en convenir, & qu'ils en prennent même occasion de calomnier le Fils de Dieu & de le traiter de pécheur. De là nous comprendrons d'abord en quel aveuglement l'intérêt propre est capable de nous plonger & nous plonge

tous les jours comme les Pharisiens, ce sera la premiere partie ; & nous apprendrons ensuite du témoignage de l'aveugle, à dissiper par les lumieres de la foi les ténebres de l'erreur, & à confondre le mensonge par une sainte confession de la vérité, ce sera la seconde Partie. Pour vous faire bien entendre l'un & l'autre, j'ai besoin des graces du Ciel, & je les demande par l'intercession de Marie. *Ave.*

C'Est une chose étonnante, & qui sert même encore aujourd'hui de prétexte à l'infidélité, que les miracles du Sauveur du monde ayant été aussi éclatants & aussi publics que nous l'apprenons de l'Evangile, il se soit trouvé, non-seulement des hommes, mais des sages & des sçavants, tels qu'étoient les Pharisiens, qui n'en aient pas été persuadés, & qui se soient aveuglés jusqu'à ce point, que de n'en vouloir pas reconnoître l'auteur, de lui disputer sa mission, & de s'opposer à sa prédication. Car enfin, me direz-vous dans une juste surprise, quel aveuglement, quelque affecté & quelque obstiné qu'on le suppose, pouvoit résister à la conviction sensible de tant de prodiges que cet Homme-Dieu faisoit dans la Judée, à la vue d'un million de témoins ? I. PART.

Mais en un mot, Chrétiens, j'ai répondu à cette difficulté, par la proposition que j'ai avancée, quand j'ai dit que l'intérêt dont les Pharisiens étoient préoccupés, & qui fut leur passion dominante, avoit été la source de ce désordre ; car si la prévention de l'intérêt propre peut bien aveugler les hommes, dans les choses même qui tombent sous les sens, & qui n'excédent pas la raison humaine, comme nous le voyons tous les jours, que ne peut-elle point dans celles qui sont du ressort de la foi, tel qu'étoit en particulier le discernement du véritable Messie, c'est-à-dire, dans celles où la raison ne suffisant pas, il faut que la grace agisse, où le mystere de la prédestination s'accomplit, où par un secret jugement, Dieu a droit de retirer ses lumieres, & où le châtiment le plus commun dont il use, selon la doctrine des Peres, sur-tout de Saint Augustin, est de répandre des ténebres sur les cupidités injustes de notre cœur ? *Spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates.* Voilà, chrétienne Compagnie, ce qui a fait méconnoître aux Pharisiens la lumiere même, je veux dire, le Verbe envoyé de Dieu, & ce qui a produit en eux à l'égard de Jesus-Christ cet aveuglement terrible, mais volontaire, que nous avons peine à concevoir :

Aug.

c'étoient des esprits intéressés, pleins d'une malheureuse ambition qui les possédoit, jaloux de l'autorité qu'ils s'étoient acquise, ou plutôt qu'ils avoient usurpée sur les peuples; & parce qu'ils en tiroient selon le monde de grands avantages, déterminés à tout pour la maintenir, dès que Jesus-Christ parut, ils le regarderent comme un homme contraire à leurs desseins, comme l'ennemi de leur hypocrisie, comme le destructeur de leur secte; & de là vient qu'ils se firent un intérêt de le ruiner & de le perdre : car c'est pour cela, dit l'Evangéliste, qu'ils avoient conspiré & résolu, que quiconque le reconnoîtroit pour le Christ seroit chassé de la synagogue: *Jam enim conspiraverant, ut si quis eum confiteretur esse Christum, extra synagogam fieret.* Joan. c. 9. Cet intérêt qu'ils avoient devant les yeux, cette politique à laquelle toute leur conduite se rapportoit, cette envie de dominer & de régner, voilà ce qui les aveugla, voilà l'origine d'où procéda la malice & l'iniquité de tous les jugements qu'ils formerent, soit de la personne du Sauveur, soit de ses miracles. Commençons par sa personne, & dans un exemple aussi authentique que celui-ci, apprenons combien il est dangereux de suivre en aveugle le mouvement d'une passion au préjudice de la vérité.

Le crédit du Fils de Dieu étoit incommode aux Pharisiens, & se trouvoit opposé à leurs intérêts : il n'en falloit pas davantage pour le décrier dans leur estime, & pour leur faire croire de lui tout ce que l'aversion la plus violente, & la haine la plus envenimée, fut capable de leur suggerer. En effet, Jesus - Christ passoit pour un Prophete, pour un homme de Dieu, & ils étoient convaincus que c'étoit un pécheur : *Nos scimus quia hic homo peccator est.* Nous le sçavons, disoient-ils, que cet homme est un méchant & un hypocrite ; & l'assurance que nous en avons nous oblige à rendre ce témoignage contre lui. Mais cet homme, leur repliquoit-on, est exaucé de Dieu, mais cet homme fait des miracles, mais cet homme est irrépréhensible dans ses mœurs : il n'importe, c'est un pécheur, & nous le sçavons, *Nos scimus.* Mais pourquoi le sçavoient-ils ? parce qu'ils vouloient que cela fût, & qu'il étoit de leur intérêt qu'on le crût de la sorte : or en ceci leur intérêt étoit la regle de leur jugement, & ce qu'ils vouloient étoit uniquement ce qui les persuadoit. Si le Sauveur du monde se fût déclaré pour eux, s'il eût été de leur parti, s'il se fût conformé à leurs maximes, il eût eu leur approbation, & sans être ni plus juste, ni plus saint qu'il

Joan. c. 9.

l'étoient, ils l'auroient canonifé; mais parce qu'il condamnoit leurs erreurs, mais parce qu'il révéloit le myftere de leur fauffe piété, mais parce qu'il défabufoit le peuple féduit par l'apparence de leur religion, & par leur pernicieufe doctrine, quoi qu'il fît, c'étoit un pécheur & un homme de mauvaife vie : *Nos fcimus quia hic homo peccator eft.*

Excellente idée, Chrétiens, de la malignité de l'efprit du monde. Qu'eft-ce qui nous aveugle pour l'ordinaire dans nos opinions & dans nos préjugés contre le prochain ? Je vous l'ai dit, l'intérêt qui nous domine. Nous jugeons des hommes, non point par le mérite qui eft en eux, mais par l'intérêt qui eft en nous; non point fur le pied de ce qu'ils font, mais de ce qu'ils nous font; non point par les qualités bonnes ou mauvaifes qui leur conviennent, mais par le bien ou le mal qui nous en revient. Car de là naiffent les injuftices énormes que nous commettons à l'égard de leurs perfonnes; de là les entêtements en faveur des uns, de là les déchaînements bizarres contre les autres, de là les cenfures odieufes des plus dignes fujets, de là les louanges outrées des fujets les plus médiocres, de là les préférences iniques de ceux-ci, & les exclufions de ceux-là; de là ces

abus presque infinis que déploroit David, & qui lui faisoient conclure que les enfants des hommes n'étoient que vanité, que leurs balances, c'est-à-dire, celles de leur estime ou de leur blâme, étoient des balances trompeuses, & qu'eux-mêmes par leurs desirs & leurs prétentions intéressées, ils travailloient sans cesse à s'aveugler & à se tromper : *Verumtamen vani filii hominum, mendaces filii hominum in stateris, ut decipiant ipsi de vanitate in idipsum.*

Psal. 61.

Rien de plus vrai, Chrétiens, & c'est ce que notre expérience propre nous découvre tous les jours. Qu'un homme soit dans nos intérêts, ou que nous ayons intérêt à le faire valoir, dès-là nous nous figurons qu'il vaut beaucoup; sans autre titre que celui-là, il est dans l'étendue de notre idée, propre à tout & capable de tout : au contraire, que l'intérêt nous aliéne de lui, si nous nous en croyons, il n'est plus rien & ne peut plus rien : cette passion d'intérêt nous le dépeint tel que nous le voulons, nous le contrefait, nous le déguise, nous cache les défauts qu'il a, ou nous fait voir ceux qu'il n'a pas, nous diminue ses perfections ou nous les augmente, nous le représente sous autant de caracteres différents qu'il y a de différentes faces dans l'intérêt qui nous

fait agir. Pourquoi un pere tombe-t-il dans l'aveuglement le plus grossier sur le sujet de ses enfants ? parce que son grand & essentiel intérêt est dans ses enfants. Pourquoi n'apperçoit-il pas en eux ce qui les rend ou méprisables ou insupportables à tout le monde ? parce qu'il a lui seul un intérêt en eux que tout le monde n'a pas : pourquoi approuve-t-il jusqu'à leurs folies & à leurs extravagances ? parce que leurs extravagances & leurs folies ont du rapport à son intérêt ; c'est ainsi que l'intérêt corrompt & affoiblit la raison.

Mais cet affoiblissement & cette corruption de la raison par l'intérêt, paroît encore bien plus dans l'opposition de deux intérêts contraires : car que ne peut point l'aliénation des esprits & des cœurs pour nous prévenir des erreurs les plus visibles au désavantage d'un ennemi ; & dans quelle disposition ne nous met-elle pas de ne pouvoir plus lui rendre justice, parce que nous sommes déterminés à le désapprouver & à le condamner ? Il s'est attiré notre disgrace, cela suffit : avec cela, en vain feroit-il des miracles, ses miracles même nous le feroient paroître odieux : en vain posséderoit-il toutes les vertus ; les vertus les plus sinceres prennent dans notre imagination la couleur & la teinture des vices les plus honteux : s'il est dévot, nous le regardons comme un séducteur ;

s'il eſt honnête & obligeant, nous le traitons de lâche & de flateur ; s'il eſt réſervé, nous l'accuſons de diſſimulation & de fourberie ; s'il eſt ouvert, c'eſt, à ce qu'il nous ſemble, imprudence & inconſidération. Il a beau ſe diſtinguer par le mérite de ſes actions, cet intérêt au travers duquel nous l'envisageons, nous défigure & noircit à nos yeux les actions les plus ſaintes. Les autres ont beau lui donner des louanges ; cet intérêt qui nous préoccupe, nous fait juger que tous les autres ſe trompent, & qu'il n'y a que nous qui le connoiſſions : en même temps qu'on lui applaudit, comme les femmes d'Iſraël applaudiſſoient à David, cet intérêt dont nous ſommes dominés, nous envenime contre lui, de même qu'il envenima Saül.

Et voilà, Chrétiens, encore une fois, le caractere de tous les eſprits ambitieux, ſur-tout de ceux qui, ſelon l'expreſſion de Saint Ambroiſe, ſe ſentent piqués de l'aiguillon de l'envie : *Quibus ambitionis ſtimulus invidia eſt.* Comme l'ambition & l'envie ont pour objet le plus délicat de tous les intérêts, qui eſt la gloire, auſſi ont-elles une malignité plus ſubtile pour aveugler l'homme dans toutes les occaſions où cet intérêt d'honneur & de gloire ſe trouve en compromis : de là vient que par une fatalité, ou plutôt par une indignité que nous ne pouvons nous reprocher

Ambr.

assez, il ne nous est presque pas possible de conserver des sentiments équitables pour ceux qui prétendent avoir mêmes rangs que nous, pour ceux qui sont en état de nous les disputer, beaucoup moins pour ceux qui les obtiennent, & qu'on nous préfére. Pourquoi cela ? parce que l'intérêt est comme un nuage entre eux & nous, que notre raison n'a pas la force de dissiper. Nous jugeons sainement de tout ce qui est au-dessus ou au-dessous de notre sphere, j'entends de ceux qui par leur élévation ou par leur obscurité, ne peuvent être des obstacles à nos entreprises; mais de ceux que la concurrence des mêmes honneurs & la poursuite des mêmes droits nous suscite pour adversaires, nous en jugeons d'une maniere pitoyable & la plus déraisonnable.

Caractere, non-seulement des esprits ambitieux, mais des esprits factieux, auprès de qui, comme remarque Tertullien, être de leurs adhérents, c'est le souverain mérite ; n'en être pas, c'est le souverain décri : *Ubi ipsum illic esse, promereri ; non esse, demereri est.* Si vous êtes dévoués à leur parti, ne vous mettez plus en peine d'acquérir de la capacité, de la probité, de la piété ; votre dévouement vous tiendra lieu de tout le reste. Caractere particulier de l'hérésie, dont le propre, selon l'observation de Saint Augustin, a toujours *Tertull.*

été d'élever jusqu'au ciel ses fauteurs & ses sectateurs, & d'abbaisser jusqu'au néant ceux à qui Dieu inspiroit le zele de l'attaquer & la combattre. Et ce caractere est admirablement exprimé dans les pharisiens de notre Evangile, qui tout corrompus qu'ils étoient, ne parloient d'eux-mêmes qu'en termes honorables; & tout éclairé, tout sanctifié qu'étoit ce pauvre qui les contredisoit, n'avoient pour lui que du mépris. Car pour nous, lui disoient-ils, nous observons inviolablement la loi, nous sommes les véritables disciples de Moïse, nous maintenons les traditions dans leur pureté : *Nos Moysi discipuli sumus.* Mais vous, vous êtes un misérable, chargé de péchés, & qui bien loin de pouvoir nous instruire, n'êtes pas digne de recevoir nos leçons : *In peccatis natus es totus, & tu doces nos.* Or ils ne le méprisoient de la sorte & il n'étoit un misérable dans leur opinion, que parce qu'il ne parloit pas comme ils vouloient & comme il étoit de leur intérêt qu'il parlât. Voilà, dit Saint Augustin, ce qui arrivoit dans les schismes qui se sont formés entre les fideles, & qui ont divisé l'Eglise de Dieu. La maniere des hérésiarques étoit de s'ériger eux-mêmes premierement, & puis leurs partisants & leurs associés, en hommes rares & extraordinaires : tout ce qui s'attachoit à eux

Joan. c. 9.

Ibid.

devenoit grand, & ce seul titre d'être dans les intérêts du parti étoit un éloge achevé. Il n'y avoit parmi eux, à les entendre, que des génies sublimes, que des prodiges de science & de vertu. Ils s'appelloient, sans hésiter, les vrais disciples des premiers Peres de l'Eglise, & étoient seuls en droit de dire: *Nos Moysi discipuli sumus.* C'étoit chez eux que se trouvoit la ferveur de l'ancienne discipline & la solidité de l'esprit chrétien: hors de chez eux, ils ne voyoient rien qui ne leur fît pitié. Les plus intelligents & les plus habiles du parti catholique leur paroissoient des hommes foibles & ignorants: tout ce qui ne les favorisoit pas, n'étoit que relâchement & que désordre: n'être pas dans leurs sentiments, c'étoit être abandonné de Dieu & réprouvé. En effet, ils le croyoient ainsi; & quoique tout cela fût autant d'illusions & de chimeres, à force de souhaiter & de vouloir que ces chimeres & ces illusions fussent des vérités, ils s'en faisoient des vérités & en triomphoient: tant il est vrai que du moment que le ressort de l'intérêt joue, la raison ne juge plus qu'au gré de la volonté aveuglée & passionnée.

Non, Chrétiens, plus d'équité quand une fois l'intérêt prévaut; & cela est si constant, que les hommes, qui sont nés pour la société, dont tout le commerce roule sur une bonne foi

réciproque, ne reconnoiſſent plus cette bonne foi, & n'ont plus de créance les uns pour les autres, dès qu'ils apperçoivent dans les affaires qui ſe traitent entre eux le moindre mêlange d'intérêt. Quelque probité qu'ait un juge, s'il eſt intéreſſé dans une cauſe, on ſe croit bien fondé à le récuſer, & l'on ne croit point lui faire tort d'en appeller à un autre jugement que le ſien. Quelque irréprochable d'ailleurs que ſoit un témoin, ſi ſon intérêt ſe trouve joint à ſon témoignage, ſon témoignage paſſe pour nul; comme ſi les hommes d'un commun accord ſe rendoient à eux-mêmes cette juſtice, de confeſſer que quand leur intérêt eſt de la partie, ils ne ſont plus capables de garder les regles de la juſtice. Il ne faut donc pas s'étonner que les phariſiens s'étant fait un intérêt contraire à Jeſus-Chriſt, s'aveuglaſſent ſur le ſujet de ſa perſonne; car c'étoit une conſéquence naturelle, & il y eût eu du miracle, ſi cet aveuglement n'avoit pas été l'effet de cet intérêt. Mais il faut s'étonner de ce que la perſonne de Jeſus-Chriſt étant auſſi ſainte & auſſi accomplie qu'elle l'étoit, les phariſiens ſe faiſoient un intérêt de lui être contraires. Car voilà, mes chers Auditeurs, ce qui les perdit, & ce qui nous perd. Nous nous faiſons des intérêts qui vont premiérement à nous aveugler, & puis par un engagement infaillible, à nous choquer,

à nous aigrir, à nous emporter contre des gens dignes de toute notre estime, & avec qui la charité chrétienne nous devroit unir. O intérêt, que tu as perverti de jugements au préjudice de cette divine charité, & que tu as fait de plaies à cette vertu, par tes funestes impressions dans les esprits des hommes !

Mais voyons encore ceci plus clairement dans la suite de notre Evangile, & de l'aveuglement des pharisiens touchant la personne du Sauveur, passons à celui qui eut pour objet l'action particuliere de cet Homme-Dieu & le miracle qu'il venoit d'opérer ; car c'est ici que la malignité de l'intérêt acheve de se produire, & qu'elle se découvre toute entiere. Prenez garde, Chrétiens : Jesus-Christ a miraculeusement guéri un aveugle-né, & ce miracle est opposé à l'intérêt de ses ennemis. Que font-ils ? quelque éclatant que soit ce miracle, ils le contestent, & le désavouent ; obligés enfin d'en convenir, ils nient au moins que Jesus-Christ en soit l'auteur : ils le nient, dis-je, sans raison & contre toute apparence de raison, parce qu'ils ont intérêt à le nier. Si ce miracle les accommodoit, quelque incroyable qu'il leur parût, ils le croiroient : mais parce que ce miracle les déconcerte, quelque authentique qu'il puisse être, c'est dans leur idée un miracle supposé. De là ce soin avec lequel ils l'examinent, non-seulement dans la

rigueur, mais d'une maniere pleine de malice ; car de quels artifices n'ufent-ils pas, & quelles enquêtes ne font-ils pas ? De là cette détermination à écouter avec joie tout ce qui femble être favorable à leur incrédulité, & à ne fupporter qu'avec chagrin tout ce qui la combat & qui la convainc ; de là cet efprit de cenfure, qui les porte à condamner ce que l'évidence de la chofe ne leur permet plus de révoquer en doute ; de là cette fauffe régularité, qui les fait chicaner fur la circonftance du jour, ne voulant pas qu'un malade puiffe être guéri le jour du fabbat, ni que ce fabbat foit un jour de miracles ; de là cette extrémité où le défefpoir les réduit, leur faifant attribuer plutôt au démon ce qui eft vifiblement l'œuvre de Dieu, que de les forcer, s'ils reconnoiffoient que c'eft l'œuvre de Dieu, de rendre honneur à Jefus-Chrift ; de là cette conduite violente qu'ils tiennent envers l'aveugle même & fes parents, les traitant avec hauteur, & les intimidant pour leur fermer la bouche & leur impofer filence : tout cela, parce que l'intérêt les poffede, & que jufques dans les faits publics qui devroient être naturellement moins conteftés, le caractere de l'intérêt eft de nous faire voir les chofes, non pas comme elles font & comme elles fe paffent, mais comme il nous feroit expédient felon nos vues, qu'elles fuffent & qu'elles fe paffaffent en effet. Or dans cette difpofition

de cœur, le moyen que les pharisiens avouassent sincérement & de bonne foi le miracle de Jesus-Christ ; & la justice elle-même, toute lumineuse qu'elle est, étoit-elle assez perçante pour entrer dans des esprits infectés d'une telle contagion ? Ceci vous surprend, & doit vous donner de l'horreur pour l'esprit d'intérêt.

Mais achevons, Chrétiens, de nous appliquer cette morale, & rougissons de ce qu'au milieu du Christianisme, cet esprit intéressé produit encore aujourd'hui les mêmes effets ou les mêmes erreurs, non-plus sur ce qui regarde simplement les miracles du Fils de Dieu, mais généralement sur les points les plus essentiels, & les plus incontestables de la religion ; mais sur les devoirs de la conscience les plus naturels & les mieux établis ; mais, ce qui paroîtroit presque impossible, sur les faits les plus évidents qui ont rapport & à la justice & à la charité envers le prochain. Confondons-nous de ce que tout chrétiens que nous sommes, l'intérêt sur tout cela nous rend plus aveugles que jamais les pharisiens ne l'ont été : je dis, sur les points les plus essentiels de la religion ; car pourquoi le libertinage va-t-il à douter de tout, & à n'être convaincu ni touché de rien ? Pourquoi se fait-on secrettement des systêmes de créance, ou, pour mieux dire, d'impiété & d'infidélité, selon lesquels on vit, sinon parce qu'il seroit de

l'intérêt du libertin que la religion fût éteinte, & qu'il n'y eût rien de vrai que ce qui le flatte & que ce qui lui plaît. Nous ne comprenons pas quelquefois comment les païens pouvoient être si grossiers, que d'adorer des Dieux infames, incestueux, adulteres; & Saint Augustin nous assure qu'il le comprend bien: c'est, dit-il, qu'ils étoient intéressés à avoir des Dieux comme ceux-là, & qu'il leur étoit avantageux dans le moment qu'ils succomboient à une passion honteuse, de pouvoir s'autoriser d'un tel exemple : voilà tout le fonds de l'idolâtrie & du paganisme. Mais nous n'avons pas besoin de remonter si haut, & il ne faut ici que nous consulter nous-mêmes : car quelque obstiné que soit un libertin du siecle, il ne désavouera pas, s'il veut répondre sans déguisement, qu'il n'a commencé à douter de l'autre vie que quand il a été de son intérêt que tout se terminât à celle-ci, que l'enfer ne lui a paru une erreur populaire que quand il a été de son intérêt qu'il n'y eût plus d'enfer, qu'il n'a traité le péché de bagatelle & de galanterie que quand il a été de son intérêt que le péché ne fût plus péché, & que s'il en est venu comme l'athée, jusqu'à conclure dans son cœur qu'il n'y a point de Dieu, ce n'est que quand il a été de son intérêt que l'être de Dieu fût anéanti.

Je dis, sur les devoirs de la conscience

les plus importants & les mieux établis. Car comment & par où se forment tous les jours tant de consciences erronées ? par l'intérêt. Proposez à quelque homme que ce soit une affaire à traiter, une question à décider, un point de conscience à résoudre, & cachez-lui l'intérêt qu'il peut y avoir; pour peu qu'il soit versé en ces sortes de matieres, il vous donnera la décision la plus équitable & la plus juste, il vous convaincra par les raisons les plus sensibles & les plus palpables, il vous prescrira les regles les plus droites & même les plus étroites, il répondra à toutes vos difficultés & vous mettra devant les yeux la vérité de toute son évidence : mais tirez en même temps le voile, & découvrez-lui dans cette même affaire, dans ce même point de conscience & cette même décision, quelque intérêt particulier qui le regarde, c'est alors que les objets commenceront à changer pour lui de face, & qu'ils lui paroîtront tout autres qu'il ne les avoit considérés. Ces maximes sur lesquelles il s'appuyoit, & qu'il croyoit indubitables, ne lui sembleront plus si certaines : ces objections qu'on lui faisoit & qu'il rejettoit comme insoutenables, ne seront plus à son sens si frivoles ; il examinera, il raisonnera, il subtilisera, & à force de subtilités & de raisonnements que l'amour propre ne

manquera pas de lui ſuggérer, il en viendra ſouvent à autoriſer ce qu'il condamnoit d'une premiere vue, lorſqu'il n'y voyoit point ſon intérêt engagé. Et n'eſt-ce pas ainſi que tant de gens dans le Chriſtianiſme, ſages, du reſte, conſciencieux & même dévots, ou paſſant pour l'être, ne ſe font nul ſcrupule de mille choſes dont le public ſe ſcandaliſe & a raiſon de ſe ſcandaliſer? On demande comment ils peuvent accorder ceci ou cela avec la piété & avec la ſévérité de leur morale ſur tous les autres ſujets : on ne le comprend pas ; mais eux ils le comprennent parfaitement ou penſent le bien comprendre. Ce qui troubleroit les plus relâchés & ce qui les feroit trembler, ne leur cauſe pas le moindre remords : ils ont leurs principes qu'ils ſuivent ſans inquiétude ; & à la faveur de ces principes, ils demeurent tranquilles & ne réforment rien de leur conduite ordinaire. De quelque maniere que le monde puiſſe parler, ils ſe tiennent en aſſurance du côté de Dieu : ils vont à l'autel, ils célebrent les ſaints myſteres, ils participent aux ſacrements ; c'eſt-à-dire, qu'ils ont leurs intérêts qui leur faſcinent les yeux de l'ame & qui éteignent toutes les lumieres de leur eſprit, parce qu'il eſt infaillible que par-tout où l'intérêt entre, il attire après ſoi l'aveuglement & l'erreur.

Je dis, sur les faits les plus sensibles qui ont rapport & à la justice & à la charité envers le prochain ; & en effet pourquoi nous entêtons-nous de mille fausses suppositions que nous voulons soûtenir pour vraies, & pourquoi appuyons-nous sur une infinité de jugements vains & téméraires ? pourquoi nous figurons-nous que ce qui n'a jamais été pensé, a été dit, & que ce qui a été fait évidemment ne l'a pas été ? pourquoi comptons-nous sur nos imaginations comme sur des choses réelles, ce qui est la source malheureuse de la plûpart de nos aversions, de nos inimitiés, de nos vengeances ? C'est qu'il y a dans nous des intérêts, qui occupant toute la capacité de notre cœur, ne laissent à notre esprit aucun exercice de réflexion & de raison. Il faut donc, mes chers Auditeurs, si vous voulez être des enfants de lumiere, renoncer à cet intérêt qui nous empêche de connoître Dieu, qui nous ôte la connoissance de nous-mêmes, qui nous rend incapables de ce discernement si nécessaire du bien & du mal, qui nous cache la corruption de nos desirs, qui nous déguise nos intentions, qui nous fait ignorer nos obligations, & qui pour la conduite de la vie nous jette dans des abymes d'obscurité plus déplorables & plus funestes que ceux de l'enfer. Et voilà, dit Saint Bernard, ce qui nous doit donner de

l'horreur pour cet esprit intéressé, quand nous venons à en considérer les suites par rapport au jugement de Dieu : car sur tout cela qu'aurons-nous à répondre à Dieu ? Ces consciences erronées nous justifieront-elles devant lui ? ces préoccupations & ces préventions nous serviront-elles d'excuses ? ces idées fausses sur lesquelles nous avons agi, diminueront-elles l'injustice & la malice de nos actions ? Dieu n'aura-t-il pas toujours droit de nous ramener au principe, & de dire à chacun de nous : il est vrai, tu as été aveuglé, préoccupé, trompé ; mais tu n'as été tout cela que parce que tu as été intéressé ; tu n'as jugé faussement & désavantageusement de ton frere que quand l'intérêt t'a divisé de lui ; tu n'as ignoré tes propres devoirs que quand l'intérêt t'a dominé : or, de vouloir excuser un péché par un autre péché, c'est une présomption insoutenable & pleine de folie. C'est ainsi, dis-je, que le Fils de Dieu condamnoit les Pharisiens dans notre Evangile, & c'est ainsi qu'il nous condamnera, si nous nous trouvons coupables du même désordre : nous ne pouvons mieux l'éviter qu'en opposant aux ténebres de l'erreur les lumieres de la foi, & en confondant le mensonge, comme l'aveugle de notre Evangile, par une sainte confession de la vérité : c'est le sujet de la seconde Partie.

II. PART.

C'Est à la foi, Chrétiens, de confondre par ses lumieres l'aveuglement volontaire des hommes ; & c'est à elle d'opposer le zele de sa confession à ce faux zele de l'intérêt dont les esprits mondains se préoccupent pour résister à la vérité : *Credimus*, disoit le grand Apôtre, *propter quod & loquimur*. Nous croyons, & c'est pour cela que nous parlons, afin que le témoignage de notre bouche s'accordant avec la persuasion intérieure de notre esprit, l'infidélité même soit obligée de se rendre. Voilà, mes chers Auditeurs, la regle qu'a suivi l'aveugle-né de notre Evangile, pour honorer le double miracle fait dans sa personne, c'est-à-dire, le miracle de sa guérison & le miracle de sa conversion. Il a cru, & il a parlé ; il a cru en Jesus-Christ, & il a confessé Jesus-Christ, & je trouve que le zele qu'il a montré dans cette confession a eu quatre qualités admirables pour confondre l'aveuglement des Phariſiens : car il a été sincere, pour confondre tous les artifices de leur duplicité, généreux, pour confondre l'orgueil de leur prétendue autorité ; convaincant, pour confondre la foiblesse de leur vaine science, ou pour mieux dire, de leur ignorance ; & constant, pour confondre la dureté de leur obstination. Appliquez-vous, & dans l'exposition succinte que je vais vous

2. Cor. c. 4.

faire de la victoire & du triomphe de notre foi, apprenez ce qu'elle doit faire en vous & ce que vous devez faire avec elle.

L'aveugle guéri par le Fils de Dieu fut sincere jusqu'à la naïveté, dans le témoignage qu'il rendit du miracle dont il venoit lui-même d'être le sujet; & c'est ce qui jetta les Pharisiens dans la confusion : car ils eurent beau l'interroger & le questionner pour tâcher de le surprendre dans ses paroles; il persista toujours à soutenir ce qu'ils ne vouloient pas entendre, & par la simplicité de sa déposition il rendit inutiles toutes les ruses dont leur esprit double & artificieux se servoit pour obscurcir la gloire du Sauveur : Oui, leur déclara-t-il plusieurs fois, *c'est moi qui suis* cet aveugle de naissance que vous aviez vu mendier dans la place publique. Je vous l'ai dit & je vous le dis encore : cet homme que vous appellez Jesus, est celui qui a opéré dans moi cette merveille; & puisqu'il faut pleinement vous en éclaircir, voici la maniere & les circonstances qu'il y a observées. Il a pris un peu de boue, il me l'a mise sur les yeux, il m'a commandé d'aller à la piscine de Siloé & de m'y laver, j'ai obéi à son ordre, & vous en voyez l'effet. Si ce qu'il leur disoit eût été un mensonge & une imposture, à force de le presser & d'exiger de lui à plusieurs

reprises un compte exact de la chose, ils l'auroient embarrassé ; il se seroit coupé dans ses réponses, & à peine auroit-il pu éviter de tomber en quelque contradiction ; mais parce qu'il confesse la vérité & que la vérité est toujours la même, il ne se dément point, & n'a qu'un même témoignage toujours uniforme : *Lutum mihi posuit super oculos ; & lavi, & video.* Mais cet homme est un pécheur : s'il est pécheur, comme vous dites, c'est ce que j'ignore ; tout ce que je sçais, c'est qu'étant aveugle comme j'étois, je ne le suis plus : *Si peccator est, nescio ; unum scio, quia cæcus cùm essem, modò video.* Or ce témoignage, encore une fois, rendoit les pharisiens d'autant plus confus, qu'il étoit plus simple & plus naïf. Car que pouvoient-ils faire pour l'éluder ? Il s'agissoit d'un fait qui portoit en soi son éclaircissement & sa preuve : c'étoit un miracle subsistant dans la personne de ce pauvre ; ce pauvre parloit & se produisoit : que pouvoit la finesse & l'intrigue contre une semblable sincérité ?

Joan. c. 9.

Ibid.

Et voilà, chrétienne Compagnie, ce qui confond encore aujourd'hui l'aveuglement de certains libertins du monde, qui dans le progrès malheureux de leur vie déréglée, en sont venus jusqu'à ne plus rien croire & à renoncer leur foi : voilà ce qui les désespere ; le récit de certains miracles, qui même humainement

doivent être crus, & que la prudence la plus raffinée, la plus défiante & la moins crédule, est forcée de reconnoître : le rapport d'un homme, non-seulement irréprochable & digne de créance, mais digne même de respect, qui dit : je l'ai vu, c'est à moi que la chose est arrivée, & j'en parle par mon expérience propre. Car de prétendre que tous ceux qui ont jamais tenu ce langage aient été des imposteurs ou des visionnaires ; que parce qu'il y en a eu quelques-uns ou même plusieurs, il faille ainsi juger de tous les autres, & que sans discussion ni discernement il n'y ait qu'à s'inscrire en faux contre tous ces témoignages, c'est une voie bien courte pour maintenir l'impiété & l'irréligion, mais encore plus courte pour autoriser l'extravagance & la témérité. J'avoue qu'en matiere de miracle, il y a eu des hommes trompés, & je veux bien même avouer qu'il y en a eu qui de dessein formé ont entrepris de tromper les autres : Dieu l'a permis de la sorte, dit Tertullien, pour l'épreuve de ses élus. Mais de se mettre en tête que tous ont été, sans exception, de l'un ou de l'autre de ces deux caracteres, & que d'un si grand nombre de gens éclairés, de sages, de Saints, qui rapportent ces effets extraordinaires de la puissance de Dieu, & qui assurent les avoir vus, il n'y en a pas un seul qui ait

dit la vérité, c'eſt un ſentiment, ſelon le Chancelier Gerſon, qui tient de l'impudence, & qu'un homme qui a quelque reſte de raiſon & de modeſtie, ne peut pas avancer ſans rougir. En effet, quand Saint Auguſtin dans l'excellent Traité de la Cité de Dieu, raconte les miracles qui ſe faiſoient de ſon temps à Carthage, quand il dit qu'il y étoit préſent avec tout le Clergé de la ville, quand il en décrit juſques aux moindres particularités, il n'y a point d'eſprit ſolide & bien ſenſé qui s'aviſe de lui en donner le démenti, & il n'y a point d'eſprit libertin qui ne ſoit déconcerté dans ſon libertinage : car de dire que Saint Auguſtin s'imaginoit voir ce qu'il ne voyoit pas, ou de le ſoupçonner de mauvaiſe foi, comme s'il avoit pris plaiſir à impoſer au monde & à répandre des fauſſetés dans une matiere auſſi eſſentielle que celle-là, c'eſt ce que le déſeſpoir ſeul de ſe défendre contre la vérité peut ſuggérer à une ame infidelle : cependant c'eſt à quoi l'impie en eſt réduit ; or en être réduit là, c'eſt ce que j'appelle la confuſion de l'impiété.

Mais paſſons plus avant. Si l'aveugle de notre Evangile fut ſincere dans ſon témoignage en faveur de Jeſus-Chriſt, il ne fut pas moins généreux ; car il n'eut point pour les Phariſiens ces lâches égards, qu'il auroit eu infailliblement

s'il eût consulté la prudence humaine ; il ne se fit point esclave de cette autorité impérieuse qu'ils s'arrogeoient parmi le peuple, & qui empêchoit la plûpart des Juifs de se déclarer pour le vrai Messie : il n'examina point si son procédé pourroit les choquer & leur déplaire, & sçachant bien même qu'ils s'en offenseroient, il ne crut pas pour cela devoir parler moins librement : se sentant redevable à Jesus-Christ d'une grace aussi spéciale que celle qu'il en avoit reçue, il méprisa tout, pour publier sa gloire, & le scandale même des Pharisiens lui fut un motif pour ne les pas ménager. Ses parents & ceux à qui il appartenoit, n'en userent pas ainsi : comme ils vouloient se conserver, ils respecterent la Synagogue, & par une mauvaise politique, ils dissimulerent l'obligation qu'ils avoient au Sauveur du monde, pour ne pas s'attirer la haine du peuple : Nous confessons, dirent-ils, que c'est-là notre fils, & qu'il est né aveugle : mais de sçavoir comment il voit maintenant, & quel est celui qui lui a rendu la vue, c'est ce qui nous est inconnu ; interrogez-le, il peut bien lui-même répondre. Or c'étoit la crainte, ajoute l'Evangéliste, qui les faisoit
Ibid. parler de la sorte : *Hæc dixerunt parentes ejus, quoniam timebant.* Mais pour l'aveugle sanctifié & éclairé de la lumiere de la grace, cette crainte n'est point

capable d'affoiblir son zele ; sa bouche parle de la plénitude de son cœur. Les Pharisiens lui demandent, en le ménaçant, quel est donc enfin cet homme qui lui a ouvert les yeux ; & lui, avec une sainte liberté, proteste que ce doit être au moins un Prophete & un homme de Dieu, *quia Propheta est.* Ils *Ibid.* se scandalisent de cet éloge, & lui leur soutient que cet éloge est justement dû à Jesus-Christ ; ils veulent encore une fois sçavoir pourquoi : mais à quoi bon tant de discours, reprend ce pauvre ? ne me suis-je pas déja assez expliqué, & ne devez-vous pas être plus que satisfaits sur ce point ? est-ce que vous voulez aussi devenir ses disciples ? *Num-* *Ibid.* *quid & vos vultis discipuli ejus fieri ?* Cela les aigrissoit, & piqués de ces paroles, ils s'emportoient contre lui jusqu'aux injures : mais lui ne se soucioit ni de leur aigreur ni de leurs injures, & il ne comptoit pour rien d'être chargé de leurs malédictions, pourvu qu'il honorât celui qui l'avoit favorisé d'une si efficace & si salutaire bénédiction. Générosité, dit Saint Augustin, qui humilioit ces esprits superbes, accoutumés à dominer & à n'être jamais contredits dans leurs plus grandes erreurs ; mais générosité qui condamne encore bien davantage la foiblesse d'un million de chrétiens, persuadés de la vérité, &

néanmoins lâches & timides quand il s'agit de la soutenir.

Car voilà, mes chers Auditeurs; avouons-le ici à notre honte, voilà le désordre du Christianisme. On veut plaire à tout le monde; on ne veut choquer personne : quoiqu'il s'agisse des intérêts de Dieu, de la religion, de la piété, on se fait un intérêt de son peu de zele; on ne parle qu'à demi, on observe des mesures, on ménage les esprits : cependant le libertinage prévaut, cependant le vice s'autorise, cependant l'abus & le déréglement passe en usage & en coutume, cependant l'erreur prend tous les jours de nouvelles forces. S'il y avoit un esprit généreux & déterminé à mépriser tout ce qui s'appelle respect humain, rien de tout cela ne tiendroit contre lui; mais parce qu'on ne veut pas défendre la cause de Dieu à ses dépens, mais parce qu'on considére celui-ci, & qu'on appréhende celui-là, de là vient que la justice & la vérité sont opprimées par le mensonge. Qu'est-ce qui fermoit la bouche à tant de Catholiques dans la naissance des hérésies, & qu'est-ce qui les faisoit parler d'une maniere à douter presque s'ils n'en étoient pas les fauteurs? vous le sçavez, la crainte du parti. Ils ne vouloient pas, non-plus que le pere & la mere de l'aveugle-né,

avoir la ſynagogue contre eux, & ils aimoient mieux paroître moins zélés pour leur foi, que de s'expoſer à la haine d'une faction conſidérable. Qu'eſt-ce qui a fait de tout temps des chrétiens prévaricateurs de leur propre zele & des ſentiments que Dieu leur inſpiroit ? la crainte de s'attirer les impies en s'élevant contre l'impiété. Et d'où vient encore aujourd'hui que les derniers ſcandales, non-ſeulement ſont ſoufferts avec impunité, mais ſont propoſés pour modeles & pour régles de conduite ? c'eſt qu'on craint de ſe faire des ennemis en les combattant. Il faudroit, pour rendre témoignage à la vérité contre les erreurs qui régnent dans chaque condition, encourir la haine de toutes les conditions, il faudroit ſe réſoudre à déplaire aux Eccléſiaſtiques en leur faiſant ſur leurs devoirs des leçons odieuſes qu'ils ne veulent jamais écouter; aux juges, en leur découvrant mille injuſtices dans leur juſtice même ; à toute une Cour, en reprochant à ceux qui la compoſent, leurs mœurs corrompues & leurs débordements; il faudroit, dis-je, des hommes du caractere de notre aveugle, aſſez déſintéreſſés pour vouloir ſe ſacrifier à la défenſe de la vérité, & aſſez intrépides pour aller contre le torrent de la corruption, quelque autoriſée qu'elle puiſſe être. Or où trouve-t-on des ames de cette trempe ?

c'eſt à vous, Seigneur, à les ſuſciter dans le monde & dans votre Egliſe.

Outre que le témoignage de l'aveugle-né fut ſincere & généreux, j'ajoute que ce fut un témoignage convaincant. Car admirez, Chrétiens, le pouvoir & la vertu de la foi, quand Dieu entreprend de la faire agir dans le ſujet même le plus foible. Tout ignorant qu'eſt cet aveugle, il réfute les phariſiens par leurs propres principes, & des mêmes choſes qu'ils avancent pour juſtifier leur incrédulité il tire autant de preuves pour les convaincre. Nous ſçavons, diſent les phariſiens, que Dieu a parlé à Moïſe ; mais pout cet homme que vous nommez Jeſus, nous ne ſçavons pas mêmes
Joan. c. 9. d'où il eſt : *Hunc autem neſcimus unde ſit.* Ah ! reprend le pauvre, animé & rempli de l'eſprit de Dieu, c'eſt ce qu'il y a de bien étonnant que vous ne ſçachiez pas d'où il eſt, & que ce ſoit lui néanmoins qui m'ait ouvert les yeux ; comme leur diſant, que ce miracle de Jeſus-Chriſt parloit aſſez hautement pour lui ; comme leur reprochant que s'ils ne le reconnoiſſoient à cette marque, ils n'avoient aucune connoiſſance des choſes de Dieu ; comme les forçant d'avouer qu'après un prodige auſſi viſible que celui-là, leur ignorance ne pouvoit plus être que volontaire & affec-
Ibid. tée : *In hoc mirabile eſt, quia vos neſcitis unde ſit.* Et en effet, l'argument étoit

ſans replique, & il y avoit à douter, dit Saint Chryſoſtôme, lequel des deux miracles étoit le plus ſurprenant, ou celui de la toute-puiſſance du Fils de Dieu, qui avoit ouvert les yeux à un aveugle-né, ou celui de l'endurciſſement des Phariſiens, qui ne vouloient pas les ouvrir à une vérité ſi éclatante.

Ils s'opiniâtrent à dire que Jeſus-Chriſt étoit un pécheur : *Scimus quia hic homo peccator eſt.* Mais c'eſt en cela, replique l'aveugle, que vous êtes livrés au ſens réprouvés ; car on ſçait bien que Dieu n'exauce point les pécheurs, ſur-tout quand ils lui demandent des miracles en confirmation d'une erreur, puiſqu'il s'enſuivroit alors que Dieu autoriſe le menſonge. Or cet homme qu'on appelle Jeſus a été exaucé, comme vous voyez, pour faire ce miracle dans ma perſonne ; & il ne l'a fait que pour confirmer qu'il étoit lui-même l'envoyé de Dieu ; il faut donc qu'il le ſoit véritablement, ou que Dieu ſoit le garant de la plus criminelle & de la plus groſſiere impoſture. Car voilà, ſelon Saint Auguſtin, le ſens de cette admirable parole : *Scimus quia peccatores Deus non audit* ; & ce que les Théologiens enveloppent dans des raiſonnements infinis, ce pauvre le conçut en un mot, *Scimus*, nous le ſçavons ; & de qui l'avoit-il appris, ſinon de ce divin Maître, qui dans un moment inſtruit les eſprits ſoumis &

Ibid.

Ibid.

dociles ? Si ce miracle, pourſuit-il, preſſant toujours ces faux docteurs, ſi ce miracle étoit une action équivoque, qui pût être diverſement interprétée, votre erreur ſeroit excuſable; mais qu'on ait ouvert les yeux à un aveugle de naiſſance, c'eſt ce qu'on n'a jamais entendu, c'eſt ce qui n'a point d'exemple dans le cours de tous les ſiecles, c'eſt ce qui n'eſt point du reſſort de la nature & qui ne peut partir que d'un Dieu :
Ibid. *A ſæculo non eſt auditum quòd quis aperuit oculos cæci nati.* Qu'auroit pu dire de plus fort un homme conſommé dans l'étude de la religion, & que pouvoit oppoſer à cela toute la ſynagogue ?

Ah ! Chrétiens, voilà ce que le Saint-Eſprit appelle la victoire de notre
1. Joan. 5. 5. foi : *Et hæc eſt victoria quæ vincit mundum, fides noſtra.* Voilà ce qui a rendu les Apôtres, c'eſt-à-dire, de ſimples pécheurs, les maîtres du monde ; voilà ce qui fit triompher un Spiridion, à la vue de tout un Concile, de l'arrogance & de l'orgueil des philoſophes ; voilà ce qui fait tous les jours qu'une ame fidelle, avec ſon ignorance prétendue, confondra le plus fier libertin & le fera taire. Mais du reſte, diſoit le ſçavant Pic de la Mirande, étudions notre religion, & ne nous réduiſons pas volontairement en matiere de Chriſtianiſme à une ſimplicité mépriſable. Souvenons-nous que ce Chriſtianiſme doit être



dans nos perſonnes auſſi ſolide & auſſi raiſonnable contre ceux qui l'attaquent, qu'édifiant pour nous-mêmes qui le défendons. Ne tombons pas dans ce déſordre aujourd'hui ſi déplorable & ſi commun, de profeſſer une créance & d'en ignorer les preuves eſſentielles : faiſons-nous un devoir de les bien comprendre, & ſelon la maxime de Saint Pierre, d'être toujours prêts à en rendre compte : que Dieu trouve en nous, ſinon des martyrs fervents, puiſque le temps de la perſécution n'eſt plus, au moins des confeſſeurs éclairés, pour ſoutenir ſon culte contre la vaine préſomption du libertinage. Car c'eſt, Chrétiens, à quoi nous ſommes appellés. Vous demandez quelquefois ce qui pourroit vous occuper au défaut des divertiſſements profanes & des joies du ſiecle : je vous le dis ; l'étude de votre religion. A peine vous y êtes-vous jamais appliqués, & par une négligence dont vous répondrez à Dieu, à peine avez-vous une idée confuſe de ce que vous croyez, c'eſt-à-dire, de ce qui vous fait chrétiens ; ſi bien-loin d'être en état de perſuader & de confirmer les autres, vous ne prenez nul ſoin de vous confirmer & de vous perſuader vous-mêmes, comment oſez-vous vous glorifier du nom que vous portez ?

Enfin l'aveugle-né fut conſtant dans ſon témoignage : car ce ne fut pas pour

une fois que les pharisiens le questionnerent, le presserent, le menacerent; ils mirent tout en œuvre pour le forcer de se rendre & pour lui faire changer de langage. Mais autant qu'ils montrerent d'obstination dans leur incrédulité, autant fit-il paroître de fermeté & de constance à glorifier son bienfacteur & à confesser la vérité. Que dans le désespoir de le réduire, ces docteurs aigris & irrités le chassent avec ignominie de la synagogue, *Et ejecerunt eum foràs*, il endure tout & il est déterminé à tout, plutôt que de méconnoître celui à qui il doit sa guérison, & de lui manquer de fidélité. Que dis-je? à ce premier témoignage il en ajoute un autre plus relevé & plus saint: il connoissoit bien la vertu miraculeuse de cet Homme-Dieu qui l'avoit guéri; mais il ne sçavoit encore qu'imparfaitement qui il étoit. Or il faut que le Fils de Dieu par un dernier effet de sa puissance & de sa misericorde lui éclaire les yeux de l'ame, après lui avoir éclairé les yeux du corps, & c'est ce qu'il fait dans un second entretien qu'il a avec ce pauvre. A la premiere parole de Jesus-Christ, qui l'instruit de sa mission & qui lui découvre sa divinité, ce nouveau chrétien ne délibere point, ne raisonne point, ne différe point. Avec quelle promptitude il embrasse la sainte loi qui lui est annoncée! avec quelle

ſoumiſſion il croit les hauts myſteres qui luj ſont révélés, au moment qu'ils lui ſont révélés ! Je crois, Seigneur, s'écrie-t-il : *Credo, Domine.* Toutes les calomnies des phariſiens contre Jeſus-Chriſt, tous leurs diſcours ni tous leurs mauvais traitements ne l'ont pu ébranler ; & plus inviolablement attaché que jamais à la perſonne de ce Sauveur qui lui manifeſte ſes divines perfections, il ſe proſterne à ſes pieds & l'adore comme ſon Dieu : *Et procidens adoravit eum.*

Ibid.

Ibid.

S'il n'eût pas été plus ferme que nous, il eût bien-tôt démenti par un indigne ſilence ce qu'il venoit d'affirmer par une juſte confeſſion : car telle eſt tous les jours notre conduite. Le libertinage, tout mal fondé qu'il eſt, s'en tient néanmoins opiniâtrement à ſes principes, & ſouvent les preuves les plus claires & les plus évidentes ne l'en peuvent détacher : mais nous en mille rencontres, quoiqu'établis ſur la parole de Dieu, nous cédons aux moindres difficultés & laiſſons triompher l'impiété. Ce n'eſt pas qu'on ne ſe déclare d'abord & qu'on ne ſoutienne le parti de la religion : mais le libertin n'a qu'à pourſuivre, n'a qu'à s'élever, n'a qu'à s'expliquer d'un certain ton & avec cet aſcendant que ſon audace lui inſpire ; dès qu'il ne ſent qu'une foible réſiſtance, c'eſt aſſez pour déconcerter tant

de chrétiens & pour les faire honteusement reculer. On ne veut pas contester, dit-on, ni tourner l'entretien dans une dispute : mais pourquoi donc contestera-t-on jamais, & sur quoi jamais disputera-t-on ? Que dans ces derniers siecles de l'Eglise, comme dans les premiers, la saine doctrine se trouve combattue, selon l'expression de Saint Paul, par des doctrines étrangeres & nouvelles, *doctrinis variis & peregrinis* ; que des esprits inquiets & présomptueux débitent leurs opinions particulieres & travaillent à les répandre ; qu'à force d'intrigues & de menées secrettes, ils se fassent un parti, & que ce parti commence à paroître, à lever la tête, à parler & à dogmatiser, en faut-il davantage pour entraîner les uns, ou du moins pour troubler les autres ? Le seul caractere de nouveauté, qui par lui-même devroit donner un légitime soupçon, puisqu'il est directement opposé à cet esprit fixe & immuable que la religion demande, cet attrait seul ne suffit-il pas pour engager des millions d'ames légeres & incertaines, qui se laissent séduire, & à qui, en matiere de foi comme en toute autre chose, le changement plaît ? Inconstance plus ordinaire aux personnes du sexe, qui moins capables de raisonner, & voulant néanmoins raisonner sur tout, sont beaucoup plus faciles à conduire dans l'erreur.

Hebr. c. 13.

Au

Au lieu de ſuivre la raiſon qu'elles ne voient pas, & qu'elles croient voir, elles ſuivent mille faux préjugés où les entretiennent l'exemple, la vanité, l'eſprit de ſingularité, l'hypocriſie & le faux éclat de la piété. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que cette légereté qui leur eſt ſi propre & ſi commune, pour ſortir de la bonne voie, & pour ſe départir de la vraie créance, dès qu'elles ont une fois fois franchi le pas, qu'elles ſe ſont préoccupées, ou, pour mieux dire, infatuées de certaines préventions, ſe tourne, par un renverſement bien déplorable, dans l'obſtination la plus inflexible, pour perſiſter dans leur égarement, & pour n'en revenir preſque jamais. Un homme ſans autorité, mais qu'elles écoutent, & dont les paroles ſont pour elles autant d'oracles, prévaudra dans leur eſtime à toutes les puiſſances de l'Egliſe & à toutes ſes déciſions. On ne va pas toujours juſques-là, je le ſçais; mais ſans aller juſqu'à cet excès, on ſe trouble au moins, & l'on n'a qu'une foi chancelante. Parce qu'on entend parler diverſement, parce qu'on voit les eſprits diviſés, & que celui-là, ſelon la prédiction du Sauveur du monde, ſoutient que le Chriſt eſt d'un côté, tandis que celui-ci prétend au contraire qu'il eſt de l'autre, on demeure dans une dangereuſe perplexité, ſans regle & ſans conſiſtance. Car à quoi s'en tenir, dit-on? A quoi, mon cher Auditeur? à la

foi de Jesus-Christ. Mais où est la foi de Jesus - Christ ? Là où est Jesus - Christ même. Mais où est-il ? Là où est son Eglise. Mais où est enfin cette Eglise de Jesus-Christ ? Là où est depuis St. Pierre, Vicaire de Jesus-Christ, par la plus invariable & la plus incontestable tradition, le siege apostolique & la chaire de Jesus-Christ. Au milieu des tempêtes & des orages, c'est sur cette pierre fondamentale que vous devez vous refugier, c'est à cette chaire que vous devez vous attacher, c'est dans cette Eglise que vous devez chercher la vérité, dont elle est la ferme colomne, & c'est sur cette colomne que vous devez vous appuyer. Vous aurez des combats à soutenir : les martyrs en ont bien soutenu d'autres, & en sont sortis victorieux. Les plus rudes attaques ne serviront qu'à éprouver la constance de votre foi, & qu'à l'affermir : cette constance de votre foi en augmentera le mérite ; & selon toute l'étendue de son mérite, elle sera glorifiée & couronnée dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.



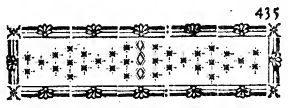


TABLE DES SERMONS, AVEC l'Abrégé de chaque Sermon.

Sermon pour le feizieme Dimanche après la Pentecôte, fur l'Ambition. *Page 1.*

SUJET. *Il adreffa enfuite aux conviés une parabole, prenant garde comment ils choififfoient les premieres places.* C'eft ainfi que l'ambition nous porte toujours à rechercher les premiers rangs, & à vouloir par-tout dominer. p. 1. *jufqu'à* 3.

DIVISION. L'ambition aveugle dans fes recherches, 1. partie : préfomptueufe dans fes fentiments, 2. partie : odieufe dans fes fuites, 3. partie. p. 3. 4.

I. PARTIE. L'ambition aveugle dans fes recherches. Comment cela ?

parce qu'elle se propose dans les honneurs qu'elle recherche, 1. un prétendu bonheur, & qu'elle n'y trouve que des chagrins & des croix. 2. une véritable grandeur, & qu'elle n'y trouve qu'une grandeur vaine, & souvent même sa honte & son humiliation. p. 5. *jusqu'à* 10.

1. L'ambition se propose dans les honneurs qu'elle recherche un prétendu bonheur, & elle n'y trouve que des chagrins & des croix. Car pour parvenir à ce phantôme de bonheur où aspire l'ambitieux, il faut prendre mille mesures, toutes également gênantes & fatiguantes : pour contenter une seule passion qui est de s'élever, il faut devenir la proie de toutes les passions ; pour se pousser à cet état que l'on ambitionne, il faut surmonter mille obstacles & soutenir autant de combats qu'il y a de compétiteurs : dans l'attente de cet état, il faut supporter des retardements capables d'épuiser toute la patience d'un cœur, &c. Or voilà ce que l'ambition cache à l'ambitieux, & ce qu'il ne reconnoît que trop dans la suite. p. 10. *jusqu'à* 14.

2. L'ambition se propose dans les honneurs qu'elle recherche une véritable grandeur, & elle n'y trouve qu'une grandeur vaine, & souvent même sa honte & son humiliation. Grandeur vaine en elle-même : elle ne donne communément, & ne suppose nul mérite réel ; vaine dans les moyens de l'acquérir :

mille bassesses ; vaine dans sa durée. grandeur mortelle & passagere ; vaine dans les revers ausquels elle est sujette, chutes & décadences. Or l'aveuglement de l'ambitieux est de ne faire à tout cela nulle attention. p. 14. *jusqu'à* 18.

II. PARTIE. L'ambition présomptueuse dans ses sentiments. L'ambitieux prétend à tout. 1. Il se croit donc capable de tout. 2. Il se croit capable de tout, sans s'être auparavant éprouvé soi-même. p. 18. 19.

1. Il se croit capable de tout. Demandez-lui s'il aura de quoi remplir tous les devoirs d'une telle charge ; il vous répondra sans hésiter comme les deux enfants de Zebedée : *Nous le pouvons*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce sont les sujets les plus incapables qui se tiennent plus assurés d'eux-mêmes, & qui forment plus d'intrigues pour s'ingérer dans les premiers emplois. p. 19. *jusqu'à* 23.

2. Il se croit capable de tout, sans s'être auparavant éprouvé soi-même ; c'est assez qu'il aît de quoi acheter cette charge, pour croire qu'il est en état de la posséder & de l'exercer, sans avoir fait nul essai de son esprit, de ses talents, de son naturel. Il aspire même à des dignités, dont la premiere condition, selon le témoignage de Saint Paul, est d'être irrépréhensible : d'où Saint Gregoire conclut qu'il faut donc qu'il se juge

en effet irrépréhensible & sans défaut. Suivons le grand principe de la prudence chrétienne, qui est de présumer peu de soi, ou plutôt de n'en point présumer du tout. p. 23 *jusqu'à* 28.

III. PARTIE. L'ambition odieuse dans ses suites. Il y a deux sortes de grandeurs, les unes légitimes & naturelles, comme, par exemple, celle des Rois ; les autres irrégulieres, & pour ainsi dire, artificielles, comme celle de tant d'ambitieux, qui ne s'élevent que par brigues & par machines. Nous aimons les premieres, mais les autres nous sont insupportables. Pour le mieux comprendre, il n'y a qu'à considérer l'ambitieux en deux états. p. 28. 31.

1. Dans la poursuite de la grandeur, lorsqu'il n'y est pas encore parvenu. Quels ressorts fait-il jouer ? à quelles perfidies, à quelles iniquités ne se porte-t-il point ? que ne sacrifie-t-il point à l'avancement de sa fortune & au succès de ses desseins ? Or est-il rien qui doive plus exciter l'envie & l'indignation du public ? p. 35. *jusqu'à* 39.

2. Dans l'usage de la grandeur, quand une fois il est arrivé au terme de ses espérances. Quelle fierté & quelle hauteur ! Et c'est ici que nous devons observer la différence de ces deux especes de grandeur que nous avons d'abord distinguées. La grandeur légitime & naturelle, qui est celle des Princes & de

ceux qui tirent de leur naiſſance & de leur ſang leur ſupériorité, cette grandeur, dis-je, eſt communément civile, affable, douce, modeſte, bienfaiſante, & c'eſt ce qui la fait reſpecter & honorer; mais l'autre, qui n'a pour fondement & pour appui que l'induſtrie & l'artifice, eſt une grandeur farouche, bruſque, inacceſſible, mépriſante, tyrannique, & c'eſt ce qui leur attire la haine. Bienheureux les humbles: ils poſſédent tout à la fois, & le cœur de Dieu & le cœur des hommes. p. 35. *juſqu'à* 39.

Sermon pour le dix-ſeptieme Dimanche après la Pentecôte, ſur le caractere du Chrétien. *Page* 40.

SUJET. *Les Phariſiens étant aſſemblés, Jeſus leur fit cette queſtion: que penſez-vous du Chriſt?* N'examinons point aujourd'hui ce que c'eſt que le Chriſt; la foi nous l'apprend aſſez: mais voyons ce que c'eſt que le chrétien, qui en doit être le fidele imitateur. p. 40. 42.

DIVISION. Qu'eſt-ce qu'un chrétien? un homme par état ſéparé du monde, 1. partie; un homme par état conſacré à Dieu, 2. partie. p. 42. 43.

I. PARTIE. Un homme par état

séparé du monde. Deux choses sont essentiellement requises pour faire un chrétien : la grace, ou la vocation du côté de Dieu, & une fidelle correspondance à cette vocation, ou à cette grace du côté de l'homme. Or l'une & l'autre n'ont point de caractere plus marqué que celui de la séparation du monde. Voici donc comment nous devons raisonner. La grace de la vocation au christianisme est une grace de séparation; ainsi nous l'a enseigné Saint Augustin, après Jesus-Christ & Saint Paul. Or la correspondance à une grace doit être conforme à cette grace : par conséquent la correspondance à la grace du christianisme doit être une correspondance de séparation, & voilà comment nous sommes chrétiens. De là s'ensuivent trois vérités. p. 43. *jusqu'à* 49.

1. Il suffit précisément d'être chrétien, pour être obligé de vivre dans cet esprit de séparation du monde : aussi dès notre baptême avons-nous renoncé au monde; & les Peres autrefois pour détourner les fideles des vains divertissements du siecle & de son luxe, ne leur en apportoient point d'autre raison, sinon qu'ils étoient, comme chrétiens, séparés du monde. Ne disons donc plus par une grossiere erreur : je suis du monde, & je ne puis me dispenser de vivre selon le monde ; mais renversons la proposition, & disons : en qualité de chrétien, je ne

suis plus du monde, il ne m'est plus permis de vivre selon le monde. p. 49. *jusqu'à* 52.

2. Plus un homme dans le christianisme se sépare du monde, plus il est chrétien, & plus il a de liaison avec le monde; je dis, de liaison hors de la nécessité & de sa condition, moins il est chrétien; pourquoi? parce que selon la différence de ces deux états, il participe plus ou moins à cette grace de séparation qui fait le chrétien. Chose si avérée, que ceux qui ont le plus aspiré à la perfection du christianisme se sont retirés dans les cloîtres. p. 52. 53. 54.

3. Il est impossible qu'une amé chrétienne se convertisse & retourne véritablement à Dieu, à moins qu'elle ne soit résolue de faire un certain divorce avec le monde qu'elle n'a pas encore fait, & il y a de la contradiction à vouloir être autant du monde, & aussi engagé dans le monde qu'auparavant, & néanmoins à prétendre marcher dans la voie d'une pénitence sincere qui produise le salut. C'est le monde qui vous a perdu, vous en convenez: il faut donc pour vous sauver, que vous quittiez le monde. Je ne dis pas précisément le monde en général, mais sur-tout un certain monde particulier dont vous connoissez le danger par rapport à vous. Si cette séparation vous est douloureuse, vous l'offrirez à Dieu comme une satis-

faction de vos attachements criminels. Si le monde en parle, vous mépriserez ses discours, vous vous occuperez de Dieu & des devoirs de votre état. p. 54. *jusqu'à* 58.

Mais encore qu'est-ce que cette séparation du monde que demande le christianisme ? Séparation intérieure de l'esprit & du cœur, & séparation même extérieure & corporelle. Sans la séparation intérieure de l'esprit & du cœur, l'extérieure ne sert à rien : mais aussi sans la séparation extérieure, du moins à certains temps, l'intérieure ne se peut bien maintenir. Usage des retraites. Séparons-nous du monde avant que le monde se sépare de nous ; séparons-nous-en tandis que cette séparation nous peut être méritoire devant Dieu ; séparons-nous-en, afin que Dieu dans son jugement ne nous sépare pas de ses élus. Nous trouverons dans la retraite des consolations plus pures & plus sensibles que toutes les fausses joies du siecle. p. 58. *jusqu'à* 64.

II. PARTIE. Un homme par état consacré à Dieu. Sur cela trois considérations : 1. L'excellence de la consécration du chrétien. 2. L'obligation indispensable de sainteté que cette consécration impose au chrétien. 3. la tache particuliere qui se répand, en conséquence de cette consécration, sur tous les péchés du chrétien. p. 64. 65.

1. L'excellence de la conſécration du chrétien. C'eſt par l'onction du baptême que nous ſommes conſacrés à Dieu, mais conſacrés en différentes manieres que l'Fcriture & les Peres nous ont marquées : conſacrés comme Rois, comme Prêtres, comme Temples de Dieu, comme enfants de Dieu, comme membres de Dieu. p. 65. *juſqu'à* 69.

1. L'obligation indiſpenſable de ſainteté que cette conſécration impoſe au chrétien. Car il faut ſoutenir tous ces caracteres ; & par où, ſi ce n'eſt par notre ſainteté ? c'eſt pour cela que l'Apôtre n'appelloit point autrement les premiers fideles que du nom de Saints. C'eſt dans nous, ſelon le même Apôtre, que doit être édifié le temple de Dieu ; & comment ce temple de Dieu peut-il être édifié dans nous, ſinon par la ſainteté ? Si les Prêtres de l'ancienne loi devoient être Saints, à combien plus forte raiſon devons-nous travailler à le devenir, puiſque nous offrons des victimes beaucoup plus nobles, & l'Agneau même de Dieu ? p. 69. *juſqu'à* 73.

3. La tache particuliere qui ſe répand en conſéquence de cette conſécration, ſur tous les péchés du chrétien. Car tout péché dans un chrétien eſt une eſpece de ſacrilege, puiſque c'eſt la profanation d'une choſe conſacrée à Dieu, & unie à Dieu. Vérité que Saint Paul

représentoit si fortement aux premiers chrétiens. Rien néanmoins de plus ordinaire dans le christianisme que le péché, la corruption y est générale. Qu'avons-nous donc à craindre ? C'est que Dieu, qui noya le monde entier dans un déluge universel, pour punir les péchés des hommes, ne laisse le flambeau de la foi s'éteindre parmi nous. p. 73. *jusqu'à* 78.

Sermon pour le dix-huitieme Dimanche après la Pentecôte, sur la rechute dans le péché. *Page* 79.

SUJET. *Jesus voyant leur foi, dit au paralytique : mon Fils, prenez confiance, vos péchés vous sont remis.* C'est ce que Dieu dit encore au pécheur pénitent : mais un des caracteres de la vraie pénitence, c'est la fermeté & la persévérance. p. 79. *jusqu'à* 81.

DIVISION. Rechute dans le péché, marque d'une fausse pénitence à l'égard du passé. 1. partie; obstacle à la vraie pénitence dans l'avenir, 2. partie. p. 82. 83.

I. PARTIE. Rechute dans le péché, marque d'une fausse pénitence à l'égard du passé. Si votre pénitence a été telle que vous la supposez, c'est-à-dire, une vraie pénitence, il faut que

vous vous ſoyez engagé à Dieu, par une proteſtation ſincere de ne plus retomber dans le péché qui vous avoit attiré ſa diſgrace. Cette proteſtation ſincere a renfermé une volonté ſincere : or eſt-il croyable qu'un homme ait eu une volonté déterminée & abſolue de renoncer à ſon péché, & qu'immédiatement après, lâchement & ſans réſiſtance, il y retourne tout de nouveau ? Une volonté bien réſolue eſt plus efficace. Ainſi raiſonnoit Saint Bernard, & avant lui Tertullien. p. 83. *juſqu'à* 91.

A cela on peut oppoſer trois choſes ; car premierement, ne peut-il pas arriver que la volonté change ? Il faut convenir que ce changement eſt poſſible ; mais il faut en même temps ajouter que quand les rechutes ſont ſubites & fréquentes, il n'y a nulle vraiſemblance que ce ſoit par un tel changement. En voici la preuve : c'eſt que dans tout le reſte de notre conduite, on ne voit point de ces légéretés ſi ſurprenantes. p. 91. 92. 93.

Secondement, on dit : nous ſommes foibles, & malgré la ſincérité de nos réſolutions, la violence de nos paſſions nous entraîne. Il eſt vrai que nos paſſions ſont de puiſſants ennemis ; mais ſi la promeſſe que nous avons faite à Dieu de perſévérer dans ſa grace a été véritable, elle a dû être plus forte que ces ennemis prétendus, & ſa propriété

la plus essentielle étoit de les pouvoir surmonter. Or comment me persuaderai-je qu'elle a eu cette vertu, lorsqu'il ne m'en paroît rien ? Jugez de vous par vous-même. Vous sortez d'une maladie, & vous craignez une rechute : que ne faites-vous point pour la prévenir ? Or le propos que vous avez fait d'éviter la rechute dans le péché, doit être encore plus efficace que ce desir naturel de conserver votre vie. Oseriez-vous dire qu'il l'a été ? Et ce qui doit être une derniere conviction, c'est que ces mêmes passions auxquelles vous succombez, vous sçauriez bien les vaincre & y résister, s'il s'agissoit de votre fortune & d'un intérêt temporel. p. 93. *jusqu'à* 100.

Mais enfin, dit-on en troisieme lieu, nous avons gémi, nous avons formé des regrets & des repentirs, nous avons versé des larmes, & ne sont-ce pas là des actes de pénitence ? Faux principe. Ce sont là, si vous le voulez, des graces, des desirs de pénitence : mais ce n'en sont pas toujours les actes. Les Juifs croyoient en Jesus-Christ, & paroissoient s'attacher à lui, voyant les miracles qu'il faisoit; mais Jesus-Christ, remarque Saint Jean, ne se fioit pas pour cela à eux, parce qu'il les connoissoit. Ceci pourra troubler bien des consciences, mais il est bon de les troubler, pour les réveiller de l'assou-

pissement où elles sont. p. 100. *jusqu'à* 110.

II. PARTIE. Rechute dans le péché, obstacle à la vraie pénitence par rapport à l'avenir. Ce n'est pas un obstacle invincible, & quand Saint Paul dit qu'il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés des lumieres du salut, & sont après cela retombés, se relevent par la pénitence, nous ne devons entendre ce terme d'impossible, que d'une impossibilité morale ou d'une extrême difficulté. p. 110. *jusqu'à* 113.

Quatre choses rendent la pénitence très-difficile après la rechute. 1. C'est que la rechute éloigne Dieu de nous. Exemple de Samson. Après que Dalila lui eut coupé sa chevelure, il se croyoit aussi fort qu'auparavant : mais il ne sçavoit pas, remarque l'Ecriture, que le Seigneur s'étoit retiré de lui. 2. C'est que la rechute fortifie l'inclination que nous avons au mal ; la volonté se pervertit, & l'habitude se forme. 3. C'est que la rechute affoiblit en nous la vertu de la grace. Les plus grandes vérités ne font presque plus d'impression sur l'esprit d'un pécheur ; il les a cent fois entendues, & autant de fois néanmoins il s'est replongé dans ses premieres abominations. 4. C'est que la rechute est d'elle-même, & de sa nature essentiellement opposée à la grace de la conversion : car elle ajoûte

à la malice du péché l'ingratitude envers Dieu & le mépris. Deux caracteres que Dieu a le plus en horreur, & les plus capables de l'endurcir à notre égard, comme nous nous ſommes endurcis pour lui. p. 113. *juſqu'à* 123.

Concluſion qui regarde deux ſortes de perſonnes. 1. Que ceux qui depuis leur pénitence ſe ſont heureuſement ſoutenus, prennent garde à eux, & redoublent encore leur vigilance. 2. Que ceux qui ſont retombés ne perdent pas toute eſpérance. Leur converſion eſt difficile, mais elle n'eſt pas impoſſible : parce qu'elle n'eſt pas impoſſible, il faut l'entreprendre ; & parce qu'elle eſt difficile, il faut faire tous les efforts néceſſaires. p. 123. 125.

Sermon pour le dix-neuvieme Dimanche après la Pentecôte, ſur l'Eternité malheureuſe. *Page* 126.

SUJET. *Alors le Roi dit à ſes Officiers, jettez-le dans les ténebres, pieds & mains liés ; c'eſt là qu'il y aura des pleurs & des grincements de dents.* Ce qu'il y a de plus intolérable dans les peines de l'enfer, c'eſt leur éternité. p. 126. 128.

DIVISION. Voyons comment la foi doit nous confirmer dans la créance de l'éternité malheureuse, 1. partie; & comment la créance de l'éternité malheureuse, par le plus juste retour, doit nous exciter à la pratique des œuvres de la foi, 2. partie. p. 128. 130.

I. PARTIE. Comment la foit doit nous confirmer dans la créance de l'éternité malheureuse. 1. Elle corrige sur le sujet de cette éternité nos erreurs. 2. Elle perfectionne nos lumieres. p. 130. 132.

1. Elle corrige nos erreurs. Trois erreurs faussement établies sur la bonté de Dieu, sur la justice de Dieu, & sur la puissance de Dieu. Dieu est trop bon pour affliger éternellement une ame pécheresse : premiere erreur. C'est parce que Dieu est bon, répond Tertullien, & souverainement bon, qu'il doit haïr souverainement le mal & le punir de même ; mais sans s'arrêter à cette réponse, tenons-nous-en à la foi. La même Ecriture qui nous enseigne que Dieu est souverainement bon, nous enseigne qu'il fera souffrir éternellement les ames réprouvées; elle ne peut errer ni dans l'un ni dans l'autre. Donc une peine éternelle dans l'enfer peut s'accorder avec une bonté souveraine dans Dieu. Dieu est trop juste pour venger dans des siecles infinis ce qui s'est

passé dans un instant : seconde erreur. On pourroit vous dire, que s'il n'y a pas entre l'éternité malheureuse & le péché une proportion de durée, il y a une proportion de malice d'une part, & de l'autre de satisfaction & de punition : on pourroit encore vous faire observer, que pour un crime d'un moment, la justice humaine condamne à une prison, à un bannissement perpétuel, & même à la mort, qui est une espece de peine éternelle. Mais revenons-en toujours à la foi ; elle nous apprend deux choses, sur lesquelles elle ne nous peut tromper, sçavoir que Dieu est juste, & que ses vengeances n'ont point de terme ; par conséquent ces deux vérités ne se combattent point, & concourent parfaitement ensemble. Dieu n'est pas assez puissant pour faire que la créature subsiste une éternité entiere dans les souffrances & dans les tourments : troisieme erreur. C'est la plus frivole, & la foi tout d'un coup la détruit par l'idée qu'elle nous donne de la toute-puissance de Dieu. p. 132. *jusqu'à* 145.

2. Elle perfectionne nos lumieres ; car nous ne manquons pas de raisons pour justifier la conduite de Dieu touchant l'éternité malheureuse. La premiere est tirée de la volonté du pécheur, qui étoit, comme l'observent Saint Jerôme & Saint Augustin, de

résister éternellement à Dieu, si Dieu l'eût laissé vivre éternellement sur la terre. La seconde est prise, selon Saint Thomas, de la nature du péché, qui ne pouvant être réparé par une ame réprouvée, doit subsister toujours, & toujours avoir sa peine. La troisieme est encore prise de la nature du péché qui offense une grandeur infinie : d'où Saint Augustin & tous les Théologiens concluent qu'il mérite donc une peine infinie ; & comme cette peine ne peut être infinie en elle-même & dans son essence, il faut qu'elle le soit dans son éternité. Telles sont sur l'éternité malheureuse les lumieres & les productions de l'esprit de l'homme : mais voici comment la foi les perfectionne & les confirme. C'est un de ces secrets qui ne sont connus qu'aux ames humbles & aux vrais fideles ; car si la foi donne à toutes ces connoissances une perfection & une force particuliere, ce n'est point en élevant nos esprits, mais en les abbaissant, & en les soumettant à l'autorité de la parole de Dieu. C'est alors que faisant le sacrifice de notre raison, nous pouvons mieux raisonner que jamais : ces grandes idées de la majesté de Dieu & de la malice de l'homme qui l'offense, n'étant plus affoiblies, ni par les préjugés de notre esprit, ni par les passions de notre cœur, font sans obstacle toute

leur impression sur nous, & Dieu les seconde encore par sa grace & par ses communications intérieures. Les plus simples & les plus dociles ont là-dessus les vues les plus claires & les plus relevées. Telle a été la foi des Saints, & de tant de Saints distingués par l'étendue de leur doctrine, & la sublimité de leur génie. p. 145. *jusqu'à* 154.

II. PARTIE. Comment la créance de l'éternité malheureuse doit nous exciter à la pratique des œuvres de la foi. Pour peu que nous nous aimions nous-mêmes d'un amour raisonnable & chrétien, il n'est rien que nous devions plus craindre que cette éternité malheureuse, ni dont nous devions nous préserver avec plus de soin. Or nous ne pouvons l'éviter que par la pratique des œuvres de la foi, c'est-à-dire, par l'innocence & la sainteté de notre vie. Par conséquent croire une éternité de peines, c'est un des plus puissants motifs pour nous remettre dans la regle ou nous y maintenir, & pour nous porter à vivre en chrétiens. Deux qualités particulieres de ce motif : c'est 1. le plus universel; 2. le plus sensible. p. 154. *jusqu'à* 157.

1. Motif le plus universel. Il seroit à souhaiter qu'on ne s'adonnât à ses devoirs & aux exercices du christianisme que par le pur motif de l'amour de Dieu. Mais ce motif après tout n'est guere propre que des justes & des par-

faits; au lieu que tous, justes, lâches, pécheurs, sont touchés de la crainte salutaire des redoutables jugements de Dieu & de ses châtiments éternels. Exemples de tant de mondains, qui par là ont été convertis, & de Saints même que cette pensée de l'éternité a soutenus dans la tentation. p. 157. *jusqu'à* 164.

2. Motif le plus sensible. Car ce qui se fait sentir à nous sur la terre plus vivement, c'est la peine & même la seule idée que nous nous en formons. Or si cela est vrai à l'égard d'un mal passager, combien plus l'est-il à l'égard d'un mal éternel ? L'éternité, dira-t-on, est incompréhensible, & le moyen de craindre ce qu'on ne comprend pas ? Mais c'est justement ce qui la rend plus terrible. Un mal si grand, qu'il est inconcevable : voilà ce qui doit nous saisir de frayeur, & nous faire tout entreprendre pour nous en garantir. Le désordre est qu'on n'y pense point, & l'impiété même va jusqu'à regarder avec mépris un homme qui s'occupe de cette pensée & qui en paroît touché. Mais quoi qu'en dise le monde libertin & impie, je la crains cette affreuse éternité, je la crains souverainement, & plaise au Ciel que je la craigne efficacement. p. 164. *jusqu'à* 174.

Digitized by Google

Sermon pour le vingtieme Dimanche après la Pentecôte, ſur le zele pour l'honneur de la Religion. *Page* 176.

SUJET. *Il crut en Jeſus-Chriſt, & toute ſa maiſon crut comme lui.* Parce que ce maître ne ſe contenta pas de croire, mais qu'il parla ſelon ſa créance, qu'il confeſſa Jeſus-Chriſt de bouche & par œuvres, il engagea toute ſa maiſon à croire comme lui. Tel eſt le zele que nous devons avoir pour l'honneur de la religion. p. 175. *juſqu'à* 177.

DIVISION. Comme chrétiens, nous reconnoiſſons dans notre religion deux qualités eſſentielles, la vérité & la ſainteté ; la vérité de ſa doctrine & la ſainteté de ſa morale. De là ſuivent deux conſéquences, qui doivent faire tout le fonds de ce diſcours. Notre religion eſt vraie ; donc nous devons tous l'honorer par la profeſſion de notre foi : 1. partie. Notre religion eſt ſainte ; donc nous devons tous l'honorer par la pureté de nos mœurs : 2. partie. p. 177. *juſqu'à* 180.

I. PARTIE. Notre religion eſt vraie ; donc nous devons tous l'honorer par la profeſſion de notre foi. C'eſt une

décision de l'Apôtre, que pour acquerir la justice chrétienne & pour parvenir au salut, il faut deux choses : croire dans le cœur, & faire au-dehors profession de sa créance. Voilà l'hommage qu'ont rendu à la religion les premiers fideles ; & selon le témoignage de Tertullien, rien n'a plus contribué à l'établir & à la répandre dans le monde, que la constance des martyrs à la professer hautement, & aux dépens de leur vie. p. 181. *jusqu'à* 184.

Cette profession de notre foi & l'honneur qu'en retire la religion, est pour nous d'un devoir si rigoureux, que nous n'y pouvons manquer, sans en devenir responsables à Dieu, à l'Eglise, & à toute la société des fideles. 1. Responsables à Dieu, qui ne doit pas seulement être honoré par un culte intérieur, mais par un culte visible & extérieur. 2. Responsables à l'Eglise, qui demande de nous & a droit de demander une confession publique, comme une ratification authentique & solemnelle de la promesse faite pour nous dans notre baptême, & de l'engagement contracté en notre nom. 3. Responsables à toute la société des fideles, à qui nous refusons l'exemple, & dans cet exemple, le soutien que nous nous devons les uns autres contre le libertinage. p. 184. *jusqu'à* 189.

Voilà de puissantes raisons ; mais par la plus criminelle prévarication, au lieu

d'honorer notre foi en la professant ; nous la déshonorons par nos scandales. Scandales directs, & ce sont des scandales de libertinage & d'irréligion ; scandales indirects, & ce sont des scandales d'indifférence, de négligence, de respect humain en matiere de religion. 1. Scandales directs, scandales de libertinage & d'irréligion : railleries des choses saintes, préoccupation contre l'Eglise, discours & raisonnements sur les articles de la foi, livres contagieux où la foi est artificieusement corrompue, liaisons avec des gens connus pour être des incrédules & des athées, entretiens où se débitent des maximes formellement opposées à la morale de l'Evangile. 2. Scandales indirects, scandales d'indifférence : qu'il s'éleve sur des points importants quelques contestations, on dit qu'on ne prend point de parti. Scandale de négligence : on ne pratique nul exercice de religion. Scandale de complaisance : on prête l'oreille aux paroles licencieuses de quelques amis dont la foi est très-suspecte. Scandale de respect humain : on n'ose parler pour la religion en présence d'un maître, d'un grand. Soyons avec Dieu de bonne foi, & si nous sommes à lui, faisons-le connoître. p. 189. *jusqu'à* 205.

II. PARTIE. Notre religion est sainte : donc nous devons tous l'honorer par

par la pureté de nos mœurs. Que notre religion ſoit ſainte, c'eſt un principe que nous avons déja établi dans un autre diſcours. De toutes les qualités qui la relevent, il n'en eſt point de plus excellente que ſa ſainteté; d'où il s'enſuit que ce qui l'honore davantage, c'eſt ce qui fait plus éclater cette ſainteté. Or rien ne fait plus paroître la ſainteté de la religion chrétienne, que la ſainte vie des chrétiens : car on ne peut mieux juger de l'arbre que par ſes fruits, ni du principe que par ſes effets. Ce n'eſt pas qu'indépendamment de notre vie, elle ne puiſſe être ſainte en elle-même : mais c'eſt notre bonne vie qui la fait plus paroître ſainte. Voilà pourquoi Saint Paul & tous les Peres de l'Egliſe ont tant exhorté les fideles à ſe rendre irrépréhenſibles dans leur conduite : voilà ce qui a donné aux païens même une ſi haute eſtime du chriſtianiſme. p. 205. *juſqu'à* 210.

Mais qu'eſt-il arrivé dans le cours des ſiecles ? C'eſt que nous avons dégénéré de cette premiere ſainteté, qui faiſoit autrefois fleurir le chriſtianiſme, & dont les défenſeurs ſe ſervoient pour en inſpirer l'eſtime & pour l'autoriſer. Voilà comment nous déshonorons la religion : car quoique dans le fond on ne puiſſe ni on ne doive rien lui attribuer de tout le mal que nous commettons, puiſqu'elle le condamne, il n'eſt néanmoins que trop ordinaire à ſes ennemis

d'en prendre occasion de la décrier. Ne peut-on pas dire d'elle dans l'état présent où nous la réduisons, ce qu'on disoit de Jerusalem dépeuplée & déserte : *Hæccine est urbs perfecti decoris ?* Est-celà cette religion jadis si florissante & si belle ? p. 210. *jusqu'à* 216.

Il faut après tout reconnoître qu'il y a encore des ames fidelles & des chrétiens réglés & pieux, dont la conduite semble devoir en quelque sorte dédommager & consoler l'Eglise. Mais qu'est-ce que cette consolation, si nous avons égard à deux choses. 1. A la multitude presque infinie de pécheurs qui déshonorent leur foi ; 2. à l'injustice des hommes, sur-tout des ennemis de la vraie religion, qui ferment les yeux à tout ce qu'il y a d'édifiant pour n'en être point touchés, & qui ne les tiennent ouverts qu'aux désordres dont ils sont témoins. Fasse le Ciel que notre zele se rallume pour l'honneur de notre foi : c'est ainsi que sans passer les mers, nous pourrons participer au ministere des Apôtres. Nous sommes si sensibles à l'honneur d'une famille où nous avons pris naissance : ne le ferons-nous point à l'honneur d'une religion où nous avons été régénérés ? p. 216. *jusqu'à* 220.

Sermon pour le vingt-unieme Dimanche après la Pentecôte, sur le pardon des injures. *Page* 221.

SUJET. *Alors son maître le fit appeller, & lui dit : méchant serviteur, je vous ai remis tout ce que vous me deviez, parce que vous m'en avez prié. Ne falloit-il donc pas avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous ? Sur cela le maître indigné le livra aux exécuteurs de la justice.* N'attendons pas un traitement moins rigoureux de la part de Dieu, si nous ne pardonnons pas les injures que nous prétendons avoir reçues. p. 221. *jusqu'à* 223.

DIVISION. Dieu a droit de nous ordonner en faveur du prochain le pardon des injures que nous en avons reçues, 1. partie. Si nous refusons au prochain ce pardon, nous donnons à Dieu un droit particulier de ne nous pardonner jamais à nous-mêmes, 2. partie. p. 223. *jusqu'à* 225.

I. PARTIE. Dieu a droit de nous ordonner en faveur du prochain le pardon des injures que nous en avons reçues, & il l'exige en effet de nous comme maître, comme pere, comme modele, comme juge. p. 225.

1. Comme maître. Il y a un précepte du pardon des injures. Précepte fondé sur les plus solides raisons : mais sans autre raison l'autorité seule de Dieu nous doit suffire, & voilà d'abord la réponse la plus courte & la plus décisive pour renverser tous nos prétextes ; Dieu le veut, c'est assez. p. 225. *jusqu'à* 230.

2. Comme pere & bienfaicteur. Cet homme ne mérite pas que vous lui pardonniez ; mais Dieu qui vous le demande, le mérite pour lui, après vous avoir comblé de ses graces ; ce n'est pas à celui-ci ou à celui-là que vous accorderez ce pardon, mais à Dieu qui veut bien se mettre en leur place. Quel avantage pour vous de pouvoir donner à votre Dieu ce témoignage de votre reconnoissance & de votre amour ! p. 230. *jusqu'à* 235.

3. Comme modele. Que ne pardonne-t-il point dans le monde à tant de pécheurs, & que ne vous a-t-il point pardonné à vous en particulier : ne peut-il donc pas bien vous dire : *Omne debitum dimisi tibi ; nonne oportuit & te misereri ?* J'ai pardonné, & je vous ai pardonné : pourquoi ne pardonnez-vous pas comme moi ? p. 235. *jusqu'à* 243.

4. Comme Juge. Peut-être doutez-vous que Dieu vous ait pardonné jusqu'à présent. Hé bien, voici le moyen d'obtenir dans la suite le pardon de toutes vos fautes, & cette rémission

dont vous ne pouvez être encore certain. Dieu, en qualité de Juge, vous dit: pardonnez, & je vous pardonnerai moi-même : *Dimittite & dimittemini* : cette parole eſt préciſe & formelle. p. 242. *juſqu'à* 246.

II. PARTIE. Si nous refuſons au prochain le pardon que Dieu nous ordonne, & qu'il exige indiſpenſablement de nous, nous donnons à Dieu un droit particulier de ne nous pardonner jamais à nous-mêmes; car alors nous nous rendons ſingulierement coupables, & coupables en quatre manieres : envers Dieu, envers Jeſus-Chriſt, Fils de Dieu, envers le prochain, ſubſtitué en la place de Dieu, & envers nous-mêmes. p. 246. 248.

1. Coupables envers Dieu : nous violons un de ſes préceptes les plus eſſentiels : or comment pouvons-nous eſpérer alors qu'il ſe laiſſe fléchir en notre faveur ? *Point de miſéricorde à celui qui n'a pas fait miſéricorde.* p. 248. *juſqu'à* 252.

2. Coupables envers Jeſus-Chriſt Fils de Dieu : nous le renonçons en quelque maniere dès que nous renonçons au caractere le plus diſtinctif du Chriſtianiſme, qui eſt le pardon des injures & l'amour des ennemis. Or par là n'obligeons-nous pas ce Dieu Sauveur à ſe tourner contre nous & à nous renoncer ? & ſi Jeſus-Chriſt notre médiateur nous renonce, à qui aurons-nous recours ? p. 252. *juſqu'à* 257.

3. Coupables envers le prochain substitué en la place de Dieu : nous lui refusons ce qui lui est dû, en conséquence du transport que Dieu lui a fait de ses justes prétentions contre nous ; car Dieu lui a en effet transmis tous ses droits. p. 257. 259.

4. Coupables envers nous-mêmes : nous nous démentons nous-mêmes & la priere que nous faisons tous les jours à Dieu, en lui disant, *pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Ainsi nous prononçons contre nous-mêmes, par cette priere, notre propre condamnation ; Dieu nous répond alors : *C'est par vous-mêmes que je vous juge ;* parce que vous n'avez pas pardonné, ne comptez point que je vous pardonne. Méditons bien ce funeste arrêt, & prenons sur cela notre parti. p. 259. *jusqu'à* 264.

Sermon pour le vingt-deuxieme Dimanche après la Pentecôte, sur la Restitution, *Page* 265.

SUJET. *Rendez à César ce qui appartient à César, & à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Nous devons sur-tout à César, c'est-à-dire, au prochain, une juste restitution des biens que nous lui avons enlevés. p. 265. *jusqu'à* 268.

DIVISION. Rien de plus aifé que de fe trouver devant Dieu coupable d'une injufte ufurpation, & rien de plus difficile que de la réparer : 1. partie. Rien de plus faux que l'impoffibilité prétendue par la plupart des hommes de faire cette réparation, & rien de plus vrai que l'impoffibilité du falut fans cette réparation : 2. partie. Donc rien fur quoi nous devions plus trembler & plus nous défier de nous-mêmes, que fur le fujet de la reftitution. p. 269. 272.

I. PARTIE. Rien de plus aifé que de fe trouver devant Dieu coupable d'une injufte ufurpation, & rien de plus difficile que de la réparer.

1. Facilité de commettre l'injuftice, & de fe trouver chargé du bien d'autrui. Deux raifons qu'en donne Saint Chryfoftôme : la cupidité qui eft en nous, & les occafions fréquentes qui font hors de nous. La cupidité eft infatiable, & veut toujours avoir : de là tant d'artifices qu'elle emploie, tant d'ufures, de fimonies, de contrats fimulés. Ajoutez à cette convoitife les occafions très-fréquentes de la fatisfaire. Un domeftique a le bien de fon maître entre les mains, un marchand négocie, donne & reçoit; un homme eft dans une charge, dans une commiffion, où il peut prendre à fon gré; un grand a des dettes, & par fon crédit peut s'exempter de payer. Ainfi d'une infinité d'autres occafions. Ce qui

redouble le péril, c'eſt que ces occaſions ſi dangereuſes, on les recherche, bien loin de les fuir. On veut ſe procurer certains emplois, on veut avoir certains maniements de deniers. Emplois avantageux ſelon le monde, mais bien pernicieux pour la conſcience. p. 272. *juſqu'à* 284.

2. Difficulté de réparer l'injuſtice commiſe, & de rendre un bien dont on ſe trouve ſaiſi. Où voit-on en effet des gens qui reſtituent de bonne foi ? Quelle peine même ne témoignent pas certains riches & certains grands du monde, quand il s'agit d'acquiter des dettes légitimement contractées ? Voilà l'un des obſtacles les plus invincibles à la converſion de tant de pécheurs ; dès qu'on leur parle de reſtitution, tous les bons ſentiments où ils ſembloient être, s'évanouiſſent. D'où vient cela ? c'eſt qu'il n'eſt rien dans le fond qui répugne davantage, & qui ſoit plus contraire au naturel de l'homme, que de ſe déſaiſir des choſes qui flattent ſa cupidité, elle ſuggere mille prétextes que l'on écoute. p. 284. *juſqu'à* 291.

II. PARTIE. Rien de plus faux que l'impoſſibilité prétendue par la plupart des hommes, de réparer le dommage cauſé au prochain, & rien de plus vrai que l'impoſſibilité du ſalut ſans cette réparation.

1. Impoſſibilité de reſtituer commu-

nément fausse & prétendue. On dit, si je restitue, je ruine ma famille : il vaut mieux ruiner vos enfants que de vous damner, & de les damner avec vous. On dit, je dois maintenir mon état : votre premier devoir est de rendre au prochain ce qui lui appartient. On dit, il ne me restera pas même de quoi vivre : abus, répond Saint Augustin, car suivant ce principe, un voleur public pourroit justifier ses larcins. Confiez-vous en la providence, elle y pourvoira. On dit, je me déshonorerai en restituant : il y a des voies secrettes pour faire une restitution, sans hazarder sa réputation. On dit, où trouverai-je toutes les personnes à qui je suis redevable, & comment dédommagerai-je toute une ville, toute une province ? 1. Concevez un vrai desir de le faire, autant qu'il dépendra de vos soins. 2. Cherchez-en de bonne foi les moyens. 3. Si vous ne pouvez restituer tout, restituez une partie. 4. Consultez un homme intelligent & sage. Mais parce que la cupidité vous domine, vous vous contentez d'un examen superficiel, & vous n'en voulez croire que vous-même, p. 291. *jusqu'à* 301.

2. Impossibilité réelle & absolue du salut sans la restitution. Car la restitution, autant qu'elle dépend de nous, est d'une obligation indispensable. Ni les Prêtres n'en peuvent dispenser, ni Dieu même, selon de très-habiles Théologiens : mais

ſoit qu'il le puiſſe ou qu'il ne puiſſe pas ; il eſt certain qu'il ne le veut pas. Sans cela le monde ne ſeroit plus qu'une retraite de voleurs. On me dira que la contrition ſeule, & à plus forte raiſon jointe avec le ſacrement de pénitence, ſuffit pour ſe réconcilier pleinement avec Dieu : j'en conviens ; mais ſans une volonté ſincere & efficace de reſtituer, il ne peut y avoir de vraie contrition. Conſidérez que ces biens injuſtement acquis, vous abandonneront un jour, mais que les crimes que vous aurez commis en les acquerant, ne vous abandonneront jamais. Il faut, ou les perdre dès maintenant, ou perdre votre ame éternellement. Que répondrez-vous à Dieu, quand vous paroîtrez devant lui, & qu'il vous reprochera toutes vos iniquités ? Il n'y a qu'une reſtitution prompte & parfaite qui puiſſe vous préſerver de ſes anathêmes. p. 301. *juſqu'à* 310.

Sermon pour le vingt-troiſieme Dimanche après la Pentecôte, ſur le deſir & le dégoût de la Communion. *Page* 311.

SUJET. *Elle diſoit en elle-même : ſi je puis ſeulement toucher ſa robe, je ſerai guérie.* La ſeule robe de Jeſus-Chriſt guérit

cette femme affligée d'une longue infirmité : que ne peut point, à plus forte raison, pour la sanctification de nos ames cet adorable Sacrement, où nous recevons Jesus-Christ même par la communion? p. 311. *jusqu'à* 313.

DIVISION. Deux sortes de dispositions ordinatres dans le christianisme, à l'égard de la communion : desir & dégoût. Nous avons besoin d'instruction sur l'un & sur l'autre. Desir de la communion, 1. partie ; dégoût de la communion, 2. partie. 313. *jusqu'à* 315.

I. PARTIE. Desir de la communion. 1. Motifs de ce desir. 2. Avantage de ce desir. 3. Regles de ce desir. p. 315. 316.

1. Motifs de ce desir. Ils se réduisent tous à un motif général, où ils sont renfermés, sçavoir, que toute ame chrétienne doit desirer souverainement & par-dessus toute chose d'être unie à Jesus-Christ, puisque c'est en Jesus-Christ qu'elle trouve tous les biens. Or c'est la communion qui nous unit réellement & substantiellement à Jesus-Christ. Mais ce desir de la communion peut-il convenir à un pécheur dans l'état actuel de son péché? oui : car tout exclus qu'il est de la sainte table par son péché, il peut néanmoins desirer d'y être rétabli, non point avec son péché, mais après s'être lavé & purifié de cette tache. Plus même un homme est pécheur, plus il doit desirer la communion, de la maniere que je

le viens d'expliquer; parce que plus il eſt pécheur, plus il eſt malade & foible, & qu'il doit par conſéquent plus deſirer ce qui le peut guérir & le fortifier. p. 316. *jusqu'à* 322.

2. Avantages de ce deſir. 1. C'eſt la premiere diſpoſition à la communion, quoique ce ne ſoit pas une diſpoſition ſuffiſante. Le ſacrement de Jeſus-Chriſt eſt une viande, & une viande ne profite jamais mieux que lorſqu'on la mange avec appétit. Jeſus-Chriſt ſe tient honoré de ce deſir, puiſque c'eſt une marque de l'eſtime que nous faiſons de ce ſaint aliment qu'il nous offre.

2. C'eſt le principe, & comme le mobile de toutes les autres diſpoſitions. Car voulant communier, & ne voulant pas d'ailleurs communier indignement, je me trouve engagé par-là à ne rien négliger de tout ce qui me peut diſpoſer à une bonne communion. Abus de notre ſiecle: au lieu d'exciter ce deſir dans les ames, on travaille à l'y éteindre, & de là vient que l'uſage de la communion eſt ſi négligé par la plupart des chrétiens. p. 322. *jusqu'à* 330.

3. Regles de ce deſir. Il faut que ce ſoit un deſir humble, un deſir éclairé ou demandant à l'être, un deſir prudent & ſage, docile & ſoumis; en un mot, un deſir chrétien, & non point un deſir préſomptueux, aveugle, précipité, volage, opiniâtre & entêté. Dès que ce deſir

aura les qualités convenables, conservons-le, quoi qu'on puisse nous dire pour l'amortir en nous & nous le faire perdre. p. 330. *jusqu'à* 333.

II. PARTIE. Dégoût de la communion. Il y a un dégoût de la communion qui vient de Dieu, & il y en a un qui vient de nous-mêmes & de notre fonds. L'un n'est qu'une épreuve de Dieu, ou qu'un châtiment passager de Dieu, & ce n'est point de quoi il s'agit ici; mais l'autre procéde d'une mauvaise disposition de notre cœur, & c'est de cette sorte de dégoût qu'il est question. Voyons-en 1. le principe, 2. les suites funestes, 3. les remedes. p. 333, *jusqu'à* 337.

1. Principe de ce dégoût : c'est le relâchement de la vie. On quitte ses exercices de piété, on ne veut plus tant se faire de violence ni tant veiller sur soi; on s'accoutume à une vie sensuelle & délicate, à une vie dissipée & mondaine : on l'aime, & tout ce qui est capable de la troubler, devient insupportable. De là donc l'on conçoit de l'éloignement pour la communion, parce qu'elle demande une autre vie que celle-là. Pourquoi tant de communions, dit-on ? On se retire de la sainte Table, & l'on se met ainsi plus au large. On parloit & l'on agissoit tout autrement, à ces temps d'une ferveur chrétienne, où l'on étoit animé de l'esprit de Dieu. p. 337. *jusqu'à* 343.

2. Suites de ce dégoût. Comme le

relâchement de la vie porte au dégoût de la communion, le dégoût de la communion, par le retour le plus naturel, mais le plus funeste, porte à un nouveau relâchement de vie. Car ce dégoût éloigne de la communion ; & moins on communie, moins on a de graces, moins on a de forces, moins on a de vigilance, d'attention sur soi-même, de zele pour son avancement, & par conséquent plus on se relâche. Voilà comment on a vu des personnes dans les plus saintes sociétés se dérégler ; & comment on a vu les sociétés elles-mêmes toutes entieres se démentir & devenir le scandale de la religion. p. 343. *jusqu'à* 347.

3. Remedes de ce dégoût. 1. S'appliquer à bien comprendre le principe & les suites malheureuses du dégoût où l'on est tombé, & de se faire là-dessus à soi-même d'utiles reproches. 2. Ne point suivre le dégoût où l'on se trouve, & agir même contre ce dégoût. 3. Se confier à un directeur dont la conduite soit à couvert de tout soupçon, & prendre ses avis. 4. Avoir recours à Dieu même, & lui demander instamment qu'il fléchisse notre cœur & l'attire à lui. p. 347, *jusqu'à* 351.

nous-mêmes; connoiſſance qui nous ſera inſupportable & qui nous conſternera. Venons au détail ; nous avons deux ſortes d'erreurs en ce qui regarde Dieu & le ſalut : erreurs de fait, & erreurs de droit. Erreurs de fait qui nous ôtent la connoiſſance de nos propres actions ; mais Dieu nous les remettra toutes devant les yeux. Combien de péchés qui nous ſont préſentement inconnus, ſoit que nous ne les ayons jamais remarqués, ſoit que nous les ayons oubliés ? Si nous les connoiſſons, combien y a-t-il dans ces mêmes péchés, de circonſtances, de dépendances, de conſéquences, d'effets, à quoi nous ne faiſons nulle attention ? Or rien de tout cela n'échappe à Dieu ; & c'eſt ce qu'il nous retracera avec des caracteres ſi ſenſibles, que nous le verrons malgré nous dans toute ſon étendue & dans toute ſa difformité. Erreurs de droit qui nous font ignorer nos plus eſſentielles obligations : mais que fera Dieu ? il renverſera tous les faux principes que nous aurons ſuivis ; & ces conſciences que nous nous faiſions, dont nous nous tenions aſſurés, & ſur leſquelles nous nous repoſions, il nous les fera paroître pleines d'injuſtice, de préoccupation, de mauvaiſe foi. Quelle ſera notre ſurpriſe, & qu'aurons-nous à dire pour notre juſtification ? p. 358. *juſqu'à* 374.

2. Il dévoilera nos hypocryſies, & nous ſera connoître au monde que nous avions trompé par de ſpécieux dehors ;

c'eſt l'expreſſe menace qu'il nous fait par ſon Prophete : *Je découvrirai à toute la terre ton opprobre*, c'eſt-à-dire, tes artifices, tes fraudes, tes impoſtures, tes cabales, tes abominations. Tel ſe croiroit perdu ſans reſſource, & ſeroit accablé de honte & de confuſion, ſi ce qu'il cache avec tant de ſoin venoit à être ſçu, non pas du public, mais ſeulement de cette perſonne en particulier ou de cette autre : que ſera-ce, lorſqu'il faudra être connu du monde entier, & donné en ſpectacle à tout l'univers ? Soyons préſentement de bonne foi avec nous-mêmes, pour travailler à nous bien connoître, & ſoyons-le avec les autres, pour vouloir auſſi ſincerement nous faire connoître à qui nous le devons, je veux dire, aux Miniſtres de la pénitence. Voilà le meilleur préſervatif & le remede le plus certain dont nous puiſſions uſer. p. 374. *juſqu'à* 379.

II. PARTIE. L'inflexible équité du jugement de Dieu oppoſée à nos foibleſſes & à nos relâchements. Trois relâchements, lors même que nous ſemblons nous condamner; car nous nous condamnons, mais en même temps nous nous faiſons grace, & nous voulons qu'on nous ménage juſques dans le tribunal de la pénitence : nous nous reconnoiſſons pécheurs devant Dieu, mais en même temps nous conſidérons ce que nous ſommes ſelon le monde, & nous prétendons qu'on ait égard à la qualité de nos perſonnes : nous

nous avouons coupables & punissables ; mais en même temps nous exigeons qu'on ait pour notre foiblesse, ou plutôt pour notre délicatesse, de la condescendance & de la douceur. Or Dieu nous jugera sans nous faire grace ; il nous jugera sans distinguer nos qualités, & les employant même contre nous, il nous jugera sans consulter notre délicatesse, & il en fera même le sujet principal de son jugement. p. 379. 380.

1. Il nous jugera sans nous faire grace : pourquoi ? parce que ce sera la seule justice alors qui agira ; & que nous serviront devant lui toutes ces graces prétendues que nous aurons extorquées des Ministres de Jesus-Christ ? p. 380. *jusqu'à* 384.

2. Il nous jugera sans distinguer nos qualités : car il n'a acception de personne. Que dis-je ! il distinguera les conditions, mais pour juger & pour punir les grands avec plus de sévérité que les autres ; ainsi nous le fait-il entendre dans l'Ecriture. p. 384. *jusqu'à* 388.

3. Il nous jugera sans consulter notre délicatesse, ou plutôt, c'est sur notre délicatesse même qu'il nous jugera, en nous reprochant, ce qui n'est que trop réel & que trop vrai, que c'étoit une délicatesse affectée, une délicatesse outrée, & par conséquent une délicatesse criminelle. Aimons-nous nous-mêmes, mais aimons-nous d'un amour solide, nous traitant

avec toute la févérité évangélique, afin d'expier nos péchés. Voilà par où nous obtiendrons miféricorde, & comment nous engagerons Dieu à nous traiter avec toute fa bonté paternelle. p. 388. *juf-qu'à* 393.

Homélie fur l'Evangile de l'Aveugle-né. *Page* 394.

SUJET ET DIVISION. *Jefus paffant, vit un homme qui étoit aveugle depuis fa naiffance.* Jefus-Chrift guérit cet aveugle : mais les Pharifiens intéreffés à rabbaiffer les œuvres du Fils de Dieu, conteftent la vérité de ce miracle. L'aveugle néanmoins d'ailleurs la foutient, & en rend hautement témoignage. De là nous comprendrons d'abord en quel aveuglement l'intérêt propre eft capable de nous plonger, & nous plonge tous les jours, comme les Pharifiens, 1. partie : & nous apprendrons enfuite du témoignage de l'aveugle à diffiper par les lumieres de la foi les ténebres de l'erreur, & à confondre le menfonge par une fainte confeffion de la vérité, 2. partie. p. 394. *jufqu'à* 397.

I. PARTIE. En quel aveuglement l'intérêt propre eft capable de nous plonger, & nous plonge tous les jours, comme les Pharifiens. Cette paffion de l'intérêt

propre aveugla les Pharisiens, 1. sur la personne de Jesus-Christ, 2. sur les miracles. p. 397. *jusqu'à* 399.

1. Sur la personne de Jesus-Christ. Comme il étoit opposé aux Pharisiens, & que son crédit leur donnoit de l'ombrage, c'étoit assez pour le décrier dans leur estime. Ils le traitent de pécheur, & quoi qu'on puisse leur dire, ils le croient tel & le veulent croire : *Nos scimus quia hic homo peccator est.* Excellente idée de la malignité de l'esprit du monde. Qu'est-ce qui nous aveugle pour l'ordinaire dans nos opinions & dans nos préjugés contre le prochain ? l'intérêt qui nous domine. Que ne peut point l'aliénation des esprits & des cœurs, pour nous prévenir des erreurs les plus visibles au désavantage d'un ennemi ? Pouvons-nous conserver des sentiments équitables à l'égard de ceux qui prétendent aux mêmes rangs que nous ? Qu'un homme soit dans notre parti, son dévouement à nos intérêts lui tient lieu auprès de nous de tout mérite : mais qu'il soit dans un parti contraire, c'est dès-lors, selon nous, le dernier des hommes. Plus donc d'équité, quand une fois l'intérêt prévaut ; & c'est pour cela même que dans une cause nous avons droit de récuser un juge ou un témoin, s'ils sont convaincus d'y avoir quelque intérêt particulier. p. 400. *jusqu'à* 409.

2. Sur les miracles de Jesus-Christ.

Quelque éclatant que ſoit le miracle de cette guériſon opérée dans la perſonne de l'aveugle-né, les Phariſiens ne le veulent point reconnoître; & obligés enfin d'en convenir, ils nient au moins que Jeſus-Chriſt en ſoit l'auteur, ils le nient, dis-je ſans raiſon, & contre toute apparence de raiſon, parce qu'ils ont intérêt à le nier. Cet eſprit intéreſſé ne produit-il pas encore aujourd'hui les mêmes effets ou les mêmes erreurs, non plus ſur ce qui regarde ſimplement les miracles du Fils de Dieu, mais généralement, 1. ſur les points les plus eſſentiels & les plus inconteſtables de la religion : un libertin ne veut rien croire, parce qu'il trouve à ne rien croire, de quoi s'affermir dans ſa vie déréglée & corrompue. 2. Sur les devoirs de la conſcience les plus naturels & les mieux établis. Un homme raiſonnera très-juſte ſur une queſtion que vous lui propoſerez, tant qu'il n'y ſera point perſonnellement engagé ; il vous donnera même une déciſion très-ſévere ; mais qu'il vienne à y entrevoir quelque intérêt pour lui, il rabbattra bien de cette ſévérité, & trouvera des raiſons pour douter de ce qui lui ſembloit auparavant indubitable. 3. Sur les faits les plus évidents qui ont rapport, & à la juſtice & à la charité envers le prochain. Pourquoi nous entêtons-nous de mille fauſſes ſuppoſitions, que nous voulons ſoutenir pour vraies, & pourquoi appuyons-nous ſur une infinité

de jugements vains & téméraires ? c'eſt qu'il y a dans nous des intérêts, qui occupant toute la capacité de notre cœur, ne laiſſent à notre eſprit nul exercice de réflexion & de raiſon. p. 409. *juſqu'à* 417.

II. PARTIE. Comment le témoignage de l'aveugle guéri nous apprend à diſſiper par les lumieres de la foi les ténebres de l'erreur, & à confondre le menſonge par une ſainte confeſſion de la vérité. Son témoignage en faveur de Jeſus-Chriſt eut quatre qualités. Il fut ſincere, pour confondre tous les artifices de la duplicité des Phariſiens; généreux pour confondre l'orgueil de leur prétendue autorité; convaincant pour confondre la foibleſſe de leur vaine ſcience, & conſtant pour confondre la dureté de leur obſtination. p. 417. 418.

1. Témoignage ſincere. La ſincérité de l'aveugle alla juſqu'à la naïveté, comme on le voit par la ſeule lecture de l'Evangile, & c'eſt ce qui déconcertoit les Phariſiens. Ils eurent beau le queſtionner & l'interroger, parce que la vérité ne ſe dément jamais, & qu'elle eſt toujours la même, ils ne purent l'embarraſſer ni le faire tomber en aucune contradiction. Que pouvoient-ils donc dire, & que pouvoient-ils faire pour éluder la force d'un témoignage ſi ſimple & ſi fidele ? Voilà ce qui confond encore aujourd'hui l'aveuglement des libertins du ſiecle, voilà ce qui les deſeſpere; le

récit de certains miracles, qui même humainement doivent être crus, & que la prudence la plus raffinée & la moins crédule est forcée de reconnoître. p. 418. *jusqu'à* 422.

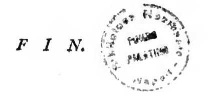
2. Témoignage généreux. En vain les Pharisiens usent de menaces envers ce pauvre : ils peuvent intimider ses parents; mais pour lui, il ne craint rien, & continue toujours à tenir le même langage. Générosité qui humilioit ces esprits superbes, mais qui condamne encore bien davantage la foiblesse d'un million de chrétiens, persuadés de la vérité, & néanmoins lâches & timides quand il s'agit de la défendre & de l'appuyer. p. 422. *jusqu'à* 426.

3. Témoignage convaincant. C'est une chose digne d'admiration qu'un pauvre sans étude & sans connoissance raisonnât contre des docteurs, d'une maniere à leur fermer la bouche. Les plus sçavants Théologiens n'auroient pas fait des réponses plus solides qu'il en fit à tout ce qu'on lui objecta. Telle est la victoire de la foi, & c'est ainsi qu'elle a triomphé & qu'elle triomphe de toute la sagesse du monde. p. 426. *jusqu'à* 430.

4. Témoignage constant. Il persiste toujours à glorifier son bienfaicteur, & à publier le bienfait qu'il en a reçu. Les Pharisiens le chassent enfin avec ignominie de la synagogue; mais il n'en est que plus attaché à Jesus-Christ : il l'adore

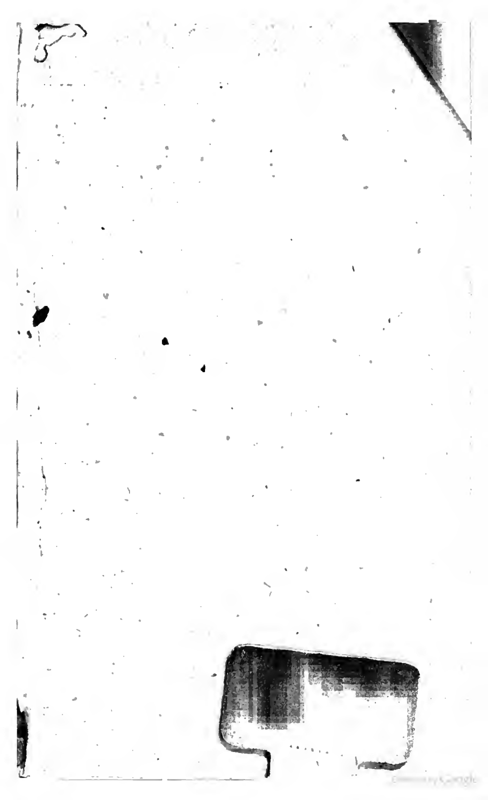
comme son Dieu & embrasse sa loi. S'il n'eût pas été plus ferme que nous, il eût bientôt démenti par une honteuse & criminelle inconstance ce qu'il venoit d'affirmer par une juste confession. Nous cédons aux moindres difficultés, & nous laissons notre foi se troubler. La nouveauté nous entraîne, & nous séduit par le vain éclat dont elle se pare. Tenons-nous-en à la foi de Jesus-Christ; tenons-nous-en à son Eglise, puisque la foi de Jesus-Christ n'est nulle part ailleurs que dans son Eglise. p. 430. *jusqu'à* 435.

F I N.



584400

Digitized by Google



Digitized by Google

